

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
242
NAPOLI

Digitized by Google

II Suppl. Palat. B. 242

Digitized by Google

THÉATRE
FRANÇOIS.

650358

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DRAMATIQUES

FAITES EN FRANCE

DEPUIS ROTROU JUSQU'A NOS JOURS,

OU

THÉATRE

FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME SEPTIEME.



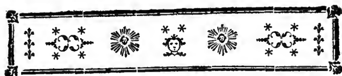
A LYON,

Chez JOSEPH-SULPICE GRABIT, Libraire, grande rue Merciere.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by Google



DES BLASPHÊMES

DRAMATIQUES.

Les personnes qui ont eu le courage de lire les foibles pieces de Rotrou, & même du Grand Corneille, ont pu s'appercevoir qu'ils prenoient souvent pour des traits de sublime, des blasphêmes. Crébillon qui est si loin du créateur de *Cinna*, portera, comme nous le verrons dans la suite, à son dernier période, cette ingénieuse extravagance ; encore aujourd'hui les personnes qui fréquentent notre théatre observent que lorsqu'un blasphême dramatique est encadré dans un vers sonore & harmonieux, il ne manque jamais d'être applaudi avec transport par le peuple du parterre. Tant l'esprit humain est la dupe de tout ce qui a l'apparence de la grandeur ! tant le beau simple fait d'abord peu d'effet auprès du sublime monté sur des échasses !

Les gens du beau ſiecle de Périclès n'étoient pas toujours à l'abri de ce mauvais goût. Eſchyle, ſans ceſſe guindé dans les nues, ſe bat auſſi plus d'une fois avec Jupiter. Euripide lui-même, quoique le poëte de la raiſon, ſe permet de temps en temps des blaſphêmes. En voici un que Céſar avoit ſans ceſſe à la bouche, s'il en faut croire Suétone.

Un citoyen obſcur & dont l'ame eſt vulgaire,
Doit de l'ombre du mal en tout temps s'indigner;
Mais tout ambitieux doit être téméraire,
Et le crime n'eſt rien pour qui cherche à régner (a).

Le blaſphême d'Euripide ne tombe que ſur les rois; mais il y en a de plus hardis encore dans Sophocle, parce qu'ils tombent ſur la divinité. Dans le ſecond acte de l'*Ajax furieux* de ce poëte, Tecmeſſe promet à ſon époux l'aſſiſtance des dieux, s'il les implore; mais le héros lui répond :

A tant d'abaiſſement je ne puis me réſoudre;
Un homme tel qu'Ajax n'attend rien des deſtins,

(a) *Nam ſi violandum eſt jus, regnandi gratiâ*
Violandum eſt; aliis rebus pietatem colas.
Sueton., *in Vitâ Cæſaris*, cap. 32.

Il laiſſe Jupiter diſpoſer de ſa foudre,
Et rougit de tenir un bienfait de ſes mains.

Hyllus, dans les *Trachiniennes*, blaſphême d'une maniere encore plus énergique; il dit, en montrant Hercule conſumé par la robe brûlante de Neſſus:

Amis, dérobons-nous à ce fatal rivage,
Où d'un héros mourant tout retrace l'image;
Où le vengeur des rois, terraſſé ſans combats,
Voit dévouer ſa tête au plus affreux trépas;
Où le plus grand des dieux, en voilant ſon viſage,
Donne à tous les humains l'exemple d'être ingrats....
Je ne vois l'avenir qu'au travers d'un nuage;
Mais le malheur d'Alcide eſt horrible à mes yeux;
J'y lis en traits de ſang l'infortune d'un ſage,
Le déſeſpoir d'Hyllus & l'opprobre des dieux.

Sophocle & Euripide ont été imités plus d'une fois par nos dramatiques les plus célebres.

Le tendre, l'élégant, l'harmonieux Quinault fait dire à Éliſé dans *Aſtrate*, acte V, ſcene II.

Quel que ſoit mon malheur, je le pardonne aux dieux.

Le ſublime Corneille a flétri par ce vers ſa tragédie de *Sertorius*:

L'honneur & la vertu ſont des noms ridicules.

On a ſouvent applaudi, ſur le théatre du goût & de la raiſon, cette tirade de Crébillon.

Chacun a ſes vertus, ainſi qu'il a ſes dieux.
Dès que le ſort nous garde un ſuccès favorable,
Le trône abſout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux;
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux....
Du plus illuſtre ſang ſa main bientôt fumante
Va tout remplir ici d'horreur & d'épouvante;
Tout va trembler, frémir; & moi, je vais régner.
Vertu, c'eſt à ce prix qu'on peut te dédaigner (a).

Cet accord ſingulier des poëtes de tous les âges a flétrir en vers harmonieux ce qu'il y a plus reſpectable parmi les hommes, m'a paru un des phénomenes les plus ſinguliers de la littérature. Voici quelques idées que le blaſphême dramatique m'a fait naître; l'homme de bien doit pardonner à leur hardieſſe, en faveur de la pureté de leur morale.

Le théatre fut établi par le génie, pour être à la fois une école de bon goût, & une école de bonnes mœurs.

Si vous dites, avec Brutus mourant, *la*

(a) *Mort de Xerxès*, acte IV, ſcene II.

vertu n'eſt qu'un fantôme ; ſi vous compoſez des *Nuées* pour faire empoiſonner le plus ſage des hommes ; ſi vous terminez une tragédie d'*Atrée* par ce vers dangereux :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits ;

je dirai que vous avez bleſſé également le goût & les mœurs.

Si le blaſphême eſt encadré dans un vers harmonieux, le légiſlateur doit le proſcrire avec encore plus de force ; car par ſa nature il peut devenir un proverbe, & on ſait que pour le peuple un proverbe a plus d'autorité qu'un oracle de la raiſon.

La célébrité du poëte ne fait qu'augmenter le danger de telles maximes ; le peuple révere, & les commentateurs adorent juſqu'aux blaſphêmes d'un Euripide ou d'un Sophocle : ceux d'un Garnier ou d'un Pradon n'ont qu'un inſtant d'exiſtence, ils meurent avec le nom de leurs auteurs.

Il eſt bon ſans doute de conſerver les convenances des caracteres, & de ne point faire parler Catilina comme Caton, & Mahomet comme Henri IV ; mais ſi le ſcélérat du drame

parle avec cette énergie qu'on confond quelquefois avec la grandeur d'ame, & que le héros de la piece ne réponde qu'avec du bon sens, c'est-à-dire froidement, l'auditeur ému n'emportera hors du théatre que le souvenir des blasphêmes.

La plupart des poëtes dramatiques qui ont fait passer à la postérité ces maximes atroces, ont été la dupe, non de leur cœur, mais de leur imagination : ils ont cherché, non à corrompre leurs lecteurs, mais à les étonner; ils n'ont pas vu qu'un vers harmonieux n'étoit pas toujours un bon vers, & qu'on pouvoit être blasphémateur, sans être sublime.

Le vrai sublime n'est jamais plus grand que la nature, le courage qui attaque la divinité est forfanterie, & l'homme qui se donne vingt pieds de hauteur, n'est qu'un pygmée superbe.

Il faut dire aux poëtes qu'un blasphême dramatique blesse les loix du goût, & au peuple qu'il blesse celles de la nature & de la raison.





HISTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS,

Pour l'année 1640.

Il sembloit qu'un poëme tel que *Cinna*, devoit dissiper pour jamais la nuit profonde que le mauvais goût avoit introduite sur notre scene; mais la révolution ne se fit pas : s'il n'y avoit à cette époque qu'un seul homme en France capable de faire un pareil chef-d'œuvre, il n'y en avoit pas dix capables de le lire.

Le siecle littéraire de Louis XIV venoit à peine de naître, & les beaux génies qui devoient le former, ou ne se destinoient pas à la carriere du théatre, ou n'écrivoient pas.

Boileau, lorsque *Cinna* fut joué, le formidable Boileau, la verge de la satire en main,

ne chassoit pas encore du temple du goût l'essaim de poëtes froids ou barbares, qui venoient en profaner le sanctuaire.

Pascal qui fixoit la langue par les Provinciales, l'immortel Pascal n'écrivoit sur la poësie que des blasphêmes.

Racine qui devoit être un jour notre poëte par excellence, né l'année même où *Cinna* fut joué, avoit encore vingt ans à passer avant d'être en état de former le plan de sa froide *Thébaïde.*

Il ne faut donc pas s'étonner si Corneille est encore quelque temps seul maître de la scene, & si ses foibles rivaux, semblables au Satan de Milton, ne s'arment pour lutter contre lui, que de leur impuissance.

La scene Françoise, en 1640, étoit en proie aux Chevreau, aux la Caze, aux Gilbert & aux Chapoton, noms obscurs que toutes les satires de Boileau auroient eu peine à tirer de l'oubli.

Je dis la scene Françoise ; car il ne faut parler ici ni de l'anonyme qui dédia au prévôt des marchands de Lyon sa ridicule tragédie des *Cabades*, ni du bon prêtre Tourangeau,

Jean Gaberet, qui trouva un imprimeur pour ſa *Mort de Céſar*, deſtinée à un college.

Chevreau qui ne vouloit pas compromettre ſans doute ſa petite réputation, donna en 1640, ſous le nom de Provais, ſa tragi-comédie de L'INNOCENT EXILÉ. Elle eſt toute de l'invention du poëte, qui en avoit fort peu. Il s'agit d'un roi de Perſe, qui trompé par la calomnie exile ſon favori, & finit par lui rendre ſa confiance, ſon crédit & ſa maîtreſſe. Voici les deux meilleurs vers de la piece :

Il n'eſt point de malheurs qui ne ſoient limités,
Et qui ſait les ſouffrir les a déjà domptés.

CAMMIANE, tragédie de la Caze, autre piece d'invention, n'eſt connue dans les annales du théatre, que parce que ſon auteur mourut pendant qu'on la repréſentoit, & ne put par conſéquent être témoin de ſa chute.

Le ſujet de MARGUERITE DE FRANCE eſt tiré de l'hiſtoire moderne. Cette princeſſe avoit été accordée au fils de Henri II, roi d'Angleterre. Le monarque en la voyant l'aima & voulut l'épouſer lui-même. Cette

rivalité odieuſe fit naître une révolte : la victoire, comme on s'en doute bien, fut, ainſi que l'amour, pour la jeuneſſe; on laiſſa à Henri ſa couronne, & il céda ſa maîtreſſe.

Gilbert, dont le nom paroît ici pour la premiere fois, étoit en France le réſident de la reine Chriſtine de Suede. Il paroît qu'il s'occupa plus de vers que de négociations. Chapelain, dans ſes rapſodies, appelloit Gilbert un eſprit délicat, & Gilbert dans ſes préfaces, appelloit Chapelain un eſprit ſublime. Le temps a fait juſtice de toutes ces abſurdes épithetes.

On a, du plénipotentiaire Gilbert, treize pieces de théatre.

MARGUERITE DE FRANCE, TÉLÉPHONTE, RODOGUNE, HYPPOLITE ou LE GARÇON INSENSIBLE, SÉMIRAMIS, CRESPHONTE ou LE RETOUR DES HÉRACLIDES dans le Péloponeſe, ARIE ET PETUS ou LES AMOURS DE NÉRON, LES AMOURS D'ANGÉLIQUE ET DE MÉDOR, LÉANDRE ET HÉRO,	Tragédies, ou Tragi-Comédies.

LES AMOURS DE DIANE ET D'ENDYMION, LES AMOURS D'OVIDE, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR,	Paſtorales.

LES INTRIGUES AMOUREUSES, Comédie.

Gilbert, malgré ſes vers, les éloges de Chapelain & les bienfaits de la reine Chriſtine, mourut pauvre en 1675, dans la maiſon de d'Hervart, l'ami plutôt que le protecteur de la Fontaine.

ORPHÉE & EURYDICE, ou LA GRANDE JOURNÉE DES MACHINES, eſt une tragédie de Chapoton, qui ne dut ſon ſuccès qu'à ſon ſpectacle. C'eſt le ſujet ſi connu de notre opéra de Gluck. Chapoton a délayé en cinq actes d'une longueur mortelle, une fable qui ne comportoit que trois ſcenes. Il y a dans le troiſieme acte une harangue d'Orphée à Pluton, qui contient quatre-vingt-dix vers, & qui finit par une chanſon dont voici deux couplets :

Grand Dieu! ſi jamais votre cœur
A connu l'amour pour vainqueur,

Écoutez un amant fidele,
Rendez Eurydice à mes pleurs;
Ou bien, pour finir mes douleurs,
Faites-moi mourir auprès d'elle.

Ne me dites point que la mort
Ne rend jamais ceux que le ſort
Fait tomber deſſous votre empire;
Amour s'oppoſe à cette loi,
Vous fûtes amant comme moi,
Jugez donc quel eſt mon martyre.

Le dieu des ombres ſe laiſſa ſéduire par ce Pont-neuf, & permit à Orphée d'emmener Eurydice.

La piece ne finit pas au dénouement ordinaire de nos *Orphée.* Chapoton prolonge ſa fable en la conduiſant juſqu'à la mort de ſon héros, déchiré par les bacchantes, & à la vengeance que tire de ces dernieres le dieu du vin. Il y avoit là de quoi faire trois tragédies.

Pendant que Chapoton cherchoit à ſoutenir ſes tragédies par des machines, Balthazar Baro ſoutenoit les ſiennes par des madrigaux & des pointes. Ce ſecrétaire du fameux d'Urfé, & continuateur de ſon roman, donna en 1640 ſa tragédie de CLARIMONDE, dont

la

la scene est à Alger, & dont les vers, sans leur ton fade & doucereux, seroient assez dignes des pirates qui habitent cette partie de la Barbarie. Il ne faut point confondre ce Baro, avec Baron le Roscius de son siecle, à qui nous devons la bonne comédie de l'*Andrienne*.

LA TROADE de Sallebray, est la mille & unieme copie de la destruction de Troye, sujet tiré des Grecs, & où ils n'ont jamais été effacés.

Benserade parut sur la scene après Sallebray: il donna MÉLÉAGRE, par laquelle il termina sa carriere dramatique: cette Méléagre est une héroïne des Métamorphoses qui pourroit fournir le sujet d'un chant de poëme épique, mais non celui d'une tragédie.

Le ton de *Méléagre* est celui de la haute comédie: on peut en juger par ce dialogue de Déjanire & d'Atalante, où il s'agit des dangers de l'état d'amazone.

DÉJANIRE.

Atalante, après tout, dans l'état où nous sommes,
Ne devons-nous pas vivre autrement que les hommes?
Nos maux sont différents, de même que nos biens;
Ce sexe a ses plaisirs, & le nôtre les siens.

Encor qu'ils femblent nés pour fe faire la guerre,
Nous ne le fommes pas pour dépeupler la terre.

ATALANTE.

Pour vous, vous êtes fille, & fille infiniment;
Et moi, fi je la fuis, c'eft de corps feulement.

Ifaac de Benferade, de l'académie Françoife, étoit, fuivant une généalogie peut-être un peu fufpecte, petit-neveu du grand maître de Malte de Vignacourt: on le deftinoit au facerdoce; mais une comédienne qu'il aimoit le fit entrer dans la carriere du théatre. Il s'introduifit en qualité de bel efprit auprès du cardinal de Richelieu, qui avoit la prétention de l'être lui-même, & ce miniftre le mit au rang des poëtes dont il payoit avec une penfion les dédicaces.

Au commencement du regne Louis XIV, la cour du monarque avoit pris un goût fingulier pour les ballets dramatiques; Benferade, chargé de préfider à ces fpectacles, y déploya une imagination peu commune; il eut l'adreffe dans la compofition des vers qui s'y déclamoient, de confondre le caractere des perfonnes avec celui des perfonnages, ce qui

donnoit lieu à une foule d'allusions heureuses. Louis XIV fut sensible à cette maniere ingénieuse de le flatter, & Benserade resta le poëte de la cour pendant vingt ans.

Tout le monde connoît l'idée étrange qu'eut Benserade de mettre les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux ; rien ne peint mieux le mauvais goût du temps introduit par Voiture, & qu'on se plaît aujourd'hui à faire renaître.

Les pointes, les chutes épigrammatiques convenoient davantage aux inscriptions en vers que Benserade avoit mises de tout côté dans sa maison de plaisance de Gentilly. Voltaire, excellent juge en ce genre, en faisoit plus de cas que de ses autres ouvrages.

Benserade mourut en 1691, âgé de quatre-vingts ans : on connoît les vers que le charmant conteur Senecé mit au bas de son portrait.

Ce bel esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers.
Il fut vieux & galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

Benſerade a donné au théatre cinq tragédies :

CLÉOPATRE.

LA MORT D'ACHILLE ET LA DISPUTE DE SES ARMES.

IPHIS ET JANTE.

GUSTAPHE ou L'HEUREUSE AMBITION.

MÉLÉAGRE.

Deſmarets, le prête-nom du cardinal de Richelieu, paroît encore l'année de la repréſentation de *Polyeucte*, pour être deux fois terraſſé par le grand Corneille. Ses deux tragédies étoient *Scipion* & *Roxane* : il eſt probable que le miniſtre de Louis XIV en avoit fourni le plan, & peut-être les vers de quelques ſcenes; mais devenu plus diſcret par le mauvais ſuccès de *Mirame*, il laiſſa à ſon favori tout le déſagrément de ſa double chute.

C'eſt une tradition reçue dans l'Hiſtoire du Théatre, que l'abbé d'Aubignaç qui ignoroit la part que Richelieu avoit aux productions dramatiques de Deſmarets, ayant fait imprimer une critique très-vive de *Roxane*, le

ministre sensible l'empêcha d'être élu de l'académie Françoise.

SCIPION est un sujet de l'histoire Romaine, défiguré par Desmarets. Le héros étoit devant Carthagene, & la ville assiégée avoit dans ses remparts une héroïne nommée Olinde, aimée à la fois par un Garamante, prince des Numides, & par un Lucidan, souverain de la Celtibérie. Le premier ne pouvant réussir à plaire, introduit Scipion dans Carthagene, & pour prix de sa perfidie, demande au général Romain la main d'Olinde que celui-ci a la foiblesse de promettre. Déjà Garamante étoit sur le point de se saisir de sa proie, quand Lucidan paroît, combat son rival, & le blesse. Tandis que le traître perd tout son sang, on voit tomber des nues une princesse des isles Fortunées, qui avoit autrefois aimé Garamante, & qui le sachant perfide vient jouir du spectacle de sa mort. C'est dans ce moment qu'on amene Olinde à Scipion. Ce général n'est plus le héros de la continence, comme le représentent les Polybe & les Tite-Live; il devient amoureux de sa captive, & tente de la séduire. Le dénouement est

auſſi ridicule que l'intrigue. Garamante qu'on croyoit mort, paroît tout-à-coup guéri de ſes bleſſures, demande Olinde; & Scipion, eſclave de ſa parole, la lui cede. Le Numide triomphoit quand la princeſſe des iſles Fortunées ſe préſente, ſomme le Romain de lui livrer Garamante lui-même, comme un ennemi, ſoit du nom Romain, ſoit de ſa couronne; & Scipion obéit encore. Olinde, délivrée de ſes tyrans, épouſe alors le prince de Celtibérie, & ſa rivale finit la piece en faiſant le vœu d'être toujours vierge.

Cependant Scipion, il faut l'avouer, n'eſt pas toujours l'*Imbécille Ibrahim* de notre Bajazet. Voici des vers de monologue qui ſont un peu plus dans ſon caractere.

Quoi! tandis qu'Annibal ſaccage l'Italie,
Que par lui notre gloire eſt preſqu'enſevelie;
Tandis qu'il eſt ardent au travail nuit & jour,
Je perdrois donc le temps à faire ici l'amour!
Ombres de mes parents, qui n'êtes point vengées!
De mon triſte pays, campagnes ravagées!
Cités miſes en feu, fidelles légions,
Dont le ſang eſt épars en tant de régions!
Vous, généreux conſuls, ames dignes d'envie,
Qui dans les champs Latins prodiguates la vie;

Et toi, Rome, aux abois ſous l'orgueil étranger,
A moi ſeul appartient l'honneur de vous venger.

ROXANE. Deſmarets qui gâte tout ce qu'il touche, a fait entrer dans cette tragédie l'hiſtoire de l'aſſaſſinat de Clitus par Alexandre, mais en la défigurant; car il ſuppoſe que ce Grec entra dans une conjuration contre ſon prince; ce qui eſt démenti par toute l'antiquité. Pour Roxane, l'héroïne de la piece, elle avoit juré de ne jamais donner ſa main au vainqueur de Darius, tant que Phradate ſon amant vivroit, & le généreux Phradate ſe tue pour la tirer d'embarras. Voilà ce qui s'appelloit une tragédie, au dîner du cardinal de Richelieu.

De tant en temps cependant on rencontre dans *Roxane* des vers qui ſuppoſent du talent: ils auroient été meilleurs, ſi Boileau avoit appris au poëte de Richelieu à les faire un peu plus difficilement. Voici comme Roxane, dans un moment de dépit, parle à Phradate :

J'oſai te préférer dans ma miſere extrême,
Et ton cœur me flatta plus que le diadême;

Je t'ai rendu plus grand que ce puissant vainqueur;
Je te l'ai fait combattre & vaincre dans mon cœur.
Je t'ai fait triompher. Ah! l'osois-tu prétendre?
Je t'ai mis dans mon ame au dessus d'Alexandre....
Et tu m'abaisses, lâche, autant que tu le peux,
M'appellant un sang vil, un esprit orgueilleux.
Je suis du sang de ceux qui les trônes soutiennent,
De ceux qui font les rois, de ceux qui le deviennent....
Qu'un autre appelle orgueil ma constance, & l'outrage;
Mais par toi cet orgueil se doit nommer courage, &c.

L'abbé de Boisrobert donna, en 1640, à la suite des tragédies de Desmarets, sa piece de PALENE, tirée du roman Grec de Parthénius. L'éditeur dit dans la préface: „ Tout le monde a vu cette piece sur le „ théatre, & tout le monde veut la voir „ encore sur le papier; c'est un chef-d'œuvre „ de l'art dont la forme ne cede point à la „ matiere. Les vers n'en sont pas moins „ excellents que le sujet, &c.

La vérité est, que *Palene* n'est ni bien imaginée, ni bien écrite, qu'il est très-difficile de la lire, & que si c'est un chef-d'œuvre,

c'en eſt un de ridicule. Nous reviendrons inceſſamment, en tranſcrivant la *Comteſſe de Barcelone*, ſur la perſonne de l'abbé de Boiſrobert.

Les annales dramatiques, à l'époque dont l'hiſtoire nous occupe, ſe terminent à l'IPHIGÉNIE EN AULIDE de Rotrou. Le maître de Corneille ne fit guere que traduire *Euripide* : la gloire de faire de cette fable Grecque un des chef-d'œuvres de l'eſprit humain étoit réſervée à l'immortel Racine. Voici à peu près les ſeuls vers qu'on puiſſe citer de la piece de Rotrou. Le poëte les met dans la bouche d'Iphigénie.

Ne m'ôtez point l'honneur de mourir avec gloire,
Et d'en laiſſer aux Grecs une heureuſe mémoire ;
Il m'importe fort peu que le coup que j'attends
Soit l'ouvrage d'un homme ou l'ouvrage du temps ;
Je puis ſeule accomplir tous les vœux de la Grece....
J'aurai puni Pâris, j'aurai ſaccagé Troye,
Vengé l'honneur des Grecs, ſatisfait Ménélas,
Et pour tous ces exploits, il ne faut qu'un trépas....

ACHILLE.

Non, je ne puis souffrir qu'on vous ôte le jour.....
Je suivrai sans respect la fureur qui m'anime,
J'immolerai le prêtre aux yeux de la victime, &c.

Tel étoit l'état de la scene Françoise, quand notre Sophocle donna son immortel *Polyeucte*.



Digitized by Google

POLYEUCTE,

TRAGÉDIE

DU GRAND CORNEILLE;

AVEC

LES COMMENTAIRES DE VOLTAIRE.


Digitized by Google



PRÉFACE
DE VOLTAIRE.

QUAND on paſſe de *Cinna* à *Polyeucte*, on ſe trouve dans un monde tout différent. Mais les grands poëtes, ainſi que les grands peintres, ſavent traiter tous les ſujets. C'eſt une choſe aſſez connue, que Corneille ayant lu ſa tragédie de *Polyeucte* chez madame de Rambouillet, où ſe raſſemblaient alors les eſprits les plus cultivés, cette piece y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenait à l'auteur dans cette maiſon. Voiture fut député de toute l'aſſemblée pour engager Corneille à ne pas faire repréſenter cet ouvrage. Il eſt difficile de démêler ce qui put porter les hommes du

royaume qui avaient le plus de goût & de lumieres, à juger ſi ſinguliérement. Furent-ils perſuadés qu'un martyr ne pouvait jamais réuſſir ſur le théatre ? c'était ne pas connaître le peuple. Croyaient-ils que les défauts que leur ſagacité leur faiſait remarquer, révolteraient le public ? c'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les cenſeurs du *Cid :* ils examinaient le *Cid* par l'exacte raiſon, & ils ne voyaient pas qu'au ſpectacle on juge par ſentiment. Pouvaient-ils ne pas ſentir les beautés ſingulieres des rôles de Sévere & de Pauline ? Ces beautés d'un genre ſi neuf, & ſi délicat, les alarmerent peut-être. Ils purent craindre qu'une femme qui aimait à la fois ſon amant & ſon mari, n'intéreſſât pas ; & c'eſt préciſément ce qui fit le ſuccès de la piece. On trouvera dans les remarques quelques anecdotes concernant ce jugement de l'hôtel de Rambouillet. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que tous ces chef-d'œuvres ſe ſuivaient d'année en année. *Cinna* fut

jouée au commencement de 1643, & *Polyeucte* à la fin. Il est vrai que Lopès de Vega, Garnier, Calderon composaient encor plus vîte, *stantes pede in uno :* mais quand on ne s'asservit à aucune regle, qu'on n'est gêné ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienséance, il est plus aisé de faire dix tragédies, que de faire *Cinna* & *Polyeucte*.





ACTEURS.

FÉLIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de Félix.

SÉVERE, Chevalier Romain, favori de l'Empereur Décie.

NÉARQUE, Seigneur Arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, Fille de Félix, & Femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domeſtique de Sévere.

CLÉON, Domeſtique de Félix.

TROIS GARDES.

La Scene eſt à Mélitene, capitale d'Arménie, dans le Palais de Félix.

POLYEUCTE.



POLYEUCTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

QUOI, vous vous arrêtez aux ſonges d'une femme !
De ſi foibles ſujets troublent cette grande ame (*a*) !

(*a*) *Des pleurs qui ſont des ſujets.* Il était aiſé de commencer avec plus d'exactitude & d'élégance. Mais la faute eſt très-légère.

Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé ;
(a) S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je fais ce qu'eſt un ſonge, (b) & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance,
Qui d'un amas confus de vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une femme (c),

(a) *S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé.* Le mot de *rêver* eſt devenu trop familier ; peut-être ne l'était-il pas du temps de Corneille. Il faut obſerver qu'il avait déjà l'art de varier ſon ſtyle ; il nous avertit même dans ſes examens qu'il l'a proportionné à ſes ſujets. Toutes les piéces des autres auteurs paraiſſaient jetées dans le même moule. Il faut convenir pourtant qu'un connaiſſeur reconnaîtra toujours le même fonds de ſtyle dans les piéces de Corneille qui paraiſſent le plus diverſement écrites. C'eſt en effet le même tour dans les phraſes, toujours un peu de raiſonnement dans la paſſion, toujours des maximes détachées, toujours des penſées retournées en plus d'une manière. C'eſt le ſtyle de Rotrou, avec plus de force, d'élégance & de richeſſe. La manière du peintre eſt viſible, quelque ſujet que traite ſon pinceau.

(b) ......*Et le peu de croyance*
Qu'un homme doit donner à ſon extravagance.

Termes de la haute comédie. De plus, *donner de la croyance ;* n'eſt pas d'un Français pur.

(c) *Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une femme* eſt du ſtyle bourgeois de la comédie.

Vous ignorez quels droits (*a*) elle a ſur toute l'ame,
Quand après un long temps qu'elle a ſu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, ſans raiſon, dans la douleur plongée,
(*b*) Craint, & croit déjà voir ma mort qu'elle a ſongée.
Elle oppoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de ſortir du palais.
Je mépriſe ſa crainte, & je cede à ſes larmes;
Elle me fait pitié ſans me donner d'alarmes;
Et mon cœur attendri ſans être intimidé,
N'oſe déplaire aux yeux (*c*) dont il eſt poſſédé.
L'occaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante,
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante?
Par un peu de remiſe, épargnons ſon ennui,
(*d*) Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

(*a*) *Elle a ſur toute l'ame.* Ce mot *toute* eſt inutile, & fait languir le vers, une vaine épithète affaiblit toujours la diction & la penſée.

(*b*) *Craint, & croit déjà voir ma mort qu'elle a ſongée.* On ne peut dire que dans le burleſque, *ſonger une mort.*

(*c*) *Dont il eſt poſſédé.* Expreſſion impropre, vicieuſe; on ne peut dire, *être poſſédé des yeux.*

(*d*) *Pour faire en plein repos ce qu'il trouble.* Cela eſt à peine intelligible. Ce ſtyle eſt trop à la fois négligé & forcé. Pour juger ſi des vers ſont mauvais, mettez-les en proſe; ſi cette proſe eſt incorrecte, les vers le ſont. *Épargnons ſon ennui par un peu de remiſe, pour faire en plein repos ce qu'il trouble.* Vous voyez combien une telle phraſe révolte. Les vers doivent avoir la clarté, la pureté de la proſe la plus correcte; & l'élégance, la force, la hardieſſe, l'harmonie de la poéſie.

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie, ou de persévérance?
Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans sa main
(a) Promet-il à vos vœux de le vouloir demain?
(b) Il est toujours tout juste & tout bon, mais sa grace
Ne descend pas toujours avec même efficace;

Ce qui est assez singulier, c'est que Corneille dans la première édition de *Polyeucte*, avait mis:

Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui:

& dans toutes les autres éditions qu'il fit faire, il corrigea ces deux vers de la manière dont nous les imprimons dans le texte. Apparemment on avait critiqué, *Remettre un dessein*, parce qu'on remet à un autre jour l'accomplissement, l'exécution, & non pas le dessein. On avait pu aussi blâmer, *Nous le pourrons demain*, parce que ce *le* se rapporte à *dessein*, & que *pouvoir un dessein* n'est pas Français. Mais en général il vaut mieux pécher un peu contre l'exactitude de la syntaxe, que de faire des vers obscurs & mal tournés. La première manière était à la vérité un peu fautive, mais elle vaut beaucoup mieux que la seconde. Tout cela prouve que la versification Française est d'une difficulté presque insurmontable.

(a) Promet-il de le vouloir demain? Est-ce Dieu qui promet de vouloir demain, ou qui promet que Polyeucte voudra? Un écrivain ne doit jamais tomber dans ces amphibologies; on ne les permet plus.

(b) Il est toujours tout juste & tout bon.

—Après certains momens, &c. Tous ces vers sont trop rampans, trop négligés, trop du style familier des livres de dévotion.

(a) Après certains moments que perdent nos longueurs
Elle quitte ces traits qui pénetrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
(b) Le bras qui la versoit en devient plus avare ;
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.
Celle qui vous pressoit de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même ;
Et pour quelques soupirs (c) qu'on vous a fait ouir ;
Sa flamme se dissipe, & va s'évanouir.

(a) *Après certains momens.* Cela sent plus le style comique que le tragique.

(b) *Le bras qui la versait en devient plus avare.* Il y avait dans les premieres éditions :

Le bras qui la versait, s'arrête & se courrouce ;
Notre cœur s'endurcit, & sa pointe s'émousse.

Il faut avouer qu'aujourd'hui on ne souffrirait pas *un bras qui verse une grace.*

(c) *Qu'on vous a fait ouir.* Ce mot *ouir* ne peut guère convenir à des soupirs. Quand Racine dans son style châtié, toujours élégant, toujours noble, & d'autant plus hardi qu'il le paraît moins, fait dire à Andromaque,

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés :

Le mot *d'entendre* signifie là, *comprendre, connaître. Vous connaissiez mon cœur par mes soupirs.*

POLYEUCTE.

Vous me connoiſſez mal, la même ardeur me brûle,
Et le déſir s'accroît quand l'effet ſe recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux,
Me laiſſent dans le cœur auſſi chrétien que vous;
Mais, pour en recevoir le ſacré caractere,
Qui lave nos forfaits dans une eau ſalutaire,
Et qui purgeant notre ame, & deſſillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfere aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien ſuprême & le ſeul où j'aſpire,
Je crois, pour ſatisfaire un juſte & ſaint amour,
Pouvoir un peu remettre, & différer d'un jour.

NÉARQUE.

(a) Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe;

(a) *Ainſi du genre humain l'ennemi vous abuſe.* Ce langage familier de la dévotion parut d'abord extraordinaire; on venait de jouer *Ste. Agnès*, d'un Pujet de la Serre. Elle était tombée; ſa chûte donna mauvaiſe opinion de *St. Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet. Le cardinal de Richelieu le condamna comme le *Cid.* C'eſt ce que nous apprend l'abbé Hédelin d'Aubignac, ennemi de Corneille, & qui croyait être ſon maître.

Remarquez que cette périphraſe, *l'ennemi du genre humain*, eſt noble; & que le nom propre eût été ridicule. Le vulgaire ſe repréſente le diable avec des cornes & une longue queue. *L'ennemi du genre humain* donne l'idée d'un être terrible qui combat contre Dieu même. Toutes les fois qu'un mot préſente une

Ce qu'il ne peut (*a*) de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
(*b*) Quand il ne peut les rompre, il pousse à reculer;
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
(*c*) Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre;

---

image, ou basse, ou dégoûtante, ou comique, annoblissez-la par des images accessoires; mais aussi ne vous piquez pas de vouloir ajouter une grandeur vaine à ce qui est imposant par soi-même. Si vous voulez exprimer que le roi vient, dites, *le roi vient;* & n'imitez pas ce poëte, qui trouvant ces mots trop communs, dit:

Ce grand roi roule ici ses pas impérieux.

(*a*) *De force, de ruse.* Cela est lâche, & n'est pas d'un Français pur. On n'entreprend point de ruse.

(*b*) *Quand il ne peut les rompre, demi rompu, rompez.* Ce mot *rompre* si souvent répété, est d'autant plus vicieux, qu'on ne dit ni *rompre un dessein*, ni *rompre un coup.*

(*c*) *Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre.* Après *par des pleurs* il fallait spécifier un autre obstacle. *Chaque jour par quelqu'autre;* il semble que ce soit par quelqu'autre pleur. Le sens est clair à la vérité, mais la phrase ne l'est pas.

Ici le sens me choque, & plus loin, c'est la phrase.

Boileau.

Ces petites négligences multipliées se font plus sentir à la lecture qu'au théatre; rien ne doit échapper aux lecteurs qui veulent s'instruire. Quand Virgile eut appris aux Romains à faire des vers toujours nobles & élégans, il ne fut plus permis d'écrire comme Ennius.

Et ce ſonge rempli de noires viſions,
N'eſt que le coup d'eſſai de ſes illuſions.
Il met tout en uſage, & priere, & menace;
Il attaque toujours, & jamais ne ſe laſſe,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on differe eſt à demi rompu.
Rompez ces premiers coups, laiſſez pleurer Pauline,
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arriere, & douteux en ſon choix,
Lorſque ſa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour ſe donner à lui faut-il n'aimer perſonne?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le ſouffre, il l'ordonne:
Mais, à vous dire tout, ce ſeigneur des ſeigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme il n'eſt rien d'égal à ſa grandeur ſuprême,
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
S'expoſer pour ſa gloire, & verſer tout ſon ſang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite,
Qui vous eſt néceſſaire, & que je vous ſouhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit ſervir l'État quand on nous perſécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien eſt en butte:

Comment en pourrez-vous ſurmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas réſiſter à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me bleſſe
Sied bien aux plus grands cœurs, & n'a point de foibleſſe.
(*a*) Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort:
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort;
Et s'il faut affronter les plus cruels ſupplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'oſe encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faiſant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque,
Je brûle d'en porter la glorieuſe marque.
Mais Pauline s'afflige, & ne peut conſentir
(Tant ce ſonge la touble!) à me laiſſer ſortir.

(*a*) *Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort.* On ne dirait plus aujourd'hui, *ſur mes pareils*, ni *un bel œil.* Ce terme de *pareils*, dont Rotrou & Corneille ſe ſont toujours ſervis, & que Racine n'employa jamais, ſemble caractériſer une petite vanité bourgeoiſe. *Un bel œil* eſt toujours ridicule, & beaucoup plus dans un mari que dans un amant. *Fâcher un bel œil*, eſt encor pis.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes :
Dans une heure au plus tard vous essuirez ses larmes ;
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

(a) Appaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut.
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
(b) Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

(a) *Appaisez donc sa crainte.* On appaise la colère, & non la crainte.

(b) *Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.* Plusieurs personnes ont cru que Néarque ne devait pas parler

SCENE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

ADIEU, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

---

ainſi d'une épouſe. Que dirait-il de plus, ſi c'était une maîtreſſe ? Le mot *tue* ſemble ici un peu trop fort. Car après tout, une complaiſance de quelques heures pour ſa femme tuerait-elle l'ame de Polyeucte ?

POLYEUCTE.

Vous le ſaurez un jour; je vous quitte à regret:
(*a*) Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moi-même.
Mais....

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſavoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes ſoupirs cette ſeule journée!

POLYEUCTE.

Un ſonge vous fait peur!

PAULINE.

Ses préſages ſont vains,
Je le ſais, mais enfin, je vous aime & je crains.

(*a*) *Mais enfin il le faut.* Voilà trois fois de ſuite, *il le faut.* Cette inadvertence n'ôte rien à l'intérêt qui commence à naître dès la premiere ſcène; & quoique le ſtyle ſoit ſouvent incorrect & négligé, il eſt toujours au deſſus de ſon ſiécle.

POLYEUCTE.

(*a*) Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu, vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance.
Je ſens déjà mon cœur prêt à ſe révolter ;
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;
Suis cet agent fatal de tes mauvais deſtins,
Qui peut-être te livre aux mains des aſſaſſins.
(*b*) Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiecle nous ſommes.
Voilà notre pouvoir ſur les eſprits des hommes ;

(*a*) *Ne craignez rien de mal*, eſt encor du ſtyle comique.

(*b*) *Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiécle nous ſommes.*
Voilà notre pouvoir ſur les eſprits des hommes.

Ces deux vers ſentent la comédie. Le peu de rimes de notre langue fait que pour rimer à *hommes*, on fait venir comme on peut, *le ſiécle où nous ſommes*, *l'état où nous ſommes*, *tous tant que nous ſommes.*

Cette gêne ne ſe fait que trop ſentir en mille occaſions, &

Voilà ce qui nous reste, & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amans nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
(*a*) Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour (*b*).
(*c*) S'il ne vous traite ici d'entiere confidence,

---

c'est une des preuves de la prodigieuse supériorité des langues Grecque & Latine sur les langues modernes. La seule ressource est d'éviter, si l'on peut, ces malheureuses rimes, & de chercher un autre tour; la difficulté est prodigieuse, mais il la faut vaincre.

(*a*) *Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.* Ce vers a passé en proverbe. Il n'est pas à la vérité de la haute tragédie, mais cette naïveté ne peut déplaire.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Il y a ici une remarque bien plus importante à faire. Il s'agit de la vie de Polyeucte. Pauline croit que le fanatique Néarque va livrer son mari aux mains des assassins, & elle s'amuse à dire: *Voilà notre pouvoir sur les hommes dans le siècle où nous sommes*, &c. si elle est réellement si effrayée, si elle craint pour la vie de Polyeucte; c'est de cette crainte qu'elle devait d'abord parler, elle devait même la confier à son mari, & ne pas attendre son départ pour raconter son rêve à une confidente.

(*b*) *Manquer d'amour* est d'une prose trop faible.

(*c*) *S'il ne vous traite ici d'entière confidence.* Cela n'est pas Français; c'est un barbarisme de phrase.

S'il part malgré vos pleurs, (*a*) c'eſt un trait de prudence.
Sans vous en affliger, préſumez avec moi,
(*b*) Qu'il eſt plus à propos qu'il vous cele pourquoi :
Aſſurez-vous ſur lui qu'il en a juſte cauſe.
(*c*) Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe ;
Qu'il ſoit quelquefois libre, & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toujours compte de tous ſes pas.
(*d*) On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent mêmes traverſes,
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes ;

(*a*) *C'eſt un trait de prudence.* Expreſſion de la haute comédie, mais que la tragédie peut ſouffrir.

(*b*) *Qu'il eſt plus à propos qu'il vous cèle pourquoi.* Ce vers ou cette ligne tient trop du bourgeois. C'eſt une règle aſſez générale, qu'un vers héroïque ne doit guère finir par un adverbe, à moins que cet adverbe ſe faſſe à peine remarquer comme adverbe ; je ne le verrai *plus*, je ne l'aimerai *jamais*. *Pourquoi* pourrait être employé à la fin d'un vers, quand le ſens eſt ſuſpendu.

> Et comment, & pourquoi
> Voulez-vous que je vive,
> Quand vous ne vivez pas pour moi ?
>
> *Quinault.*

Mais alors ce *pourquoi* lie la phraſe. Vous ne trouverez jamais dans le ſtyle noble : *il m'a dit pourquoi ; je ſais pourquoi.* La nuance du ſimple & du familier eſt délicate, il faut la ſaiſir.

(*c*) *Il eſt bon qu'un mari nous cache quelque choſe.* Ce vers eſt abſolument comique, & même burleſque.

(*d*) *On n'a tous deux qu'un cœur.* Cette expreſſion ne paraît pas d'abord Françaiſe, elle l'eſt cependant. *Eſt-on allé là ? On y eſt allé deux ;* mais c'eſt un gallicisme qui ne s'emploie que

Et la loi de l'hymen (*a*) qui vous tient assemblés,
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine.
Il est Arménien, & vous êtes Romaine;
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
(*b*) Un songe en notre esprit passe pour ridicule;
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidele miroir de la fatalité (*c*).

---

dans le style familier. *Mêmes traverses, fonctions diverses.* Cela n'est pas assez élégamment écrit, & l'idée est un peu subtile; rien n'est véritablement beau que ce qui est écrit naturellement, avec élégance & pureté : on ne saurait trop avoir ces règles devant les yeux.

(*a*) *Qui vous tient assemblés.* Le mot propre est unis, on ne peut se servir de celui d'*assembler* que pour plusieurs personnes.

(*b*) *Un songe en notre esprit passe pour ridicule..... .*
Pour fidèle miroir....

Les mots de *ridicule* & de *miroir* doivent être bannis des vers héroïques; cependant on pourrait se servir du terme *ridicule, pour jeter* de l'opprobre sur quelque chose que d'autres respectent. Tout dépend de l'art avec lequel les mots sont placés.

Il est à remarquer que du tems de l'empereur *Décie*, les Romains n'avaient nulle foi aux songes; les honnêtes gens ne connaissaient plus de superstitions.

(*c*) On dit bien *miroir de l'avenir*, parce qu'on est supposé voir l'avenir comme dans un miroir. Mais on ne peut dire

(*d*) Quelque

PAULINE.

(*a*) Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

(*b*) A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Écoute ; mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma foiblesse & mes autres amours.
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte ;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu ;
(*c*) Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

---

miroir de la fatalité ; parce que ce n'est pas cette fatalité qu'on voit, mais les événemens qu'elle amène.

(*a*) *Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne.* Le mot de *crédit* est impropre. Un songe n'obtient point de crédit.

(*b*) *A raconter ses maux souvent on les soulage.* Ce vers est un peu familier, & il faut, *en racontant*, & non *à raconter.*

(*c*) *Et l'on doute d'un cœur qui n'a pas combattu.* Plusieurs personnes ont trouvé que Pauline ne devait pas débuter par dire un peu crûment qu'elle a eu *d'autres amours*, & qu'une coquette ne s'exprimerait pas autrement. D'autres disent que Corneille avait la simplicité d'un grand homme, & qu'il la donne à Pauline.

On peut remarquer ici que Corneille étale presque toujours en maxime ce que Racine mettait en sentiment. Il y a peut-

Dans Rome où je naquis, (*a*) ce malheureux visage
D'un chevalier Romain captiva le courage ;
Il s'appelloit Sévere. Excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui n'aguere aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
(*b*) Qui leur tira mourant la victoire des mains,
(*c*) Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnoître ?
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

être une espèce d'appareil, une petite affectation dans une nouvelle mariée, à dire ainsi, qu'une femme d'honneur peut raconter ses amours. On sent que c'est le poëte qui débite ses pensées, & qui prépare une excuse pour Pauline. Si Pauline n'avait pas combattu, voudrait-elle qu'on doutât de sa conduite ? Une femme est-elle moins estimée pour n'avoir aimé que son mari ? Faut-il absolument qu'elle ait un autre amour pour qu'on ne doute pas de sa vertu ?

(*a*) *Ce malheureux visage.* Cette expression est condamnée comme burlesque.

(*b*) *Qui leur tira mourant la victoire des mains. Tirer la victoire des mains*, expression impropre, & un peu basse aujourd'hui; peut-être ne l'était-elle pas alors.

(*c*) *Et fit tourner le sort. Le sort* ne peut être employé pour la victoire; mais le sens est si clair, qu'il ne peut y avoir d'équivoque. *Taurner le sort*, n'est pas heureux.

PAULINE.

Hélas ! c'étoit lui-même, & jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme,
Puisque tu le connois, je ne te dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commune :
Trop invincible obstacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un pere un vertueux amant !

STRATONICE.

(*a*) La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne & folle résistance.
(*b*) Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.

(*a*) *La digne occasion d'une rare constance.* Stratonice pourrait parler ainsi avant le mariage, mais non après. Ce vers est trop d'une soubrette.

(*b*) *Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir.* Le fruit recueilli par une fille ne présente pas un sens clair ; & si par ce fruit Pauline entend la possession d'un amant, ce discours paraît peu convenable à une nouvelle mariée. Racine a employé cette expression dans *Phèdre* :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Mais cela veut dire, *je n'ai jamais goûté de douceur dans ma passion criminelle.*

(*a*) Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévere,
J'attendois un époux de la main de mon pere,
Toujours prête à le prendre, & jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes désirs, ma pensée;
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée;
Nous soupirions ensemble & pleurions nos malheurs:
Mais au lieu d'espérance il n'avoit que des pleurs;
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon pere & mon devoir étoient inexorables.
Enfin je quittai Rome & ce parfait amant,
Pour suivre ici mon pere en son gouvernement;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher (*b*) d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plus à ses yeux;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon pere fut ravi qu'il me prît pour maîtresse;
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable & plus considéré.
Il approuva sa flamme & conclut l'hyménée;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,

(*a*) *Parmi ce grand amour* est un solécisme. *Parmi* demande toujours un pluriel ou un nom collectif.

(*b*) *D'un beau trépas l'illustre renommée.* La renommée ne convient point à *trépas*. Ce mot ne regarde jamais que la personne, parce que *renommée* vient de *nom*. La renommée d'un guerrier, la gloire d'un *trépas*, mais la poésie permet ces licences.

(a) Je donnai par devoir à ſon affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter, (b) juge-le par la crainte
Dont en ce triſte jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait aſſez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel ſonge après tout tient vos ſens alarmés?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévere,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux;
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire,
Qui retranchant ſa vie aſſurent ſa mémoire;

(a) *Je donnai par devoir à ſon affection.* Rien ne parait plus neuf, plus ſingulier, & d'une nuance plus délicate. Quoi qu'on en diſe, ce ſentiment peut être très-naturel dans une femme ſenſible & honnête. Ceux qui ont dit qu'ils ne voudraient de Pauline, ni pour femme, ni pour maîtreſſe, ont dit un bon mot qui ne dérobe rien à la beauté extraordinaire du caractère de Pauline. Il feroit à ſouhaiter que ces vers fuſſent auſſi délicats par l'expreſſion que par le ſentiment. *Affection, inclination*, ne terminent pas un vers heureuſement.

(b) ...... *Juge-le par la crainte.* Il faut éviter ces *le* après les verbes. *Jugez-en* ne ferait pas moins dur.

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

Boileau.

Il sembloit triomphant, & tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due.
Ingrate, m'a-t-il dit, *& ce jour expiré*,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré.
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée.
Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon pere.
(*a*) Hélas! c'est de tout point ce qui me désespere.

(*a*) *Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère.*

. . . .

Ma douleur trop forte a brouillé ces images, &c. De tout point, brouiller des images, sont des termes bannis du tragique. *Rages* ne se dit plus au pluriel ; je ne sais pourquoi ; car il faisoit un très-bel effet dans Malherbe & dans Corneille. Craignons d'appauvrir notre langue.

Plusieurs personnes ont entendu dire au marquis de St. Aulaire, mort à l'âge de cent ans, que l'hôtel de Rambouillet avoit condamné ce songe de Pauline. On disoit que dans une piéce chrétienne, ce songe est envoyé par Dieu même, & que dans ce cas, Dieu qui a en vue la conversion de Pauline, doit faire servir ce songe à cette même conversion ; mais qu'au contraire il semble uniquement fait pour inspirer à Pauline de la haine contre les chrétiens ; qu'elle voit des chrétiens qui assassinent son mari, & qu'elle devait voir tout le contraire.

. . . . Des chrétiens une impie assemblée
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.

J'ai vu mon pere même un poignard à la main
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais, ni comment, ni quand ils l'ont tué;
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

(*a*) Il est vrai qu'il est triste;
Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste;

Ce qu'on pourrait encor reprocher peut-être à ce songe, c'est qu'il ne sert de rien dans la piéce; ce n'est qu'un morceau de déclamation. Il n'en est pas ainsi du songe d'Athalie, envoyé exprès par le Dieu des Juifs; il fait entrer Athalie dans le temple, pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui est apparu pendant la nuit, & pour amener l'enfant même, le nœud & le dénouement de la piéce. Un pareil songe est à la fois sublime, vraisemblable, intéressant & nécessaire. Celui de Pauline est à la vérité un peu hors d'œuvre, la piéce peut s'en passer. L'ouvrage serait sans doute meilleur, s'il y avait le même art que dans *Athalie;* mais si ce songe de Pauline est une moindre beauté, ce n'est point du tout un défaut choquant; il y a de l'intérêt & du pathétique. On fait souvent des critiques judicieuses qui subsistent, mais l'ouvrage qu'elles attaquent subsiste aussi. Je ne sais qui a dit que ce songe est envoyé par le diable.

(*a*) *Il est vrai qu'il est triste.* Cette naïveté fait toujours rire le parterre, je n'en ai jamais trop connu la raison. On pouvait s'exprimer avec un tour plus noble; mais la simplicité n'est-

(a) La vision de soi peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre un pere,
Qui chérit votre époux, que votre époux révere,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui,
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes :
Mais je crains des chrétiens les complots & les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon pere a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie & sacrilege,
Et dans son sacrifice use de sortilege ;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels,
Elle n'en veut qu'aux dieux, & non pas aux mortels ;
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, & meurent avec joie ;

---

elle pas permise dans une confidente ? ses expressions ici ne sont point comiques.

A l'égard du songe, s'il n'a pas l'extrême mérite de celui d'Athalie qui fait le nœud de la piéce, il a celui de Camille, il prépare.

(a) *La vision de soi. La vision* est bannie du genre noble, & *de soi* l'est de tous les genres.

Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon pere vient.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs, ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FÉLIX.

(*a*) Sévere n'est point mort.

(*b*) *Sévère n'est point mort.... quel mal nous fait sa vie ?* Ce mot seul fait un beau coup de théatre. Et combien la réponse de Pauline est intéressante ! Que le lecteur me pardonne de remarquer quelquefois ces beautés, qu'il sent assez, sans qu'on les lui indique.

Il n'y a que ce mot *mal propice* qui gâte cette belle & naturelle réflexion de Pauline. *Mal* détruit *propice*. Il faut, *peu propice*.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie ?

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le destin aux grands cœurs, si souvent mal propice ;
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient ?

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop (a) ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

(a) *Mais comment le pouvez-vous savoir ?* Il n'est pas naturel qu'un gouverneur d'Arménie ne sache pas de si grands événemens arrivés dans la Perse qui touche à l'Arménie, & qu'il ne les apprenne que par l'arrivée de Sévère. Il ne paraît pas convenable qu'il ne soit instruit que par un subalterne, à qui les

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne :
(*b*) Un gros de courtiſans en foule l'accompagne,
Et montre aſſez quel eſt ſon rang & ſon crédit.
Mais Albin, redis-lui ce que ſes gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous ſavez quelle fut cette grande journée,
Que ſa perte pour nous rendit ſi fortunée,

---

gens de Sévère ont parlé. Il eſt encor aſſez extraordinaire que Sévère (devenu tout d'un coup favori, ſans que le gouverneur d'Arménie en ait rien ſu) quitte la cour & l'armée, pour aller faire ſans raiſon un ſacrifice qu'il pouvait mieux faire ſur les lieux. Qu'eût-on dit de Turenne, s'il eût quitté l'Alſace, pour aller faire chanter un *Te Deum* en Champagne ? Mais Sévère vient pour épouſer Pauline. L'Arménie eſt frontière de Perſe ; il a dû ſavoir que Pauline était mariée ; il a dû s'informer d'elle tous les jours. Félix n'a point marié ſa fille ſans en avertir l'empereur. Il fallait inventer une fable qui fût plus vraiſemblable. Toutefois le défaut de vraiſemblance laiſſe ſouvent ſubſiſter l'intérêt. Le ſpectateur eſt entraîné par les objets préſens, & on pardonne preſque toujours ce qui amène de grandes beautés.

(*b*) *Un gros de courtiſans en foule l'accompagne.* Ce vers convient moins à un gouverneur de province, qu'à un homme du commun, que cette *foule* de ſuivans éblouit. Le récit de toutes ces aventures arrivées dans le voiſinage de Félix, fait trop voir que Félix devait en être inſtruit. Cette cure ſecrète de Sévère eſt un mauvais artifice, qui n'empêche pas que la cure ne ſoit publique. L'auteur, en voulant ménager une ſurpriſe, a oublié toute la vraiſemblance.

Où l'empereur captif par ſa main dégagé
Raſſura ſon parti déjà découragé,
Tandis que ſa vertu ſuccomba ſous le nombre.
(*a*) Vous ſavez les honneurs qu'on fit faire à ſon ombre;
(*b*) Après qu'entre les morts on ne le put trouver.
Le roi de Perſe auſſi l'avoit fait enlever.
Témoin de ſes hauts faits, & de ſon grand courage,
Ce monarque en voulut connoître le viſage;
On le mit dans ſa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroiſſoit, il fit mille jaloux.
Là bientôt il montra quelque ſigne de vie:
Ce prince généreux en eut l'ame ravie,
Et ſa joie, en dépit de ſon dernier malheur,
Du bras qui le cauſoit honora la valeur.
Il en fit prendre ſoin, la cure en fut ſecrete (*c*);
Et comme au bout d'un mois ſa ſanté fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, tréſors,
Et pour gagner Sévere, il fit cent vains efforts;

(*a*) *Les honneurs qu'on fit faire.* Il faudrait *qu'on rendit.*

(*b*) *Après qu'entre, &c.* Ces vers ſont trop négligés. La ſyntaxe y eſt violée. *Le roi de Perſe l'avait fait enlever; qu'on ne put le trouver.* C'eſt un ſolécisme: ce *que* ne ſe rapporte à rien. Ce récit, d'ailleurs, eſt trop dans la forme d'une relation. C'eſt dans ces détails qu'il faut déployer les richeſſes & les reſſources de la langue.

(*c*) Pourquoi la cure en fut-elle ſecrète? cela n'eſt point du tout vraiſemblable. On ne fait point guérir ſecrétement un guerrier dont on honore la valeur publiquement.

Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange;
Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse, son frere & cent chefs à choisir.
Ainsi revient au camp le valeureux Sévere,
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire;
Lui seul rétablit l'ordre, & gagne la victoire;
Mais si belle & si pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faisons la paix.
L'empereur qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie (*a*);
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite;
Et j'ai couru, Seigneur, (*b*) pour vous y disposer.

(*a*) Il n'est point du tout naturel que l'empereur envoie son libérateur & son favori en Arménie porter une nouvelle.

(*b*) *Pour vous y disposer.* Cet *y* ne se rapporte à rien. Il veut dire, *à recevoir Sévère.*

FÉLIX.

(a) Ah ! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.
L'ordre d'un ſacrifice eſt pour lui peu de choſe ;
C'eſt un prétexte faux dont l'amour eſt la cauſe.

PAULINE.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chérement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à ſon reſſentiment ?
Et juſques à quel point ne porte ſa vengeance
Une juſte colere avec tant de puiſſance ?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il eſt trop généreux.

(a) *Ah ! ſans doute, ma fille, il vient pour t'épouſer.* Cette idée de Félix que Sévère vient pour épouſer ſa fille, condamne ſon ignorance. Sévère ne devait-il pas lui expédier un exprès de la frontière, lui écrire, l'inſtruire de tout, & lui demander Pauline ? N'était-il pas infiniment plus raiſonnable que Félix dît à ſa fille : Sévère n'eſt point mort, il arrive, il m'écrit, il vous demande pour épouſe ? En ce cas, Pauline ne lui aurait pas répondu par ce vers comique, *Cela pourrait bien être.* Mais ici, elle doit répondre, *Cela ne doit pas être ;* il fait trop peu de cas de vous, il ne vous écrit point ; vous ne ſavez ſa victoire que par ſes valets ; s'il voulait m'épouſer, il ne vous traiterait pas avec tant de mépris.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un pere malheureux;
Il nous perdra, ma fille. Ah, regret qui me tue;
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah, Pauline! en effet, tu m'as trop obéi.
(*b*) Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rebellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui:
Ménage en ma faveur l'amour qui le possede;
(*a*) Et d'où provient mon mal, fais sortir le remede,

PAULINE.

Moi! moi! que je revoie un si puissant vainqueur;
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!

(*a*) *Ton courage était bon.* On dit bien dans le style familier, *tu as bon courage*, mais non pas, *ton courage est bon.* L'auteur veut dire, *Tu pensais mieux que moi..... Le ciel t'inspirait..... Ton cœur ne se trompait pas.*

(*b*) *Et d'où provient mon mal, fais sortir le remède.* Félix n'annonce-t-il pas par ce vers le caractère le plus bas & le plus lâche? Ces expressions bourgeoises, *fais sortir le remède*, ne portent-elles pas dans l'esprit l'idée que sa fille doit faire des caresses à Sévère pour l'apaiser? Devait-il craindre qu'un courtisan poli d'un empereur juste, vînt persécuter le père & la fille, parce qu'il n'a pas épousé Pauline? Ne serait-ce pas en partie la raison pour laquelle l'hôtel Rambouillet, & le cardinal de Richelieu, refusèrent leur suffrage à *Polyeucte?*

Mon pere, je suis femme, & je sais ma foiblesse ;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne & de vous & de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

(*a*) Il est toujours aimable, & je suis toujours femme.
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
(*b*) Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton pere (*c*), & toute ta famille.

(*a*) *Il est toujours aimable, & je suis toujours femme.* Ce combat de Pauline, qui dit deux fois qu'elle est femme, & de Félix, qui malgré ce danger veut absolument que Pauline voie son ancien amant, n'aurait-il pas quelque chose de comique, plus que de tragique ? *Je suis toujours femme*, est une expression bourgeoise.

(*b*) *Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.* Cela contredit ce bel hémistiche, *Elle vaincra sans doute.* Il n'est point du tout convenable qu'une femme dise, *Je ne répons pas de ma vertu* ; mais qu'elle le dise après quinze jours de mariage, cela paraît bien peu décent.

(*c*) *Et toute ta famille.* Malheureuse preuve de l'esclavage

C'est

PAULINE.

C'eſt à moi d'obéir, puiſque vous commandez ;
Mais voyez les périls où vous me haſardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'eſt connue.

PAULINE.

Elle vaincra ſans doute ;
Ce n'eſt pas le ſuccès que mon ame redoute ;
Je crains ce dur combat & ces troubles puiſſants
Que fait déjà chez moi la révolte des ſens.
Mais puiſqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puiſſe armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loiſir me prépare à le voir.

FÉLIX.

(*a*) Juſqu'au devant des murs je vais le recevoir.

---

de la rime. *Toute ta famille*, pour rimer à *fille*; *Toute ta province*, pour rimer à *prince*. On ne tombe plus guère aujourd'hui dans ces fautes ; mais la rime gêne toujours, & met ſouvent de la langueur dans le ſtyle.

(*a*) *Au-devant des murs*. On va au-devant de quelqu'un, mais non au-devant des murs ; on va le recevoir hors des murs, au-delà des murs.

Rappelle cependant (*a*) tes forces étonnées,
Et ſonge qu'en tes mains tu tiens nos deſtinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes ſentiments;
Pour ſervir de victime à vos commandements.

Fin du premier Acte.

(*a*) *Tes forces*. On n'a jamais dit, *les forces* d'une femme en pareil cas.



Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

(a) CEPENDANT que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?

(a) *Cependant que Félix donne ordre au sacrifice.* Il est bien peu décent, bien peu naturel, que Sévère n'ait pas encor vu le gouverneur, & que ce gouverneur aille faire l'office de prêtre, au lieu de recevoir Sévère. Mais si Félix est allé le recevoir *hors des murs*, comment Polyeucte ne l'a-t-il pas accompagné? Comment n'a-t-on point parlé de Pauline? Il est inconcevable que Sévère ignore que Pauline est mariée, & qu'il l'apprenne par son écuyer Fabian. Où parle ici Sévère? dans la maison du gouverneur, dans un appartement où Pauline va bientôt le trouver; & il n'a point vu ce gouverneur, & il ignore que ce gouverneur a marié sa fille! Tout cela encor une fois justifierait le cardinal de Richelieu & l'hôtel de Rambouillet, si leur jugement n'était condamné par les beautés de cette piéce. Il y a sur-tout de l'intérêt, & l'intérêt fait tout passer. Le cœur oublie toutes les inconséquences quand il en est touché.

Pourrai-je voir Pauline (*a*), & rendre à ſes beaux yeux
L'hommage ſouverain que l'on va rendre aux dieux ?
Je ne t'ai point celé que c'eſt ce qui m'amene ;
Le reſte eſt un prétexte à ſoulager ma peine :
Je viens ſacrifier, mais c'eſt à ſes beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVERE.

Ah quel comble de joie !
Cette chere beauté conſent que je la voie !
Mais ai-je ſur ſon ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reſte d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble, quel tranſport lui cauſe ma venue ?
Puis-je tout eſpérer de cette heureuſe vue ?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer ;
Elles ſont pour Félix, non pour triompher d'elle ;
Jamais à ſes déſirs mon cœur ne fut rebelle,

(*a*) *Et rendre à ſes beaux yeux l'hommage ſouverain que l'on va rendre aux dieux*, ſont-elles des expreſſions convenables ? Tout cela ne juſtifie-t-il pas l'hôtel Rambouillet ? Il a des lettres *de faveur* pour épouſer Pauline, & il ne les a pas montrées ! Il vient pourtant immoler toutes ſes *volontés aux beautés* de ſa maîtreſſe.

Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,
Je me vaincrois moi-même, & ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVERE.

D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur? Ne la revoyez point;
Portez (*a*) en lieu plus haut l'honneur de vos caresses:
Vous trouverez dans Rome assez d'autres maîtresses,
Et dans ce haut degré de puissance & d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!

(*a*) *L'honneur de vos caresses en lieu plus haut;*
Vous trouverez dans Rome assez d'autres maîtresses.

Cela est-il de la tragédie? Corneille retourne ici ce vers du vieil Horace:

. . . . Vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome:

& cet autre de dom Diégue: Il est *tant de maîtresses.* Mais *porter l'honneur de ses caresses en lieu plus haut* est intolérable.

Elle en a mieux usé, je la dois imiter;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian; ton discours m'importune;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune.
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,
En cherchant une mort digne de son amant.
(*a*) Ainsi ce rang est sien (*b*), cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

(*a*) *Ainsi ce rang est sien.* Comment ce rang peut-il être sien, c'est-à-dire, appartenir à Pauline? C'est, dit-il, parce qu'il a voulu mourir quand on n'a pas voulu de lui! Est-ce ainsi que Didon parle dans Virgile? Un homme passionné épuise-t-il ainsi son esprit à chercher de si fausses raisons? Les Italiens à qui on reproche les *concetti*, en ont-ils de plus condamnables?

(*b*) *Rang sien, faveur sienne.* Expressions de comédie. Voyez avec quelle noble élégance Titus, dans Racine, dit qu'il doit tout à Bérénice.

Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant; mais le sang & les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre.
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits,
Chagé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. . . .

Cette élégance est absolument nécessaire pour constituer un ouvrage parfait. Je ne prétens pas dépriser Corneille; mon

FABIAN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVERE.

Ah, c'en eſt trop ! enfin éclaircis-moi ce point :
(*a*) As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire (*b*), elle eſt....

SÉVERE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

---

commentaire n'eſt ni un panégyrique, ni une cenſure, mais un examen impartial. La perfection de l'art eſt mon ſeul objet.

(*a*) *As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?* Ce petit artifice de ne pas apprendre tout d'un coup à Sévère que Pauline eſt mariée, eſt peut-être un reſſort indigne de la tragédie : on voit trop que l'auteur prend ſes avantages pour ménager une ſurpriſe ; & encor la ſurpriſe n'eſt pas naturelle : car il n'eſt pas poſſible qu'on ignore un moment dans la maiſon de Félix le mariage de ſa fille ; Sévère a dû le ſavoir en mettant le pied dans l'Arménie.

(*b*) *Elle eſt . . . . quoi ? mariée.* Comment s'exprimerait-on autrement dans la comédie ? Quelle idée peut avoir Sévère en diſant, *quoi !* que peut-il ſoupçonner ? Il ſait que Pauline eſt vivante, qu'elle eſt honorée. Ce *quoi* n'eſt-là que

SÉVERE.

Soutiens-moi, Fabian; (a) ce coup de foudre eſt grand,
Et frappe d'autant plus que plus il me ſurprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'eſt devenu ce généreux courage?

SÉVERE.

La conſtance eſt ici d'un difficile uſage.
(b) De pareils déplaiſirs accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu ſi beau les ames ſont épriſes,
La mort les trouble moins que de telles ſurpriſes.

---

pour faire dire à Fabian, *mariée;* & Sévère devait le ſavoir tout auſſi-bien que Fabian. Remarquez, toutefois, que malgré tous ces défauts contre la vraiſemblance, il règne dans cette ſcène un très-grand intérêt, & c'eſt-là ce qui fait le ſuccès des tragédies. Ce mouvement d'intérêt diminuerait beaucoup, ſi les ſpectateurs étaient tous des cenſeurs éclairés. Mais le public eſt compoſé d'hommes qui ſe laiſſent entraîner au ſentiment.

(a) *Ce coup de foudre* eſt d'un héros de roman. Quand l'expreſſion eſt trop forte pour la ſituation, elle devient comique. Et comment un coup de foudre frappe-t-il d'autant plus qu'il ſurprend? Il faut que la métaphore ſoit juſte.

(b) *De pareils déplaiſirs.* Ces quatre vers refroidiſſent. C'eſt l'auteur qui parle, & non pas le perſonnage; on ne débite pas des lieux communs quand on eſt profondément affligé. Corneille tombe trop ſouvent dans ce défaut.

Je ne fuis plus à moi quand j'entends ce difcours.
Pauline eft mariée !

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours (a).
Polyeucte, un feigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de fon hymen la douceur infinie.

SÉVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;
Polyeucte a du nom, & fort du fang des rois.
Foibles foulagements d'un malheur fans remede !
Pauline, je verrai qu'un autre vous poffede !
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O fort, qui redonniez l'efpoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !
Voyons-la toutefois, & dans ce trifte lieu
Achevons de mourir en lui difant adieu :
Que mon cœur chez les morts emportant fon image,
De fon dernier foupir puiffe lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, confidérez.....

(a) Quoi ! elle eft mariée depuis quinze jours, & Sévère n'en a rien fu en venant en Arménie ? plus j'y réfléchis, plus cela me paraît abfurde, & cependant on fe fent remué, attendri à la repréfentation : grande preuve qu'il ne s'agit pas au théatre d'avoir raifon, mais d'émouvoir.

SÉVERE.

Tout eſt conſidéré.
Quel déſordre peut craindre un cœur déſeſpéré ?
N'y conſent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, Seigneur, mais...

SÉVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVERE.

Et ce n'eſt pas un mal que je veuille guérir ;
Je ne veux que la voir, ſoupirer & mourir.

FABIAN.

(a) Vous vous échapperez ſans doute en ſa préſence.
Un amant qui perd tout n'a plus de complaiſance ;
Dans un tel entretien il ſuit ſa paſſion,
(b) Et ne pouſſe qu'injure & qu'imprécation.

SÉVERE.

Juge autrement de moi, mon reſpect dure encore ;
Tout violent qu'il eſt, mon déſeſpoir l'adore.

(a) *Vous vous échapperez.* Expreſſion bourgeoiſe.
(b) *Et ne pouſſe qu'injure.* Cela n'eſt ni noble, ni Français.

Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légere ;
(*a*) Son devoir m'a trahi, mon malheur & son pere.
(*b*) Mais son devoir fut juste, & son pere eut raison ;
J'impute à mon malheur toute la trahison.
Un peu moins de fortune, & plutôt arrivée,
Eût gagné (*c*) l'un par l'autre, & me l'eût conservée.
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir ;
(*d*) Laisse-la moi donc voir, soupirer & mourir.

(*a*) *Son devoir m'a trahi, mon malheur & son père.* Voilà où il est beau de s'élever au dessus des règles de la grammaire. L'exactitude demanderait, *son devoir & son père, & mon malheur, m'ont trahi;* mais la passion rend ce désordre de paroles très-beau ; on peut dire seulement que *trahi* n'est pas le mot propre.

(*b*) *Mais son devoir fut juste, & son père eut raison ;*
J'impute à mon malheur toute la trahison.

Un devoir ne peut être ni juste, ni injuste : mais la justice consiste à faire son devoir. Il n'y a point eu là de trahison.

(*c*) *L'un pour l'autre*, qui se trouve plus bas, ne se rapporte à rien ; on devine seulement qu'il eût gagné Félix par Pauline. Il faut éviter en poésie ces termes, *celui-ci, celui-là, l'un, l'autre, le premier, le second*, tous termes de discussion, tous d'une prose rampante, qui ne peuvent être employés qu'avec une extrême circonspection.

(*d*) *Laisse-la moi donc voir, soupirer & mourir.* Un général d'armée qui vient en Arménie *soupirer & mourir*, en rondeau, paraît très-ridicule aux gens sensés de l'Europe. Cette imitation des héros de la chevalerie infectait déjà notre théatre dans sa

FABIAN.

Oui, je vais l'aſſurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes aſſez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint, comme moi, ces premiers mouvements
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,
Et dont la violence excite aſſez de trouble,
Sans que l'objet préſent l'irrite, & le redouble.

SÉVERE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, ſouvenez-vous....

SÉVERE.

Hélas! elle aime un autre, un autre eſt ſon époux!

---

naiſſance. C'eſt ce que Boileau appelle *mourir par métaphore*. L'écuyer Fabian qui parle des *vrais amans* eſt encor un écuyer de roman. Tout cela eſt vrai; & il n'eſt pas moins vrai que l'amour de Sévère intéreſſe, parce que tous ſes ſentimens ſont nobles.

On n'inſiſte pas ici ſur *la douceur infinie de l'hymen*, ſur ces expreſſions : *Éclaircis-moi ce point; Vous vous échapperez; Ne pouſſe qu'injure; & les premiers mouvemens des vrais amans.* Il eſt peut-être un peu étrange que Pauline ait parlé de ces premiers mouvemens à l'écuyer Fabian. Mais enfin tout cela n'ôte rien à l'intérêt théatral.



SCENE II.

PAULINE, SÉVERE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

OUI, je l'aime, Sévere, & n'en fais point d'excuſe;
Que tout autre que moi vous flatte & vous abuſe,
(a) Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.
Le bruit de votre mort n'eſt point (b) ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos ſeules vertus je me ſerois donnée;
Et toute la rigueur de votre premier ſort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.

(a) *Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.* Plus on a l'ame noble, moins on doit le dire. L'art conſiſte à faire voir cette nobleſſe ſans l'annoncer. Racine n'a jamais manqué à cette règle. Corneille fait toujours dire à ſes héros qu'ils ſont grands. Ce ſerait les avilir s'ils pouvaient l'être. L'oppoſé de la magnanimité eſt de ſe dire magnanime. Ce n'eſt guere que dans un excès de paſſion, dans un moment où l'on craint d'être avili, qu'il eſt permis de parler ainſi de ſoi-même.

(b) *Ce qui vous perd* n'eſt pas tout-à-fait le mot propre. Une femme qui a manqué un mariage ſi avantageux, ne doit pas dire à un homme tel que Sévère.. *Vous êtes perdu, parce que vous n'êtes pas à moi.*

Je découvrois en vous (*a*) d'aſſez illuſtres marques ;
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques.
Mais puiſque mon devoir m'impoſoit d'autres loix,
De quelqu'amant pour moi que mon pere eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne,
(*b*) Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne ;
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois ſoupiré, mais j'aurois obéi ;
Et ſur mes paſſions ma raiſon ſouveraine
Eût blâmé mes ſoupirs & diſſipé ma haine.

SÉVERE.

Que vous êtes heureuſe, & qu'un peu de ſoupirs,
(*c*) Fait un aiſé remede à tous vos déplaiſirs !

(*a*) *D'aſſez illuſtres marques.* Ces *marques*, pour rimer à *monarques*, reviennent ſouvent, & ne doivent jamais paraître dans la poéſie, à moins que ces *marques* ne ſignifient quelque choſe. La plus grande de toutes les difficultés, eſt de faire tellement ſes vers, que le lecteur n'apperçoive pas qu'on a été occupé de la rime. Dirait-on en proſe, Le prince Eugène avait des marques qui l'égalaient aux monarques ?

(*b*) *Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne.* Pauline, Romaine, parle peut-être trop de monarque & de couronne à un Romain ; il ſemble qu'elle parle à un Perſe. Elle vivait, à la vérité, ſous un empereur ; mais jamais empereur ne donna de royaume à un Romain. C'eſt un diſcours ordinaire que l'auteur met ici dans la bouche de Pauline. Mais c'eſt précisément à Pauline qu'il ne convenait pas.

(*c*) On ne peut dire correctement, *un peu de ſoupirs*, *un peu de larmes*, *un peu de ſanglots*, comme on dit, *un peu*

Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue.
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, & peut-être au mépris;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, & l'amour à la haine.
(a) Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abattu!
Un soupir, une larme à regret épandue
M'auroit déjà guéri de vous avoir perdue.
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'un autre.
O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé!
Est-ce là comme on aime, & m'avez-vous aimé?

---

d'eau, un peu de pain. On dira bien, *elle a versé peu de larmes*, mais non pas *un peu de larmes : elle a peu de douleur, peu d'amour*, non *un peu de douleurs, un peu d'amour : un peu de chagrin*, & non de *chagrins, &c.*

Fait un aisé remède à, n'est pas Français. On remédie à des maux, on les répare, on les adoucit, on en console. *Remède* n'est admis dans la poésie noble qu'avec une épithète qui l'annoblit.

D'un incurable amour remèdes impuissans.

Racine.

(a) *Qu'un peu de votre humeur, ou de votre vertu.* On voit assez, qu'*un peu de votre humeur*, tient du style comique.

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur ; & si mon ame
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourments !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments ;
Mais quelqu'autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y regne pas, elle les tyrannise ;
(a) Et quoique le déhors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble & que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance & de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, & qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avois conçu.
(b) Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les loix d'un homme,

(a) *Et quoique le dehors soit sans émotion.* Le *dehors* & le *dedans* ne sont pas du style noble.

(b) *Mais ce même devoir qui le vainquit.* On cherche à quoi se rapporte ce *le*, & on trouve que c'est à *espoir ;* c'est donc le devoir qui a vaincu un espoir. Ces phrases obscures, ces expressions impropres & forcées, ne seraient pas pardonnées aujourd'hui dans de bons ouvrages, c'est-à-dire, dans des ouvrages dignes de la critique.

Repousse

Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.
C'eſt cette vertu même à nos déſirs cruelle
(*a*) Que vous louiez alors en blaſphémant contr'elle :
Plaignez-vous-en encor, mais louez ſa rigueur,
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur ;
(*b*) Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincere
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévere.

SÉVERE.

Ah! Madame, excuſez une aveugle douleur,
Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur.
Je nommois inconſtance, & prenois pour un crime
De ce juſte devoir l'effort le plus ſublime.
De grace, montrez moins à mes ſens déſolés
La grandeur de ma perte & ce que vous valez ;
Et cachant par pitié cette vertu ſi rare,
Qui redouble mes feux lorſqu'elle nous ſépare,

(*a*) *Quand vous louiez alors en blaſphémant contre elle.* Louiez, louer, blaſphémer, termes qu'on eût dû corriger. Car *louiez* eſt déſagréable à l'oreille : *blaſphémer* n'eſt point convenable. *Vous blaſphémiez contre ma vertu !* Cela ne peut ſe dire ni en vers, ni en proſe. Une femme doit faire ſentir qu'elle eſt vertueuſe, & ne jamais dire, *ma vertu.* Voyez ſi *Monime*, dont *Mithridate* voulut faire ſa concubine, & qui eſt attaquée par les deux enfans de ce prince, dit jamais, *ma vertu.*

(*b*) *Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincère.* Un devoir ne peut être ni ferme, ni faible; c'eſt le cœur qui l'eſt. Mais le ſens eſt ſi clair, que le ſentiment ne peut être affaibli.

(*a*) Faites voir des défauts qui puiſſent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.
(*b*) Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs,
Trop rigoureux effets (*c*) d'une aimable préſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous eſtimez ce vertueux devoir,
Conſervez-m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je ſurmonte;
Enfin épargnez-moi ces triſtes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments & les miens.

(*a*) *Faites voir des défauts.* Des critiques ſévères, mais juſtes, peuvent dire que cela eſt d'une galanterie un peu comique : Madame, faites-moi voir des défauts, afin que je vous aime moins. De plus, le ſeul défaut que Pauline montre ſerait trop d'amour pour Sévère. Certainement il n'en aimerait pas moins ſa maîtreſſe. La penſée eſt donc fauſſe, recherchée, alambiquée.

(*b*) *Ces pleurs en ſont témoins.* Ils en ſont la preuve, Sévère eſt témoin : mais *témoin* peut ſignifier *preuve*.

(*c*) *D'une aimable préſence.* Expreſſion d'idille. Monime, en exprimant le même ſentiment, dit :

Je verrais en ſecret mon ame déchirée
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.

Plus une ſituation eſt délicate, plus l'expreſſion doit l'être.

SÉVERE.

Que je me prive ainſi du ſeul bien qui me reſte !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeſte.

SÉVERE.

Quel prix de mon amour ! quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'eſt le remede ſeul qui peut guérir nos maux.

SÉVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir les miens, ils ſouilleroient ma gloire.

SÉVERE.

Ah ! puiſque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cede à ſon intérêt.
Eſt-il rien que ſur moi cette gloire n'obtienne ?
Elle (*a*) me rend les ſoins que je dois à la mienne.
Adieu. Je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une (*a*) mort pompeuſe,

(*a*) *Me rend les ſoins, mort pompeuſe, &c.* Tous mots impropres.

De mes premiers exploits l'attente avantageuse :
(*a*) Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
Et seule dans ma chambre, enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVERE.

Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
Combler d'heurs & de jours Polyeucte & Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévere, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVERE.

(*b*) Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pere.

(*a*) *Si toutefois j'ai de la vie assez pour chercher une mort.* Ces pensées affectées, ces idées plus recherchées que naturelles, étaient les vices du tems.

(*b*) *Il la trouvait en vous. — Je dépendais d'un père.* Ces sentimens sont touchans ; ce vers convient aussi-bien à la tragédie qu'à la comédie, parce qu'il est noble autant que simple : il y a tendresse & précision.

SÉVERE.

O devoir qui me perd & qui me déſeſpere !
(*a*) Adieu, trop vertueux objet & trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

(*a*) *Adieu, trop vertueux, adieu, trop malheureux, &c.* Ces vers-ci ſont un peu de l'églogue. Quand les malheurs de l'amour ne conſiſtent qu'à aller dans ſa chambre, & à vivre avec ſon mari, ce ſont des malheurs de comédie; nulle pitié, nulle terreur, rien de tragique. Cette ſcène ne contribue en rien au nœud de la piéce; mais elle eſt intéreſſante par elle-même. Corneille ſentait bien que l'entrevue de deux perſonnes qui s'aiment & qui ne doivent pas s'aimer, ferait un très-grand effet: & l'hôtel de Rambouillet ne ſentit pas ce mérite.

Juſqu'ici on ne voit à la vérité dans Pauline qu'une femme qui n'a point épouſé ſon amant, qui l'aime encor, & qui le lui dit quinze jours après ſes nôces. Mais c'eſt une préparation à ce qui doit ſuivre, au péril de ſon mari, à la fermeté que montrera Pauline en parlant à Sévère pour ce mari même, à la grandeur d'ame de Sévère: voilà ce qui rend l'amour de Pauline infiniment théatral, & digne de la tragédie.



SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plains tous deux, j'en verse encor des larmes;
Mais du moins votre esprit est (a) hors de ses alarmes.
Vous voyez clairement que votre songe est vain;
Sévere ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins si tu m'as plainte.
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte.
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés;
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi! vous craignez encor!

(a) *Hors de ses alarmes*, on dit, *hors d'alarmes, hors de crainte, hors de danger*, mais non, *hors de ses alarmes, de sa crainte, de son danger*, parce qu'on n'est pas hors de quelque chose qu'on a. Il est *hors de mesure*, & non *hors de sa mesure*; ce mot *hors* bien employé, peut devenir noble; *Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.*

PAULINE.

Je tremble, Stratonice;
Et bien que je m'effraie avec peu de justice,
Cette juste frayeur, sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vûs cette nuit.

STRATONICE.

Sévere est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il seroit son appui:
Mais (*a*) soit cette croyance ou fausse, ou véritable;
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable;
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, & vient pour m'épouser.

(*a*) *Soit cette croyance* n'est pas Français; il faut *que cette croyance soit fausse ou véritable.*

Je ne sais, au reste, si ce passage subit, de la tendresse pour Sévère à la crainte pour son mari, est bien naturel. Si cela n'est pas ce qu'on appelle ajusté au théatre, le spectateur n'est point du tout ému de ce renouvellement de crainte pour Polyeucte. Ne sent-on pas qu'une femme qui sort d'une conversation tendre avec son amant, ne s'afflige que par bienséance pour son mari?

SCENE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

(*a*) C'EST trop verser de pleurs, il est tems qu'ils tarrissent.
Que votre douleur cesse & vos craintes finissent.
Malgré les faux avis (*b*) par vos dieux envoyés,
Je suis vivant, Madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, & ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie:
J'ai cru Sévere mort, & je le vois ici.

(*a*) *C'est trop verser de pleurs.* Si Pauline verse des pleurs, c'est son amour pour Sévère, & le combat de cet amour & de son devoir qui la fait pleurer. Il est clair qu'elle ne peut pleurer de ce que Polyeucte est sorti pendant une heure. Cette méprise de Polyeucte peut jeter un peu d'avilissement sur le rôle d'un mari qui croit qu'on a pleuré son absence, tandis qu'on a entretenu un amant.

(*b*) *Par vos dieux envoyés.* Il faut sous-entendre, *que vous croyez envoyés par vos dieux.* Car Polyeucte chrétien ne doit pas croire que les dieux des Romains envoient des songes.

POLYEUCTE.

Je le fais, mais enfin j'en prends peu de fouci ;
Je fuis dans Mélitene, & quel que foit Sévere,
Votre pere y commande, & l'on m'y confidere ;
Et je ne penfe pas qu'on puiffe avec raifon
D'un cœur tel que le fien craindre une trahifon.
On m'avoit affuré (*a*) qu'il vous faifoit vifite,
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter affez trifte & confus ;
Mais j'ai gagné fur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi, vous me foupçonnez déjà de quelque ombrage !

PAULINE.

(*b*) Je ferois à tous trois un trop fenfible outrage.

(*a*) *Qu'il vous faifait vifite.* Difcours trop familier. Polyeucte, à la vérité, joue un rôle un peu défagréable, & n'intéreffe encor en rien. Revenir pour dire qu'il n'eft pas mort, cela n'eft pas tragique. Et il eft bien étrange que Polyeucte ait appris que Sévère faifait vifite à fa femme, avant d'avoir vu ni Polyeucte ni Félix. Cela n'eft ni décent ni vraifemblable. Une telle conduite eft révoltante dans un homme comme Sévère. Félix aurait dû aller au-devant de lui, ou Sévère aurait dû rendre vifite à Félix, & demander du moins à voir Polyeucte.

(*b*) *Je ferais à tous trois un trop fenfible outrage* eft admirable. Le refte n'affaiblit-il pas ce beau vers ? Pauline doit-elle dire en

J'assure mon repos que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hasards.
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre :
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite (a), ô devoir trop sincere !
Que vous devez coûter de regrets à Sévere !

---

face à son époux, que le *vrai mérite* de Sévère a dû l'*enflammer*, qu'il a droit de la *charmer?* Quel mari ne serait très-offensé de ce discours outrageant, & très-indécent?

Il répond à cette insulte, *ô vertu trop parfaite!* Cette vertu aurait été bien plus parfaite, si elle n'avait pas dit à son mari, qu'il lui est *pénible* de résister à son amant.

(*a*) *O devoir trop sincère!* Un devoir n'est ni *sincère*, ni *dissimulé*, & Polyeucte ne doit pas dire que sa femme doit coûter des regrets à Sévère, c'est l'encourager à l'aimer. Qui jamais a parlé à sa femme *du beau feu de l'amant* de sa femme? Pauline a un étrange père, & un étrange mari. Sans l'amour & le caractère de Sévère, la piéce était très-hasardée, & l'hôtel Rambouillet pouvait avoir pleinement raison. Jusqu'ici il n'y a encor rien de tragique. C'est une femme qui veut que son mari ménage son amant, & qui se ménage elle-même entre l'un & l'autre.

(*a*) Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux!
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts, & plus je vous contemple;
Plus j'admire.....

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous mande au temple;
La victime est choisie, & le peuple à genoux;
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévere craint ma vue, elle irrite sa flamme;
Je lui tiendrai parole, & ne veux plus le voir.
Adieu. Vous l'y verrez, pensez à son pouvoir;

(*a*) *Aux dépens d'un beau feu.* Les dépens d'un beau feu ne devaient avoir place que dans les romans de Scudéri.

(a) Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende;
Et comme je connois sa générosité,
(b) Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCENE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

OU pensez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi, vous mêler aux vœux d'une troupe infidelle!
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

(b) *Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.* Le sens est, *songez, mon mari, que mon amant est un grand seigneur qu'il ne faut pas choquer.* Cela semble avilir son mari.

(b) *Nous ne nous combattrons que de civilité.* Vers de comédie.

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

(*a*) Je les veux renverser;
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.

(*a*) *Je les veux renverser.* C'est une tradition, que tout l'hôtel de Rambouillet, & particuliérement l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise de Polyeucte. On disait que c'est un zèle imprudent; que plusieurs évêques & plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre & contre les loix; qu'on refusait même la communion aux chrétiens qui par des témérités pareilles avaient exposé l'église entière aux persécutions. On ajoutait que Polyeucte, & même Pauline, auraient intéressé bien davantage, si Polyeucte avait

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, & montrer qui nous sommes:
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, & je vais l'accomplir.
Je rends graces au Dieu que tu m'as fait connoître,
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zele est trop ardent, souffrez qu'il se modere.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révere.

---

simplement refusé d'assister à un sacrifice idolâtre, fait en l'honneur de la victoire de Sévère. Ces réflexions me paraissent judicieuses; mais il me paraît aussi que le spectateur pardonne à Polyeucte son imprudence, comme celle d'un jeune homme, pénétré d'un zele ardent, que le baptême fortifie en lui; il n'examine pas si ce zele est selon la science. Au théatre, on se prête toujours aux sentimens naturels des personnages; on devient enthousiaste avec Polyeucte, inflexible avec Horace, tendre avec Chimène: le dialogue est vif, & il entraîne. Il est vrai que les esprits philosophes, dont le nombre est fort augmenté, méprisent beaucoup l'action de Polyeucte & de Néarque. Ils ne regardent ce Néarque que comme un convulsionnaire qui a ensorcelé un jeune imprudent. Mais le parterre entier ne sera jamais philosophe. Les idées populaires seront toujours admises au théatre.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, & plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre & de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure,
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?
Je suis chrétien, Néarque, & le suis tout-à-fait (a) ;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit, croit lâchement, & n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe.
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez-donc à vivre ?

(a) *Tout-à-fait* ne doit jamais entrer dans la poésie. *Et une foi qui aspire à son effet*, n'est pas un vers correct & élégant.

NÉARQUE.

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au besoin de sa force infinie.
Qui craint de le nier, dans son ame le nie :
Il croit le pouvoir faire, & doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace, & rien de ma foiblesse :
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse ;
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant ; suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire, & femme, & biens, & rang,
S'exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, & que je vous souhaite ?

S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, & ce qui vous anime
C'est sa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
Comme encor toute entiere elle agit pleinement;
Et tout semble possible à son feu véhément:
Mais cette même grace en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse & ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
(*a*) Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, & montrer qui nous sommes.
Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

(*a*) *Me donne votre exemple à me fortifier.* Il fallait, *pour me fortifier.* J'ai cru appercevoir dans le public, aux représentations, une secrète joie que Polyeucte allât commettre cette action, parce qu'on espérait qu'il en serait puni, & que Sévère épouserait sa femme. En effet, c'est à Sévère qu'on s'intéresse; & le public prend toujours, sans qu'il s'en apperçoive, le parti du héros amant, contre le mari qui n'est pas héros.

POLYEUCTE.

À cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnois Néarque, & j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule (*a*),
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal (*b*);
Allons briser ces dieux de pierre & de métal (*c*);
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste;
Faisons triompher Dieu; qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zele à ce qu'il veut de nous (*d*).

Fin du second Acte.

(*a*) Voilà un exemple d'un mot bas, noblement employé.

(*b*) *En éclairer* est dur à l'oreille. Il faut éviter ces cacophonies; de plus, on éclaire des yeux; on n'éclaire point un aveuglement, on le dissipe, on le guérit.

(*c*) *Allons briser.* C'est sans doute une action très-ridicule & très-coupable. Un seigneur Turc qui dans Constantinople irait briser les statues de l'église chrétienne pendant la grand'messe passerait pour un fou, & serait sévèrement puni par les Turcs mêmes.

Nous renvoyons le lecteur aux notes précédentes.

(*d*) Néarque ne fait ici que répéter en deux vers languissans ce qu'a dit Polyeucte, aussi j'ai vu souvent supprimer ces vers à la représentation.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE.

QUE de ſoucis flottants, que de confus nuages
Préſentent à mes yeux d'inconſtantes images!
Douce tranquillité que je n'oſe eſpérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations que mes troubles produiſent,
Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour ſe détruiſent;
Aucun eſpoir n'y coule où j'oſe perſiſter,
Aucun effroi n'y regne où j'oſe m'arrêter.
Mon eſprit embraſſant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, & tantôt ma ruine;
Et ſuit leur vaine idée avec ſi peu d'effet,
Qu'il ne peut eſpérer ni craindre tout-à-fait.
(*a*) Sévere inceſſamment brouille ma fantaiſie.
J'eſpere en ſa vertu, je crains ſa jalouſie;

(*a*) *Sévère inceſſamment brouille ma fantaiſie.* Cette fantaiſie devrait-elle être *brouillée*, après les aſſurances de *civilités* réciproques? Pauline doit-elle craindre que Sévère & Polyeucte ſe

Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle ;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter ;
L'autre un désespéré qui peut tout attenter (*a*).
Quelque haute raison qui regle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, & l'autre de l'ombrage.
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colere & de la défiance ;

---

querellent au temple ? Ce monologue, qui n'est qu'une répétition de ses terreurs, & même des terreurs qu'elle ne peut avoir qu'en vertu de son rêve, languit un peu à la représentation ; non-seulement il est long & sans chaleur, mais si Pauline est encor effrayée par son rêve, elle ne doit craindre qu'une assemblée de chrétiens ; puisque *c'est de chrétiens une impie assemblée* qui a tué son mari en songe, & qu'elle ne doit pas présumer que cette impie assemblée soit dans le temple de Jupiter. Je crois que si elle avait craint un assassinat de la part des chrétiens, cela produirait un coup de théâtre, quand on vient lui dire que son mari est chrétien lui-même.

(*a*) Cette dissertation paraît bien froide, le grand défaut de Corneille est de faire des raisonnemens quand il faut du sentiment. Le public ne s'apperçut pas d'abord de ce défaut qui était caché par tant de beautés. Mais il augmenta avec l'âge, & jeta dans toutes ses dernières piéces une langueur insupportable. Ici cette faute est un peu couverte par l'intérêt qu'on prend au rôle si neuf & si singulier de Pauline.

Et saisissant ensemble & l'époux, & l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimere,
Et que je traite mal Polyeucte & Sévere!
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts?
(*a*) Leurs ames à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses.
Ils se verront au temple en hommes généreux;
Mais, las! ils se verront, & c'est beaucoup pour eux (*b*).
Que sert à mon époux d'être dans Mélitene,
Si contre lui Sévere arme l'aigle Romaine,
Si mon pere y commande, & craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari (*c*)?
(*d*) Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte,
En naissant il avorte, & fait place à la crainte:
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux, faites que ma peur puisse enfin se tromper!
Mais (*e*) sachons-en l'issue.

(*a*) *Leurs ames à tous deux.* Cette expression n'est pas Françaife.

(*b*) *Et c'est beaucoup pour eux.* On dirait bien de deux rivaux ennemis, c'est beaucoup pour eux de se voir, c'est-à-dire, ils ont fait un grand effort, ils ont surmonté leur aversion; ils ont pris sur eux de se voir. Ici l'auteur veut dire, *il est dangereux qu'ils se voient.* Mais il ne le dit pas.

(*c*) *Du choix de mon mari.* Vers de comédie.

(*d*) *Si peu que j'ai d'espoir ne luit*, n'est pas Français, il faut, *le peu.*

(*e*) *Sachons-en l'issue.* Cette issue se rapporte à *peur.* Une peur n'a point d'issue.

SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

HÉ bien, ma Stratonice,
Comment s'eſt terminé ce pompeux ſacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple ſe ſont vus ?

STRATONICE.

Ah, Pauline !

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus ?
J'en vois ſur ton viſage une mauvaiſe marque.
Se ſont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en fauriez avoir une plus jufte caufe.

PAULINE.

L'ont-ils affaffiné ?

STRATONICE.

Ce feroit peu de chofe.
Tout votre fonge eft vrai, Polyeucte n'eft plus...

PAULINE.

Il eft mort !

STRATONICE.

Non, il vit ; mais, ô pleurs fuperflus !
Ce courage fi grand, cette ame fi divine
N'eft plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'eft plus cet époux fi charmant à vos yeux,
C'eft l'ennemi commun de l'État & des dieux,
(a) Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide ;
Un traître, un fcélérat, un lâche, un parricide,
Une pefte exécrable à tous les gens de bien,
Un facrilege impie, en un mot un chrétien.

(a) *Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide.* Ce couplet fait toujours un peu rire ; mais la réponfe de Pauline eft belle, & répare incontinent le ridicule produit par cet entaffement d'injures.

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ;
Mais il est mon époux, & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr.
Qui trahit tous nos dieux auroit pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie ;
Et si de tant d'amour (*a*) tu peux être ébahie,

(*a*) *Tu peux être ébahie. Ébahie* ne s'emploie que dans le bas comique, je crois qu'on a mis à la place,

> Je l'aimerais encor, m'eût-il abandonnée ;
> Et si de tant d'amour tu parais étonnée,

Apprends que mon devoir ne dépend point du ſien :
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
(*a*) Quoi ! s'il aimoit ailleurs, ſerois-je diſpenſée
(*b*) A ſuivre à ſon exemple une ardeur inſenſée ?
Quelque chrétien qu'il ſoit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris ſa perſonne, & je hais ſon erreur.
Mais quel reſſentiment en témoigne mon pere ?

STRATONICE.

Une ſecrete rage, un excès de colere,
Malgré qui toutefois un reſte d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié ;
Il ne veut point (*c*) ſur lui faire agir ſa juſtice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le ſupplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en eſt donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a ſéduit :
De leur vieille amitié c'eſt là l'indigne fruit.

(*a*) *Quoi ! s'il aimait ailleurs ſerais-je diſpenſée.* Ce qu'elle dit ici d'amour, n'eſt-il pas un peu déplacé ? Elle doit trembler pour les jours de ſon mari, & elle demande s'il ſerait permis de lui faire une infidélité. D'ailleurs, *diſpenſée à*, n'eſt pas Français ; elle veut dire, *ſerais-je autoriſée à.*

(*b*) *A ſuivre une ardeur* eſt un barbariſme. On ne ſuit point une ardeur.

(*c*) *Sur lui faire agir ſa juſtice.* Cela n'eſt pas Français ; il faut agir contre lui, ou déployer ſur lui.

Ce perfide, tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras le trainoit au baptême.
Voilà ce grand secret & si mystérieux,
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut essayer (*a*) la force de mes pleurs;
En qualité de femme, ou de fille, j'espere
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un pere;
Que si sur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eût jamais d'exemple;

(*a*) *La force de mes pleurs.* Il faut, *le pouvoir.* Mais un autre tour serait beaucoup mieux. De plus, doit-elle se préparer ainsi à pleurer? Les pleurs sont involontaires : elle aurait dû dire, *il aura peut-être pitié de mes pleurs.*

Je ne puis y penser (*a*) sans frémir à l'instant ;
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez, en deux mots, leur brutale insolence.
Le prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un & l'autre étaloit sa manie,
Des mysteres sacrés hautement se moquoit ;
Et traitoit de mépris les dieux qu'on invoquoit.
Tout le peuple en murmure, & Félix s'en offense ;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des dieux, ou de pierre, ou de bois ?
(*b*) Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes

(*a*) *Sans frémir à l'instant.* On ne peut remarquer avec trop d'attention, ces mots inutiles que la rime arrache. *Sans frémir*, dit tout ; *à l'instant*, est ce qu'on appelle cheville.

(*b*) *Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes.* Je ne répondrai point à cette fausse opinion où l'on est, que les Romains adoraient du bois & de la pierre. Il est bien sûr que leur *Deus optimus maximus*, que *Deûm stator atque hominum rex*, n'était point une statue, & que Polyeucte avait très-grand tort de leur reprocher une sottise dont ils n'étaient point coupables ; mais c'est une opinion commune. Polyeucte était dans cette erreur. Il parle comme il doit parler, conformément aux préjugés. La poésie n'est pas de la philosophie ; ou plutôt la philosophie consiste à faire dire ce que les caractères des personnages comportent.

Google

Qu'ils ont vomi tous deux (*a*) contre Jupiter mêmes,
L'adultere & l'inceste en étoient les plus doux.
(*b*) *Oyez*, dit-il ensuite, *oyez, peuple, oyez tous.*
Le Dieu de Polyeucte, & celui de Néarque,
De la terre & du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel, & souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
Lui seul tient en sa main le succès des combats,
Il le veut élever, il le peut mettre à bas:
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.
Vous adorez en vain des monstres impuissants.
Se jetant, à ces mots, sur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux, a-t-on vu jamais, a-t-on rien vû de tel!

(*d*) *Contre Jupiter mêmes.* Corneille emploie indifféremment cet adverbe avec une *s*, & sans *s*. Les poëtes tant gênés d'ailleurs, peuvent avoir la liberté d'ôter & d'ajouter une *s* à ce mot.

(*b*) *Oyez*, dit-il ensuite, *oyez peuple, oyez tous. Oyez* n'est plus employé qu'au barreau. On a conservé ce mot en Angleterre. Les huissiers disent *ois*, sans savoir ce qu'ils disent. Nous n'avons gardé de ce verbe que l'infinitif *ouïr;* & nous disions autrefois *oyer*. Les sessions de l'échiquier de Normandie s'appellaient *oyer & terminer*.

Du plus puiſſant des dieux nous voyons la ſtatue
Par une main impie à leurs pieds abattuë,
Les myſteres troublés, le temple profané;
La fuite & les (*a*) clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé ſous le courroux céleſte,
(*b*) Félix... Mais le voici qui vous dira le reſte.

PAULINE.

Que ſon viſage eſt ſombre, & plein d'émotion!
Qu'il montre de triſteſſe & d'indignation!

SCENE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle inſolence avoir oſé paroître!
En public! à ma vue! il en mourra, le traître!

PAULINE.

Souffrez que votre fille embraſſe vos genoux.

(*a*) *Nous voyons les clameurs.* C'eſt une inadvertence qui n'empêche pas que ce récit ne ſoit animé & bien fait.

(*b*) Il y a là un grand intérêt. C'eſt-là, encor une fois, ce qui fait le ſuccès des piéces de théatre.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, & non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre;
La grandeur de son crime & de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.

FÉLIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colere:
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie à monté la fureur;
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
(*a*) Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir & le désir de vivre

(*a*) *Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre.* Voilà où les maximes générales sont bien placées; elles ne sont point ici dans la bouche d'un homme passionné qui doit parler avec

Ressaisissent une ame avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace.
Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace,
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété,
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit; mais, hélas! où me renvoyez-vous?
Et quels tristes hasards ne court point époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espere
Le bien que j'espérois de la bonté d'un pere?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devois même peine à des crimes semblables;
(a) Et mettant différence entre ces deux coupables,

---

sentiment, & éviter les sentences & les lieux communs. C'est un juge qui parle, & qui dit des raisons prises dans la connaissance du cœur humain.

(a) *Et mettant différence.* Cette suppression des articles n'est permise que dans le style burlesque, qu'on nomme marotique.

(a) J'ai

(a) J'ai trahi la justice à l'amour paternel,
Je me suis fait pour lui moi-même criminel,
Et j'attendois de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîments que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur & l'esprit d'un chrétien.
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure :
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entiere.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

(a) *J'ai trahi la justice à l'amour paternel. Trahir la justice à l'amour*, n'est pas Français.

PAULINE.

Eſt-ce ainſi que d'un gendre un beau-pere eſt l'appui ?

FÉLIX.

(a) Qu'il faſſe autant pour ſoi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il eſt aveuglé.

FÉLIX.

Mais il ſe plaît à l'être.
Qui chérit ſon erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon pere, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas ;
Ces dieux, dont l'intérêt demande ſon trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

(b) *Qu'il faſſe autant pour ſoi, comme je fais pour lui.* Ce vers eſt un barbariſme. On dit, *autant que*, & non pas *autant comme*. *Soi*, ne ſe dit qu'à l'indéfini ; il faut faire quelque choſe pour *ſoi*, il travaille pour *lui*.

FÉLIX.

Hé bien, qu'il leur en fasse (a).

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles.
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, & ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilege,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilege.

(a) Le lecteur voit sans doute combien tout ce dialogue est vif, pressé, naturel, intéressant : c'est un chef-d'œuvre.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que ſon forfait.

PAULINE.

O de mon ſonge affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les dieux & l'empereur ſon plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX.

J'ai les dieux & Décie enſemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triſte ;
Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte ?
S'il nous ſembloit tantôt courir à ſon malheur,
C'eſt d'un nouveau chrétien la premiere chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette eſpérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance :

(a) Outre que les chrétient ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légéreté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſucée,
Que ſans l'examiner ſon ame ait embraſſée ;
Polyeucte eſt chrétien, parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au temple un eſprit réſolu.
Vous devez préſumer de lui comme du reſte.
Le trépas n'eſt pour eux ni honteux, ni funeſte ;
Ils cherchent de la gloire à mépriſer nos dieux ;
Aveugles pour la terre, ils aſpirent aux cieux ;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, aſſaſſinés, n'importe,
Les ſupplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs,
Et les menent au but où tendent leurs déſirs.
La mort la plus infame, ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Hé bien donc, Polyeucte aura ce qu'il déſire :
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon pere !...

(a) *Outre que.* Expreſſion qui ne doit jamais entrer dans la poéſie : *plus de dureté*, ce *plus* ne ſe rapporte à rien. On peut demander pourquoi elle dit que Polyeucte ſera inébranlable, quand elle eſpère le fléchir par ſes pleurs ? Peut-être que ſi elle eſpérait un retour de Polyeucte à la religion de ſes pères, la ſituation en deviendrait plus touchante, quand elle verrait enſuite ſon eſpérance trompée. Cette ſcène d'ailleurs eſt ſupérieurement dialoguée.

SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

ALBIN, en eſt-ce fait ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, & Néarque a payé ſon forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher ſa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu, mais hélas ! avec un œil d'envie ;
Il brûle de le ſuivre au lieu de reculer,
Et ſon cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le diſois bien ; encore un coup, mon pere,
Si jamais mon reſpect a pu vous ſatisfaire,
Si vous l'avez priſé, ſi vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

(a) Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime :
Il est de votre choix la glorieuse estime ;
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle & prompte obéissance,
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.
Par ce juste pouvoir, à présent trop à craindre,
(b) Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop. Bien que j'aie un cœur tendre,
(c) Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :

(a) *Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime.* On est toujours un peu étonné que Pauline prononce le mot d'amour en parlant de son mari, elle qui a avoué à ce mari qu'elle en aimait un autre. Mais *je l'ai de votre main*, est admirable.

Dans le vers qui suit, *la glorieuse estime de votre choix*, est un barbarisme.

(b) *Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre.* Il ne paraît guère convenable que Pauline demande la grace de son mari, au nom de l'amour qu'elle a eu pour un autre que son mari.

(c) *Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.* Que veut dire, *aimer la pitié au prix qu'on en veut prendre?* Qu'est-ce que ce *prix*? Cette phrase était autrefois triviale, & jamais noble ni exacte.

Employez mieux l'effort de vos justes douleurs ;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre & temps & pleurs ;
J'en veux être le maître, & je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien ;
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un pere qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous ; je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez...

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je ;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins :
Vous avancerez plus en m'importunant moins.



SCENE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

(*a*) ALBIN, comme eſt-il mort?

ALBIN.

(*b*) En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, ſans murmure & ſans étonnement,
Dans l'obſtination & l'endurciſſement,
Comme un chrétien enfin, le blaſphême à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche;
Loin d'en être abattu, ſon cœur en eſt plus haut:
On l'a violenté pour quitter l'échafaud:
Il eſt dans la priſon où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

(*a*) Il faut *comment.*

(*b*) *En brutal, en impie. Brutal,* mauvaiſe expreſſion.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint.
(a) De pensers sur pensers mon ame est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée ;
Je sens l'amour, la haine, & la crainte, & l'espoir,
(a) La joie & la douleur tout-à-tour l'émouvoir.
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables :
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,
J'en ai même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre ;
Je déplore sa perte, & le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver ;
Je redoute leur foudre & celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :

(a) *De pensers sur pensers, de soucis sur soucis.* Il n'y a pas là d'élégance, mais il y a de la vivacité de sentiment.

(b) *La joie & la douleur tour-à-tour l'émouvoir. La joie :* ce mot ne découvre-t-il point trop la bassesse de Félix ? Quel moment pour sentir de la joie !

Ainsi, tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-pere ;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révere.

FÉLIX.

(a) A punir les chrétiens son ordre est rigoureux ;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique ;
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévere me perdroit si j'en usois ainsi.
Sa haine & son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime ;
Il est homme, & sensible, & je l'ai dédaigné ;
Et de tant de mépris son esprit indigné,

(a) *A punir les chrétiens.* Un ordre à punir est un solécisme.

Que met au déſeſpoir cet hymen de Pauline,
(*a*) Du courroux de Décie obtiendroit ma ruine.
Pour venger un affront tout ſemble être permis,
Et les occaſions tentent les plus remis.
Peut-être, & ce ſoupçon n'eſt pas ſans apparence,
Il rallume en ſon cœur déjà quelque eſpérance;
Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand peine banni.
Juge ſi ſa colere, en ce cas implacable,
Me feroit innocent de ſauver un coupable;
Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontés
Une ſeconde fois ſes deſſeins avortés.
Te dirai-je un penſer indigne, bas, & lâche?
Je l'étouffe, il renaît, il me flatte, & me fâche;
L'ambition toujours me le vient préſenter,
Et tout ce que je puis, c'eſt de le déteſter.
Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille;
(*b*) Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſoit ma fille,

(*a*) *Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.* Cette crainte n'eſt-elle pas auſſi frivole que celle où était Pauline, que ſon mari & ſon amant ne ſe querellaſſent au temple? Perſonne ne craint pour Félix; il n'a rien à redouter en demandant l'ordre de l'empereur; il affecte une terreur qui paraît peu naturelle.

(*b*) *Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille.* Voici le ſentiment le plus mépriſable qu'on puiſſe jamais développer; mais il eſt ménagé avec art.

Ces expreſſions, *l'autre épouſait ma fille, j'acquerrais par là, cent fois plus haut*, ſont auſſi baſſes que le ſentiment de Félix.

J'acquerrois bien par là de plus puiſſants appuis,
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne ſuis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie ;
Mais plutôt que le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des penſers ſi bas je puiſſe conſentir,
Que juſque-là ma gloire oſe ſe démentir !

ALBIN.

Votre cœur eſt trop bon, & votre ame trop haute :
Mais vous réſolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la priſon faire tout mon effort
A vaincre cet eſprit par l'effroi de la mort ;

Cependant, j'ai toujours remarqué qu'on n'écoutait pas ſans plaiſir l'aveu de ces ſentimens, tout condamnables qu'ils ſont. On aimait en ſecret ce développement honteux du cœur humain ; on ſentait qu'il n'eſt que trop vrai que ſouvent les hommes ſacrifient tout à leur propre intérêt. Enfin, Félix dit au moins qu'il déteſte ces penſées ſi lâches ; on lui pardonne un peu. Mais pardonne-t-on à Albin, qui lui dit qu'il a *l'ame trop haute ?*

C'eſt ici le lieu d'examiner, ſi on peut mettre ſur la ſcène tragique des caractères bas & lâches. Le public en général ne les aime pas. Le parterre murmure quand Narciſſe dit, dans *Britannicus : Et pour nous rendre heureux perdons les miſérables.* On n'aime point le prêtre Mathan, qui veut à *force d'attentats perdre tous ſes remords.* Cependant, puiſque ces caractères ſont dans la nature, il ſemble qu'il ſoit permis de les peindre ; & l'art de les faire contraſter avec les perſonnages héroïques peut quelquefois produire des beautés.

Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin, si toujours il s'obstine?

FÉLIX.

Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre, & ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidele,
(*a*) Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa derniere espérance & le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

(*a*) *Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle. Rebeller*, ne se dit plus, & devrait se dire, puisqu'il vient de *rebelle*, *rebellion*. Mais comment cette ville païenne peut-elle se révolter en faveur d'un chrétien, après que l'on a dit que ce même peuple a été indigné de son sacrilège, & qu'il s'est enfui du temple si épouvanté, qu'il a craint d'être écrasé par la foudre? Il eût donc fallu expliquer comment on a passé sitôt de l'exécration pour l'action de Polyeucte, à l'amour pour sa personne.

ALBIN.

Tirez l'en donc vous-même, & d'un eſpoir de grace
Apaiſez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons; & s'il perſiſte à demeurer chrétien,
Nous en diſpoſerons ſans qu'elle en ſache rien.

Fin du troiſieme Acte.



Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLÉON. Trois autres gardes.

POLYEUCTE.

GARDES, que me veut-on?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que sur-tout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, & t'ai vu sans effroi:
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes.
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi, qui tout sortant encor de la victoire
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami!

Gardes,

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office,
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader:
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller quérir Sévere (*a*);
Je crois que sans péril on peut me satisfaire:
Si j'avois pu lui dire un secret important,
Il vivroit plus heureux, & je mourrois content.

CLÉON.

(*b*) Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévere à mon défaut sera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, & reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.

(*a*) *Quérir* ne se dit plus.

(*b*) *Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.* Il n'est pas naturel que Polyeucte envoie prier Sévère de venir lui parler. Il ne doit rien avoir à lui dire; mais le public est dans l'attente qu'il dira quelque chose d'important. On ne se doute pas que Polyeucte envoie chercher Sévère pour lui donner sa femme.



SCENE II (a).

POLYEUCTE.

(Les gardes se retirent aux côtés du théatre.)

SOURCE délicieuse en misere féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien (b) tombe par terre,
(c) Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

(a) Quatre ans après *Polyeucte*, Rotrou donna *St. Genêt* comme une tragédie sainte. On sait que ce Genêt était un comédien, qui se convertit sur le théatre, en jouant dans une farce contre les chrétiens. Rotrou, dans cette piéce, a imité ces stances de Polyeucte.

(b) *Tombe par terre* est toujours mauvais; la raison en est que *par terre* est inutile, & n'est pas noble. Cette manière de parler est de la conversation familière: *il est tombé par terre.*

(c) *Et comme elle a l'éclat du verre.* C'est-là un de ces *concetti*, un de ces faux brillans qui étaient tant à la mode.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par-tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & florissants.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus ;
(a) Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Ce n'est pas l'éclat qui fait la fragilité ; les diamans qui éclatent bien davantage, sont très-solides.

On remarqua dès les premières représentations de *Polyeucte* ; que ces trois vers étaient pris entièrement de la trente-deuxième strophe d'une ode de l'évêque Godeau à Louis XIII.

Mais leur gloire tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette ode était oubliée, comme le sont toutes les odes aux rois, sur-tout quand elles sont trop longues ; mais on la déterra pour accuser Corneille de ce petit plagiat. Sa mémoire pouvait l'avoir trompé ; ces trois vers purent se présenter à lui dans la foule de ses autres enfans : il eût été mieux de ne les pas employer : il était assez riche de son propre fonds. C'est peut-être une plus grande faute de les avoir cru bons que de se les être appropriés.

(*a*) *Et les glaives qu'il tient pendus. Qu'il tient suspendus* ; serait mieux. *Pendus* n'est pas agréable.

Tigre altéré de ſang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les ſiens :
De ton heureux deſtin vois la ſuite effroyable :
Le Scythe va venger la Perſe & les chrétiens.
Encore un peu plus outre, & ton heure eſt venue,
Rien ne t'en ſauroit garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colere ;
Qu'un rival plus puiſſant éblouiſſe ſes yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe beau-pere,
Et qu'à titre d'eſclave il commande en ces lieux ;
Je conſens, ou plutôt j'aſpire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien.
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir ;
De vos ſacrés attraits les ames poſſédées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.
Vous promettez beaucoup, & donnez davantage ;
Vos biens ne ſont point inconſtants,
Et l'heureux trépas que j'attends,
Ne vous ſert que d'un doux paſſage,

Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

C'eſt vous, ô feu divin ! que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.
Je la vois, mais mon cœur d'un ſaint zele enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé,
Et mes yeux éclairés des céleſtes lumieres
Ne trouve plus aux ſiens (*a*) leurs graces coutumieres.

SCENE III.

PAULINE, POLYEUCTE, Gardes.

POLYEUCTE.

MADAME, quel deſſein vous fait me demander?
Eſt-ce pour me combattre, ou pour me ſeconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon ſecours? (*b*) vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chere moitié?

(*a*) *Leurs graces coutumières.* C'eſt dommage que ce mot ne ſoit plus d'uſage que dans le burleſque.

(*b*) *Vient-il à ma défaite.* Cela n'eſt pas Français.

PAULINE.

(a) Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même ;
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;
Seul vous exécutez (b) tout ce que j'ai rêvé ;
Ne veuillez pas vous perdre, & vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent, si vous vous faites grace.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur (c) de toute la province ;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ;
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous.
Mais après vos exploits, après votre naissance,
(d) Après votre pouvoir, voyez notre espérance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

(a) *Point*, est ici une faute contre la langue ; il faut, *vous n'avez d'ennemi que vous-même.*

(b) *Tout ce que j'ai rêvé.* On a déjà dit que les mots *rêver*, *songer*, faire un *rêve*, un *songe*, ne sont pas du style de la tragédie.

(c) *De toute la province.* Ce *toute* gâte le vers, parce qu'il est à la fois inutile & emphatique.

(d) On ne peut dire *après votre naissance*, *après votre pouvoir*, comme on dit *après vos exploits*. *Voyez notre espérance*, est le contraire de ce qu'elle entend ; car elle entend, voyez la juste terreur qui nous reste, voyez où vous nous réduisez ! vous d'une si grande naissance, vous qui avez tant de pouvoir !

POLYEUCTE.

Je conſidere plus, je ſais mes avantages,
Et l'eſpoir que ſur eux forment les grands courages.
(*a*) Ils n'aſpirent enfin qu'à des biens paſſagers,
Que troublent les ſoucis, que ſuivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Céſars en ont joui long-temps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur aſſuré, ſans meſure & ſans fin,
Au deſſus de l'envie, au deſſus du deſtin.
Eſt-ce trop l'acheter que d'une triſte vie,
(*b*) Qui tantôt, qui ſoudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un inſtant qui fuit,
Et ne peut m'aſſurer de celui qui le ſuit?

(*a*) L'eſpoir que les *grands courages forment ſur des avantages* n'eſt pas une faute contre la ſyntaxe, mais cela n'eſt pas bien écrit. La raiſon en eſt qu'il ne faut pas un grand courage pour eſpérer une grande fortune, quand on eſt gendre du gouverneur de toute la province, & eſtimé chez le prince.

(*b*) *Tantôt* eſt ici pour *bientôt*. J'ai vu des gens traiter de capucinade ce diſcours de Polyeucte, mais il faut toujours ſe mettre à la place du perſonnage qui parle. Polyeucte ne dit que ce qu'il doit dire.

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens (*a*) les ridicules ſonges,
Voilà juſqu'à quel point vous charment leurs menſonges;
Tout votre ſang eſt peu pour un bonheur ſi doux,
Mais pour en diſpoſer ce ſang eſt-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainſi qu'un héritage;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage;
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat.
Je ſais quel en eſt l'heur, & quelle en eſt la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encore à vos Romains
Au bout de ſix cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à ſa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour ſon prince eſt un illuſtre ſort,
Quand on meurt pour ſon Dieu, quelle ſera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu?

(*a*) *Les ridicules ſonges*. C'eſt ici que le mot de *ridicule* eſt bien placé dans la bouche de Pauline. Les termes les plus bas, employés à propos, s'annobliſſent. Racine dans *Athalie* ſe ſert des mots de *bouc* & *chien*, avec ſuccès.

POLYEUCTE.

(*a*) Tout beau, Pauline, il entend vos paroles;
Et ce n'eſt pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Inſenſibles & ſourds, impuiſſants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous le voulez:
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt le mien, c'eſt le vôtre;
Et la terre & le ciel n'en connoiſſent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble idolâtre & chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévere;
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu ſont bien plus à chérir.
(*b*) Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir;

(*a*) *Tout beau, Pauline, il entend vos paroles. Tout beau*, ne peut jamais être annobli, parce qu'il ne peut être accompagné de rien qui le relève; mais preſque tout ce que dit Polyeucte dans cette ſcène, eſt du genre ſublime.

(*b*) On n'ôte point des périls. On vous ſauve d'un péril. On détourne un péril. On vous arrache à un péril.

(*a*) Et sans me laisser lieu de tourner en arriere,
(*b*) Sa faveur me couronne entrant dans la carriere ;
Du premier coup de vent il me conduit au port ;
Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie....
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate (*c*),
Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate ;
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;

(*a*) *Sans me laisser lieu.* Expression de prose rampante.

(*b*) *Sa faveur me couronne entrant dans la carrière.* Observez que voilà quatre vers qui disent tous la même chose ; c'est une *carrière*, c'est un *port*, c'est la *mort.* Cette superfluité fait quelquefois languir une idée, une seule image la fortifierait. Une seule métaphore se présente naturellement à un esprit rempli de son objet ; mais deux ou trois métaphores accumulées sentent le rhéteur. Que dirait-on d'un homme qui en revenant dans sa patrie dirait, *je rentre dans mon nid, j'arrive au port à pleines voiles, je reviens à bride abattue ?* C'est une règle de la vraie éloquence, qu'une seule métaphore convient à la passion.

(*c*) Il me semble que ce couplet est tendre, animé, douloureux, naturel & très à sa place.

Je croyois que l'amour t'en parleroit assez ;
Et je ne voulois pas de sentiments forcés.
Mais cette amour si ferme & si bien méritée,
Que tu m'avois promise, & que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

(a) Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes !
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, & plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne,
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;

(a) *Que cet hélas a de peine à sortir !* Cet *hélas* est un peu familier, mais il est attendrissant, quoique le mot *sortir* ne soit pas noble.

Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
Mais si dans ce séjour de gloire & de lumiere,
Ce Dieu tout juste & bon peut souffrir ma priere,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
(a) Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne :
(b) Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

(a) Je me souviens qu'autrefois l'acteur qui jouait Polyeucte avec des gants blancs & un grand chapeau, ôtait ses gants & son chapeau pour faire sa priere à Dieu. Je ne sais pas si ce ridicule subsiste encor.

(b) *Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne*, est un vers admirable. On a beau dire qu'un mahométan en dirait autant à Constantinople de sa femme si elle était chrétienne. *Elle a trop de vertu pour n'être pas musulmane.* C'est par cela même que cette idée est très-belle, parce qu'elle est dans la nature. C'est ce qu'Horace appelle *bene morata fabula.*

PAULINE.

Que plutôt.....

POLYEUCTE.

C'eſt en vain qu'on ſe met en défenſe.
Ce Dieu touche les cœurs lorſque moins on y penſe.
Ce bienheureux moment n'eſt pas encor venu,
Il viendra, mais le temps ne m'en eſt pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimere, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez ſuivre mes pas.

PAULINE.

C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſéduire?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Céleſtes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préferes la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

(*a*) Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

(*a*) *Va cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.* Pauline doit-elle tant inſiſter ſur l'amour qu'elle exige d'un mari ; pour lequel elle n'a point d'amour ? Peut-être ce dépit ne ſied qu'à une amante qu'on dédaigne, & non à une épouſe dont le mari va être exécuté. Tout ſentiment qui n'eſt pas à ſa place, ſeche les larmes qu'une ſituation attendriſſante faiſait couler. Il ne s'agit pas ici que Pauline ſoit aimée, il s'agit qu'on ne tranche pas la tête à ſon mari. Cependant comme les femmes veulent toujours être aimées, ce vers eſt dans la nature, & il doit plaire.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laiſſer, ne t'en mets plus en peine.
Je vais....

SCENE IV.

SÉVERE, POLYEUCTE, PAULINE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAIS quel deſſein en ce lieu vous amene,
Sévere? Auroit-on cru qu'un cœur ſi généreux
Pût venir juſqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un ſi rare mérite;
A ma ſeule priere (*a*) il rend cette viſite.
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.

(*a*) *Rendre viſite* & *incivilité*, ne doivent jamais être employés dans la tragédie.

(*a*) Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête homme,
Qu'ait adoré la terre, & qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux;
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-lui votre cœur, & recevez sa foi;
Vivez heureux ensemble, & mourez comme moi;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mene à la mort, je n'ai plus rien à dire;
Allons, gardes, c'est fait.

(*a*) *Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne.* Cette étrange idée de prier Sévere de venir, pour lui céder sa femme, ne serait pas tolérable en toute autre occasion. On ne peut l'approuver que dans un chrétien qui n'aime que le martyre. Cette cession, ailleurs lâche & ridicule, peut devenir héroïque par le motif. Le philosophe même peut être touché; car le philosophe sait que chacun doit parler suivant son caractère. Cependant on peut dire que cette cession n'a rien d'attendrissant, parce qu'elle n'a rien de nécessaire; que c'est une chose que Polyeucte peut également faire ou ne faire pas, qui n'est point fondée dans l'intrigue de la piéce, un hors-d'œuvre qui ne va point au cœur. Il semble qu'il cède sa femme pour avoir le plaisir de la céder. Mais cela produit de très-grandes beautés dans la scène suivante.

SCENE V.

SCENE V.

SÉVERE, PAULINE, FABIAN.

SÉVERE.

DANS mon étonnement
(*a*) Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement ;
Sa réſolution a ſi peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur (*b*) aſſez bas
Auroit pu vous connoître, & ne vous chérir pas ?)
Un homme aimé de vous, ſitôt qu'il vous poſſede,
Sans regret il vous quitte ; il fait plus, il vous cede ;
Et comme ſi vos feux étoient un don fatal (*c*),
Il en fait un préſent lui-même à ſon rival !

(*a*) *Je ſuis confus pour lui de ſon aveuglement.* Cette réſignation de Polyeucte fait naitre une des plus belles ſcènes qui ſoient au théatre. C'eſt-là ſur-tout ce qui ſoutient cette tragédie. Remarquez que ſi l'acte finiſſait par la propoſition étrange de Polyeucte de laiſſer ſa femme à ſon mari par teſtament, rien ne ſerait plus ridicule & plus froid, mais le grand art de relever cette eſpèce de baſſeſſe par la ſcène entre Sévere & Pauline eſt d'un génie plein de reſſources.

(*b*) *Aſſez bas* n'eſt pas le mot propre. *Aſſez* ne ſe rapporte à rien.

(*c*) C'eſt dommage qu'*un préſent de vos feux* gâte un peu ces vers excellens.

Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies;
Puisque pour y prétendre ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire ils faudroit acheter.
Pour moi, si mes destins un peu plutôt propices
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes rois, j'en aurois fait mes dieux;
(a) On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre,
Avant que....

PAULINE.

Brisons là, je crains d'en trop entendre,
(b) Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévere, connoissez Pauline toute entiere.
Mon Polyeucte touche à son heure derniere,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cause, encor qu'innocemment.

(a) *On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre. En poudre, en cendre*, c'est une petite négligence qui n'affaiblit point les sublimes & pathétiques beautés de cette scène.

(b) *Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux.* Une *chaleur qui sent des premiers feux*, & qui *pousse une suite;* cela est mal écrit : d'accord, mais le sentiment l'emporte ici sur les termes, & le reste est d'une beauté dont il n'y eut jamais d'exemples. Les Grecs étaient des déclamateurs froids en comparaison de cet endroit de Corneille.

Je ne sais si votre ame à vos désirs ouverte
Auroit osé former quelque espoir sur sa perte ;
Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas,
Où d'un front assuré je ne porte mes pas ;
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
(*a*) Que d'épouser un homme après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;
(*b*) Et si vous me croyiez d'une ame si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit tout en haine.
Vous êtes généreux, soyez-le jusqu'au bout.
Mon pere est en état de vous accorder tout ;
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,

(*a*) *Que d'épouser un homme après son triste sort.* Par la construction, c'est le triste sort de cet homme qu'elle épouserait en secondes noces ; & par le sens, c'est le triste sort de Polyeucte dont il s'agit.

(*b*) *Si peu saine* n'est pas le mot propre, il s'en faut beaucoup.

Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévere.
Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire.
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor je le veux ignorer (*a*).

SCENE VI.

SÉVERE, FABIAN.

SÉVERE.

QU'EST ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre (*b*)
Tombe sur mon bonheur & le réduit en poudre!
Plus je l'estime près, plus il est éloigné.
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné;
Et toujours la fortune à me nuire obstinée

(*a*) Il n'est point du tour naturel que Pauline sorte sans recevoir une réponse qu'elle attend avec tant d'empressement. Mais le dernier vers est si beau, & en même tems si adroit, qu'il fait tout pardonner.

(*b*) *Qu'est ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre?* Si on ôtait ce *qu'est ceci*, & ce *coup de foudre*, qui *réduit* un espoir *en poudre*, & les deux vers faibles qui suivent, & si on commençait la scène par ces mots, *Quoi! toujours la fortune*, &c. elle en serait plus vive.

Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus;
Toujours triste, toujours & honteux & confus,
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître;
Et qu'une femme enfin, dans la calamité,
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle ame est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne,
Et que par un cruel & généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille:
Qu'il accorde, s'il veut, le pere avec la fille,
Polyeucte & Félix, l'épouse avec l'époux;
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle,
Que Sévere l'égale, & qu'il est digne d'elle;
Qu'elle m'étoit bien due, & que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort, ni le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service.
Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est & fut toujours la haine de Décie ?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVERE.

Cet avis seroit bon pour quelqu'ame commune.
S'il tient entre ses mains ma vie & ma fortune,
Je suis encor Sévere, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire, & rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux satisfaire ;
Qu'après, le sort se montre, ou propice, ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.
(a) Je te dirai bien plus, mais avec confidence.
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait, la raison je ne la connois point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.

(a) On sait assez que c'est-là un des plus beaux endroits de la piéce ; jamais on n'a mieux parlé de la tolérance. C'est la condamnation de tous les persécuteurs.

Par curiosité j'ai voulu les connoître.
On les tient pour sorciers, dont l'enfer est le maître;
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mysteres secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Éleusine, & la bonne déesse,
Ont leurs secrets comme eux, à Rome & dans la Grece.
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux;
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome:
Nos aïeux à leur gré faisoient un dieu d'un homme;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout:
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et me dût leur colere écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
» (a) Peut-être qu'après tout ces croyances publiques,
» Ne sont qu'inventions de sages politiques,
» Pour contenir un peuple, ou bien pour l'émouvoir,
» Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

(a) *Peut-être qu'après tout, ces croyances publiques.* Ces quatre vers sont retranchés dans l'édition de 1664, & dans les suivantes.

Enfin, chez les chrétiens les mœurs sont innocentes;
Les vices détestés, les vertus florissantes;
(*a*) » Jamais un adultere, un traître, un assassin,
» Jamais d'ivrognerie, & jamais de larcin;
» Ce n'est qu'amour entr'eux, que charité sincere;
» Chacun y chérit l'autre, & le secourt en frere.
(*b*) Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vu mutins? les a-t-on vu rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fideles?
Furieux dans la guerre ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat ils meurent en agneaux.

(*a*) *Jamais un adultère, un traître, un assassin.* Ces quatre vers trop simples ont aussi été retranchés.

(*b*) *Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.* Remarquez ici que Racine, dans *Esther*, exprime la même chose en cinq vers.

Tandis que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livraient sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.

Sévère qui parle en homme d'État, ne dit qu'un mot, & ce mot est plein d'énergie. Esther qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée. Sévère ne fait qu'une réflexion; Esther fait une prière; ainsi l'un doit être concis, & l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont des beautés différentes, & toutes deux à leur place. On peut souvent faire de ces comparaisons; rien ne contribue davantage à épurer le goût.

J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix, commençons par ſon gendre ;
Et contentons ainſi d'une ſeule action,
Et Pauline, & ma gloire, & ma compaſſion.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

(a) ALBIN, as-tu bien vu la fourbe de Sévere?
As-tu bien vu sa haine (b); & vois-tu ma misere?

(a) *Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère?* Je ne doute pas que Corneille n'ait voulu faire contraster la bassesse de Félix avec la grandeur de Sévère. Les oppositions sont belles en peinture, en poésie, en éloquence. Homère a son Thersite; l'Arioste a son Brunel; il n'en est pas ainsi au rhéatre. Les caractères lâches ne sont presque jamais tolérés; on ne veut pas voir ce qu'on méprise.

Non-seulement Félix est méprisable, mais il se trompe toujours dans ses raisonnemens. Il prétend que Sévère méprise dans Pauline *les restes* de Polyeucte. Cependant Sévère aime passionnément *ces restes.* Il a beau dire que *Sévère tempête*, qu'il *tranche du généreux*, & qu'au fond c'est *un fourbe;* il devrait bien voir que Sévère n'a pas besoin de l'être. En général, tout ce qui n'est que politique est froid au théatre; & la politique de Félix est aussi fausse que lâche. S'il croit que Sévère se soucie peu de Pauline, il ne doit pas croire qu'il veuille se venger. Pourquoi ne pas donner à Félix un grand zèle pour sa religion? Cela ferait un bien meilleur contraste avec le zèle de Polyeucte pour la sienne.

(b) *Et vois-tu ma misère?* Le mot de *misère* qu'on emploie

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux ;
Et ne vois rien en vous qu'un pere rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal (*a*) le cœur d'avec la mine !
Dans l'ame il hait Félix, & dédaigne Pauline ;
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
(*b*) Les restes d'un rival trop indigne de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace.
(*c*) Tranchant du généreux il croit m'épouvanter,
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique ;
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique.
(*d*) C'est en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur.
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur ;
De ce qu'il me demande, il m'y feroit un crime ;
Épargnant son rival je serois sa victime ;

---

souvent en vers pour *malheur*, peut n'être pas convenable ici, parce qu'il peut être entendu de la misère, c'est-à-dire, de la bassesse des sentiments.

(*a*) *Le cœur d'avec la mine* est trop du ton de la comédie.

(*b*) *Les restes d'un rival.* Expression toujours déshonnête, & du discours familier.

(*c*) *Tranchant du généreux. — L'artifice est trop lourd. — La plus fine pratique.* Tout cela est bourgeois & comique.

(*d*) *C'est en vain qu'il tempête.* Ce mot n'est que burlesque.

(*a*) Et s'il avoit à faire à quelque mal-adroit ;
Le piege est bien tendu, sans doute il le perdroit.
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;
Il voit quand on le joue, & quand on dissimule ;
Et moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX.

(*b*) Pour subsister en cour, c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

(*a*) *S'il avoit à faire à quelque mal-adroit.* Toute cette tirade & ces expressions bourgeoises, *J'en ai tant vu de toutes les façons, & j'en ferais des leçons au besoin, & s'il avait à faire à un mal-adroit*, sont absolument mauvaises. Il faut savoir avouer les fautes, comme admirer les beautés.

(*b*) *Pour subsister en cour, c'est la haute science. Pour subsister en cour*, est une expression bourgeoise. *La haute science pour subsister en cour*, n'est pas de faire couper le cou à son gendre avant de demander l'ordre de l'empereur. Il faut des raisons plus fortes. Le zèle de la religion suffisait, & pouvait fournir des choses sublimes.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne ſuivroit pas la mienne (*a*);
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévere promet.....

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,
Et connois mieux que lui la haine de Décie.
En faveur des chrétiens, s'il choquoit ſon courroux,
Lui-même aſſurément ſe perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte; & ſi je le renvoie,
S'il demeure inſenſible à ce dernier effort,
Au ſortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre eſt rigoureux.

(*a*) Qui lui a dit que la grace de l'empereur ne ſuivrait pas la ſienne? Au contraire, il doit préſumer que l'empereur trouvera fort bon qu'il n'ait pas fait couper le cou à ſon gendre, & qu'il attende des ordres poſitifs.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
(a) Je vois le peuple ému pour prendre son parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zele pour lui qu'il fait déjà paroître,
Je ne sais si long-temps j'en pourrois être maître;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévere aussitôt courant à sa vengeance,
M'iroit (b) calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me feroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage;
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

(a) *Je vois le peuple ému pour prendre son parti.* Cette raison ne paraît guère meilleure que les autres. Il est difficile, comme on l'a déjà remarqué, que le peuple qui a eu tant d'horreur pour le fanatisme punissable de Polyeucte, se révolte sur le champ en sa faveur. Ce qu'il y a de triste, c'est que les défauts du rôle de Félix ne sont rachetés par aucune beauté. Il parle presque toujours aussi bassement qu'il pense. On ne dit point *ému pour*, cela n'est pas Français.

(b) *Calomnier de quelque intelligence*, n'est pas Français.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;
Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence ;
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver ;
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, & gardez bien la porte.

SCENE II.

POLYEUCTE, FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ? & la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, & j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage (*a*),
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raison me l'ordonne, & la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

(*a*) *L'esclavage* n'est pas le mot propre, parce qu'on n'est pas esclave de la vie.

FÉLIX.

Te ſuivre dans l'abyme où tu veux te jeter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter (*a*).

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connoître ;
Pour me faire chrétien, ſers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'inſtruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il ſera votre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les rois & les bergers y ſont d'un même rang :
De tous les ſiens ſur vous il vengera le ſang.

FÉLIX.

Je n'en répondrai plus ; & quoi qu'il en arrive,
Dans la loi des chrétiens je ſouffrirai qu'on vive ;
J'en ſerai protecteur.

(*a*) Ce vers fait un mauvais effet, parce qu'il affaiblit le beau vers de la ſcène ſuivante, *où le conduiſez-vous ? — A la mort. — A la gloire.* Voyez comme ces mots, *où je m'en vais monter*, gâtent, énervent ce ſentiment, comme ce qui eſt ſuperflu eſt toujours mauvais.

POLYEUCTE.

POLYEUÇTE.

Non, non, perſécutez,
Et ſoyez l'inſtrument de nos félicités.
Celle d'un vrai chrétien n'eſt que dans les ſouffrances ;
Les plus cruels tourments lui ſont des récompenſes.
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les perſécutions :
Mais ces ſecrets pour vous ſont (*a*) fâcheux à comprendre ;
Ce n'eſt qu'à ſes élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle ſans fard, & veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un ſi grand bien ?

FÉLIX.

La préſence importune....

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévere ?

FÉLIX.

(*b*) Pour lui ſeul contre toi j'ai feint d'être en colere.

(*a*) *Fâcheux à comprendre.* Ce mot *fâcheux* n'eſt pas le mot propre, c'eſt *difficile.*

(*b*) *Pour lui ſeul contre toi j'ai feint d'être en colère.* Cet

Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?

---

artifice est de mauvaise grace, comme le dit très-bien Polyeucte.

Rotrou, dans son *St. Genêt*, fait parler ainsi Marcel, qui veut persuader à Genêt de ne pas renoncer à la religion de ses pères :

O ridicule erreur! de vanter la puissance
D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
D'un imposteur, d'un fourbe, & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un ramas d'ignorans & d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie & l'opprobre des villes,
De femmes & d'enfans, dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité;
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens s'exposent au trépas,
Et méprisent des biens qu'ils ne possèdent pas.

On ne fit aucune difficulté de réciter ces vers, convenables à un païen. Ces raisons sont aisément réfutées par Genêt.

Si mépriser vos dieux c'est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidelle....
Vous verrez si ces dieux de métal & de pierre
Seront puissans au ciel comme on les croit en terre.
Alors les sectateurs de ce crucifié
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié, &c.

Une telle scène entre Polyeucte & Félix, écrite avec force, aurait certainement fait un très-grand effet.

Portez à vos païens, portez à vos idoles
(*a*) Le ſucre empoiſonné que ſement vos paroles.
Un chrétien ne craint rien, ne diſſimule rien;
Aux yeux de tout le monde il eſt toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zele de ta foi ne ſert qu'à te ſéduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'inſtruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de ſaiſon;
Elle eſt un don du ciel, & non de la raiſon;
Et c'eſt là que bientôt voyant Dieu face à face,
Plus aiſément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va déſeſpérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer.
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,
Dont la condition (*b*) répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'eſt pour vous qu'un change avantageux.

(*a*) *Le ſucre empoiſonné.* Ce mot de *ſucre* n'eſt admis que dans le diſcours très-familer.

(*b*) La condition eſt du ſtyle de la comédie.

FÉLIX.

(*a*) Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais malgré ma bonté qui croît, plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux ;
Et je me vengerois aussi-bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bientôt d'humeur & de langage !
Le zele de vos dieux rentre en votre courage !
Celui d'être chrétien s'échappe, & par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard.

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoique je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flattois ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulois gagner (*b*) temps pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie (*c*) ;

(*a*) *Cesse de me tenir ce discours outrageux.* Ce mot n'est pas usité ; mais plusieurs auteurs s'en sont heureusement servis. Nous ne sommes pas assez riches pour devoir nous priver de ce que nous avons.

(*b*) *Gagner tems*, style de comédie.

(*c*) *Flatteur de Décie.* Ce n'est pas ainsi qu'il doit caractériser Sévère.

Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants :
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'apperçois Pauline,
O ciel !

SCENE III.

PAULINE, FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature, ou l'amour ?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux, ni d'un pere ?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

(a) Vivez avec Sévere.

(a) *Vivez avec Sévère.* On est un peu révolté que Polyeucte ne parle à sa femme que de l'amour qu'elle a pour Sévère. Cette répétition peut déplaire. Le christianisme n'ordonne point qu'on cède sa femme. Mais ici Polyeucte semble lui reprocher qu'elle en aime un autre.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager!

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager;
(a) Il voit quelle douleur dans l'ame vous possede,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remede.
Puisqu'un si grand mérite a (b) pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer.
Vous l'aimez, il vous aime, & sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel! pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi (c)?
Vois pour te faire vaincre un si fort adversaire,
(d) Quels efforts à moi-même il a fallu me faire!

(a) *Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède,*
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.

Ces maximes d'amour sont ici un peu révoltantes. Il n'est pas convenable que Polyeucte l'encourage à aimer un autre amant; & ce n'est pas à un homme uniquement occupé du bonheur du martyre, à dire qu'il n'y a qu'un autre amour qui puisse remédier à l'amour. Un martyr enthousiaste doit-il débiter ces fades maximes de comédie?

(b) *Un si grand mérite*, style de comédie.

(c) Elle l'a déjà dit bien souvent.

(d) *Quels efforts*. On dit bien, *se faire des efforts*, mais non pas, *faire des efforts à soi*, il faut *sur soi*.

Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur (a)
Si justement acquis à son premier vainqueur !
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelqu'effort sur toi pour te rendre à Pauline :
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment (b) ;
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement,
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes loix à jamais asservie !
Si tu peux rejeter de si justes désirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs :
(c) Ne désespere pas une ame qui t'adore !

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, & vous le dis encore,
(d) Vivez avec Sévere, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi ;

(a) *Donner pour te donner*, répétition vicieuse.

(b) *Forcer ton sentiment.* Le mot propre est dompter.

(c) *Ne désespère pas une ame qui t'adore.* Comment Pauline peut-elle dire qu'elle adore Polyeucte ? Elle lui donne *par devoir & par affection*, tout ce que l'autre avait *par inclination.* Mais l'adorer, c'est trop ; certainement elle ne l'adore pas.

(d) *Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.* Cette troisième apostrophe, *vivez avec Sévère*, cet empressement extrême de lui donner un mari, ne paraissent pas naturels. Tout cela n'empêche pas que cette scène ne soit écoutée avec un grand plaisir. L'obstination de Polyeucte, sa résignation, son transport divin, plaisent beaucoup. Ceux qui assistent au spectacle étant persuadés, pour la plupart, des vérités qui enflamment Polyeucte, sont saisis de son transport. Ils ne sont pas fort attendris, mais ils s'intéressent à la situation.

(a) Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connois plus, si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux & vous.

PAULINE.

Ah, mon pere ! son crime à peine est pardonnable,
Mais (b) s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
La nature est trop forte, & ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais.
Un pere est toujours pere, & sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jetez sur votre fille un regard paternel.
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;
Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence & le crime ;
(c) Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment.
Nos destins, par vos mains, rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables ;

(a) *De quoi que notre amour m'entretienne pour vous.* Ce vers est un barbarisme.

Un amour qui entretient & qui entretient pour ? & de quoi qu'il entretienne ? il n'est pas permis de parler ainsi.

(b) *S'il est insensé, vous êtes raisonnable.* Ce vers est du style de la comédie.

(c) Il est triste que *redoublement* ne puisse se dire en cette occasion, le sens est beau. Mais on n'a jamais appellé redoublement la mort d'un mari & d'une femme.

Et vous feriez cruel jufques au dernier point,
Si vous défuniffiez ce que vous avez joint.
(*a*) Un cœur à l'autre uni jamais ne fe retire ;
Et pour l'en féparer, il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes fenfible à mes juftes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il eft vrai qu'un pere eft toujours pere,
Rien n'en peut effacer le facré caractere ;
Je porte un cœur fenfible, & vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet infenfé.
Malheureux Polyeucte ! es-tu feul infenfible ?
Et veux-tu rendre feul ton crime irrémiffible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil fi détaché (*b*) ?
Peux-tu voir tant d'amour fans en être touché ?
Ne reconnois-tu plus ni beau-pere, ni femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre fans flamme ?
Pour reprendre les noms, & de gendre, & d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embraffer tes genoux ?

(*a*) *Un cœur à l'autre uni.* Ces maximes générales conviennent peu à la douleur. C'eft-là parler de fentimens ; ce n'eft pas en avoir. Comment fe peut-il faire que cette fcène ne faffe jamais verfer de larmes ? N'eft-ce point qu'on fent que Pauline n'agit que par devoir, & qu'elle s'efforce d'aimer un homme pour lequel elle n'a point d'amour ? D'ailleurs elle parle ici de défunion, après avoir parlé de redoublement, de mort qui les fépare.

(*b*) Le cœur peut être détaché, mais l'œil ne l'eft pas.

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice eſt de mauvaiſe grace (a)!
Après avoir deux fois eſſayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir (b) tenté l'amour & ſon effort,
Après m'avoir montré cette ſoif du baptême,
Pour oppoſer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez enſemble! Ah (c), ruſes de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher?
(d) Vos réſolutions uſent trop de remiſe,
Prenez la vôtre enfin, puiſque la mienne eſt priſe.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre & les enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie;
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

(a) *De mauvaiſe grace* eſt du ſtyle de la comédie.

(b) *Tenter l'amour & ſon effort.* Cela n'eſt ni d'un Français exact, ni d'un Français agréable.

(c) *Ruſes de l'enfer.* Expreſſion pardonnable au perſonnage qui parle, mais qui n'eſt pas d'un ſtyle noble. *Enfer* ne rime avec *triompher* qu'à l'aide d'une prononciation vicieuſe. Grande preuve que l'on ne doit rimer que pour les oreilles.

(d) *Vos réſolutions, &c.* Des *réſolutions* qui *uſent de remiſe*, forment une phraſe qui n'a point d'élégance. *Uſer de remiſe*, expreſſion proſaïque : *uſer* d'ailleurs ſuppoſe *uſage*. Une *réſolution* n'a point d'uſage.

Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre.
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux ;
La prostitution, l'adultere, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, & tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, & brisé leurs autels ;
(*a*) Je le ferois encor, si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévere,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cede à ma juste fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !
(*b*) Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

(*a*) Ce vers est dans le *Cid*, & est à sa place dans les deux piéces.

(*b*) *Renoncer à la vie* n'enchérit point sur *mourir ;* quand on répète la pensée, il faut fortifier l'expression.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obſtiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduiſez-vous?

FÉLIX.

(a) A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chere Pauline, adieu, conſervez ma mémoire.

PAULINE.

Je te ſuivrai par-tout, & mourrai ſi tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne ſuivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obéiſſe;
Puiſqu'il aime à périr, je conſens qu'il périſſe.

(a) *A la mort.... A la gloire.* Dialogue admirable, & toujours applaudi.



SCENE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

JE me fais violence, Albin ; mais je l'ai dû ;
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie ;
Que Sévere en fureur tonne, éclate, foudroie ;
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?
(*a*) Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables ;
Ou des impiétés à ce point exécrables ?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé ;
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;
Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphêmes,
Qui m'ont rempli soudain de colere & d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,

(*a*) *Impénétrable* n'est pas le mot propre. Il signifie caché, dissimulé, qu'on ne peut découvrir, qu'on ne peut pénétrer : il ne peut jamais être mis à la place d'inflexible.

Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre ſang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainſi l'ont autrefois verſé (*a*) Brute & Manlie;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affoiblie;
Et quand nos vieux héros (*b*) avoient de mauvais ſang,
Ils euſſent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous ſéduit; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la ſentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que ſon déſeſpoir
Par ſes pleurs & ſes cris (*c*) ſaura vous émouvoir....

(*a*) *Brute & Manlie.* On eſt un peu ſurpris que cet homme ſe compare aux Brutus & aux Manlius, après avoir avoué les ſentimens les plus lâches.

(*b*) *Avaient de mauvais ſang.* C'étoit une vieille erreur qu'en ſe faiſant ſaigner, on ſe délivrait de ſon mauvais ſang. Cette fauſſe métaphore a été ſouvent employée, & on la retrouve dans la tragédie de *Dom Carlos*, ſous le nom d'*Andronic.*

Quand j'ai de mauvais ſang, je me le fais tirer.

On a dit que Philippe II fit cet abominable plaiſanterie à ſon fils en le condamnant.

(*c*) *Saura vous émouvoir.* Remarquez que nous employons ſouvent ce mot *ſavoir* en poéſie aſſez mal à propos. *J'ai ſu le ſatisfaire*, pour *je l'ai ſatisfait. J'ai ſu lui plaire*, au lieu de *je lui ai plu.* Il ne faut employer ce mot que quand il marque quelque deſſein.

FÉLIX.

Tu me fais fouvenir qu'elle a fuivi ce traître,
Et que ce défefpoir qu'elle fera paroître,
De mes commandements pourra troubler l'effet.
Va donc, cours-y mettre ordre, & voir ce qu'elle fait;
(*a*) Romps ce que fes douleurs y donneroient d'obftacle;
Tire-la, fi tu peux, de ce trifte fpectacle;
Tâche à la confoler : va donc, qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en eft pas befoin, Seigneur, elle revient.

(*a*) *Romps*, & *tire-la.* Mauvaifes expreffions, & *ce que des douleurs donneraient d'obftacles ; des douleurs qui donnent obftacle*, eft un barbarifme : *& ce qu'ils donneraient d'obftacle*, eft un barbarifme encor plus grand.



SCENE V.

PAULINE, FÉLIX, ALBIN.

PAULINE.

PERE barbare, acheve, acheve ton ouvrage ;
Cette seconde (*a*) hostie est digne de ta rage.
Joins ta fille à ton gendre ; ose, que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu.
Ta barbarie en elle a (*b*) les mêmes matieres.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumieres ;
Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
(*c*) M'a dessillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée ;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang & ton crédit ;
(*d*) Redoute l'empereur, appréhende Sévere ;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;

(*a*) *Hostie*. Ce mot alors signifiait *victime*.

(*b*) *Les mêmes matières*. Ce vers est trop négligé, & n'est pas Français. *Une barbarie qui a des matières ;* cela est un peu barbare ; & *matieres en elle ?*

(*c*) Dessiller les yeux, ouvrir les yeux, pléonasme.

(*d*) D'où sait-elle que Félix a sacrifié Polyeucte à la crainte qu'il a de Sévère ? Est-ce une révélation ?

Polyeucte

Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.
Mene, mene-moi voir tes dieux que je déteste :
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez ;
Et saintement rebelle aux loix de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;
C'est la grace qui parle, & non le désespoir.
(*a*) Le faut-il dire encor ? Félix, je suis chrétienne.
Affermis par ma mort ta fortune & la mienne ;
Le coup à l'un & l'autre en sera précieux,
Puisqu'il (*b*) t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

(*a*) *Le faut-il dire encor? Félix, je suis chrétienne.* Ce miracle soudain a révolté beaucoup de gens. *Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.* Mais le parterre aimera long-tems ce prodige ; il est la récompense de la vertu de Pauline ; & s'il n'est pas dans l'histoire, il convient parfaitement au théatre dans une tragédie chrétienne.

(*b*) *T'assure en terre* n'est pas Français. Il veut dire, *affermir ton pouvoir sur la terre.*



SCENE DERNIERE (*a*).

SÉVERE, FÉLIX, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVERE.

PERE dénaturé, malheureux politique,
(*b*) Esclave ambitieux d'une peur chimérique!
Polyeucte est donc mort, & par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités?
La faveur que pour lui je vous avois offerte,
Au lieu de le sauver précipite sa perte?
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Hé bien, à vos dépens vous verrez que Sévere
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger,
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.

(*a*) La piéce semble finie quand Polyeucte est mort. Autrefois, quand les acteurs représentaient les Romains avec le chapeau & une cravate, Sévère arrivait le chapeau sur la tête, & Félix l'écoutait chapeau bas, ce qui faisait un effet ridicule.

(*b*) *Esclave ambitieux d'une peur chimérique.* D'où sait-il que Félix a immolé son gendre à la peur méprisable qu'il avait de Sévère? Ce Sévère ne pouvait le savoir, à moins que Polyeucte par un second miracle ne le lui eût révélé. Le reste est fort juste, & fort beau; il doit être irrité que Félix n'ait pas déféré à sa noble priére.

Continuez aux dieux ce ſervice fidele ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zele.
Adieu ; mais quand l'orage éclatera ſur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, & d'une ame apaiſée,
Souffrez que je vous livre une vengeance aiſée.
  Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conſerver mes triſtes dignités :
Je dépoſe à vos pieds l'éclat de leur faux luſtre ;
Celle où j'oſe aſpirer eſt d'un rang plus illuſtre ;
Je m'y trouve forcé par un ſecret appas ;
(a) Je cede à des tranſports que je ne connois pas,
(b) Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je paſſe au zele de mon gendre.
C'eſt lui, n'en doutez point, dont le ſang innocent
Pour ſon perſécuteur prie un Dieu tout-puiſſant.
Son amour épandu ſur toute la famille,
(c) Tire après lui le pere auſſi bien que la fille :

(a) *Je cède à des tranſports que je ne connais pas.* Ce nouveau miracle n'eſt pas ſi bien reçu du parterre que les deux autres ; il ne faut pas, ſur-tout, prodiguer coup ſur coup les prodiges de même eſpèce. Quand on pardonnerait la converſion incroyable de ce lâche Félix, on n'en ſerait pas touché, parce qu'on ne s'intéreſſe pas à lui comme à Pauline, & qu'il eſt même odieux.

(b) *Comprendre* ſemblerait plus juſte qu'*entendre*.

(c) *Tire après lui le père, auſſi bien que la fille. Tirer après ſoi*, eſt devenu bas avec le tems.

M 2

J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge & se courrouce.
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens ;
Je le suis, elle l'est, suivez votre colere.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon pere !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVERE.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle ?
(a) De pareils changements ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;

(a) *De pareils changemens ne vont point sans miracle.* Des changemens ne vont point. On mène une vie innocente, & non pas *avec innocence.* Mais, *j'approuve que chacun ait ses dieux ;* & *servez votre monarque*, reçoivent toujours des applaudissemens. La manière dont le fameux Baron récitait ces vers en appuyant sur *servez votre monarque*, était reçue avec transport. Plusieurs n'approuvent pas que Sévère dise à Félix, *Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque*, parce que ce n'est pas lui qui donne les gouvernemens, & que Félix n'a pas quitté le sien ; il n'appartient qu'à l'empereur de parler ainsi.

Ils mènent une vie avec tant d'innocence (*a*),
Que le ciel leur en doit quelque reconnoissance.
(*b*) Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire.
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
(*c*) J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
(*d*) Qu'il les serve à sa mode, & sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
(*e*) Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.
Je perdrai mon crédit envers sa majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité.
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

(*a*) *Ils mènent une vie*, est trop du style familier, & *ils mènent une vie avec tant d'innocence*, n'est pas Français.

(*b*) *Se relever plus fort, plus ils sont abattus : Se relever, n'est pas l'effet.* Cela n'est pas exact, mais c'est une licence que je crois permise.

(*c*) *J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.* Ce vers est toujours très-bien reçu du parterre: c'est la voix de la nature.

(*d*) *Qu'il les serve à sa mode* est du style comique; *à son choix*, eût peut-être été mieux placé.

(*e*) *Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.* Il y avoit auparavant, *en vous;* cela paraissait un contre-sens. Il semblait que ce fût Félix chrétien qui pût être persécuteur. Corneille corrigea, *sur vous.* Mais c'est une faute de langage; on persécute un homme, & non sur un homme.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever ſon ouvrage !
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inſpirer bientôt toutes ſes vérités !
(*a* Nous autres béniſſons notre heureuſe aventure.
Allons à nos martyrs donner la ſépulture,
Baiſer leurs corps ſacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

Fin du Polyeucte du grand Corneille.

(*a*) *Nous autres béniſſons notre heureuſe aventure. Notre heureuſe aventure*, immédiatement après avoir coupé le cou à ſon gendre, fait un peu rire ; & , *nous-autres*, y contribue.

L'extrême beauté du rôle de Sévère, la ſituation piquante de Pauline, ſa ſcène admirable avec Sévère au quatrième acte, aſſurent à cette piéce un ſuccès éternel.

Non-ſeulement elle enſeigne la vertu la plus pure, mais la dévotion, & la perfection du chriſtianiſme. *Polyeucte* & *Athalie* ſont la condamnation éternelle de ceux qui par une jalouſie ſecrete voudraient proſcrire un art ſublime dont les beautés n'effacent que trop leurs ouvrages. Ils ſentent combien cet art eſt au deſſus du leur ; ne pouvant y atteindre, ils le veulent proſcrire, & par une injuſtice auſſi abſurde que barbare, ils confondent *Tabarin* & *Guillot Gorju*, avec St. Polyeucte, & le grand-prêtre Joad.

Dacier, dans ſes remarques ſur la poëtique d'Ariſtote, prétend que Polyeucte n'eſt pas propre au théatre, parce que ce perſonnage n'excite ni la pitié, ni la crainte ; il attribue tout le ſuccès à Sévère & à Pauline. Cette opinion eſt aſſez générale ; mais il faut avouer auſſi, qu'il y a de très-beaux traits dans le rôle de *Polieucte*, & qu'il a fallu un très-grand génie pour manier un ſujet ſi difficile.

CASSANDRE,

OU

LA COMTESSE

DE BARCELONE,

TRAGI-COMÉDIE

DE L'ABBÉ DE BOISROBERT.

M 4

Digitized by Google



PRÉLIMINAIRES.

ON a déſiré connoître la maniere de cet abbé de Boiſrobert, qui, ſeul avec le capucin Joſeph, mena le grand viſir de Louis XIII, & nous avons choiſi ſa *Comteſſe de Barcelone* (*a*), comme la moins mauvaiſe de ſes productions dramatiques; je dis la moins mauvaiſe, car il ne faut rien chercher de bon entre *Cinna* & *Polyeucte:* ce n'eſt pas que le drame de Boiſrobert n'ait ouvert en ſa faveur les cent bouches de la renommée: on diſoit à la cour que Boiſrobert étoit notre Sophocle; & le

(*a*) On ne ſait pas poſitivement quelle année elle fut d'abord repréſentée; il y en a qui reculent cette époque juſqu'en 1633, & d'autres qui la rapprochent de nous de vingt ans. L'édition de Courbé qui paroît originale, a pour date l'an 1654. Nous avons pris à peu près la moyenne proportionnelle.

cardinal, parmi les chef-d'œuvres de l'esprit humain, ne voyoit que *Mirame* au dessus de *la Comtesse de Barcelone.* Un succès aussi inespéré enivra aisément le poëte courtisan, & on s'en apperçoit assez au ton avantageux de sa préface.

“ Je m'assure, lecteur, que cette tragi-„ comédie que toute la cour & la ville ont „ trouvée si belle sur le théatre, ne te „ paroîtra guere moins agréable sur le papier, „ & que tu la trouveras aussi bien soutenue „ par la délicatesse & par la majesté de ses „ vers, que par la dignité de son sujet. „ Si Villegas, Espagnol assez obscur, qui „ a été assez heureux pour trouver un si beau „ nœud, eût eu la même fortune dans le „ dénouement, cette seule production l'auroit „ sans doute égalé aux plus fameux inven-„ teurs de sa nation & de son siecle. „

Ainsi parloit un écrivain dont toutes les productions sont marquées au coin de la foiblesse; & ses contemporains gardoient le silence, tandis que Corneille qui avoit tant contribué à créer son siecle, soulevoit tous les beaux esprits de son temps, lorsque se

mettant une fois à sa place, il imprimoit ce vers courageux :

Et je dois à moi seul toute ma renommée.

C'est que l'homme vulgaire que la noble fierté du génie écrase, n'est jamais humilié par l'amour-propre de la médiocrité.

L'abbé de Boisrobert, né à Caen en 1592, dut toute sa fortune aux graces de son esprit & à son enjouement. Le cardinal de Richelieu, dont le génie, quelque actif qu'il fût, ne pouvoit pas toujours balancer les destinées de l'Europe, accueillit le jeune poëte & le combla de bienfaits ; il le fit successivement abbé de Châtillon-sur-Seine, aumônier du roi, conseiller d'État, &, ce qui lui étoit assez inutile, il lui accorda des lettres de noblesse.

C'est à l'abbé de Boisrobert que la nation doit en grande partie l'établissement de l'académie Françoise.

Boisrobert eut des ennemis, parce qu'il étoit le favori d'un ministre. Les plus implacables furent les jésuites ; ils ne lui pardonnerent point d'avoir tourné en ridicule la

personne du pere Annat, le confesseur du roi, & un des héros des *Provinciales*.

On accusa le poëte de Richelieu d'avoir les mœurs de Pétrone ; mais malgré un double exil qu'on lui fit subir, on ne le prouva jamais.

La passion de Boisrobert pour le jeu est un peu plus avérée. Ménage a conservé sur ce sujet une singuliere anecdote. Jouant un jour avec le duc de Roquelaure, le poëte perdit trente mille francs sur sa parole ; trente mille francs étoient alors la fortune d'un homme sans désirs. Boisrobert, hors d'état de satisfaire sa dette, proposa un accommodement. Bautru son ami porta au duc quatorze mille francs, & le pria de remettre le reste de la somme. *Boisrobert*, dit-il, *m'a promis qu'en reconnoissance, il vous adresseroit une ode, mais contre l'ordinaire des débiteurs qui paient leurs créanciers en vers, il la fera aussi méchante qu'il lui sera possible ; cela vous fera le plus grand honneur, M. le duc ; car dès qu'on saura que vous avez fait présent de seize mille francs pour un mauvais ouvrage, on présumera que vous auriez payé un bon, de la moitié de votre*

fortune. Cette tournure adroite flatta la vanité de Roquelaure & sauva la ruine de Boisrobert.

Voici des vers pleins d'esprit & de gaieté, qui peindront encore mieux que les anecdotes de Ménage, la personne de Boisrobert; on suppose le poëte de Richelieu s'entretenant avec Duclos aux Champs Élisées (*a*).

Connoîtrois-tu cette altiere éminence,
Ce cardinal si redouté jadis,
Qui fit trembler & l'Autriche & la France,
Et son roi même, & tous ses ennemis,
Ce fier prélat, si cher aux beaux esprits? —
Qui? Richelieu! la demande est fort bonne.
Il fut connu chez nous comme en Sorbonne.
Depuis vingt ans, je l'entendois louer,
J'en étois las, il le faut avouer.—
Tu vivois donc auprès de sa personne? —
Je l'amusois. Souvent ma bonne humeur
Le délassoit de sa triste grandeur.
Des noirs soucis chassant l'amas sinistre,
Je déridois le cardinal ministre.
Le faire rire étoit mon seul métier,
Il me payoit pour le désennuyer:
Car en régnant, quelquefois on s'ennuie;

(*a*) Voyez *Œuvres de M. D. S. H.* Tom. II, p. 136.

Et la vengeance attriste un peu la vie.
Quand son esprit à trop de soins ouvert,
S'obscurcissoit par la mélancolie,
On lui disoit : *prenez du Boisrobert* —
Ah ! c'est donc toi, dit le chef des quarante,
Abbé folâtre, heureux bénéficier !
Tu fis là-haut un assez doux métier,
Et ta gaité t'a tenu lieu de rente.
Mais de quel droit entras-tu dans ce lieu ?
Je sais fort bien que tu fus sur la terre
L'un des élus dotés d'un honoraire,
Pour composer l'esprit de Richelieu ;
Que Colletet, compagnon de tes veilles,
Rotrou, l'Étoile, & l'ainé des Corneilles,
De cet honneur partageoient l'embarras ;
Mais tu n'as fait *Cinna*, ni *Venceslas*. —
Non, je l'avoue ; — Et quel est donc ton titre ? —
Il en est un qui peut être prisé :
De mon crédit je n'ai point abusé ;
Du bien, du mal je fus souvent l'arbitre ;
Je fis le bien, & de mon protecteur
Sur les talents j'attirai la faveur.
Je n'avilis ni son nom, ni ses graces ;
Je ne vendis privileges ni places,
Et je servis, j'aimai de bonne foi,
Tous mes rivaux, qui valoient mieux que moi.

Boisrobert mourut en 1662 : il a laissé un grand nombre de pieces de théatre, dont

aucune n'a survécu à son mécene le cardinal de Richelieu.

PYRANDRE ET LISIMENE, LES RIVAUX AMIS, LES DEUX ALÇANDRES, PALENE, CASSANDRE, COMTESSE DE BARCELONE, LE COURONNEMENT DE DARIUS, LA VRAIE DIDON, ou DIDON LA CHASTE, LES COUPS D'AMOUR ET DE FORTUNE, LA BELLE INVISIBLE, THÉODORE, REINE DE HONGRIE.	Tragédies, ou Tragi-Comédies.
LA JALOUSE D'ELLE-MÊME, LA FOLLE GAGEURE, LES TROIS ORANTES, LA BELLE PLAIDEUSE, LES GÉNÉREUX ENNEMIS, L'INCONNUE, L'AMANT RIDICULE, LES APPARENCES TROMPEUSES.	Comédies.



Digitized by Google



ACTEURS.

CASSANDRE, Comteſſe de Barcelone.

LE DUC DE CARDONE, Régent de Catalogne.

ASTOLFE, Fils de Cardone, Amant de Caſſandre.

ISABELLE, Fille du Duc de Cardone, Amante de Moncade.

D. RÉMOND DE MONCADE, Amant d'Iſabelle.

D. PEDRO D'ARAGON, Amant d'Iſabelle.

D. LOPE, Capitaine des Gardes de la Princeſſe.

BÉRALDE, Écuyer d'Aſtolfe.

D. BERNARD DE ROCCAS, Gouverneur de la Princeſſe.

La Scene eſt à Barcelone.

CASSANDRE.



CASSANDRE,

OU

LA COMTESSE DE BARCELONE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE CARDONE, ASTOLFE.

LE DUC.

ENFIN, voici le jour tant de fois souhaité :
Notre princesse arrive à sa majorité,
Mon fils, & de son choix nous attendons un maître
Que les plus clair-voyants encor n'ont pu connoître.

Son esprit sur ce choix est trop irrésolu.
Faisons qu'elle use enfin de son droit absolu ;
Faisons qu'elle choisisse un brave & sage prince ,
Et par ce digne choix rassurons la province.
Sur-tout faisons, mon fils, qu'elle jette les yeux
Sur un Prince étranger, qui nous appuîra mieux,
Qui plus absolument pourra tout entreprendre ,
Et contre nos voisins nous saura mieux défendre.
Elle n'a pu souffrir ceux que j'ai proposés ,
J'ai beau vanter leur gloire , ils sont tous méprisés :
Et cette aversion, qu'elle a trop fait paroître,
Me fait douter encor si nous aurons un maître.
Cependant le temps presse , on voit que nos États
Ont besoin d'une tête aussi bien que d'un bras ;
Que par ce peuple fier, l'autorité s'entame,
Et qu'il vit à regret sous le joug d'une femme.

ASTOLFE.

Si vos sages conseils, pour elle ont été vains,
Croyez-vous que les miens renversent ses desseins,
Qu'elle s'explique à moi de toute sa pensée ?

LE DUC.

Oui : comme sur ce choix son ame est balancée,
Vers le bien de l'État vous la ferez pancher,
Et lui pourrez enfin son secret arracher.
Avec elle élevé dès la plus tendre enfance ,
Vous serez bien plus propre à cette confidence ;
Son cœur s'ouvrira mieux, sans doute, à vous qu'à moi.

ASTOLFE *bas.*

Dirai-je que j'attends des marques de sa foi?
Dirai-je que je l'aime, & que mon feu la touche?
Non, ayons-en devant le congé de sa bouche.

LE DUC.

Voyez-la donc, Astolfe, & lui faites juger
L'appui qu'attend l'État du choix d'un étranger;
Que les ambassadeurs des princes qui prétendent,
Sont remis à ce jour, pour ce choix qu'ils attendent;
Que chacun fait sa brigue, & qu'ils savent pourtant
Qu'elle seule peut tout en ce choix important.
Le brave Roussillon, le moins puissant en terre,
A paru le plus âpre à nous faire la guerre:
C'est un prince vaillant, qui peut recommencer,
Je le préférerois, pour moi, sans balancer.
Si le roi d'Aragon paroît fier & bizarre,
Comme il est plus puissant que le roi de Navarre,
Il nous défendra mieux. Celui de Portugal
Etant plus éloigné, nous feroit moins de mal.
Enfin, elle a reçu les portraits de ces princes,
Elle sait leurs humeurs, & connoît leurs provinces.
Ce grand choix dépend d'elle, elle n'en doute pas,
Et de ce choix dépend le bien de ses États.
Sauvez-moi, par ce choix, du soin qui m'embarrasse,
Le grand faix de l'État m'importune & me lasse;
Les grands veulent un maître, & le peuple indiscret,
Croit que je quitterai la régence à regret.

Sauvez-moi du murmure & des uns & des autres :
Si mes conſeils ſont bons, ſecondez-les des vôtres.

ASTOLFE.

Oui, Seigneur, ſur ce point vous ſerez obéi.
(*à part.*)
N'y réponds pas, mon cœur, ma bouche t'a trahi.
Mais voici la princeſſe, à qui je ne puis taire....

SCENE II.

CASSANDRE, ASTOLFE.

CASSANDRE.

QU'ON ne m'en parle plus, à moins de me déplaire :
Ah ! c'eſt trop me preſſer ſur ce choix odieux ;
Ne précipitons rien, laiſſons-le faire aux dieux.

ASTOLFE.

Aux dieux ! que ce diſcours me donne lieu de craindre !
Je ne puis plus, Madame, à vos yeux me contraindre ;
Voyez les maux cruels qui me ſont préparés,
Mon pere & les deſtins contre moi conjurés.

CASSANDRE.

Aſtolfe, allez chercher votre ſœur Iſabelle.

ASTOLFE.

Souffrez qu'auparavant....

CASSANDRE.

Vîte, j'ai besoin d'elle.

ASTOLFE.

Sans m'écouter, Madame....

CASSANDRE.

Allez-y de ce pas.
Obéissez, vous dis-je, & ne répliquez pas.

ASTOLFE *à part.*

Quel accueil, justes dieux! quel atteinte à mon ame!

SCENE III.

CASSANDRE, D. LOPE.

D. LOPE.

Dom Rémond de Moncade, & dom Pedre, Madame,
Viennent vers votre altesse.

CASSANDRE.

Ah! je ne doute point
Qu'ils ne viennent encor me presser sur ce point.
Rentrons, dom Lope; il faut que je les abandonne,
En l'humeur où je suis, je n'écoute personne.

SCENE IV.

D. RÉMOND DE MONCADE, D. PEDRE D'ARAGON.

MONCADE.

Dom Pedre, je le veux, si le ciel l'a permis,
Nous pouvons demeurer rivaux & bons amis.
Qu'un intérêt d'amour jamais ne désunisse
Deux cœurs tout pleins d'honneur, & qui se font justice.

D. PEDRE.

Suivons, suivons l'accord entre nous arrêté,
Moncade ; aimons tous deux cette jeune beauté :
Par un mérite égal nous la pouvons prétendre.
Le Duc avec plaisir m'accepteroit pour gendre :
Je crois qu'avecque joie il vous prendroit aussi ;
Mais ce n'est pas de là que naît notre souci.
Avant de lui parler, parlons à cette belle.
Que celui qui sera favorisé par elle,
S'en prévale & l'emporte ; & que le malheureux,
Cede, sans murmurer, à son sort rigoureux.

MONCADE.

J'accepte le parti, mais si je ne m'abuse,
Sans employer près d'elle ou l'adresse, ou la ruse,

Je puis embarraſſer mon généreux rival ;
Je crois, ſans vanité, que je n'y ſuis pas mal.

D. PEDRE.

Pour moi, ſi par mes yeux j'ai pu lire en ſon ame,
Elle n'a rejeté ni mes vœux, ni ma flamme.
Encor que mes reſpects lui cachoient mes déſirs,
Elle en doit deviner l'ardeur par mes ſoupirs ;
Et ſi je ne me trompe, elle entend ce langage.

MONCADE.

J'ai de ſon agrément un plus ſûr témoignage :
Vous lui faites parler vos ſoupirs & vos yeux,
Je fais parler ma bouche, elle s'explique mieux.

D. PEDRE.

Que ſert de cajoler une jeune merveille,
Si le cœur ne reçoit ce qu'a reçu l'oreille ?
Un ſoupir entendu de l'objet que l'on ſert,
Eſt plus fort que la voix qui s'échappe & ſe perd ;
Et je ſuis fort trompé, ſi jamais une œillade
A payé l'éloquence & les ſoins de Moncade.

MONCADE.

Je ne ſais ſi ma voix pour elle a des appas,
Mais je ſais que mes ſoins ne lui déplaiſent pas.

D. PEDRE.

Moi, j'ai plus que cela, car je lui puis écrire
Ce qu'inutilement Moncade a pu lui dire.

MONCADE.

Vous lui pouvez écrire ? & moi, ſans vanité,
J'ai pareil avantage & même liberté ;
Et dans ce jour, la belle aura de mes nouvelles.

D. PEDRE.

Enfin, pour m'aſſurer ce miracle des belles,
J'ai gagné chez le Duc un zélé partiſan ;
Béralde, cet adroit & ruſé courtiſan,
Qui les gouverne tous, m'a promis de remettre
Dans les mains d'Iſabelle, aujourd'hui cette lettre ;
Et par là, j'apprendrai ſi j'y ſuis bien ou mal,
Et ſi j'ai lieu de craindre, ou braver un rival.

MONCADE.

Puiſque vous me parlez avec tant de franchiſe,
Sachez que même choſe aujourd'hui m'eſt promiſe
Par le même Béralde, & qu'il doit ce matin
Régler par ce billet mon amoureux deſtin.

D. PEDRE.

Il vient tout à propos ; puiſqu'il connoît nos flammes,
Et qu'il a ſu par nous le ſecret de nos ames,
Qu'on lui découvre auſſi quel eſt ce juſte accord
Entre nous arrêté, qui regle notre ſort.

MONCADE.

Je le veux. Apprenons, ſur ſon rapport fidele,
Qui de vous, ou de moi, plaît aux yeux d'Iſabelle.

SCENE V.

D. PEDRE, MONCADE, BÉRALDE.

D. PEDRE.

BÉRALDE se souvient de ce qu'il m'a promis?

BÉRALDE.

Oui, Seigneur.

D. PEDRE.

Apprenez que nous sommes amis,
Ce qui dans deux rivaux semble chose assez rare:
Que nous ne voulons point que l'amour nous sépare,
Qu'esclaves d'Isabelle, & sans être jaloux,
Nous lui faisons justice en l'aimant, comme à nous.
Comme nous ignorons le fond de sa pensée,
Nous craignons justement qu'elle ne fût blessée,
Si mon rival ou moi la faisions demander,
Sans savoir si son cœur s'y pourroit accorder;
Car je ne voudrois pas posséder cette belle,
Si quelque aversion se rencontroit en elle.
Nous nous sommes flattés de ne déplaire pas
A ce divin objet, rempli de tant d'appas,
Étalant notre gloire avec assez de pompe:
Mais il faut ou que l'un, ou que l'autre se trompe;

Car il peut être, enfin, que ſa civilité
Seule a produit l'éclat de notre vanité.
Béralde qui peut tout dans toute la famille,
Et qui connoît l'eſprit de cette aimable fille,
Pourroit bien découvrir, qui des deux dans ſon cœur
Auroit plus d'avantage à s'en rendre vainqueur;
S'il veut fidelement tenter cette aventure,
Qui ſera malheureux cédera ſans murmure.

MONCADE.

Oui, s'il ſe trouve en grace, & moi dans le malheur;
Je cede ſans murmure, & non pas ſans douleur.

BÉRALDE.

Certes, je ſuis ravi de voir tant de juſtice
En deux cœurs amoureux, & ſi peu de caprice:
Comme je vous honore, & priſe également,
J'aime bien à vous voir ce noble ſentiment.
C'eſt une belle choſe, & rare ce me ſemble,
Que voir vivre l'amour & la raiſon enſemble.
Qui poſſede en tyran, contente ſon déſir,
Mais il n'a que trois jours de ſolide plaiſir:
C'eſt de là que ſont nés tant de mauvais ménages,
Et tant de diſcordants & fâcheux mariages.
Puiſque vous conſentez que ſur mon ſeul rapport
Iſabelle décide aujourd'hui votre ſort,
J'oſe vous aſſurer que d'une ame loyale,
J'agirai pour tous deux avec adreſſe égale.

Enfin, ſans votre accord, j'étois fort empêché,
Car vous m'avez tous deux également touché;
Et ne pouvant ſervir l'un ſans déplaire à l'autre,
Mon embarras étoit auſſi grand que le vôtre.

D. PEDRE.

M'avez-vous pas promis de donner ce billet?

MONCADE.

M'avez-vous pas promis de rendre ce poulet?

BÉRALDE.

J'ai promis l'un & l'autre, & ſuis prêt à le faire.

D. PEDRE.

Puiſqu'ils parlent pour nous, Béralde ſe peut taire;
Mais il peut découvrir aux mouvements des yeux,
Et par les actions qui lui plaira le mieux.

MONCADE.

Je laiſſe avec le mien ce diamant pour gage,
Que, ſi je ſuis choiſi, vous aurez davantage.

D. PEDRE.

Je laiſſe avec le mien cet autre diamant,
Et je fais à Béralde un ſolemnel ferment,
Que ſi l'objet aimé farorife ma flamme,
Il peut tout ſur mes biens, ainſi que ſur mon ame.

MONCADE.

Je lui fais la même offre, & si je ne la tiens....

BÉRALDE.

Enfin, si je vous sers, ce n'est point pour vos biens,
C'est pour celui du Duc, qu'ici je m'intéresse,
L'un ou l'autre ne peut épouser ma maîtresse
Qu'il n'en reçoive honneur, moi je prends seulement
Vos présents, pour montrer mon cœur plus franchement,
Et je prends de tous deux, pour vous montrer encore
Qu'avec égalité tous deux je vous honore.

D. PEDRE.

Allons vers la princesse.

MONCADE.

Allons, & découvrons,
S'il est possible enfin, quel maître nous aurons.



SCENE VI.

BÉRALDE *seul.*

J'AI, ce me semble, été bien léger à promettre
De rendre à leur maîtresse & l'une & l'autre lettre;
Qui prend, s'engage. Enfin, que sert de contester,
Quoi qu'elle en puisse dire, il les faut présenter.
Quel péril de servir deux seigneurs d'importance,
Dont la haute fortune égale la naissance?
Quand Isabelle au fond auroit autre penser,
Le Duc n'y verra rien qui le puisse blesser:
Profitons de l'amour de ces deux personnages.
Mais si j'en veux tirer de plus grands avantages,
Il faut faire durer la chose adroitement,
La cacher à mon maître, & fourber galamment.
Je ne puis servir l'un, que l'autre je n'offense;
Desservant l'un aussi, l'autre prend ma défense;
Dom Pedre est le plus grand, si j'en fais bien juger,
Il faut donc prendre peine à le mieux ménager.
Mais, sans souscription ces poulets on envoie;
Ils sont égaux de taille, & différents en soie.
Que veut dire dom Pedre, avec son bleu mourant?
Le verd de l'autre marque un espoir apparent.



SCENE VII.

ASTOLFE, BÉRALDE.

ASTOLFE *furprenant Béralde, & lui arrachant les deux lettres.*

De qui font ces poulets? Sont-ils d'une maîtreffe?

BÉRALDE *furpris.*

On me les a donnés pour rendre à la princeffe.

ASTOLFE.

A la princeffe!

BÉRALDE *à part.*

O dieux! que je fuis interdit!
O cruelle furprife! infenfé, qu'ai-je dit?

ASTOLFE.

Pour rendre à la princeffe?

BÉRALDE *à part.*

Ah! je devois lui dire
Qu'à fa fœur, ces rivaux, avoient raifon d'écrire.
O maudit intérêt!

ASTOLFE *bas.*

J'ai lieu d'être jaloux,
(*à Béralde.*)
Je les rendrai moi-même; allez, retirez-vous.

SCENE VIII.

ASTOLFE *seul.*

Qui donc si hardiment ose écrire à Cassandre ?
En ouvrant ces billets, nous le pouvons apprendre :
Voyons. C'est de Moncade, ô dieux ! qui l'eût pensé ?
Puisqu'il s'est librement jusque-là dispensé,
Il faut qu'il soit aimé ; sans doute il le doit être ;
De là naît la froideur qu'elle m'a fait paroître,
Et de là vient encor qu'on n'a pu l'engager
Au choix déterminé d'aucun prince étranger :
N'osant pas m'annoncer cette dure nouvelle,
Pour me la faire entendre, elle mande Isabelle.
Quoi, Moncade, d'écrire a pris la liberté !
Quoi, j'aurois un rival plus chéri, mieux traité !
Relisons ce billet, tâchons d'y mieux connoître.



SCENE IX.

CASSANDRE, MONCADE, ASTOLFE.

CASSANDRE.

OUI, je ferai mon choix; oui, vous aurez un maître.
Qu'on ne m'en parle plus.

ASTOLFE *lit tout haut.*

Puisque vous connoissez le sang
De Moncade, Madame;
Puisque vous connoissez son rang,
Daignez connoître aussi son respect & sa flamme.

MONCADE *à part.*

O dieux! le lâche tour;
C'est ma lettre, & Béralde a trahi mon amour.

CASSANDRE *à Moncade.*

Quelle lecture occupe Astolfe de la sorte?
Il ne vous a point vu, ce billet le transporte,
Il attache son ame, aussi bien que ses yeux.

(Elle arrache la lettre à Astolfe.)

Vous savez qu'une fille a l'esprit curieux;
D'où vous vient ce billet? voyons qui vous l'envoie?
Vous vous fâchez en vain, il faut que je le voie.

ASTOLFE

ASTOLFE *bas.*

L'ingrate de Moncade a reconnu la main,
Et retire sa lettre.

CASSANDRE *à part.*

Il s'est ému soudain;
De cette émotion je devine la cause.

(à Astolfe.)

Astolfe, dans l'esprit vous avez quelque chose;
Répondez sans contrainte, & sans vous étonner.

ASTOLFE.

Mon mal est bien aisé, Madame, à deviner,
Et je serois sans cœur, si j'étois insensible.

MONCADE *bas.*

Il condamne mon feu, la chose est trop visible;
Et vu ma qualité, j'en suis assez surpris.

CASSANDRE *bas.*

D'où lui vient ce billet?

MONCADE *bas.*

D'où lui vient ce mépris?

CASSANDRE.

Quelque surprise ici vous brouille la cervelle?

ASTOLFE.

Rien ne ſurprend ſi fort qu'une flamme nouvelle.

CASSANDRE.

Ce que vous avez lu vous touche fort au cœur.

ASTOLFE.

Oui, Madame.

MONCADE *bas.*

Ai-je écrit pour outrager ſa ſœur?

CASSANDRE *bas.*

Je ne puis plus cacher ce que ſouffre mon ame.

ASTOLFE.

Je devois mieux cacher cette lettre, Madame.

CASSANDRE.

Elle a trop éclaté, n'y penſons plus : adieu.

MONCADE.

Puiſque mon feu, Madame, a paru dans ce lieu,
Je n'en veux donc plus faire un ſecret, ni m'en taire.

ASTOLFE.

La déclaration ne peut être plus claire.

CASSANDRE *s'en allant.*

Malheureuse Cassandre !

ASTOLFE *bas.*

O malheureux amant !

MONCADE.

Suivons-la, pour lui dire enfin tout mon tourment :
Car je n'attends plus rien de cet injuste frere.
Elle emporte ma lettre.

SCENE X.

ASTOLFE, MONCADE.

ASTOLFE *à part.*

ET je pourrai m'en taire ?
Je souffrirai sans bruit ce coup de désespoir ?
(*à Moncade.*)
Moncade, hors d'ici je désire vous voir.

MONCADE.

Pourquoi ?

ASTOLFE.

Pour vous prier de me tirer de peine.
Il faut vous désister d'une recherche vaine.

MONCADE.

Moi ! je mourrois plutôt que de m'en désister.

(*bas.*)

Ah ! ce cruel mépris ne se peut supporter.

(*haut.*)

Astolfe, suis-je donc de si basse naissance,
Que je n'ose aspirer à si haute alliance ?
D'où vous naissent enfin ces rigoureux dédains ?

ASTOLFE.

Moncade, je ne puis approuver vos desseins,
Ni je ne puis ici vous en dire la cause.

MONCADE.

Je fondois mon espoir en vous sur toute chose,
Je croyois, si mes vœux n'étoient pas écoutés,
Qu'au moins par votre bouche on les verroit flattés.
J'espérois, si l'amour m'étoit peu favorable,
Qu'en vous je trouverois un ami secourable,
Qui voyant perdre en l'air mes pleurs & mes soupirs
Me viendroit consoler de tous mes déplaisirs ;
Déjà je regardois Astolfe comme un frere,
Et c'est lui cependant qui m'est le plus contraire :
Mais, comme en cette humeur j'attends du changement,
Je n'ose à ces mépris répartir aigrement:
Il m'est trop important au dessein qui m'arrête,
Que vous m'aidiez, Astolfe, à faire ma conquête :

Il m'eſt trop important que nous ſoyons amis.

ASTOLFE.

Vous vous abuſez fort de vous l'être promis ;
Je ne puis jamais l'être : adieu.

SCENE XI.

MONCADE *ſeul.*

QUELLE injuſtice !
D'où lui vient ce mépris ? d'où lui naît ce caprice ?
Si j'apprends qu'Iſabelle ait un mépris pareil,
Enfin de la raiſon nous ſuivrons le conſeil.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ASTOLFE.

ISABELLE.

D'OU vous naît ce chagrin, mon frere, qu'avez-vous?

ASTOLFE.

Je ne puis résister à de si rudes coups,
Et n'ayant plus d'espoir, je n'ai plus de courage.
Ma sœur, il faut mourir, la princesse est volage.

ISABELLE.

Quelle preuve avez-vous de sa légéreté ?

ASTOLFE.

Avec un fier mépris l'ingrate m'a quitté ;
J'ai vu dans un billet son amitié nouvelle,
Et c'est Moncade enfin qui la rend infidelle.

ISABELLE *bas.*

Moncade ? Ah ! s'il est vrai, je suis au désespoir.

ASTOLFE.

D'où naît l'émotion que vous me faites voir ?

ISABELLE.

Votre ſeul intérêt l'a fait naître, mon frere.
La princeſſe changer ? ce coup me déſeſpere.

ASTOLFE.

Vous avez bien ſujet de vous en étonner,
On avoit cette lettre encore à lui donner.
Vous verrez ce que c'eſt, ma ſœur, je vous la laiſſe.

(*Il voit venir la princeſſe.*)

Adieu, vos propres yeux y verront ſa foibleſſe.

SCENE II.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

AU moment qu'il me voit, il s'enfuit bruſquement,
L'ingrat! d'où lui peut naître un ſi prompt changement?
Que vois-je ?

ISABELLE.

Il eſt jaloux, Madame, & c'eſt tout dire;
Le malheureux qu'il eſt ſouffre un cruel martyre.

Vos mépris ont causé son déplaisir secret ;
Il s'en va, mais je sais qu'il vous quitte à regret.

CASSANDRE.

Quoi, le traître m'accuse? hé, qu'est-ce qu'il peut craindre?
Voyez qui de nous deux a sujet de se plaindre?
Apprenez, Isabelle, apprenez ses mépris,
Il ne s'en peut défendre, enfin, je l'ai surpris.
Vous savez si j'aimois l'ingrat avec tendresse ;
Hélas! vous avez vu ma premiere foiblesse,
Et je n'en puis cacher une autre, en confessant
Qu'on l'aimeroit encor s'il étoit innocent :
Mais qui l'excuseroit, tenteroit l'impossible ;
J'ai de son inconstance un témoin trop visible.

ISABELLE.

Un témoin trop visible? Ah! que vous m'étonnez!
Croyez-moi, c'est à tort que vous le soupçonnez.

CASSANDRE.

J'ai tantôt de ses mains cette lettre arrachée,
Et j'en ai vu son ame étrangement touchée.
Dans cette émotion son esprit s'est perdu :
Que je l'ai vu surpris! Qu'il s'est mal défendu!

ISABELLE.

Mais, que dit cette lettre encor? l'avez-vous lue?

CASSANDRE.

Non, car cent importuns, qui m'ont toujours tenue,
Ne me l'ont pu permettre.

ISABELLE.

Enfin, examinons
Si c'eſt avec raiſon que nous le condamnons.

CASSANDRE *lit la lettre de Moncade.*

Avant que de faire éclater
La paſſion incomparable
Par qui je me laiſſe flatter,
Voyez ſi pour vous mériter
J'ai quelque qualité qui vous ſoit agréable.
Puiſque vous connoiſſez le ſang,
De Moncade, Madame ;
Puiſque vous connoiſſez ſon rang,
Daignez connoître auſſi ſon reſpect & ſa flamme.

ISABELLE.

Madame, qu'eſt-ceci ? cette lettre s'adreſſe
A vous.

CASSANDRE.

De dom Rémond j'y vois la hardiſſe.

ISABELLE *bas.*

C'eſt à moi que l'ingrat devoit écrire ainſi.

CASSANDRE.

L'innocence d'Aſtolfe y paroît claire auſſi.

ISABELLE.

Je vous l'avois bien dit, qu'il ſeroit impoſſible
Que pour un autre objet mon frere fût ſenſible.
J'ai trop vu ſes reſpects, j'ai trop connu ſon cœur:
Vous en jugiez, Madame, avec trop de rigueur.

CASSANDRE.

Oui, je condamne enfin mon injuſte caprice,
Et je me veux réſoudre à lui faire juſtice:
Mais Moncade, ſans doute, eſt vain de préſumer,
Qu'il puiſſe, en m'écrivant, m'obliger à l'aimer.

ISABELLE.

Mais, Madame, eſt-ce à vous que Moncade oſe écrire?

CASSANDRE.

Il a plus fait encore, ayant oſé me dire
Que puiſque ſon amour avoit tant éclaté,
(Admirez cette audace, & cette vanité;)
Il n'en vouloit point faire un ſecret, ni s'en taire.

ISABELLE.

Oui, ſans doute, Madame, il eſt trop téméraire,
Et mériteroit bien qu'on lui fît reſſentir
De cette vaine audace un cuiſant repentir.

CASSANDRE.

Je ſuivrai vos conſeils ; & croyez, Iſabelle,
Qu'Aſtolſe aura le prix de ſon amour fidelle.
Hola ! qu'on cherche Aſtolſe, & qu'on l'amene ici.

(*Un garde paroît.*)

ISABELLE.

J'admire vos bontés de le traiter ainſi,
Madame, il va paſſer de la mort à la gloire ;
Tantôt de ſes malheurs me racontant l'hiſtoire,
Il a mis cette lettre encore entre mes mains,
Qu'il croit être pour vous.

CASSANDRR.

Voyons-la. Je le plains.

(*Elle lit.*)

Souffrez, adorable Iſabelle,
Qu'un amant diſcret & fidele
Vous découvre ſa paſſion.
Vous connoiſſez le ſang illuſtre d'Aragon.

C'eſt à vous qu'on l'écrit.

ISABELLE.

Souffrez que je la voie.

(*Elle relit la lettre.*)

Dom Pedre d'Aragon eſt celui qui l'envoie :

D'où naît la passion de cet homme imprudent?
Et d'où vient que mon frere en est le confident,
Sans m'en avoir rien dit? A-t-il l'ame troublée?

CASSANDRE.

La flamme de dom Pedre est un peu mieux réglée.

ISABELLE.

Elle n'est pas plus juste, & ce vain amoureux
N'en doit jamais attendre un succès plus heureux.
Astolfe vient à nous.

SCENE III.

CASSANDRE, ISABELLE, ASTOLFE.

ASTOLFE.

Que voulez-vous, Madame?
Enfin, prétendez-vous arracher de mon ame
Cet amour immortel, & ces feux éternels.
Que vous avez trop tard reconnus criminels?
Pourquoi permettiez-vous qu'ils y prissent racine?
Pourquoi rendant hommage à vos beautés divines,
Me laissiez-vous flatter par un espoir si doux?
L'ayant souffert enfin, pourquoi le chassez-vous?
D'où naît cette rigueur? qui vous a fait connoître
Qu'on peut guérir d'un mal que vos yeux ont fait naître?

Pourquoi me préférer un rival glorieux,
Si ma flamme a brillé la premiere à vos yeux?

CASSANDRE.

J'aime bien à vous voir cette noble colere,
Ces beaux emportements ne me sauroient déplaire;
Puisqu'ils sont les témoins d'une immuable ardeur,
Dont j'aime la durée ainsi que la grandeur.
Sachez, puisqu'à mes yeux votre innocence éclate,
Que Cassandre à vos vœux ne fut jamais ingrate;
Qu'elle vous crut volage, & hors de son pouvoir,
Et qu'elle souhaitoit ce qu'elle vient de voir.
Je veux, puisqu'il est vrai que vous m'aimez sans feinte,
Vous découvrir aussi mon ame sans contrainte,
Et vous dire moi-même un important secret,
Que même à votre sœur je fiois à regret.
Puisqu'une passion si belle & si connue,
Ne doit plus m'engager à tant de retenue,
Sachez donc que ce choix dont on nous presse tant;
Ce choix, pour nos États & pour nous important,
Ne regarde qu'Astolfe, & non pas tous ces princes
Qui m'offrent leur amour, ainsi que leurs provinces;
Que votre souveraine à jeté l'œil sur vous,
Et qu'elle entend vous faire aujourd'hui son époux.

ASTOLFE.

Quel heur inespéré! quelle gloire! Ah! Madame,
C'est trop pour mon mérite, & non pas pour ma flamme:

Elle emporteroit tout, si je la mesurois
Avecque la puissance, & des dieux & des rois.
Sachez que c'est l'éclat, qui vos yeux environne,
Qui me tente & me charme, & non votre couronne;
Par lui je suis esclave, & n'étois que sujet
Du sceptre qu'une autre ame auroit eu pour objet.
Par lui, vous effacez les autres souveraines,
Et surpassez l'éclat des plus superbes reines:
Celles de qui l'empire a paru le plus doux,
N'ont jamais mérité tant de sujets que vous.
Aussi le suis-je encore & le veux toujours être
De celle qui m'éleve, & qui m'érige en maître;
Je prendrai quelque part à votre autorité,
Pour appuyer le trône où je serai monté:
Mais, comme un autre Atlas, après cette victoire,
J'aurai toute la charge, & vous toute la gloire.

ISABELLE.

Que ne devons-nous point, Madame, à vos bontés?

CASSANDRE.

Ne différons donc plus l'heur que vous méritez.

ASTOLFE.

Souffrez, puisqu'il vous plaît, Madame, que j'espere,
Que je puisse annoncer cette gloire à mon pere.

CASSANDRE.

C'étoit bien ma pensée: oui, ne lui cachez rien,

ASTOLFE.

Je crains fort son esprit : le connoissez-vous bien,
Madame ?

CASSANDRE.

Oui, c'est un homme ardent & magnanîme,
Qui pour sauver l'État s'en feroit la victime,
Qui m'aime avec tendresse, & qui d'un même cœur
Embrasse mes États.

ASTOLFE.

Ces raisons me font peur :
Vous connoissez son cœur, moi sa délicatesse :
Comme il voit nos voisins nous quereller sans cesse ;
Il s'est mis dans l'esprit qu'il faut vous engager,
Pour nous défendre mieux, au choix d'un étranger.

CASSANDRE.

Il connoît votre cœur, dont il doit tout attendre ;
Vos bras & ses conseils nous sauront bien défendre ;
Comme il aime son sang, & qu'il en sait le prix,
Il agréera mon choix.

ASTOLFE.

Il en sera surpris ;
Madame, excusez-moi, si j'ose encor vous dire
Que je crains d'autant plus, qu'ardemment je désire ;
Je sais jusqu'à quel point le duc est délicat,
Sur les moindres soupçons qui regardent l'État.

Ce n'eſt pas, croyez-moi, ſans raiſon que je tremble :
Il me ſouvient qu'un jour nous diſcourions enſemble
Sur ce choix, ſur votre âge, & ſur les ſoins ardents
Que témoignoient déjà les divers prétendants.
Il regardoit de l'un le mérite & la grace,
Mais appuyant de l'autre & la force & l'audace ;
C'eſt celui-là que doit la princeſſe choiſir,
Dit-il, ſi ſa raiſon s'accorde à ſon déſir.
J'admirai les raiſons qu'il dit ſur chaque prince ;
Enſuite, examinant les grands de la province,
Qui pouvoient y prétendre, & me nommant entr'eux :
Notre deſtin, dit-il, n'eſt pas aſſez heureux
Pour eſpérer ce choix ; quoique j'en vaille un autre,
Ce n'eſt pas ma penſée & ce n'eſt pas la vôtre :
Mais ſi Caſſandre avoit jeté les yeux ſur vous,
Je voudrois vous voir mort plutôt que ſon époux.
Je ne veux pas, dit-il, donner priſe à l'envie,
Ni que tant de jaloux, qui regardent ma vie,
Me puiſſent reprocher d'avoir eu le deſſein,
En élevant mon fils, d'en faire un ſouverain.
Je ne répliquai point, & n'oſai m'en défendre,
Tant pour ce qu'en ce temps je n'oſois y prétendre,
Que pour ce qu'en effet je croyois du danger
A ne nous pas ſoumettre au joug d'un étranger.
Jugez après cela, ſi j'ai ſujet de craindre.

CASSANDRE.

Il doutoit de la gloire où je vous fais atteindre.

Ignorant

Ignorant sa fortune, il parloit sagement:
Vous lui verrez, Astolfe, un autre sentiment,
Sitôt qu'en liberté vous lui ferez entendre
Que mon choix vous regarde, & qu'il s'y doit attendre.

ISABELLE.

Sans incrédulité vous n'en pouvez douter,
Mon frere.

ASTOLFE.

Son humeur est fort à redouter:
Et toute ma fortune, adorable princesse,
Enfin, peut m'échapper par sa délicatesse.

CASSANDRE.

Pour rassurer Astolfe, & fonder son bonheur,
J'abandonnerois tout, excepté mon honneur.
Suivez toutes les loix que l'amour vous propose:
Allez, je permets tout, hasardez toute chose.

SCENE IV.

ASTOLFE *seul.*

O TROP heureux Astolfe! Astolfe glorieux!
Cette faveur t'égale à la gloire des dieux.
Voici le duc mon pere, il faut lui faire entendre
Les effets d'un amour & si noble, & si tendre.
Il est dénaturé, s'il n'en est satisfait.

SCENE V.

LE DUC, ASTOLFE.

LE DUC.

Qu'avez-vous avancé, mon fils? qu'avez-vous fait?
La princeſſe à nos vœux eſt-elle inexorable?
N'avez-vous point trouvé ce moment favorable?
A-t-on prêté l'oreille à vos ſages avis,
Et peut-on eſpérer qu'on les verra ſuivis?

ASTOLFE.

Nous avons eu, Seigneur, une longue audience;
Mais je n'ai rien tiré de cette conférence
Qui flatte vos ſouhaits, & j'ai lieu de juger
Que ſon choix ne regarde aucun prince étranger.

LE DUC.

Tant pis, vous m'annoncez une triſte nouvelle;
Car entre ſes ſujets, ce choix qui dépend d'elle,
En regardera tel qui pourra nous troubler,
Et la peur que j'en ai me fait déjà trembler.
D'un État chancelant j'appréhende la chûte:
Entre les prétendants, tel prince qu'on rebute,
Et qui de la couronne auroit été l'appui,
Peut venger le mépris qu'on aura fait de lui.

ASTOLFE.

Mais, puisqu'ils sont plusieurs d'une égale puissance;
Et de mérite égal, & d'égale naissance,
Sont-ils pas tous à craindre? & sait-on l'avenir
Pour juger qui d'eux tous nous peut mieux soutenir?
On n'en peut choisir un, qu'on n'offense les autres;
Je crains donc moins ce choix, s'il tombe sur les nôtres.

LE DUC.

Enfin, on doit avoir de plus nobles objets,
Et pour mille raisons j'exclurois les sujets.

ASTOLFE.

Mais, Seigneur, après tout, seroit-il bien possible
Que pour pas un d'entr'eux vous ne fussiez sensible?
N'en savez-vous pas un, qui puisse mériter
L'honneur qu'aux étrangers vous laissez contester?
Si par un sentiment d'estime ou de tendresse,
Je devinois l'objet du choix de la princesse;
Dites-moi, je vous prie, y pourrois-je aspirer?
Et serois-je de rang à pouvoir espérer?

LE DUC.

Oui, si par la naissance on méritoit Cassandre,
Personne mieux que vous n'auroit droit d'y prétendre;
Mais ne vous flattez pas de cette ambition,
Cherchez un autre objet à votre passion;
Car cela ne se peut.

ASTOLFE.

Et toutefois, je penſe....

LE DUC.

Vous penſez? moi, je ſais, de certaine ſcience,
Que cela ne ſe peut, vous dis-je, aſſurément.

ASTOLFE.

Moi, je ſais mieux encore, & plus certainement,
Que la princeſſe m'aime, & m'aime avec tendreſſe.

LE DUC.

Vous vous flattez, mon fils; je plains votre jeuneſſe;
Vous vous l'imaginez par une vanité
Qui vous monte à la tête, & vous a tranſporté.

ASTOLFE.

J'ai plus.....

LE DUC.

Et qu'avez-vous?

ASTOLFE.

Un plus ſûr témoignage,
Sa parole & ſa foi: en faut-il davantage?

LE DUC.

Sa parole & ſa foi? bornez-là vos ſouhaits;
Gardez de paſſer outre, & n'y penſez jamais.

ASTOLFE.

Comment puis-je oublier la moitié de mon ame ?
Votre défenſe eſt vaine, elle eſt déjà ma femme.

LE DUC.

Votre femme ! qu'entends-je ? ô deſtin rigoureux !
O pere miſérable ! ô fils trop malheureux !

ASTOLFE.

Quel malheur !

LE DUC.

Ah ! mon fils, apprenez une hiſtoire
Qui vous couvre de honte & détruit votre gloire ;
Caſſandre eſt votre ſœur.

ASTOLFE.

Qu'entends-je ? ô juſtes dieux !

LE DUC.

Remarquez ſi quelqu'un nous écoute en ces lieux.
Ce ſecret révélé, dont vous doutez encore,
Aſtolfe, me perdroit, comme il vous déshonore.
Lorſque ſur la frontiere, en la fleur de ſes ans,
Le prince fut bleſſé parmi ſes combattants,
Voyant que l'on jugeoit ſa bleſſure mortelle,
Et que ſa moitié chaſte, autant qu'elle étoit belle,
De neuf mois étoit groſſe, & prête à mettre au jour
L'unique & premier fruit qu'eût produit leur amour ;
Avant que la nouvelle en fût plus loin ſemée,

Il assembla les grands & les chefs de l'armée,
Et les fit tous jurer que, sa mort arrivant,
Ils prêteroient serment à l'enfant survivant;
Qu'à la mere régente on resteroit fidelle,
Et me fit gouverneur de ses États, sous elle.
Dom Bernard de Roccas, que sur tous il aimoit,
Et qu'à l'égal de moi son altesse estimoit,
Fut encore nommé par ce prévoyant maître,
Gouverneur de l'enfant qui devoit bientôt naître;
N'osant pas me laisser toute l'autorité,
Quelque preuve qu'il eût de ma fidélité.
Or, comme il plut aux dieux, il en perdit la vie,
Et cette perte encor fut d'une autre suivie.
La princesse accoucha parmi tant de douleurs,
Et par sa mort cruelle elle accrut nos malheurs,
Laissant une orpheline, & mourante, & plaintive,
Qu'on ne crut pas trois jours devoir demeurer vive:
Sa langueur fut connue, & dom Bernard & moi,
Dans un si grand péril, nous unîmes de foi.
La duchesse ma femme, en la même semaine,
Accoucha d'une fille, & plus forte & plus saine,
Et voyant qu'en l'armée on se mutinoit fort
Pour cet enfant mourant, qu'on croyoit déjà mort;
Nous supposâmes l'autre; & comme on faisoit ligue,
Et que chaque parti formoit déjà sa brigue,
Je portai dans mes bras l'enfant vivant & sain,
Et dom Bernard & moi rompimes leur dessein.
Connoissez, disions-nous, ô fidele noblesse!
Et vous braves soldats, votre unique maîtresse,

Honorez-la, vivante & saine entre nos bras,
Et que son innocence apaise vos débats.
Enfin, cette rumeur fut par nous apaisée,
Nous laissâmes régner ma fille supposée,
Quoiqu'examinant l'autre on pût déjà trouver
Des signes évidents qu'on la pourroit sauver;
Enfin on la sauva. Mais pourtant, chose étrange!
Nous n'avons plus osé toucher à cet échange;
De peur que des sujets prompts à se mutiner,
N'eussent, en mal jugeant, lieu de s'imaginer,
Qu'au lieu de replacer au trône l'héritiere,
On ne la supposât, comme on fit la premiere.
Je vois que mon discours vous a percé le cœur,
Mais il est vrai, mon fils; Cassandre est votre sœur.
Fuyez avec horreur l'objet de votre inceste,
Abandonnez, mon fils, un sujet si funeste.
L'absence est un remede aux maux les plus cruels,
Près d'elle, vos remords seroient continuels;
Fuyez, préparez-vous à partir dans une heure,
Et ne regardez plus cette horrible demeure.

ASTOLFE.

Hélas! qu'avez-vous dit? hélas! qu'ai-je entendu?

LE DUC.

Si dom Bernard captif nous peut être rendu,
Il vous confirmera ces vérités cruelles,
De qui nous fumes seuls les témoins trop fideles.
Partez, fuyez Cassandre, évitez ses adieux,
Et pour l'ôter du cœur, ôtez-la de vos yeux.

SCENE VI.

ASTOLFE *seul.*

ABANDONNER Cassandre ! ôter de ma mémoire
Cet objet de ma vie, ainsi que de ma gloire !
Perdre à jamais l'espoir d'en être possesseur !
Ah ! que fis-tu, nature, en la faisant ma sœur !
M'en priver, m'en bannir ! hélas ! m'est-il possible !
A ce charme divin, mon ame est trop sensible ;
L'éloignement tout seul ne me peut secourir,
Je ne vois que la mort qui me puisse guérir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONCADE, D. PEDRE.

MONCADE.

Je dis la vérité, dom Pedre ; il eſt certain
Que j'ai vu mon billet dedans la propre main
D'Aſtolfe, qui tout haut en faiſoit la lecture ;
Béralde m'a trahi.

D. PEDRE.

J'ai donc part à l'injure,
Le fourbe m'aura fait ſans doute un même tour.

MONCADE.

Il vient tout à propos, ce confident d'amour,
Si je ſouffre l'affront, tenez-moi pour un lâche.

D. PEDRE.

Il faut ſavoir l'hiſtoire avant qu'on l'on ſe fâche ;
Peut-être a-t-il raiſon.

SCENE II.

MONCADE, D. PEDRE, BÉRALDE.

BÉRALDE *à part.*

QUE lui dirai-je ? ô dieux !

D. PEDRE *bas.*

Vous verrez qu'on le fourbe, & qu'on me traite mieux.

MONCADE.

Dom Pedre, interrogeons-le ensemble, je vous prie.

D. PEDRE.

Nous découvrirons mieux toute la fourberie,
Parlons l'un après l'autre. Allez, mais sans courroux,
Découvrir le premier ce qu'il a fait pour vous :
Puis nous nous rendrons compte après d'une disgrace
Que je crains comme vous ; je vous quitte la place,
Et me tire à l'écart, à quatre pas d'ici.



SCENE III.

MONCADE, BÉRALDE.

MONCADE.

Hé bien, Béralde, enfin avons-nous réuſſi ?
As-tu donné ma lettre ? a-t-elle été reçue ?
Nos deſſeins ont-ils eu bonne ou mauvaiſe iſſue ?

BÉRALDE.

Dans les mains d'Iſabelle, ainſi que j'ai promis,
J'ai fort fidélement votre billet remis.

MONCADE.

En main propre ?

BÉRALDE.

En main propre.

MONCADE *bas.*

O l'inſigne impoſture !

BÉRALDE.

Mais, Seigneur, en ceci je plains votre aventure,
Son viſage auſſitôt a changé de couleur,
Et dans ſes yeux en feu, j'ai lu votre malheur.
Elle ne pouvoit mieux me montrer ſa colere,
Qu'en donnant devant moi votre lettre à ſon frere.

MONCADE.

A son frere ? Ah l'ingrate !

BÉRALDE.

Ou je suis abusé,
Ou de quelqu'autre objet son cœur est embrasé.
De cette aversion je ne suis pas la cause,
Et ne pouvois pas mieux exécuter la chose.

MONCADE *bas.*

Mon ami, je vous crois. Par-là, j'ai trop compris
Que ma disgrace est vraie. Ah ! j'en ai trop appris,
Le mépris de la sœur répond bien au caprice
Du frere, dont je viens d'éprouver l'injustice.
Puis-je l'aimer encore ? Adieu. Quoiqu'outragé,
Béralde, je me sens à vos soins obligé.

SCENE IV.

BÉRALDE *seul.*

JE suis défait de l'un, l'autre est encore à craindre,
Mais ne lui disons rien qui l'oblige à se plaindre :
C'est un esprit fougueux, traitons-le doucement,
Puisqu'il faut feindre encor, feignons obligeamment.
Il vient.

SCENE V.

D. PEDRE, BÉRALDE.

D. PEDRE.

HÉ bien, Béralde a-t-il donné ma lettre?
Qu'en doit-on espérer? que m'en puis-je promettre?

BÉRALDE.

Seigneur, je l'ai donnée, & me suis apperçu
Qu'on l'a fort bien reçue, ou je suis fort déçu.

D. PEDRE.

En main propre, Béralde?

BÉRALDE.

Oui, je vous en assure?

D. PEDRE.

Ce que vous m'assurez, est-ce point imposture?

BÉRALDE.

Pourquoi? Quelqu'un, Seigneur, vous auroit-il donné
Des preuves du contraire? & m'a-t-on soupçonné,
Moi qui m'ose vanter, sur-tout d'avoir le zele
Et la sincérité d'un homme fort fidele?

D. PEDRE.

Non, je crois que Béralde en a fort bien usé,
Mais je suis défiant, & crains d'être abusé :
Dites donc, cher ami, mais d'un esprit sincere,
Et sans déguisement, comme a passé l'affaire.
Quand vous avez rendu ce gage de ma foi,
Les beaux yeux d'Isabelle ont-ils été pour moi ?
Avez-vous observé l'air de son beau visage ?
N'avez-vous remarqué ni chagrin ni nuage ?
Et le ton de la voix n'a-t-il point démenti
Le bien, que par cet air vous auriez pressenti ?

BÉRALDE.

Si je me fais connoître aux mouvements de l'ame,
Seigneur, espérez tout de cette belle dame ;
Elle a pris de ma main la lettre en rougissant,
Et l'œil m'a bien marqué que le cœur y consent.
Enfin, dans l'air serain d'un visage adorable,
Je n'ai rien remarqué qui ne fût favorable.

D. PEDRE.

Si je me trouve heureux, & par votre secours ;
Si l'effet, cher ami, répond à vos discours ;
Si je suis préféré, ce que je n'ose croire,
Assurez-vous d'avoir bonne part à ma gloire.
Adieu ; pour arriver au but où je prétends,
Mettons tout en usage, & ne perdons pas temps.

BÉRALDE.

Croyez que j'emploîrai toute mon induſtrie
Pour vous rendre content.

D. PEDRE.

Ami, je vous en prie.

BÉRALDE *à part.*

Je me ſuis bien tiré d'un pas fort dangereux :
Mais on ne peut long-temps fourber deux amoureux.

SCENE VI.

MONCADE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

HÉ bien, qui de nous deux, Moncade, a l'avantage ?

MONCADE.

S'il faut du confident croire le témoignage,
Mes affaires vont mal.

D. PEDRE.

S'il l'en faut croire auſſi,
Je vois que mon deſſein n'a pas mal réuſſi ;
Elle a reçu ma lettre, & d'un œil favorable,

MONCADE.

Vous êtes bien heureux, & moi bien miſérable.

D. PEDRE.

Moncade, il faut céder à la rigueur du ſort,
Et n'y prétendre plus ; vous ſavez notre accord.

MONCADE.

Oui, mais je veux avoir un congé de ſa bouche ;
Vous ſavez à quel point cette affaire me touche,
Et vous n'ignorez pas, de l'air dont vous vivez,
Que Béralde eſt un fourbe & des plus achevés.
Dans le bruit qu'il en a, je ne ſerois pas ſage,
De céder tout mon bien ſur ſon ſeul témoignage.

D. PEDRE.

Notre accord, toutefois, porte qu'on cédera
Sur ſon ſeul témoignage, & que l'on l'en croira.

MONCADE.

Béralde, ne m'a dit rien qui me déſeſpere,
Diſant qu'elle a donné mon billet à ſon frere.
Si tant d'impatience eſt jointe à votre amour,
Donnez-moi ſeulement le reſte de ce jour,
Et je vous céderai l'adorable Iſabelle,
Sur le moindre mépris que je recevrai d'elle.

D. PEDRE.

D. PEDRE.

Votre demande eſt juſte.

MONCADE.

Ah ! je la vois venir,
L'ingrate, & je ne puis ſes regards ſoutenir ;
Que je crains ſes mépris !

D. PEDRE.

La voulez-vous attendre ?

MONCADE.

Oui, quoiqu'à ſon amour je n'oſe rien prétendre.

(Il s'éloigne, & D. Pedre aborde Iſabelle.)

SCENE VII.

ISABELLE, MONCADE, D. PEDRE, BÉRALDE.

D. PEDRE.

SOUFFREZ qu'avec reſpect, je vous donne la main,
Madame, & que mon cœur ait part à ce deſſein.

ISABELLE *bas.*

Quoi donc ! ce que je hais me cherche, & ce que j'aime
Me fuit.

D. PEDRE.

Vous connoiſſez ma paſſion extrême,
Madame.

ISABELLE.

Oui, je la ſais, dom Pedre, & ſais de plus,
Que vous m'avez écrit.

BÉRALDE *bas.*

Nos billets ſont reçus.

ISABELLE.

Oui, juſque dans mes mains votre lettre eſt venue,
Et pour réponſe enfin, ſachez que je l'ai lue.

D. PEDRE *embraſſant Béralde.*

Ah véritable ami! je te croirai toujours.
Que ne te dois-je point après un tel ſecours!

BÉRALDE.

Je vous l'avois bien dit, je ſuis franc & fidele.

MONCADE *à l'autre bout du théatre.*

Après cette action, que puis-je eſpérer d'elle?

D. PEDRE.

Recevez donc ma main, Madame, & permettez.....

ISABELLE.

Modérez vos tranſports, dom Pedre, & me quittez.
Adieu, laiſſez-moi ſeule.

D. PEDRE.

Hé bien, je me retire.

MONCADE *à part.*

Que tu ſouffres, mon cœur, un étrange martyre !
(D. Pedre ſe retire dans un coin, pour obſerver Moncade.)

SCENE VIII.

ISABELLE, MONCADE.

ISABELLE *à part.*

INGRAT, que ton mépris me va coûter de pleurs ;
Ceſſons de nous flatter, ſans doute, il aime ailleurs.
S'il approuvoit ma flamme, il m'auroit abordée.
Hélas ! ſon cœur eſt plein d'une plus noble idée ;
Il aime la princeſſe, il s'eſt déjà donné.

MONCADE *à part.*

Romps l'obſtacle, mon cœur, qui te tient enchaîné.
Quoique de ton ardeur on faſſe peu de compte,
Que tu n'eſperes rien que mépris & que honte,

Rends un dernier hommage à sa fiere beauté,
Et donne-lui ta vie après ta liberté.

ISABELLE *à part.*

Il s'ébranle à la fin.

MONCADE *à part.*

O rigoureuse crainte!

ISABELLE *à part.*

Il vient; mais l'action me paroît bien contrainte;
La bienséance enfin ne lui permettoit pas,
En détournant son cœur, de détourner ses pas.

MONCADE *à part.*

Je n'ose ouvrir la bouche, & tremble devant elle.

ISABELLE *à part.*

Qu'il est gêné, bons dieux!

MONCADE.

Adorable Isabelle!
Souffrez que dans ce lieu, je vous parle un moment.

ISABELLE *bas.*

La civilité seule a fait son compliment;
Mais comme je connois le sujet qui l'engage,
Je ne le puis tenir en suspens davantage.

MONCADE *bas.*

Je vois déjà sa bouche ouverte à la rigueur.

ISABELLE.

Moncade, je sais bien ce qui vous tient au cœur,
Vos secrets sentiments sont connus de la dame
Qu'en vain vous adorez; elle a lu dans votre ame.
Mais pour elle, vos vœux sont des vœux superflus,
Et si vous me croyez, vous n'y penserez plus.

MONCADE.

Hélas! vous connoissez son cœur mieux que tout autre.

ISABELLE.

Suivez donc mes avis, pour dégager le vôtre.
Apprenez que l'objet pour qui vous soupirez,
S'attache à d'autres fers qui vous sont préférés;
Que cet engagement fait qu'elle vous méprise;
Mais qu'une autre beauté, qui vaut bien qu'on la prise,
Et dont je vous réponds, pour connoître son cœur,
Ne vous traitera pas avec tant de rigueur.
Adieu, songez à elle; & si vous êtes sage,
De votre mal connu tirez votre avantage.

(*à part.*)

Hélas! j'en ai trop dit, il m'a bien entendu.



SCENE IX.

MONCADE *seul.*

J'AI cherché ma ruine, hélas! je suis perdu.
N'étoit-ce pas assez, trop ingrate Isabelle,
D'accabler de mépris un amant si fidele,
Sans vouloir ébranler encor sa fermeté,
Lui proposant le change & l'infidélité?

SCENE X.

MONCADE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

ENFIN, vous avez su qui de nous deux la touche,
Vous avez tout appris, & de sa propre bouche.

MONCADE.

Me proposer le change! Ah mépris sans pareil!

D. PEDRE.

Vous feriez sagement de suivre son conseil.
La beauté qu'on vous offre, étant plus favorable,
Vous rendroit plus heureux,

MONCADE.

Que je suis misérable !

D. PEDRE.

Un cœur généreux cede aux volontés du sort.
Adieu, résolvez-vous, vous savez notre accord.

SCENE XI.

MONCADE *seul.*

L'OBJET qu'elle propose, est sans doute Cassandre :
Ses mots étoient obscurs, mais je sais les comprendre,
Et tout autre que moi dégageroit son cœur
Pour s'attacher aux fers d'un plus noble vainqueur.
Oui, sans doute, Cassandre a pour moi de l'estime ;
Un amant méprisé peut l'adorer sans crime ;
Je devois, sans mentir, l'observer un peu mieux,
J'eusse connu son ame aux mouvements des yeux.
La voici ; dans l'air gai qui brille en son visage,
Je vois de ma fortune un assuré présage ;
Ma rencontre a causé ce transport amoureux,
Si j'en sais bien user, suis-je pas trop heureux ?



SCENE XII.

CASSANDRE, MONCADE.

CASSANDRE *à part.*

ASTOLFE tarde bien, sa longueur importune
Retarde un peu ma joie ainsi que sa fortune.
Mais ce retardement ne peut m'inquiéter,
Le duc a consenti, je n'en saurois douter :
Il aime trop son sang, il aime trop la gloire,
Sur tous ses concurrents Astolfe a la victoire ;
Et l'aise que je sens de sa félicité,
Émeut si bien mon cœur, qu'il en est transporté.

MONCADE *à part.*

Avançons-nous vers elle, & lui faisons connoître
Que l'on n'ignore pas l'amour qu'on a fait naître.

(*A Cassandre.*)

Adorable princesse, voyez & connoissez.....

CASSANDRE.

J'en fais trop : brisez-là, Moncade, c'est assez.
Puisque je vous vois seul, il faut que je vous die
Que j'ai quelque pitié de votre maladie ;
J'ai regret qu'un esprit, d'ailleurs très-accompli,
Se soit si follement de chimeres rempli.

Google

On n'écrit pas d'amour ſi librement aux dames,
Sans ſavoir ſi leur cœur approuvera nos flammes;
Ces choſes ont pour prix ſouvent un repentir;
Avant que les tenter, il les faut preſſentir,
Afin de n'en avoir ni déplaiſir, ni honte.

MONCADE *bas.*

C'eſt d'un illuſtre ſang faire trop peu de compte:
Ah! cet amour m'expoſe à trop de déplaiſirs.

(*haut.*)

Quand on n'a dans le cœur que de juſtes déſirs,
Madame, à mon avis, on n'eſt pas fort coupable.

CASSANDRE.

Moncade, agiſſez donc en amant raiſonnable,
Car vous ne l'êtes pas de paroître obſtiné
A ſervir un objet qui pour vous n'eſt pas né:
Amour engage ailleurs celle qui vous engage,
Changez de ſentiment; & ſi vous êtes ſage,
Servez un autre objet que vous avez charmé,
Et dont je vous réponds que vous ſerez aimé;
C'eſt foibleſſe, après tout, d'aimer qui nous mépriſe.

MONCADE *bas.*

Elle s'explique aſſez, j'admire ſa franchiſe.

(*haut.*)

Je vous obéirai, Madame, aveuglément.
Je ſuivrai vos conſeils.

CASSANDRE.

Vous ferez ſagement.

MONCADE.

C'eſt juſtice, après tout, d'aimer quand on nous aime.

CASSANDRE.

Dégageant votre eſprit de ce tourment extrême,
Vous ſentez bien à qui vous ferez obligé.

MONCADE *faiſant une profonde révérence.*

Oui, je le ſens, Madame, & je ſuis dégagé.

(*bas.*)

Elle confirme bien ce qu'a dit Iſabelle,
Je la cede à dom Pedre, il peut diſpoſer d'elle.

CASSANDRE.

Adieu, ſongez, Moncade, en revenant ici,
D'y revenir plus ſage, & plus content auſſi.



SCENE XIII.

MONCADE *seul.*

SI mon œil ne s'ouvroit à si grande lumiere,
J'aurois l'esprit bien foible, & l'ame bien grossiere ;
Voilà pourquoi, sans doute, on n'a pu l'obliger
De s'arrêter au choix d'aucun prince étranger.

SCENE XIV.

CASSANDRE, ASTOLFE.

CASSANDRE.

ASTOLFE enfin paroît; quel chagrin l'accompagne,
Et d'où vient qu'il paroît en habit de campagne ?
Quel bizarre équipage, Astolfe, qu'est-ceci ?
Qu'avez-vous qui vous meut à m'aborder ainsi ?
Qu'est-ce ? avez-vous querellé ? & pourroit-il bien être,
Qu'au milieu d'un État dont vous êtes le maître,
Quelqu'un de mes sujets eût l'audace & le front
De vous oser déplaire ? il en auroit l'affront.
Parlez, car ces soupirs, & ce trop long silence,
Enfin, à mon esprit font trop de violence.

ASTOLFE.

Plût au ciel, que cet œil, mon unique vainqueur,
Pût percer jusqu'au fond le secret de mon cœur,
Et me pût épargner la peine de vous dire
L'excessive douleur qui cause mon martyre.

CASSANDRE.

Quelle douleur? Qu'entends-je!

ASTOLFE.

Ah! qu'allez-vous juger
D'un cœur qui vous adore & qui ne peut changer?
Hélas! qu'allez-vous dire? hélas! qu'allez-vous croire?
J'attèste tous les dieux dont j'ai blessé la gloire,
Que mes respects pour vous sont bien moins limités,
Que ceux qu'on doit avoir pour leurs divinités:
Que vous seule bornez ma gloire & mon envie;
Que je vous aime plus, mille fois que ma vie;
Que hors de votre vue, il n'est point de plaisirs,
Ni de biens, ni d'honneurs, qui flattent mes désirs.
Si cette vérité vous peut entrer dans l'ame,
Si vous la concevez, vous me plaindrez, Madame;
Car vous participez à la bonté des dieux,
Et vous avez le cœur aussi doux que les yeux.
Je sais que malgré moi je m'en vais vous déplaire,
Contre mon innocence armer votre colere;
Vous m'allez regarder comme un grand criminel,
Je vais couvrir mon nom d'un opprobre éternel;

Vous m'allez accabler de reproches, d'injures;
Vous m'allez eſtimer le plus grand des parjures;
Quoique j'aie abhorré toujours la trahiſon,
Vous m'allez nommer traître, & vous aurez raiſon.
Mais, ſans conſidérer vos ſenſibles atteintes,
Sourd aux reproches vains qui vont ſuivre vos plaintes,
Il faut que je vous diſe un adieu ſurprenant,
Et que je m'abandonne, en vous abandonnant.
Qui l'eût cru, ma princeſſe? Hélas! je vais paroître
A vos ſens étonnés, ce que je ne puis être;
Vous m'allez croire ingrat, ſans honneur & ſans foi;
Mais, ce que vos fureurs vont vomir contre moi,
Paroîtra d'autant juſte en ma cruelle abſence,
Que je n'oſe en partant montrer mon innocence.
Quoique ſans expirer je ne puiſſe partir,
Quoique mon triſte cœur n'y puiſſe conſentir,
Quoique je ſente bien qu'en ma douleur extrême,
Me ſéparant de vous, je m'arrache à moi-même;
Il faut de vos beaux yeux me priver déſormais,
Princeſſe, il faut vous dire un adieu pour jamais.



SCENE XV.

CASSANDRE *seule, comme si elle revenoit d'une léthargie.*

EST-CE Astolfe? Est-ce lui que j'ai vu disparoître?
Quoi! l'ingrat m'abandonne? Ah! cela ne peut être.
Quoi! c'est sa propre voix qui d'un ton de mépris,
Ainsi qu'un coup de foudre, a glacé mes esprits!
Il alloit partager mon cœur & ma couronne,
Et sans vouloir m'entendre, ô dieux! il m'abandonne:
Il fuit de ma présence, il part en furieux,
Et s'éloigne du cœur, ainsi qu'il fait des yeux.
Quel caprice a produit cette fuite soudaine?
Qu'on aille après ce traître, & qu'on me le ramene,
Il ne peut échapper à mon juste courroux;
Hola!



SCENE XVI.

CASSANDRE, D. LOPE.

D. LOPE.

QUE vous plaît-il, Madame, & qu'avez-vous?

CASSANDRE *bas.*

Renferme dans ton cœur la douleur qui te presse,
Et ne fais pas connoître en ce lieu ta foiblesse;
Malheureuse princesse, hélas! qu'esperes-tu?
Étouffe ton amour, & sauve ta vertu.
C'est ta facilité qui fait qu'on te méprise;
J'agis avec ce traître avec trop de franchise,
Oui, oui, je fus trop prompte à lui donner la main,
Et je mérite bien sa fuite & son dédain.

D. LOPE *bas.*

Son cœur paroît touché d'une douleur extrême.

CASSANDRE *bas.*

Si tu m'aimes, ingrat, si tu vois que je t'aime,
Pourquoi ce brusque adieu, dont mon cœur est surpris?
Sans demander ce cœur, ingrat, tu me l'as pris;
Tu n'as, non plus que lui, demandé ma couronne,
Et tu vois cependant que je te l'abandonne.

Si j'avois possédé l'honneur des immortels,
J'aurois avecque toi partagé mes autels,
Et tu quittes ta gloire, & tu fuis, misérable,
Un objet adoré, quand il t'est favorable.
Plus j'en cherche la cause, & plus je me confonds;
Reviens pour m'éclaircir, Astolfe, & me réponds:
Est-ce point que ta joie, étant démesurée,
A causé ces transports dans ton ame égarée?
Oui, c'est ce grand excès, qui trouble tes esprits....
Que dis-je.... Ah! je me flatte, il s'en va par mépris.
Je ne le puis souffrir, cet affront est étrange.
(*haut.*)
Holà, je le veux perdre, il faut que je me venge....
(*bas.*)
Perdre qui de ma vie est l'unique soutien?

D. LOPE.

Que voulez-vous, Madame?

CASSANDRE.

Hélas! je ne veux rien.

D. LOPE *bas.*

Son esprit agité souffre une étrange peine.

CASSANDRE *haut.*

Qu'on me cherche le duc, vîte, qu'on me l'amene.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, ASTOLFE.

LE DUC.

JE souffre autant que vous dans cet éloignement ;
Mais je ne le puis plus différer d'un moment :
Embrassez-moi, mon fils ; adieu, fuyez en France ;
Et dans ce coup du sort montrez votre constance :
Votre équipage est prêt ; pour votre passe-port,
Je m'en vais le signer.

ASTOLFE *à part.*

Ah ! c'est signer ma mort.



SCENE II.

LE DUC, ASTOLFE, D. LOPE.

D. LOPE.

LA princeſſe, Seigneur, avec impatience
Vous attend.

LE DUC.

Je vous ſuis.

D. LOPE.

Mais faites diligence.

LE DUC.

Je marche ſur vos pas, j'y ſuis dans un moment.

D. LOPE.

Elle ne peut ſouffrir aucun retardement,
Seigneur, l'ordre eſt preſſant, donc ſans plus de demeure.

LE DUC.

(*bas à Aſtolphe.*)

Allons, tenez-vous prêt, je reviens dans une heure.



SCENE III.

MONCADE *seul.*

OUI, oui, brise tes fers, esclave malheureux!
Porte ailleurs tes respects, & tes soins amoureux,
Et sans plus t'exposer aux mépris d'Isabelle,
Cherche une autre prison, & plus noble & plus belle.
La fortune te rit, aveugle, & tu la fuis;
Je sens bien qu'il est temps d'en recueillir les fruits,
Elle ne s'est encor qu'à demi déclarée,
Mais je vois ma fortune, elle est bien assurée.
Oui, je sens qu'elle m'aime, & je viens en ce lieu
Pour tirer de sa bouche un clair & libre aveu:
Je plains cette pudeur que j'ai trop reconnue,
Qui la gêne & l'engage à tant de retenue.
La voici.



SCENE IV.

CASSANDRE, MONCADE.

CASSANDRE *à un bout du théatre, sans appercevoir Moncade.*

MALHEUREUSE ! hé n'as-tu pas compris
Que ton humeur facile attira ses mépris !
Pour m'être à cœur ouvert librement déclarée,
Mon amour d'un ingrat est peu considérée ;
Il détourne son cœur, aussi-bien que ses pas,
Et ma couronne même est pour lui sans appas.

MONCADE *bas.*

Elle me fait pitié ; que les grands sont à plaindre,
Quand leur condition les force à se contraindre !

CASSANDRE.

Oui, oui, j'en ai trop dit ; oui, j'en ai trop fait voir,
Ma bouche m'a trahie, & c'est mon désespoir !
J'ai trop donné de force au dieu qui me commande.

MONCADE *abordant la princesse.*

Ne vous repentez pas d'une bonté si grande ;
Madame.

CASSANDRE.

Quoi ! Moncade auroit su mon secret ?

MONCADE.

Vous l'offenferiez trop d'en montrer du regret ;
Oui, divine princeffe, oui, j'ai lu dans votre ame ;
Vous la croyez cacher cette obligeante flamme,
Qui me doit élever à la gloire des dieux ;
Mais le fecret du cœur a paru dans vos yeux.
Quoi qu'en termes obfcurs, j'ai fu, j'ai fu comprendre
La force d'un amour où je n'ofois prétendre.
Ouvrez-donc votre cœur, fes vœux font exaucés,
Et n'ouvrez plus la bouche, elle en a dit affez.
Une confeffion nouvelle feroit vaine,
Je vous en viens fauver & la honte, & la peine.
Si vous croyez Moncade épris de vos appas,
Princeffe, affurément vous ne vous trompez pas.
Il eft prêt de répondre à l'efpoir qui vous flatte,
Vous ne pouviez femer en terre moins ingrate,
Et ce fceptre hérité de vos nobles aïeux,
A moins d'éclat pour lui, que n'en ont vos beaux yeux.

CASSANDRE *à part.*

Comme il s'eft abufé, je m'étois abufée :
Son nom a trop d'éclat pour fervir de rifée.
Comme il eft homme enfin de mérite & de cœur,
Je ne veux point nourrir, ni flatter fon erreur.

(*haut.*)

Vous me plaignez, Moncade, en croyant qu'on vous aime;
Mais vous feriez bien mieux de vous plaindre vous-même :

Mieux que vous ne penſez j'ai compris vos deſſeins ;
Connoiſſez-vous l'écrit que je tiens en mes mains ?
Et n'eſt-il pas de vous ? reliſez-le.

MONCADE.

Oui, Madame.

CASSANDRE *après avoir rompu la lettre qu'elle lui jette.*

Adieu, tâchez d'en faire autant de votre flamme.

MONCADE *à part.*

Cette colere eſt juſte, & j'ai mal fait ma cour.
Puiſqu'elle a vu ma lettre avant que mon amour
Avec tant de ferveur ſe déclarât pour elle ;
Je lui devois marquer un oubli d'Iſabelle.
J'ai connu ſa prudence, & je vois mon erreur.



SCENE V.

CASSANDRE, LE DUC, MONCADE, D. LOPE.

D. LOPE.

VOICI le duc, Madame.

CASSANDRE *bas.*

Éclate, ma fureur,
L'amour deſſus mon ame avoit trop pris d'empire.

(*haut.*)

Adieu, ſortez, Meſſieurs, que chacun ſe retire.

MONCADE *à part, après avoir fait une profonde révérence.*

Je ne perds pas l'eſpoir de l'heur où je prétends;
Mais je vois pour ce coup que j'ai mal pris mon temps.



SCENE VI.

CASSANDRE, LE DUC.

CASSANDRE.

Duc, faites-moi chercher Astolfe en diligence,
Car nous avons ici besoin de sa présence.

LE DUC.

C'est ce qui ne se peut, Madame, il est parti.

CASSANDRE.

Quoi! sans mes ordres, Duc, peut-il être sorti?
Ah! je ne vous crois pas. Vîte, qu'on me l'appelle,
Ou je le traiterai comme un sujet rebelle;
Commandez qu'on le cherche, & qu'on l'amene ici.

LE DUC.

Je crois que vainement j'en prendrai le souci.

CASSANDRE.

Quoi, vous me résistez! Me voulez-vous déplaire?

LE DUC.

A vos commandements je voudrois satisfaire.

Hola ? qu'on cherche Aſtolfe, & qu'on coure après lui.
Hélas ! s'il n'eſt trouvé, je vais mourir d'ennui.

(*Un Garde vient, & le Duc lui parle.*)

CASSANDRE *s'aſſied, & fait ſigne au Duc de prendre un ſiege.*

Enfin, nous voici ſeuls, vous pouvez prendre un ſiege,
Votre âge & votre rang ont ce grand privilege.
Seyez-vous.

LE DUC, *après avoir réſiſté quelque temps.*

J'obéis.

CASSANDRE.

Parlez, c'eſt ſans témoins.
Depuis que mes États ſont régis par vos ſoins,
Me tenez-vous pas lieu de tuteur & de pere ?

LE DUC.

Outre qu'en ſouveraine ici je vous révere,
J'oſe vous dire encore avecque vérité,
Si le reſpect s'accorde avec ma liberté,
Que comme mon enfant je chéris ma princeſſe,
Avec le même amour & la même tendreſſe.

CASSANDRE.

Puiſque mon pere eſt mort, & mort entre vos bras ;
Parlez, Duc, aujourd'hui, me connoiſſez-vous pas
Pour votre ſouveraine, & pour ſon héritiere ?
Et me devez-vous pas obéiſſance entiere ?

LE DUC.

Je vous ai déjà dit avec ſincérité
Que nous vous révérons en cette qualité,
Et ne ſaurions prétendre une gloire plus grande.

CASSANDRE.

Souffrez que je vous faſſe encore une demande.
N'eſt-il pas du devoir d'un homme généreux,
Qui des loix de l'honneur eſt vraiment amoureux,
De protéger l'honneur des dames qu'on offenſe ?

LE DUC.

Quiconque y manque eſt lâche, & rien ne l'en diſpenſe.

CASSANDRE.

Faites-moi donc raiſon d'un lâche ſuborneur,
Qui témérairement s'attaque à mon honneur,
Et qui preſqu'à vos yeux m'a ſi fort outragée,
Que je mourrai d'ennui ſi je n'en ſuis vengée.

LE DUC.

De quelque rang qu'il ſoit, Madame, il doit mourir.
Nommez-moi donc ce traître, & je le fais périr.

CASSANDRE.

Je n'attendois pas moins de ce noble courage,
Qui mieux que la fortune eut la gloire en partage;
Et qui d'un eſprit ferme, adroit & vigilant,
A ſi bien ſoutenu mon État chancelant.

Je me dois ſouvenir tout le temps de ma vie
De la fidelle ardeur dont vous m'avez ſervie.
Ce que j'ai de ſujets ſont autant de témoins,
Que ſi mon ſort eſt doux, il eſt doux par vos ſoins:
Et de ce ſentiment mon ame eſt poſſédée,
Quand de mes premiers ans je retrace l'idée.
Ah! ſi cette innocence en mon cœur eût duré,
Le dangereux tyran qui s'en eſt emparé,
Ne me forceroit pas, toute honte bannie,
A chercher votre appui contre ſa tyrannie.
Vous n'ignorez pas, Duc, qu'avec moi vos enfants
Se trouvant élevés dès leurs plus jeunes ans,
Sitôt que j'eus connu leur merveilleuſe enfance,
Ce que je ne ſouffrois que par accoutumance,
Je l'aimai par raiſon, & l'aimai tendrement.
Je croyois les aimer tous deux également,
Mais inſenſiblement, ſans ceſſer de me plaire,
La ſœur vint à céder au mérite du frere.
Cet enfant agréable, à toute heure à mes yeux,
Prompt, zélé, complaiſant, ardent, officieux,
Si du moindre ſouci j'avois l'ame preſſée,
Prévenoit mes déſirs, devinoit ma penſée,
Ne cherchoit qu'à me plaire: & certes, ſes reſpects
Ne pouvoient en cet âge encor m'être ſuſpects.
Comme à me bien ſervir il mit tout ſon étude,
Et que j'avois tourné ſes ſoins en habitude,
Je ne m'apperçus pas qu'à ſes regards preſſants,
Qui lors me paroiſſoient tous purs, tous innocents,
Il mêlât des ſoupirs, dont l'ardeur continue

En un âge plus mûr enfin me fût connue.
Dirai-je sans rougir, qu'au feu qui s'alluma,
Comme à ceux qui brilloient, mon cœur s'accoutuma;
Et que je répondis à cette ardente flamme,
Sans prévoir les malheurs qui menaçoient mon ame?
Oui, j'aimai cet ingrat, & l'aimai jusqu'au point
De lui donner un cœur qu'il ne demandoit point.
Croyant que son mérite égaloit ma naissance,
Je l'ai fait maître enfin de toute ma puissance,
Je l'ai fait triompher des rois qui m'adoroient,
Et qui mieux qu'à mon sceptre à ce cœur aspiroient.
Oui, Duc, ce choix fatal, dont on m'a tant pressée,
Pour qui toute l'Espagne étoit intéressée,
N'a regardé qu'Astolse, au mépris de ces rois,
Et je ne pouvois faire un plus indigne choix.
Admirez le caprice & l'humeur de ce traître;
Dès que de ma fortune il s'est senti le maître,
Dès qu'il m'a vu soumise, & qu'aux yeux de sa sœur,
Il s'est vu de mon ame absolu possesseur,
Oubliant cette amour si parfaite & si tendre,
Avec un fier mépris que je n'ai pu comprendre,
Le perfide en bizarre est sorti de ce lieu,
Et m'a dit, sans m'entendre, un éternel adieu.

LE DUC *à part.*

O dieux! il l'a revue, & contre ma défense.

CASSANDRE.

C'est contre cet ingrat que butte ma vengeance;

Quoiqu'il ſoit né de vous, cet enfant malheureux,
Vous m'en ferez juſtice, étant né généreux.
Vous avez juſqu'ici, depuis votre régence,
Tenu ſur mes ſujets une égale balance;
Le puiſſant & le foible, avec même équité,
Ont ſenti les effets de votre autorité:
Serois-je en mes États la ſeule miſérable,
A qui cette équité ne fût pas favorable?
Non, Duc, vous m'appuîrez, vous me tendrez les bras;
Votre fils eſt injuſte, & vous ne l'êtes pas.
Je ſais que la juſtice en cette conjoncture,
Se trouvera plus forte en vous que la nature;
Vous me ferez raiſon de ce perfide amant.
Pouvoit-il me traîter plus inhumainement?
Quoi! Duc, vous ſoupirez, & n'oſez me répondre?
Quoi! tout ce que j'ai dit ne ſert qu'à me confondre?
Ah, conſidérez mieux celle qui parle à vous!
C'eſt votre ſouveraine en pleurs à vos genoux,
Qui n'a recours qu'à vous, dans ſa peine infinie.
Ah, Duc! ſi vous laiſſez cette offenſe impunie,
J'aurai lieu de penſer, que tyran de mon ſort,
Vous voulez aujourd'hui profiter de ma mort,
Et de mon déſeſpoir, pour uſurper en traître
Un État déſolé, qui n'aura plus de maître.

LE DUC.

Si j'ai la bouche cloſe & les ſens interdits,
C'eſt par l'énormité du crime de mon fils.

L'action me paroît & si lâche & si noire,
Que d'un autre que vous j'aurois peine à le croire.
Quoi donc! l'ingrat vous fuit, il est méconnoissant
D'un honneur, dont l'éclat le rendoit si puissant?
En quelque part qu'il aille, il périra, Madame;
Quel lieu pourroit servir d'asile à cet infame?
Où fuira-t-il, le traître? Est-il prince étranger,
Qui n'embrasse avec soin l'honneur de vous venger?
S'il paroît à mes yeux, Princesse, je vous jure
Que ma main dans son sang lavera cette injure;
Sa mort est résolue, oui, cette propre main,
De cent coups de poignard lui percera le sein.

CASSANDRE.

Je ne veux point sa mort, vous êtes trop sévere,
Comme je suis amante, enfin vous êtes pere;
Ce seroit bien assez, s'il me faisoit sentir
De son ingratitude un léger repentir.
Qu'il vienne en suppliant, sa faute est pardonnée;
Qu'il demande sa grace, elle est entérinée.
A ce sanglant affront qu'on a fait à mon rang,
Eussiez-vous, dites-moi, reconnu votre sang?
Eussiez-vous jamais cru qu'une amitié si rare,
Eût pu trouver un cœur si dur & si barbare?
Que celui que j'avois jusqu'au trône élevé.....

LE DUC.

Ah, l'ingrat, le perfide!

SCENE VII.

CASSANDRE, LE DUC, D. LOPE.

D. LOPE.

ASTOLFE s'eſt trouvé ;
Madame.

CASSANDRE.

Aſtolfe ?

LE DUC.

O dieux !

CASSANDRE.

Qu'il approche, qu'il vienne ;
L'ingrat.

LE DUC *à part.*

Quelle diſgrace eſt pareille à la mienne !



SCENE VIII.

CASSANDRE, LE DUC, ASTOLFE.

CASSANDRE.

SA présence a d'abord dissipé mon courroux.

LE DUC *bas à Astolfe.*

Dissimulez, mon fils, ou vous nous perdez tous.

CASSANDRE *à part.*

Que son visage marque une horrible tristesse !

LE DUC.

Viens-çà, méchant, dis-moi, connois-tu ta princesse ?
Sais-tu ce qu'elle peut, & ce que tu lui dois,
Puisque nature, enfin, t'a soumis à ses loix ?

ASTOLFE.

De ce juste devoir perdant la connoissance,
Avecque ma raison j'oublîrois ma naissance.

LE DUC.

Étant né son sujet, tu ne peux ignorer
Qu'avecque tout respect tu la dois honorer ;
Mais sais-tu que tu dois à sa bonté suprême,
Plus qu'à sa qualité, s'il est vrai qu'elle t'aime,

Et

Et qu'elle ait dédaigné des princes & des rois,
Pour s'arrêter à toi par un indigne choix ?
Parle donc.

ASTOLFE.

Oui, Seigneur, je ſais toutes ces choſes.

LE DUC.

Cependant à ce choix on dit que tu t'oppoſes.
Dis, traître, à ſon vouloir ne t'es-tu pas ſoumis,
Et te ſouviens-tu pas de ce que tu promis ?
Veux-tu pas l'épouſer ?

ASTOLFE.

S'il eſt en ma puiſſance,
J'ai les mêmes reſpects, la même obéiſſance;
De ce tréſor divin je ſerai poſſeſſeur,
Si vous me l'ordonnez.

LE DUC *bas à Aſtolfe.*

Quoi! méchant, de ta ſœur?

(*haut.*)

L'extravagance eſt grande, & je ne la puis taire,
Il dit qu'il ne le peut, & qu'il n'en veut rien faire.

CASSANDRE.

Quoi! l'inſenſé mépriſe & mon ſceptre & ma foi?
Ah! c'eſt trop en ſouffrir! A moi, Gardes, à moi!

Qu'on l'enferme en la tour, que le traître y périsse.

LE DUC.

Cet ordre rigoureux est tout plein de justice,
Madame. Hola !

SCENE IX.

CASSANDRE, LE DUC, ASTOLFE, D. LOPE.

D. LOPE.

SEIGNEUR ?

ASTOLFE.

Injuste effet d'amour !

LE DUC.

Saisissez-vous de lui, menez-le dans la tour,
Et nous en répondez.

D. LOPE.

Dieux ! cet ordre m'étonne.

LE DUC.

Faites ce qu'on vous dit, la princesse l'ordonne.

CASSANDRE.

Oui, oui, c'est par mon ordre, assurez-vous de lui.

D. LOPE.

Rendez-moi votre épée.

CASSANDRE *à part.*

Ah ! j'en mourrai d'ennui.

ASTOLFE.

Prenez-la.

D. LOPE.

Suivez-moi.

ASTOLFE.

J'obéis ſans murmure ;

(*Au Duc.*)

Cette rigueur, mon pere, offenſe la nature ;
Si je n'ai point failli, dieux ! par quelle raiſon ?....

LE DUC *bas à Aſtolfe.*

Marche, ton ſeul ſalut conſiſte en ta priſon.

ASTOLFE.

Suivons avec reſpect l'ordre de ma princeſſe.

CASSANDRE.

Cette ſoumiſſion rappelle ma tendreſſe ;
Que j'ai peine à ſouffrir cette extrême rigueur !
En lui faiſant outrage, on m'arrache le cœur.
Hola ! Ramenez-moi cette ame criminelle ;
Je le veux voir à part, ce méchant, ce rebelle,

Je veux l'interroger ; car je n'ai pas compris
D'où peut naître pour moi cet injuste mépris.

LE DUC *à part.*

Grands dieux ! Qu'entends-je ici, puis-je éviter ma perte,
Si par sa bouche enfin la chose est découverte ?

CASSANDRE.

Approchez, malheureux, parlez, volage amant
Qui feigniez autrefois d'aimer si constamment.
Quel plaisir avez-vous de m'avoir offensée ?

ASTOLFE.

J'aimerois mieux mourir, qu'en avoir la pensée.

CASSANDRE.

Ingrat, s'il est ainsi, pourquoi refusez-vous
De partager mon sceptre, & d'être mon époux ?

ASTOLFE.

Refuser un tel bien, le mépriser, Madame !
Ah ! sauvez mon honneur de cet injuste blâme !

CASSANDRE.

Pourquoi donc me quitter ? à quoi bon ces adieux ?
Pourquoi si brusquement sortir en furieux ?
Car enfin, malheureux, vous m'avez délaissée ;
Croyez-vous l'avoir fait sans m'avoir offensée ?

(*Astolfe jette un soupir.*)

D'où naît ce grand soupir ? reprenez vos esprits.

Astolfe, si l'on vient à savoir vos mépris,
Après tant de bienfaits, tant d'amour, tant d'estime;
Si l'on peut seulement soupçonner votre crime,
Votre mort est certaine: oui, vous êtes perdu.
Songez donc mieux, Astolfe, au respect qui m'est dû.
Quand bien vous oublîriez vos tendresses passées,
Ou que vous les auriez de votre ame effacées;
Je jure, (& vous verrez l'effet de mon serment,)
Si vous ne promettez, mais déterminément,
Que par vous, de mon choix la loi sera suivie
Avant la fin du jour, vous en perdrez la vie.

ASTOLFE.

Si mon pere y consent, de bon cœur je le veux;
Et plus ma douce gloire est d'accomplir vos vœux.

CASSANDRE.

Qui l'en peut empêcher?

ASTOLFE.

Sachez-le de sa bouche.
L'obstacle vient de lui; car pour ce qui me touche,
Je jure par l'éclat qui sort de vos beaux yeux,
Que j'ai plus de respect pour vous que pour les dieux:
Que je vous aime plus mille fois que ma vie,
Et que suivre vos loix est mon unique envie.

CASSANDRE.

Duc, que viens-je d'entendre, & qu'ai-je découvert?
Pour me jouer tous deux seriez-vous de concert?

D'où vous naît cette humeur, ou bizarre, ou jalouse ?
Il ne tient plus qu'à vous, dit-il, qu'il ne m'épouse.

LE DUC.

O dieux, le méchant homme ! ô l'esprit dangereux !
Il ne tiendroit qu'à moi ! l'as-tu dit, malheureux ?

(*bas.*)

Hé, songe à notre honneur, songe à ta conscience,
Et tâche d'oublier cette horrible alliance.

ASTOLFE *bas.*

Ce grand mal dans mon ame est trop enraciné,
Je n'en saurois sortir, je suis trop enchaîné.

LE DUC *haut.*

Voyez l'extravagance où l'emporte sa rage,
Il ne dit pas un mot qui ne tende à l'outrage.

CASSANDRE.

Ah ! nous le châtirons, cet insolent moqueur,
Qui déguise sa langue aussi bien que son cœur.
Découvrez, s'il se peut, d'où naît sa frénésie,
Et si quelqu'autre objet trouble sa fantaisie.

LE DUC.

Rappellez vos esprits, mon fils, songez à vous;
Et des dieux irrités évitez le courroux.

ASTOLFE *bas.*

Peuvent-ils condamner une ſi ſainte flamme ?

LE DUC *bas.*

Mais elle eſt votre ſœur, la voulez-vous pour femme ?

ASTOLFE *bas.*

Oui, puiſque de ce mal je ne ſaurois guérir :
Je voudrois l'épouſer, & puis après mourir.

LE DUC *bas à Aſtolfe.*

N'attends que la moitié d'un ſouhait ſi funeſte,
Démon inceſtueux, n'eſpere point le reſte.

(*à Caſſandre.*)

Preſſé ſur cet hymen, l'ingrat m'a répondu
Qu'il aime mieux mourir.

CASSANDRE.

Je l'ai bien entendu.
Mourir ? Ah ! c'eſt un ſonge, & je ne le puis croire
Quoi ! préférer la mort à ton bien, à ta gloire,
Méchant ! Quoi ! je te ſuis un objet odieux ?
Qu'on l'enleve d'ici, qu'on l'ôte de mes yeux,
Qu'on l'entraîne en priſon, cet objet de ma haine,
Qui croit impunément braver ſa ſouveraine.
Gardes, qu'on s'en ſaiſiſſe.

ASTOLFE.

Ah ! dure extrémité !

LE DUC.

Monstre d'ingratitude, & d'infidélité.

ASTOLFE.

Hélas! vous savez bien, mon pere.

LE DUC.

Quoi, barbare?

ASTOLFE.

Souffrez que je lui parle avant qu'on m'en sépare...

LE DUC.

Non, non, tu ne ferois qu'augmenter ses douleurs.
Vîte, emmenez ce traître, auteur de nos malheurs.
Gardes, ne souffrez pas qu'il parle davantage.

CASSANDRE.

Duc, vous me répondrez de cet esprit volage.
Il a voulu la mort, mais j'en aurai le choix;
J'entends qu'il soit jugé dans la rigueur des loix.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, BÉRALDE.

CASSANDRE.

Vous m'étonnez, Béralde, Aſtolfe oſe m'écrire?

BÉRALDE.

Pour ſe juſtifier.

CASSANDRE.

Et que peut-il me dire?

BÉRALDE.

En ouvrant ce paquet qu'il vient de me donner,
Vous ne le pouvez plus de crime ſoupçonner:
» Va, m'a dit en pleurant ce captif miſérable,
» Va trouver ma princeſſe, elle me croit coupable;
» Mais ouvrant ces billets, & jetant l'œil deſſus,
» Dis-lui que dans ſon cœur je ne le ferai plus.
» Pour la derniere fois, je prends cette licence,
» Et je n'y ſuis forcé que par mon innocence. »

CASSANDRE.

Quelle innocence ! ô dieux! Hé bien, voyons que c'est;
Et si j'ai mal jugé, révoquons notre arrêt.
Mais je vois deux billets écrits à la princesse.
Je crois que c'est à moi que ce premier s'adresse.
Lisons. Vous, cependant, allez, mais promptement,
Me chercher Isabelle en son appartement.

SCENE II.

CASSANDRE seule, *lit.*

LETTRE d'Astolfe à la princesse.

Si devant que me condamner
Vous lisez cet écrit, qui me vient de mon pere,
Madame, vous aurez quelque peine à le faire,
Et vous me pourrez pardonner.
Sa juste violence a borné mes souhaits.
Je parts, pour éviter le blâme,
Et sors de vos États pour n'y rentrer jamais;
Jugez de la douleur que doit souffrir mon ame.

Ce sens est bien obscur: ouvrons l'autre, voyons
S'il n'éclaircira point ce que nous ignorons.

LETTRE du duc de Cardonne à Astolfe.

Quand j'ai souffert, mon fils, qu'on vous fit violence,
Je me la faisois plus qu'à vous,

Et contre votre résistance,
Je n'ai montré qu'un feint courroux.
Recevez cette clef d'une porte secrete,
Que vous verrez dans le pied de la Tour :
Dérobez-vous avant le jour,
Et dans Paris cherchez votre retraite.
Votre sœur trop facile à vous donner sa foi,
Doit gêner votre esprit d'une peine terrible ;
Ce crime noir, m'est bien sensible,
Quoiqu'il ne soit su que de moi.
Fuyez, mon fils ; & s'il vous est possible,
Oubliez un amour horrible,
Que je regarde avec effroi.

Dans un gouffre nouveau cette lettre me plonge,
Ai-je lu, justes dieux ! ou si j'ai fait un songe ?
Ah ! si j'ai vu l'horreur dont je me sens frémir,
D'un sommeil éternel puissé-je ici dormir !
Mais d'un sens plus rassis, relisons cette lettre.

(*Elle relit tout bas la lettre.*)

O ciel, tu vois son crime, & tu l'as pu permettre !
De ton foudre vengeur, fait-il si peu de cas ?
Il gronde sur ce monstre, & ne l'écrase pas.
Ciel tu le laisses vivre ! & ta vaine tempête
Se perd sur des rochers, pour épargner sa tête.

(*Elle lit tout haut.*)

Votre sœur trop facile à vous donner sa foi,
Doit gêner votre esprit d'une peine terrible :

Fuyez, mon fils, & s'il vous est possible,
Évitez un amour horrible,
Que je regarde avec effroi.

La chose est trop visible, il a séduit sa sœur:
Pour elle il m'abandonne, il en est possesseur.
A sa seule princesse il n'a pas fait injure,
Ce monstre avec l'amour outrage la nature:
Il étale son crime, il me le fait sentir,
Et croit en être quitte avec un repentir.
Mais je la vois venir, cette impudique femme,
Qui m'a volé le cœur de cet amant infâme.
Avez-vous bien le front de paroître en ces lieux?
Otez-vous, misérable, ôtez-vous de mes yeux.

SCENE III.

CASSANDRE, ISABELLE.

ISABELLE *à part.*

JE ne puis, sans pleurer, la voir ainsi troublée:
Je souffre les douleurs dont elle est accablée:
Et je serois sans cœur, l'aimant si tendrement,
De ne témoigner pas ce grand ressentiment.

CASSANDRE *à part.*

Ah! je vois de ces pleurs la source criminelle,
(*A Isabelle.*)
Sa douleur la convainc. Vous pleurez, Isabelle?

Mais vous blâmez en vain les aſtres rigoureux.
Enfin il eſt parti, ce frere malheureux.

ISABELLE.

Il eſt parti, Madame ? Ah ! l'infâme, le traître !

CASSANDRE.

Et ces emportements que vous faites paroître,
Ces larmes, ces ſoupirs, ce viſage interdit,
Ne confirment que trop ce qu'on m'a déjà dit.
Ce diſcours, Iſabelle, eſt facile à comprendre,
Mais vous feindrez encor de ne le pas entendre,
Sans donner avec art le change à vos douleurs,
Pleurez votre diſgrace, & vos propres malheurs,
Plus que l'éloignement de ce frere barbare.

ISABELLE.

Que dit-elle ? Grands dieux ! ſon jugement s'égare ;
D'où vient que ſon venin rejaillit juſqu'à nous ?
Qu'eſt-ceci, ma princeſſe ? où vous emportez-vous ?
Devez-vous juſqu'à moi porter votre colere ?

CASSANDRE.

Connoiſſez cette lettre.

ISABELLE.

Elle eſt du duc mon pere.

CASSANDRE.

Liſez-la, malheureuſe, & voyez ſi j'ai tort
De déteſter l'horreur d'un ſi funeſte ſort.

ISABELLE *lit.*

Votre sœur trop facile à vous donner sa foi,
Doit gêner votre esprit d'une peine terrible :
Ce crime noir m'est bien sensible,
Quoiqu'il ne soit su que de moi.

Plus je lis cette lettre, & moins je sais comprendre
Quel est le sens caché que vous croyez entendre.

SCENE IV.

CASSANDRE, LE DUC, ISABELLE.

CASSANDRE *bas.*

DE ce grand coup de foudre elle a l'esprit frappé.

LE DUC.

Je viens vous avertir qu'Astolfe est échappé.
Commandez promptement qu'on coure après ce traître,
J'en suis fort innocent ; pour le faire connoître,
Je consens qu'on l'amene en ce lieu, vif ou mort,
Qu'il meure s'il résiste & fait le moindre effort.

CASSANDRE.

Duc, il n'est pas besoin qu'on prenne tant de peine,
Ordonnez qu'on le sauve, & non pas qu'on l'amene :

Connoiſſez cette lettre, elle eſt de votre main.
Vous avez ignoré ſa fuite & ſon deſſein,
Vous n'y trempez en rien; l'oſez-vous dire encore?

LE DUC.

Puiſqu'enfin vous ſavez ſon crime que j'abhore,
Puiſque vous connoiſſez ſon malheur & le mien,
Madame, il ne faut plus qu'on vous déguiſe rien:
De cette fuite, donc, ne ſoyez point troublée.
Vous avez tout ſujet d'en être conſolée.

CASSANDRE.

Conſolez votre fille; après un tel malheur,
C'eſt elle qui doit ſeule en mourir de douleur.

ISABELLE.

Qu'entens-je ici? grands dieux! on s'emporte, on m'outrage.
Ah, Seigneur! hâtez-vous de calmer cet orage,
Expliquez votre lettre, & la tirez d'erreur;
Ce fol emportement me fait frémir d'horreur.

LE DUC.

Je n'ai rien déguiſé, ma lettre eſt véritable.

ISABELLE.

Quoi! d'un crime ſi noir vous me croiriez coupable?

LE DUC.

Caſſandre eſt ſeule à plaindre, & ſon ſort rigoureux
Déshonore avec elle un pere malheureux;

Puiſque la vérité ne ſe ſauroit plus taire,
Sachez qu'elle eſt ma fille, & qu'Aſtolfe eſt ſon frere.

CASSANDRE.

Moi, je ſuis votre fille!

LE DUC.

Oui, j'en jure les dieux.

CASSANDRE.

Croyez-vous qu'il en ſoit? Eſprit pernicieux!
Dans une fauſſeté l'on vient de vous ſurprendre,
Impoſteur? qu'eſt-ce encor qu'on me veut faire entendre,
Moi, je ſuis votre fille?

LE DUC.

Oui, Madame, écoutez
Un récit ſurprenant, mais plein de vérités.
Oui, vous êtes ma fille, encor je vous le jure.

CASSANDRE.

Juriez-vous pas n'aguere, eſprit fourbe & parjure,
Qu'Aſtolfe de la tour ſans vous étoit ſorti?
Et j'avois votre écrit, qui vous a démenti.
Vous m'oſez ſoutenir après qu'il eſt mon frere!
Mon cœur qui vous dément, m'aſſure du contraire.
Il eſt grand, il eſt ferme, il eſt noble, il eſt franc,
Aſtolfe eſt fourbe & lâche, il n'eſt point de mon ſang;
Et je ſens malgré vous que j'ai toutes les marques
Que la nature imprime en l'ame des monarques.

LE

LE DUC.

Ne vous emportez pas, Madame ; examinez
D'un esprit plus rassis ce que vous condamnez ;
Si ce que je vous dis étoit une imposture,
Il faudroit avant moi condamner la nature.
Ce que j'ôte à mon fils prouve assez clairement...

CASSANDRE.

Qui donc m'ôte le sceptre ?

LE DUC.

Isabelle.

CASSANDRE.

Et comment ?

LE DUC.

Quand elle vint au monde, elle y vint languissante ;
Et la frayeur qu'on eut, en la voyant mourante,
Faisant parmi les grands un dangereux éclat,
Fit qu'on vous supposa pour le bien de l'État.
Avec plus de santé même jour étant née,
Par dom Bernard & moi vous fûtes promenée
Au camp parmi nos chefs, qui déjà révoltés
Cherchoient sur cette mort parti de tous côtés :
Ainsi l'on fut contraint, après la mort du prince,
D'abandonner son sang pour sauver sa province.
La princesse guérit, mais on n'osa toucher
A ce change fatal qu'on me va reprocher :

Non pas pour l'avoir fait lorsqu'il fut nécessaire,
Mais pour avoir depuis manqué de le défaire.
En laissant à ma fille un injuste pouvoir,
J'ai trahi mon honneur, j'ai trahi mon devoir;
J'ai trahi ma princesse, & j'ai trahi l'empire.
Aussi, triste & confus, chez moi je me retire,
Et n'ai plus en ce lieu de conseils à donner,
Qu'on pourroit d'injustice encore soupçonner.

CASSANDRE.

Ce grand coup me surprend, mais plus qu'il ne m'étonne:
Je devois perdre ensemble Astolfe & la couronne!
Destins qui vous plaisez à me persécuter,
Nous saurons, sans foiblesse, & sans nous emporter,
Souffrir votre colere, & braver votre haine.
Malgré vous sur mes sens je serai souveraine,
Et je vous confondrai par cette fermeté,
De m'avoir fait un trône & me l'avoir ôté.

ISABELLE.

Quand vous le céderiez; après ce témoignage,
Madame, malgré vous, nous vous rendrons hommage.

CASSANDRE.

Non, non, il faut céder aux loix que nous suivons;
Il faut rendre justice à qui nous la devons.
Le duc nous a dit vrai, déjà je m'en console,
Mon malheur me le prouve autant que sa parole.
Auroit-il refusé qu'un fils qu'il aime tant,
Reçût avec mon cœur, un honneur éclatant?

Dans cette ambition qu'on voit qui le transporte,
La nature en son cœur eût été la plus forte.
Il m'a laissé régner tant que son attentat,
Et son ambition n'ont blessé que l'État :
Mais il n'a pu laisser durer cette imposture,
Au moment qu'il a vu qu'on blessoit la nature.
Quoiqu'il aimât sa gloire & son autorité,
Par l'horreur de l'inceste il s'est épouvanté.
Sa retraite fait voir, fuyant le diadême,
Qu'il aime la justice, encor plus qu'il ne s'aime ;
Que la piété borne un cœur ambitieux,
Et que qui ne craint rien, craint quelquefois les dieux.
Faites dans ce palais assembler la noblesse ;
Mon pere, il faut céder, voici notre princesse ;
Il faut la replacer dans ce trône usurpé,
Que trop injustement nous avons occupé.

LE DUC.

Je vais vous obéir.



SCENE V.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

DANS cette obéiſſance,
Vous allez voir finir mon regne & ma puiſſance ;
Et vous verrez, Princeſſe, en vous la remettant,
Et mépriſant du ſort le caprice inconſtant,
Dans ma ſainte retraite où ma gloire ſe fonde,
Combien je la préfere à la gloire du monde.

ISABELLE.

Conſervez-vous, Madame, en l'état glorieux
Que vous m'abandonnez contre le gré des dieux :
Pour un ſi grand éclat, je ne me ſens pas née.
Connoiſſez vos vertus qui vous ont couronnée
Plus que votre fortune, & vous font mériter
Ce haut degré de gloire où je n'oſe monter.
Toute la Catalogne en eſt déjà charmée,
Puiſqu'à vos douces loix elle eſt accoutumée,
Ne déſeſpérez pas des ſujets bienheureux,
Qui ſont ſi juſtement de leurs fers amoureux.
Quand vous embraſſeriez cette ſainte retraite,
Je vous y voudrois ſuivre encor comme ſujette :

Vous ne pouvez quitter l'État ſans le trahir,
Ni me faire régner, ſans me faire haïr.

CASSANDRE.

Prenez des ſentiments, généreuſe Iſabelle,
Plus dignes de la gloire où le ciel vous appelle;
En vous cédant l'État, je ne vous cede rien,
C'eſt reſtitution, je vous rends votre bien :
Mais vous cédant Aſtolfe, il faut que je confeſſe
Que je vous cede tout : excuſez ma foibleſſe;
Je ne puis me défaire encor du ſentiment
Qu'inſpiroit dans mon cœur un ſi parfait amant;
Il le fut dès l'enfance, & ne le conſidere
Que depuis un moment en qualité de frere.

ISABELLE.

Je renonce à ce bien que vous me préſentez,
Et m'arrête, Madame, où vous vous arrêtez.
Enfin, vous connoiſſez qu'Aſtolfe eſt votre frere,
Mais je l'ai cru le mien, & ne puis me défaire
De certains mouvements qui viennent malgré moi
M'effrayer de l'horreur que j'aurois de ſa foi.

CASSANDRE.

Ce ſcrupule eſt bien juſte, & s'il gêne votre ame,
Moncade eſt votre amant, bornez-vous à ſa flamme;
Enfin vous êtes libre, & vous pouvez choiſir
Celui qui charmera le plus votre déſir.
Pour notre ſouveraine on va vous reconnoître :
C'eſt à vous maintenant à nous donner un maître,

Et quand vous choisirez ce bienheureux époux,
Je ferai la premiere à fléchir les genoux.
On fait dans le palais assembler la noblesse,
Rentrons. Non, non, passez, vous êtes ma princesse.

(*Isabelle lui présente la porte.*)

SCENE VI.

CASSANDRE, ISABELLE, BÉRALDE.

BÉRALDE.

JE viens vous avertir qu'Astolfe est de retour,
Que dom Bernard est libre, & le ramene en cour;
Malgré lui.

CASSANDRE.

Dom Bernard? L'a-t-il pu reconnoître?

BÉRALDE.

Il m'a plutôt connu qu'il n'a connu mon maître.

CASSANDRE.

Bernard depuis quinze ans détenu?....

BÉRALDE.

Les voici.

CASSANDRE.

Où s'est fait leur rencontre?

BÉRALDE.

A mille pas d'ici.
Voyant quel désespoir l'emportoit vers la France,
Il l'a fait revenir avecque diligence.
J'en ai fait avertir le duc secretement,
Et suis vers votre altesse accouru promptement.

CASSANDRE *en rentrant.*

Hé bien, nous les verrons avecque la noblesse.
(*bas.*)
Pourrai-je bien le voir, sans montrer ma foiblesse?

SCENE VII.

D. BERNARD, ASTOLFE.

ASTOLFE.

POURQUOI me ramener malgré moi dans ces lieux?

D. BERNARD.

Nous allons contenter votre esprit curieux;
Je vais vous détromper, Astolfe, & vous surprendre.
Mais je le dis encor, si le duc & Cassandre
Ne prennent, comme vous, part à cet entretien,
Vous me pressez en vain, je ne vous dirai rien.

SCENE VIII.

LE DUC, ASTOLFE, D. BERNARD, BÉRALDE.

LE DUC.

QUOI, mon fils de retour!

BÉRALDE.

La chose eſt très-certaine.

LE DUC.

Et le vrai dom Bernard, malgré lui le ramene?
Captif depuis quinze ans, il revient en ces lieux?

BÉRALDE.

Oui, Seigneur, les voici.

LE DUC.

Quel bonheur, juſtes dieux!
Ne ſuis-je point déçu par une fauſſe joie?
Eſt-il vrai, cher ami, qu'encor je vous revoie?
Embraſſez-moi, mon fils; vous venez à propos
Pour rendre à nos eſprits le calme & le repos.

ASTOLFE *à part.*

Et pour combler le mien d'ennuis & de diſgrace.

LE DUC.

Toute notre nobleſſe eſt déjà dans la place ;
Et je crois, dom Bernard, que vous ne ſavez pas
Pourquoi nous aſſemblons ici tous nos États.

D. BERNARD.

Aſtolfe en revenant m'en a dit quelque choſe,
Et je ſais ſon chagrin, dont il m'a dit la cauſe.

SCENE IX.

CASSANDRE *tenant Iſabelle par la main;* ISABELLE, ASTOLFE, LE DUC, DOM BERNARD, BÉRALDE.

ASTOLFE *à part.*

VOICI Caſſandre, ô dieux ! le puis-je encor revoir,
Cet objet de ma rage & de mon déſeſpoir,
Cette ſœur que j'adore ?

CASSANDRE *bas.*

Ah ! tout le cœur me tremble.
Puis-je bien voir mon frere, & mon amant enſemble ?
Ainſi que notre cœur, détournons-en les yeux,
Forçons un mouvement qui bleſſeroit les dieux.

(*au Duc.*)

Hé bien, mon pere, enfin ſont-ils prêts à paroître,
Ces États aſſemblés pour recevoir un maître,

Et pour voir couronner plus ſolemnellement
Celle à qui cet État appartient juſtement ?

LE DUC.

Oui, Madame, au palais ils viennent tous ſe rendre.

CASSANDRE.

Ils vont voir ma juſtice, elle les va ſurprendre ;
Et je me réjouis de voir que dom Bernard
Chez nous ſe trouve libre, afin d'y prendre part.
Sortez de mon eſprit, vanités paſſageres,
Trônes, ſceptres, grandeurs, vous m'êtes des chimeres;
Je ne vous connois plus, foibleſſes des mortels,
Et je n'aſpire plus qu'à l'honneur des autels.
De ce faix dangereux j'avois l'ame accablée.

D. BERNARD.

Avant que la nobleſſe ici ſoit aſſemblée,
Madame, & qu'on s'explique en préſence de tous,
J'oſe vous demander audience entre nous.

CASSANDRE.

Ce n'eſt plus, dom Bernard, à moi qu'on la demande ;
Et voici maintenant celle qui vous commande :
Je m'en vais lui remettre & ſceptre & dignité.

D. BERNARD.

Maintenez-vous, Madame, en votre autorité :
Ne plaiſe aux juſtes dieux qu'elle vous ſoit ravie,
Ni qu'on perde l'éclat d'une ſi belle vie :
A vous ſeule appartient de régner juſtement,
Le duc vous croit ſa fille, & le croit vainement.

LE DUC.

Dieux ! que me dites-vous ?

BERNARD.

Une vérité pure,
Et quand vous aurez mieux consulté la nature,
Et goûté mes raisons, vous le sentirez bien.

CASSANDRE.

Astolfe, en ce cas-là, ne me seroit donc rien ?

D. BERNARD.

Non, Madame : écoutez, s'il vous plaît, une histoire
Qui vous surprendra tous.

LE DUC.

Quel moyen de vous croire ?
Dites-moi, dom Bernard, ne m'aidates-vous pas
A supposer l'enfant qui finit vos débats ?

D. BERNARD.

Oui, Duc, j'y consentis, le mal de la princesse
Mettant l'État en proie, oui, je vous le confesse.
Mais vous vous souviendrez, quand pour la garantir
De l'air contagieux, j'eus ordre de partir
Du camp, avec l'enfant que nous mimes au trône,
Je menai la malade encore à Barcelone.
Quand je la vis guérie, & vous toujours absent,
Dans son rang je remis cet enfant innocent,

Jugeant qu'on ne pourroit discerner ni connoître,
Au retour, deux enfants qui ne faisoient que naître.
Les nourrices & moi, fimes secretement
Un juste coup d'État, faisant ce changement :
Car on n'eût pu laisser dans le trône, sans crime,
Celle qui n'en fut pas maîtresse légitime.
Vous revintes enfin, & ne manquates point,
Me faisant confidence encore sur ce point,
Et croyant que Cassandre encor fût votre fille,
De me parler toujours d'intérêts de famille ;
Car vous m'avez promis, avant votre retour,
Qu'Astolfe épouseroit ma fille quelque jour.
Croyant qu'on m'abusoit avec cet artifice,
Et que l'ambition causoit cette injustice,
Qui vous faisoit sortir des bornes du devoir,
J'entretins votre erreur, craignant votre pouvoir.

LE DUC.

Vous me faites vous-même une injustice étrange ;
Vous savez qu'on n'osa toucher à cet échange,
Voyant tant de mutins & tant de mécontents.

D. BERNARD.

Ce furent vos raisons, & qu'il n'étoit pas temps.
Enfin, quoi qu'il en soit, je n'osai vous rien dire,
Et vous laissai flatter des douceurs de l'empire ;
Quand dans ce grand traité qu'on commit à ma foi,
Le roi de Portugal ne demandant que moi,
Le conseil m'engagea dans ce cruel voyage
Qui m'a coûté quinze ans de peine & d'esclavage.

Car je fus pris fur mer & mené dans Tunis,
Où l'on m'a fait fouffrir des tourments infinis;
Tant que le nouveau roi, moins dur & plus avare,
Que feu fon pere Achmat qui me fut fi barbare,
Pour fes vaiffeaux qu'on prit, dont je fus le martyr,
A reçu ma rançon & m'a laiffé partir.

CASSANDRE.

Étant mon gouverneur, & craignant la régence
Du duc, dont vous voyez l'éclat & la puiffance,
Comment me laiffiez-vous fous fon autorité?

D. BERNARD.

Je n'avois rien à craindre en cette extrémité;
Car vous croyant fa fille, avec le diadême,
Il n'eût pu vous manquer, fans manquer à foi-même;
Sur cette confiance, enfin je m'embarquai;
Et comme je pouvois fur mer être attaqué,
Prévoyant que de plus en un fi long voyage
Je pouvois être pris, ou bien faire naufrage,
Duc, s'il vous en fouvient, je fis mon teftament,
Que je crus vous pouvoir laiffer confidemment.

LE DUC.

Il m'en fouvient fort bien, & j'ai votre caffette.

D. BERNARD.

Faites-la donc venir; vous ferez fatisfaite,
Madame, en la voyant, de ma fidélité:
Elle ne contient rien que cette vérité,

Qu'alors je n'osai dire ; & que je ne puis taire ;
Au lieu du testament que je feignis de faire.

LE DUC.

La justice du ciel visiblement paroît
Dans ce procédé franc, où je prends intérêt ;
Elle eût toujours paru, après votre voyage,
Si vous m'eussiez plutôt rendu ce témoignage :
Que j'en eusse eu de joie !

CASSANDRE.

Oublions le passé.
Sans condamner l'erreur où l'on vous a laissé ;
Vous avez dignement gouverné ma province ;
A votre sang illustre elle devoit un prince,
Au lieu d'une princesse : aussi veux-je donner
Mon sceptre à votre fils que l'on va couronner ;
Et puisque l'on n'a pu couronner Isabelle,
Je partage ma gloire & mon cœur avec elle,
Et lui donne Moncade.

ISABELLE.

Ah ! regne heureux & doux !

ASTOLFE.

O bonté sans exemple !



SCENE DERNIERE

CASSANDRE, LE DUC, D. BERNARD, ISABELLE, ASTOLFE, MONCADE.

MONCADE *à Cassandre.*

On n'attend plus que vous, Madame.

CASSANDRE.

Allons, Moncade, on vous a fait justice:
Car de Béralde enfin on a su l'artifice.
Isabelle avoit cru que vous pensiez à moi,
Mais elle est détrompée, & reçoit votre foi.

MONCADE *à Isabelle.*

Croirai-je ce miracle!

ISABELLE.

Oui, vous le devez croire.

MONCADE.

Aux douceurs de l'amour faisons céder la gloire,
S'il est vrai que nos vœux ne soient pas méprisés.

ISABELLE.

Béralde avant partir nous a désabusés;

Si mon pere y consent, que votre peine cesse.

LE DUC.

Je veux avec plaisir ce que veut ma princesse.

MONCADE.

Allons, puisque le ciel nous veut favoriser,
Et consoler dom Pedre & le désabuser.

ISABELLE.

S'il sent bien les douceurs que le ciel nous envoie,
Il noîra ses douleurs dans la publique joie.

CASSANDRE.

Puisque tous nos États enfin sont assemblés,
Allons rendre le calme à leurs esprits troublés.
Suivez-moi, hâtons-nous de leur donner un prince;
Et par ce digne choix rassurons la province.

Fin de la Cassandre de Boisrobert.

HISTOIRE



HISTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS,

POUR L'ANNÉE 1642.

LA *Mort de Pompée* eſt la ſeule piece à grand caractere, dont, cette année, la France s'honore. Tâchons de caractériſer un moment l'impuiſſance des rivaux de Corneille.

BLANCHE DE BOURBON monte la premiere ſur la ſcene ; cette princeſſe, qui aime le roi de Caſtille ſon époux, a le chagrin de ſe voir préférer par une Marie de Padille, encore n'eſt-ce point par ſes charmes ni par les graces de ſon eſprit, que cette rivale captive le cœur du monarque ; c'eſt (qui le

croiroit dans un ſiecle de lumieres !) par ſes ſortileges. Heureuſement la Médée Eſpagnole ne triomphe pas comme la Médée Grecque ; on rend ſes enchantements inutiles, elle ſe tue, & Blanche recouvre le cœur de ſon époux.

Cette abſurde tragédie eſt d'un nommé Regnault, qui oublia de la faire jouer à l'inquiſition.

Un Duteil, inſipide traducteur de Suétone, donna enſuite, ſous des auſpices auſſi peu favorables, ſa tragédie de L'INJUSTICE PUNIE : c'eſt le fameux ſujet de l'enlevement de Virginie par le décemvir Appius. La piece ne mérite aucune analyſe ; pour le ſtyle, on peut en juger par ces vers ridicules : le poëte les a mis dans la bouche d'Appius.

Si je condamne à tort une fille au ſervage,
C'eſt pour la trop aimer que je lui fais outrage :
Loin de lui commander, je lui veux obéir.
Tu me parles, vertu, je ne te puis ouir ;
Ton maintien ſérieux & ta face ridée,
Viennent à tout moment s'offrir à mon idée ;

Mais l'amour en riant dissipe ce respect,
Et bannit de mon cœur cet ennemi suspect.

On peut assimiler Saint-Germain, auteur du GRAND TIMOLÉON, avec Duteil, auteur de l'*Injustice punie*.

Venez, Pradon & Bonnecorse,
Écrivains de la même force.

Ce grand Timoléon est le fameux héros de Corinthe, qui assassina son frere pour rendre sa patrie libre. Ce sujet, mâle & digne du pinceau de Corneille, est dégradé par une épisode d'amour, dans la rapsodie dramatique de Saint-Germain.

C'est encore à regret que je tire de l'oubli une superfétation poëtique de Guérin du Bouscal, qui a pour titre, LE FILS DÉSAVOUÉ ou LE JUGEMENT DE THÉODORE. Le sujet de la piece est très-bizarre. Une dame Romaine refusoit de reconnoître son fils; Théodore n'ayant point de preuve légale, ordonne à cette marâtre de l'épouser.

L'idée de l'inceste effraie la Romaine, la voix de la nature se fait entendre, & le jeune homme est reconnu. Ce jugement fit appeller Théodore le Salomon de l'Italie.

Baro, voyant que les tragédies dont le sujet étoit tiré de l'histoire ne réussissoient pas, s'avisa de donner PARTHÉNIE, piece de son invention, où Alexandte le Grand exprime sa flamme en madrigaux, comme les Tyrcis de Fontenelle. Voici cependant un couplet de *Parthénie*, où il y a de grandes beautés. L'héroïne parle au vainqueur de Darius :

Sire, ce qu'aujourd'hui tu recherches de moi,
Est digne d'un tyran, mais indigne d'un roi ;
Que ces lâches beautés devant toi prostituent
Leurs appas avilis qui charment, mais qui tuent ;
Qu'elles t'accordent tout, de crainte de périr :
Elles savent flatter, & moi je sais mourir.
Use plus sagement des faveurs de Bellone ;
N'aguere je portois le sceptre & la couronne ;
Et bien que désormais ces marques de grandeur
Ne soient plus dans mes mains, elles sont dans mon cœur.
C'est là que méprisant les coups & la fortune,
Et le fâcheux succès d'une guerre importune,

Malgré ma servitude, & malgré tes projets,
Ma vertu trouve encore un sceptre & des sujets.

Ce couplet, il faut l'avouer, est digne de Corneille dans sa force. Le vers sur-tout,

Elles savent flatter, & moi je sais mourir,

vaut seul une tragédie.

L'oreille de l'homme de goût, accoutumée à l'harmonie, passe difficilement des bons vers à la prose. Voilà pourquoi le THOMAS MORUS de la Serre, qu'on joua après *Parthénie*, quoique glorieux du succès de la représentation, ne put obtenir le succès de l'estime que donne le sang-froid du cabinet. Cette tragédie en prose est l'histoire des amours du roi d'Angleterre Henri VIII, pour Anne de Boulen : on y trouve quelques situations, mais point de connoissance du théatre, & encore moins du cœur humain.

Jean Puget de la Serre, conseiller d'État, & historiographe de Monsieur, frere de Louis XIII,

naquit à Toulouſe vers l'an 1600 : il fut le plus fécond des rapſodiſtes de ſon ſiecle, & un des modeles de ce ſtyle amphigourique, que Boileau appelloit plaiſamment du *galimatias double.* Il en fit même un jour l'aveu dans une conférence que tenoit dans Paris un pédant nommé Riche-Source. L'orateur ayant long-temps déraiſonné d'un ſtyle pompeux ſur l'éloquence ; la Serre, dans un moment d'enthouſiaſme, alla l'embraſſer, & lui dit : „ mon „ ami, depuis vingt ans que je compoſe, „ j'ai bien débité du galimatias ; mais tu „ viens d'en dire plus en une heure, que „ je n'en ai écrit pendant tout le cours de „ ma vie „.

Qui croiroit que cet homme, ſi naïf auprès de Riche-Source, fut le plus préſomptueux des hommes auprès du grand Corneille ? Voici comment on le fait parler dans le *Parnaſſe réformé.*

„ Mon *Thomas Morus* s'eſt acquis une „ réputation que toutes les autres pieces du

„ temps n'ont jamais eues. Le cardinal de „ Richelieu a pleuré à toutes les représentations (*a*), & la cour ne lui a pas été moins „ favorable que le ministre. Le Palais Royal „ étoit trop petit pour contenir la foule que „ la curiosité attiroit à cette tragédie, & „ quatre portiers furent tués, de compte fait, „ la premiere fois qu'on la joua. Voilà ce „ qui s'appelle de bonnes pieces! Un Corneille n'a point de preuves si concluantes „ de l'excellence des siennes, & quand ce „ poëte aura fait tuer cinq portiers en un „ seul jour, j'avouerai de bon cœur sa supériorité. „

La Serre a composé toutes ses tragédies en prose, mais Montfleury a fait l'honneur à la moins mauvaise de la traduire en vers; c'est *le Sac de Carthage*, qu'on trouve dans le recueil de ce poëte comédien, sous le nom de *la Mort d'Asdrubal.*

(*a*) Il ne pleuroit pas au *Cid* de Corneille.

La Serre mourut en 1665. Voici la liste de ses pieces.

PANDOSTE ou LA PRINCESSE MALHEUREUSE, divisée en deux journées, chacune de cinq actes.

THOMAS MORUS ou LE TRIOMPHE DE LA FOI ET DE LA CONSTANCE.

LE SAC DE CARTHAGE.

LE MARTYRE DE SAINTE CATHERINE.

CLIMENE ou LE TRIOMPHE DE LA VERTU.

THÉSÉE ou LE PRINCE RECONNU.

Les autres dramatiques qui concoururent avec Corneille, l'année de *la Mort de Pompée*, sont déjà connus par des succès éphémeres ou par des chutes. L'un est Chevreau qui donna une piece de son invention, sous le titre des VÉRITABLES FRERES RIVAUX, où un Pisimant dit à une Doralise :

Miracle de beauté, avant la fin du jour
Vous aurez fait mourir un miracle d'amour.

L'autre eſt la Calprenede, qui jetant toutes ſes tragédies dans le moule de ſes romans, fonde ſon PHALANTE ſur le ſacrifice étrange qu'un amant fait à ſon ami de ſa maîtreſſe.

L'abbé de Boiſrobert ajouta à cette liſte de pieces oubliées, ſon COURONNEMENT DE DARIUS, tragédie fondée ſur le double amour qu'inſpire au roi de Perſe & à ſon fils, la Grecque Aſpaſie; & Desfontaines ſon BÉLISAIRE, dont le ſujet ſera bientôt connu par la piece de Rotrou.

La derniere tragédie que je trouve dans les annales du théatre, à l'époque qui nous occupe, eſt L'ANDROMIRE de Scudéry; il y a dans cette piece, qui eſt de l'invention du poëte, un grand fracas d'événements; mais aucune convenance théâtrale. Jugurtha & Syphax n'ont aucun caractere décidé. L'héroïne eſt une comteſſe d'Eſcarbagnas, & ſes ſœurs de franches courtiſanes. Cependant l'auteur dit, dans ſa préface, que cette

Andromire, ſoit pour l'invention, ſoit pour le ſtyle, eſt le dernier effort de ſon eſprit. Il eſt vrai que le *dernier effort de l'eſprit* de Scudéry, n'eſt pas le dernier effort de l'eſprit humain.



LA MORT
DE POMPÉE,
TRAGÉDIE
DU GRAND CORNEILLE;
AVEC
LES COMMENTAIRES DE VOLTAIRE.



ACTEURS.

JULES-CÉSAR.

MARC-ANTOINE.

CORNÉLIE, Femme de Pompée.

LÉPIDE.

PTOLOMÉE, Roi d'Égypte.

CLÉOPATRE, Sœur de Ptolomée.

PHOTIN, Gouverneur du Roi d'Égypte.

ACHILLAS, Lieutenant-général des armées du Roi d'Égypte.

SEPTIME, Tribun Romain à la folde du Roi d'Égypte.

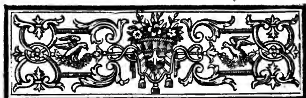
CHARMION, Dame d'honneur de la Reine.

ACHORÉE, Écuyer de la Reine.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'ÉGYPTIENS.

La scene est à Alexandrie, dans le palais royal de Ptolomée.



LA MORT DE POMPÉE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (a)

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

LE destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.

(a) Que devant Troye en flamme, Hécube désolée
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison decrire en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Boileau, *art poétique.*

Quand les dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ses fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et de leurs troncs pourris exhale dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
(a) Justifiant César a condamné Pompée;

A plus forte raison, un roi d'Égypte qui n'a point vu Pharsale, & à qui cette guerre est étrangère, ne doit point dire que les dieux étaient étonnés en se partageant, qu'ils n'osaient juger, & que la bataille a jugé pour eux. Dès qu'on reconnaît des dieux, on doit convenir qu'ils ont jugé par la bataille même. *Ces champs empestés, ces montagnes de morts qui se vengent, ces débordemens de parricides, ces troncs pourris* étaient notés par Boileau, comme un exemple d'enflure & de déclamation. Il fallait dire simplement,

Le destin se déclare; & le droit de l'épée
Justifiant César a condamné Pompée.

C'était parler en roi. Les vers ampoulés ne conviennent pas dans un conseil d'état. Il n'y a donc qu'à retrancher des vers sonores & inutiles, pour que la piéce commence noblement; car l'ampoulé n'est pas plus noble que convenable.

(a) *Justifiant César.* Il y avait dans la première édition, *justifie César & condamne Pompée.* On ne trouve guère dans toutes les piéces de Corneille, que cette seule faute contre les règles de notre versification.

Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laisse à la mémoire,
Des changements du sort une effroyable histoire.
Il fuit, lui qui toujours triomphant & vainqueur
Vit ses prospérités égaler son grand cœur;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
Et contre son beau-pere ayant besoin d'asiles,
(*b*) Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les Titans en trouverent les dieux:
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre;
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
(*a*) Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

(*a*) *Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux,*
Où contre les titans en trouvèrent les dieux.

Une déroute orgueilleuse, *qui cherche un asile*, ne présente ni une idée vraie, ni une idée nette. *Où les dieux en trouvèrent contre les titans*, est une idée qui pourrait être admise dans une ode, où le poëte se livre à l'enthousiasme; mais dans un conseil on parle sérieusement. De plus, Pompée serait ici le dieu, & César le titan; & si une comparaison poétique était une raison, c'en serait une en faveur de Pompée.

(*b*) *Pourra prêter l'épaule au monde chancelant*, est dans ce même genre de déclamation ampoulée. Lucain lui-même n'est pas tombé dans ce défaut. Observez que dans cette déclamation, *prêter l'épaule*, est du genre familier. Enfin, un climat qui *prête l'épaule*, forme une image trop incohérente. Comment l'auteur de *Cinna* put-il se livrer à un pareil phébus? c'est qu'il y eut de mauvais critiques, qui ne trouvèrent pas les beaux vers

Oui, Pompée avec lui porte le ſort du monde;
Et veut que notre Égypte en miracle féconde,
(a) Serve à ſa liberté de ſépulcre, ou d'appui,
Et releve ſa chute, ou trébuche ſous lui.
C'eſt de quoi, mes amis, nous avons à réſoudre.
Il apporte en ces lieux les palmes, ou la foudre:
S'il couronne le pere, il haſarde le fils;
Et nous l'ayant donnée, il expoſe Memphis.
Il faut, ou recevoir, ou hâter ſon ſupplice;
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice.
L'un me ſemble peu ſûr, l'autre peu généreux;
Et je crains d'être injuſte & d'être malheureux.
Quoi que je faſſe enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie;
C'eſt à vous de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel choix vos conſeils me doivent diſpoſer.
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
(b) D'achever de Céſar, ou troubler la victoire;

---

de *Cinna* aſſez relevés; c'eſt que de ſon tems on n'avait ni connaiſſance, ni goût; cela eſt ſi vrai, que Boileau fut le premier qui fit connaître combien ce commencement eſt défectueux.

(a) *Serve à ſa liberté de ſépulcre ou d'appui.* ***Appui*** n'eſt pas l'oppoſé de *ſépulcre*; mais c'eſt une très-légère faute.

(b) *D'achever de Céſar ou troubler la victoire.* On peut dire également ici *de troubler*, ou *troubler*, parce que le *de* répété eſt déſagréable. Mais *troubler* n'eſt pas le mot propre; une *victoire troublée* n'a pas un ſens déterminé, aſſez clair.

(*a*) Et jamais potentat n'a vu ſous le ſoleil
Matiere plus illuſtre agiter ſon conſeil.

PHOTIN.

(*b*) Sire, quand par le fer les choſes ſont vuidées,
La juſtice & le droit ſont de vaines idées;
Et qui veut être juſte (*c*) en de telles ſaiſons,
* *Balance le pouvoir & non pas les raiſons.*
Voyez donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue & ſa valeur trompée.

* *Metiri ſua regna decet, vireſque fateri.*

(*a*) Dans les éditions ſubſéquentes, il y a:

Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un ſi grand coup d'État.

L'uſage veut aujourd'hui que *délibérer* ſoit ſuivi de *ſur*; mais le *de* eſt auſſi permis. On délibéra du ſort de Jacques II dans le conſeil du prince d'Orange. Mais je crois que la règle eſt de pouvoir employer le *de*, quand on ſpécifie les intérêts dont on parle. On *délibère* aujourd'hui *de* la néceſſité, ou *ſur* la néceſſité d'envoyer des ſecours en Allemagne; on *délibère ſur* de grands intérêts, *ſur* des points importans.

(*b*) *Sire, quand par le fer les choſes ſont vuidées. Les choſes vuidées*, n'eſt pas du ſtyle noble. De plus, on vuide un procès, une querelle. On ne vuide pas une choſe.

(*c*) *En de telles ſaiſons* eſt pour la rime. *Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.* Il veut dire, *examine ce qu'il peut*, & non pas *ce qu'il doit*; mais il ne l'exprime pas. On ne balance point le pouvoir; cette expreſſion eſt impropre & obſcure, & c'eſt préciſément les raiſons politiques qu'on balance.

* *César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état,*
Il fuit & le reproche & les yeux du sénat,
(*a*) *Dont plus de la moitié piteusement étale*
Une indigne curée aux vautours de Pharsale.
Il fuit Rome perdue, (*b*) il fuit tous les Romains,
A qui par sa défaite il met les fers aux mains.
** *Il fuit le désespoir des peuples & des princes,*
Qui veut venger sur lui le sang de leurs provinces,
Leurs États & d'argent & d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs sceptres brisés.
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
(*c*) Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul étoit mis:

* *Nec soceri tantum arma fugit, fugit ora Senatûs,*
Cujus Thessalicas saturat pars magna volucres.

** *Et metuit gentes quas uno in sanguine mistas*
Deseruit, regesque timet quorum omnia mersit.

(*a*) *Dont plus de la moitié piteusement étale*
Une indigne curée aux vautours de Pharsale.
Piteusement, curée, expressions basses en poésie.

(*b*) *Rome perdue*, n'est pas le mot propre; on ne fuit pas ce qu'on a perdu.

(*c*) *Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.* Comment peut-on fuir l'univers écrasé? commenr & où fuir quand on est écrasé avec cet univers? cette métaphore n'est pas plus juste qu'un *climat qui prête l'épaule.*

Lui seul pouvoit pour soi, cédez alors qu'il tombe.
* *Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,*
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé (*a*),
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?
** *Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,*
A force d'être juste on est souvent coupable ;
*** *Et la fidélité qu'on garde imprudemment,*
Après un peu d'éclat traîne un long châtiment,
(*b*) Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux ne sont pas moins sensibles.
Sire, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
**** *Rangez-vous du parti des destins & des dieux ;*
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage (*c*),
***** *Puisqu'ils sont les heureux, adorez leur ouvrage ;*

* *Tu, Ptolomæe, potes Magni fulcire ruinam*
Sub qua Roma cadit ?
** *Jus & fas multos faciunt, Ptolomæe, nocentes.*
*** *Dat pœnas laudata fides, cum sustinet (inquit)*
Quos fortuna premit.
**** . . . . *Fatis accede Deisque.*
***** *Et cole felices, miseros fuge.*

(*a*) *Foudroyé. Un faix sous qui l'on se trouve foudroyé*, est encor une de ces figures fausses, une de ces images incohérentes qu'on ne peut admettre. Un faix ne foudroye pas.

(*b*) *Trouve un noble revers, dont les coups invincibles.* Ces termes ne paraîtront pas justes à ceux qui exigent la pureté du langage, & la justesse des figures. En effet, un coup n'est pas invincible, parce qu'un coup ne combat pas.

(*c*) Accuse-t-on les destins d'outrage ?

Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
(*a*) Pressé de toutes parts des coleres célestes,
Il en vient (*b*) dessus vous faire fondre les restes;
* *Et sa tête qu'à peine il a pu dérober,*
Toute prête de cheoir cherche avec qui tomber.
(*c*) Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime;
(*d*) Elle marque sa haine & non pas son estime;
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port (*e*);
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort?

* *Postquam nulla manet rerum fiducia, quærit*
Cum qua gente cadat.

(*a*) *Pressé de toutes parts des colères célestes. Colère* substantif, n'admet pas le pluriel.

(*b*) *Dessus vous* est une faute contre la langue, & *faire fondre* en est une contre l'harmonie. Et quelle expression que les *restes des colères!*

(*c*) *Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime, &c.* La retraite de Pompée peut-elle être représentée comme un crime & comme un effet de sa haine contre Ptolomée? est-ce ainsi que s'exprime un ministre d'État, n'est-ce point aller au-delà du but? tout le reste de ce morceau est d'une beauté achevée; & plus le fonds du discours est naturel & vrai, plus les exagérations emphatiques sont déplacées.

(*d*) *Elle marque sa haine & non pas son estime.* Cette exagération d'un ministre d'État est trop évidemment fausse. Est-ce une preuve de haine que de demander un asyle?

(*e*) *En venant prendre port,* expression trop triviale pour la tragédie.

* *Il devoit mieux remplir nos vœux & notre attente,*
Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :
(*a*) Il n'eût ici trouvé que joie & que festins ;
Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
** *J'en veux à sa disgrace, & non à sa personne.*
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête (*b*).
Laissez nommer sa mort un injuste attentat ;
La justice n'est pas une vertu d'État.
*** (*c*) *Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes*
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.

* . . . . *Votis tua fovimus arma.*
** *Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi,*
Non tibi, sed victo. Feriam tua viscera, Magne,
Malueram soceri.
*** *Sceptrorum vis tota perit, cum pendere justa*
Incipit.

(*a*) *Il n'eût ici trouvé que joie & que festins.* On pourrait encor dire que *joie & festins* ne sont pas l'expression convenable dans la bouche d'un ministre d'État. C'est ainsi qu'on parlerait de la réception d'une bourgeoise.

(*b*) On ne pare point une tempête.

(*c*) *Le choix des actions, ou mauvaises, ou bonnes ;*
Ne fait qu'anéantir le pouvoir des couronnes.

Ces deux vers obscurs & entortillés affaiblissent cette tirade. C'est d'ailleurs trop retourner, trop répéter la même chose.

(*a*) Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.
* *Quand on craint d'etre injuste, on a toujours à craindre;*
Et qui veut tout pouvoir, doit oser tout enfreindre,
(*b*) Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert;

* . . . . . *Semper metuet quem sæva pudebunt.*

(*a*) *Le droit des rois consiste à ne rien épargner.* Cette maxime horrible n'est point du tour convenable ici; il ne s'agit point du droit des rois contre d'autres rois, ni avec leurs sujets; il ne s'agit que de mériter la faveur de César. Ptolomée est lui-même une espèce de sujet, un vassal à qui on propose de flatter son maître par une action infame. Ainsi la derniere partie du discours de Photin péche contre la raison autant que contre la morale.

(*b*) *Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,*
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

C'est ce qu'on a dit quelquefois des ministres; mais ils ne parlent jamais ainsi. Un homme qui veut faire passer son avis, ne lui donne point de si abominables couleurs. La Saint Barthélemi même ne fut point présentée dans le conseil de Charles IX comme un crime, mais comme une sévérité nécessaire. La tragédie est une imitation des mœurs, & non pas une amplification de rhétorique.

Cette faute de Corneille a perdu plusieurs auteurs. Leurs personnages débitent avec un enthousiasme de poëte, des maximes atroces, & de fades lieux communs d'horreurs insipides, qui séduisent quelquefois le parterre dans un roman barbarement dialogué. On a récité sur le théatre ces vers:

Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses dieux.
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable.

C'est-là mon sentiment ; Achillas & Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime.

Le crime n'est forfait que pour les malheureux.
Telle est donc de ces lieux l'influence cruelle
Que jusqu'à la vertu s'y tendra criminelle.
Oui, lorsque de ses soins la justice est l'objet,
Elle y doit emprunter le secours du forfait.
Vertu ! c'est à ce prix qu'on te doit dédaigner.

Voilà des sentences dignes de la Grève, dont plusieurs de nos piéces ont été remplies : voilà les vers barbares dignes de ces maximes qui ont retenti sur nos théatres. Nous avons vu une mère amoureuse de son fils, qui disait hardiment,

Dieux qui m'abandonnez à ces honteux transports ;
N'en attendez, cruels, ni douleurs ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colère ;
Mais pour vous en punir je prétends m'y complaire.

Les dieux qui *n'attendent pas douleur* de cette vieille, & qui sont punis par la *complaisance* de la vieille dans son inceste, doivent être bien étonnés ; & les gens de goût doivent l'être bien davantage, de la vogue qu'ont eue pendant quelque tems ces infamies absurdes écrites en Gaulois.

Nous avons entendu dans *Catilina* des vers encor plus révoltans & plus ridicules.

Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand s'il est impénétrable.
Tel on déteste avant que l'on adore après.

Ce n'est que depuis quelque tems que le parterre a senti l'horreur & le ridicule de ces maximes. Narcisse, dans *Britannicus*, ne dit point à Néron, commettez un crime, c'est à vous qu'il appartient d'en faire. Il ne débite aucune de ces maximes d'un vain déclamateur.

Chacun a son avis, mais quel que soit le leur,
Qui frappe le vaincu, ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Sire, Photin dit vrai; mais quoique de Pompée
Je voie & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux,
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux:
Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime;
Mais s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime:
Et quel besoin ici d'une extrême rigueur?
* *Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.*
N'eutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore;
(a) Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore:
(b) Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime est trop pour son autel;
Et sa tête immolée au dieu de la victoire,
Imprime à votre nom une tache trop noire.

* *Quidquid non fuerit Magni, dum bella geruntur,*
Nec victoris erit.

(a) *Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore.* Il faut éviter ces syllabes désagréables de *l'on la.*

(b) *Mais quoique vos encens le traitent d'immortel. Encens* ne souffre point le pluriel. On offre de l'encens aux immortels, mais l'encens ne traite point d'immortel.

On peut observer ici qu'en aucune langue les métaux, les minéraux, les aromates, n'ont jamais de pluriel. Ainsi, chez toutes les nations on offre de l'or, de l'encens, de la mirrhe; & non des *ors*, des *encens*, des *mirrhes.*

Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
(*a*) En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup. Par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée;
Mais la reconnoissance & l'hospitalité
Sur les ames des rois n'ont qu'un droit limité :
Quoi que doive un monarque, & dût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
(*b*) Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considere,
Que hasardoit Pompée en servant votre pere ?
Il se voulut par-là faire voir tout-puissant,
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
(*c*) Il le servit enfin, mais ce fut de la langue;

(*a*) *En usant de la sorte, on ne vous peut blâmer*, n'est ni Français, ni noble. On dit dans le langage familier, *en user de la sorte*, mais non pas *user de la sorte*.

(*b*) *Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang*
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

Une dette est trop forte, trop grande, elle n'est pas d'un rang *à ne* point *l'acquitter qu'aux;* ce *point* est de trop, jamais on ne l'emploie que dans le sens absolu : *je n'irai point, je n'irai qu'à cette condition.*

(*c*) *Il le servit enfin, mais ce fut de la langue;*
La bourse de César fit plus que sa harangue.

La langue, la bourse, sont des expressions trop familières. Voyez comme il est difficile de dire noblement les petites choses, & comme il est aisé de traiter les autres avec emphase. Le grand art des vers consiste à n'être jamais ni ampoulé, ni bas.

La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue.
Sans ſes mille talens, Pompée & ſes diſcours
Pour rentrer en Egypte étoient un froid ſecours (*a*).
Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effets de Céſar valent bien ſes paroles;
Et ſi c'eſt un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
(*b*) Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui;
Ainſi vous le pouvez & devez reconnoître.
Le recevoir chez vous, c'eſt recevoir un maître,
Qui tout vaincu qu'il eſt, bravant le nom de roi,
Dans vos propres États vous donneroit la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez ſa tête;
S'il le faut toutefois, ma main eſt toute prête.
Je ſais obéir, Sire, & je ſerois jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME (*c*).

Sire, je ſuis Romain, je connois l'un & l'autre.
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la vôtre.

(*a*) *Un ſecours* n'eſt ni chaud ni froid. Le mot propre eſt ſouvent difficile à rencontrer, & quand il eſt trouvé, la gêne du vers & de la rime empêche qu'on ne l'emploie.

(*b*) *Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui;*
Ainſi vous le pouvez & devez reconnaître.

On reconnaît un bienfait, mais non pas la perſonne. *Je vous reconnais*, n'eſt pas Français, & ne forme point de ſens, à moins qu'il ne ſignifie au propre : *je ne vous remettais pas, & je vous reconnais;* ou bien, *je reconnais-là votre caractère.*

(*c*) *Septime.* Le raiſonnement de Septime eſt encor plus fort

Vous pouvez comme maître abſolu de ſon ſort
Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous ſeroit trop funeſte ;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.
Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puiſque c'eſt lui laiſſer, & ſur mer & ſur terre (*a*),
La ſuite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également laſſés
Se vengeroient ſur vous de tous les maux paſſés.
Le livrer à Céſar, n'eſt que la même choſe (*b*) :
Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en diſpoſe ;
Et s'armant à regret de générosité,
D'une fauſſe clémence il fera vanité ;
Heureux de l'aſſervir en lui donnant la vie,
Et de plaire par-là même à Rome aſſervie ;
Cependant que forcé d'épargner ſon rival,

---

que celui d'Achillas. Cette ſcène eſt au fond parfaitement traitée, & à quelques fautes près, (qu'on eſt toujours obligé de remarquer pour l'utilité des jeunes gens & des étrangers) elle eſt très-forte de raiſonnement.

(*a*) Il faut éviter autant qu'on peut ces hémiſtiches trop communs, *& ſur mer & ſur terre*, qui ne ſont que pour la rime, & qui font tout languir, *laiſſer la ſuite d'une guerre* n'eſt pas Français.

(*b*) *N'eſt que la même choſe*, expreſſion trop familière & trop triviale. De plus, livrer Pompée à Céſar n'eſt pas la même choſe que le renvoyer. Il y a une différence immenſe entre laiſſer un homme en liberté & le mettre dans les mains de ſon ennemi.

(*a*) Auſſi bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
(*b*) Aſſurer ſa puiſſance & ſauver ſon eſtime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
Prendre ſur vous la honte, & lui laiſſer le fruit.
C'eſt-là mon ſentiment, ce doit être le vôtre :
Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre ;
Mais ſuivant d'Achillas le conſeil haſardeux,
Vous n'en gagnez pas un, & les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

(*c*) N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,
Et cédons au torrent qui traîne toutes choſes.

(*a*) *Auſſi bien que Pompée il vous voudra du mal. Il vous voudra du mal*, eſt une expreſſion de comédie.

(*b*) *Aſſurer ſa puiſſance, & ſauver ſon eſtime. Sauver ſon eſtime* ne forme aucun ſens. Veut-il dire que Ptolomée conſervera l'eſtime qu'on a pour Céſar, ou l'eſtime que Céſar a pour Ptolomée, ou l'eſtime que Céſar fait de lui-même? dans les trois cas, *ſauver l'eſtime* eſt trop impropre. *J'évite d'être long, & je deviens obſcur.*

(*c*) *N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,*
Et cédons au torrent qui traîne toutes choſes.

Des cauſes eſt un terme de barreau. *Toutes choſes*, eſt trop proſaïque, quoique dans les délibérations la poéſie tragique ne doive point s'élever au deſſus de la proſe ſoutenue ; & d'ailleurs, *toutes choſes*, & *la même choſe*, dans une page, eſt d'un ſtyle trop négligé. On ne peut trop répéter qu'on eſt dans l'obligation de remarquer ces fautes, de peur que les jeunes gens qui n'auraient pas la même excuſe que Corneille, n'imitent des défauts qu'on devait lui pardonner, mais qu'on ne pardonne plus aujourd'hui.

Je passe au plus de voix, & de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez & trop long-temps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme.
(a) Abattons sa superbe, avec sa liberte;
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté;
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde;
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
Consentons au destin qui les veut mettre aux fers;
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu serviras; & ces rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
(b) Nous immortaliser par cet illustre crime.

(a) *Abattons sa superbe, avec sa liberté.* La *superbe* ne se dit plus dans la poésie noble; il est aisé d'y substituer *orgueil.* On n'abat point la liberté, on la détruit, rien n'est beau sans le mot propre.

Ces remarques ne portent pônt sur l'essentiel de la piéce; mais il faut avertir de tout les lecteurs qui veulent s'instruire, & ceux qui nous font l'honneur d'apprendre notre langue.

(b) *Nous immortaliser par cet illustre crime.* Cette pensée est trop emphatique. Ptolomée peut-il dire qu'il s'immortalisera par un assassinat? Cette illusion qu'il se fait, est-elle bien dans la nature? les raisons qu'il en apporte sont-elles de vraies raisons? Les nations seront-elles moins esclaves, pour être esclaves du maître de Rome? S'exprimer ainsi, c'est substituer une amplification de rhétorique à la solidité d'un conseil d'État.

Qu'il plaise au ciel ou non, laisse m'en le souci.
Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amene ici.

ACHILLAS.

Sire, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, & hâtez-vous d'assurer ma couronne;
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Égypte, & celui des Romains.

Quel est le souverain qui dirait, *Allons nous immortaliser par un illustre crime?* La tragédie doit être l'imitation embellie de la nature. Ces défauts dans le détail n'empechent pas que le fonds de cette première scène ne soit une des plus belles expositions qu'on ait vues sur aucun théatre. Les anciens n'ont rien qui en approche; elle est auguste, intéressante, importante; elle entre tout d'un coup en action; les autres expositions ne font qu'instruire du sujet de la piéce, celle-ci en est le nœud: placez-la dans quelqu'acte que vous vouliez, elle sera toujours attachante. C'est la seule qui soit dans ce goût.



SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue.
(*a*) De l'abord de Pompée elle espere autre issue.
Sachant que de mon pere il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement;
Elle se croit déjà souveraine maîtresse
(*b*) D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse;
En se promettant tout de leur vieille amitié,
(*c*) De mon trône dans l'ame elle prend la moitié,
(*d*) Où de son vain orgueil les cendres rallumées

(*a*) *De l'abord de Pompée elle espère autre issue. Autre issue* ne se dit que dans le style comique. Il faut dans le style noble, *une autre issue.* On ne supprime les articles & les pronoms que dans ce familier qui approche du style marotique. *Sentir joie*, *faire mauvaise fin*, &c. Observez encor qu'*issue* n'est pas le mot propre. Un abord n'a point d'*issue.* Il faut toujours ou le mot propre ou une métaphore noble.

(*b*) *D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse.* On ne sait par la construction à quoi se rapporte *sa bonté.*

(*c*) *De mon trône dans l'ame elle prend la moitié.* Ce mot *prend*, n'est pas assez noble.

(*d*) *Où de son vain orgueil les cendres rallumées.* Jamais un orgueil n'eut de cendres.

(a) Pouſſent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Sire, c'eſt un motif que je ne diſois pas,
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la ſœur & du frere
Suivant le teſtament (b) du feu roi votre pere,
Son hôte & ſon ami, (c) qui l'en voulut ſaiſir:
(d) Jugez après cela de votre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veuille, en vous parlant contr'elle,
Rompre les ſacrés nœuds d'une amour fraternelle;

(a) *Pouſſent déjà dans l'air de nouvelles fumées.* Ces *fumées pouſſées par les cendres de l'orgueil* ne ſont guère plus admiſſibles. Tout ce qui n'eſt pas naturel doit être banni de la poéſie & de la proſe.

(b) . . . . *Du feu roi votre père,*
Son hôte, & ſon ami.

Le *feu roi votre père* eſt trop proſaïque, & il y a un enjambement qûe les règles de notre poéſie ne ſouffrent point dans le ſtyle ſérieux des vers alexandrins.

(c) *Qui l'en voulut ſaiſir.* C'eſt un terme de chicane. Ma partie eſt ſaiſie de ce teſtament. On a ſaiſi ma partie de ces piéces.

(d) *Jugez après cela de votre déplaiſir.* Ce vers n'a pas un ſens clair. Eſt-ce du déplaiſir qu'a eu Ptolomée? On ne peut dire à un homme, Jugez de la peine que vous avez eue: eſt-ce du déplaiſir qu'il aura? il falloit donc l'exprimer, & dire, Jugez de votre déplaiſir, ſi Pompée venoit mettre Cléopatre ſur le trône. De plus, cette raiſon de Photin peut être alléguée contre Céſar bien plus que contre Pompée.

Du

Du trône, & non du cœur, je la veux éloigner ;
(*a*) Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner.
Un roi qui s'y résout, est mauvais politique ;
Il détruit son pouvoir quand il le communique ;
Et les raisons d'État.... Mais, Sire, la voici.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

SIRE, Pompée arrive, & vous êtes ici ?

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLÉOPATRE.

(*b*) Quoi, Septime à Pompée, à Pompée Achillas !

(*a*) *Être deux à régner.* C'est exprimer bassement ce qui demande de l'élévation.

(*b*) *Quoi, &c.* Ce vers en dit plus que vingt n'en pourraient dire. La simple exposition des choses est quelquefois plus énergique que les grands mouvemens de l'éloquence. Voilà le véritable dialogue de la tragédie : il est simple, mais plein de force ; il fait penser plus qu'il ne dit. Corneille est le premier qui ait eu l'idée de cette vraie beauté ; mais elle est très-difficile à saisir, & il ne l'a pas toujours employée.

PTOLOMÉE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir c'eſt trop que de vous-même ?

PTOLOMÉE.

Ma ſœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un ſi grand homme.

PTOLOMÉE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme ?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toujours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOMÉE.

(*a*) Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon pere,
Dont l'ombre, & non pas moi, lui doit ce qu'il eſpere ;

(*a*) *Il n'en eſt plus que l'ombre.* Donc c'eſt à l'*ombre* de mon père à le payer. Quel raiſonnement ! & quel mauvais jeu de mots !

S'il veut, il peut aller deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs & ſon remercîment.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'eſt ainſi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en ſouviens, ma ſœur, & je vois ſa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque choſe ordonne & fait le prix.
Vous qui l'eſtimez tant, allez lui rendre hommage;
(*a*) Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, & même dans le port?
Quoi! vous auriez oſé lui préparer la mort?

(*a*) *Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.* Ptolomée ne commet-il pas ici une indiſcrétion, en faiſant entendre à ſa ſœur dont il ſe défie, qu'il va faire aſſaſſiner Pompée? ne doit-il pas craindre qu'elle ne l'en avertiſſe? Je ne crois pas qu'il ſoit permis de mettre ſur la ſcène tragique un prince imprudent & indiſcret, à moins d'une grande paſſion qui excuſe tout. L'imprudence & l'indiſcrétion peuvent être jouées à la comédie; mais ſur le théatre tragique, il ne faut peindre que des défauts nobles. Britannicus brave Néron avec la hauteur imprudente d'un jeune prince paſſionné; mais il ne dit pas ſon ſecret à Néron imprudemment.

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon État j'ai trouvé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin & ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils:
Ces ames que le ciel ne forma que de boue....

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils; oui, Madame, & j'avoue....

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi; vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine;
Je sais votre innocence, & je connois sa haine;
(a) Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPATRE.

S'il est, Sire, encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux & de leur tyrannie,
Rappellez la vertu par leurs conseils bannie,

(a) *Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir. Oyez* ne se dit plus. L'usage fait tout.

(*a*) Cette haute vertu dont le ciel & le ſang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi ! d'un frivole eſpoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée ;
Et d'un faux zele ainſi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt ſous le nom de vertu ?
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſauriez vous en taire,
(*b*) N'étoit le teſtament du feu roi notre pere ;
Vous ſavez qui le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous ſaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi,
Et que ſi l'intérêt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour Céſar, & non pas pour Pompée.

(*a*) *Cette haute vertu dont le ciel & le ſang*
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

Le ciel & le ſang qui enflent le cœur de vertu, n'eſt pas une expreſſion convenable. Le mot d'*enfler* eſt fait pour l'orgueil. On pourrait encor dire, *enfler d'une vaine eſpérance.*

(*b*) *N'était le teſtament du feu roi notre père. N'était* eſt une expreſſion du ſtyle le plus familier, & priſe encor du barreau *Le feu roi notre père*, deux fois répété, n'eſt pas d'un ſtyle aſſez châtié. Ces façons de parler ne ſont plus permiſes. La poéſie ne doit pas être enflée, mais elle ne doit pas être trop familière. C'eſt une obſervation qu'on eſt obligé de faire ſouvent. C'eſt un défaut trop grand dans cette piéce que ce mélange continuel d'enflure & de familiarité.

Apprenez un secret que je voulois cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple insolent, qu'enferme Alexandrie,
Fit quitter au feu roi son trône & sa patrie;
Et que par ces mutins chassé de son État,
(*a*) Il fut jusques à Rome implorer le sénat;
Il nous mena tous deux pour toucher son courage (*b*),
Vous assez jeune encor, moi déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux,
D'un assez vif éclat faisoit briller mes yeux.
(*c*) César en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;

(*a*) *Il fut jusques à Rome implorer le sénat. Il fut implorer*; c'était une licence qu'on prenait autrefois. Il y a même encor plusieurs personnes qui disent, Je fus le voir, je fus lui parler; mais c'est une faute, par la raison qu'on *va* parler, qu'on *va* voir; on n'*est* point voir. Il faut donc dire, *j'allai le voir*, *j'allai lui parler*, *il alla l'implorer*. Ceux qui tombent dans cette faute ne diraient pas, Je *fus* lui remontrer, je *fus* lui faire appercevoir.

(*b*) Quand on parle du *courage* de César, on entend toujours sa valeur. Mais ici Cléopatre entend son ame, son cœur. Le mot de *courage* était entendu en ce sens du tems de Corneille, nous avons vu que Félix dit à Pauline, *ton courage était bon*.

(*c*) *César en fut épris*. Il n'est guère dans les bienséances qu'une princesse parle ainsi devant des ministres. La décence est une des premieres loix de notre théatre; on n'y peut manquer qu'en faveur du grand tragique, dans les occasions où la passion ne ménage plus rien.

Mais voyant contre lui le ſénat irrité,
Il fit agir Pompée & ſon autorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule priere,
Qui de leur amitié fut la preuve derniere:
Vous en ſavez l'effet, & vous en jouiſſez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts (*a*),
(*b*) Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes tréſors.
(*c*) Nous eûmes de ſes feux encore en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puiſſance;
Et les mille talens qui lui ſont encor dûs,
Remirent en nos mains tous nos États perdus.
Le roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale,
Me laiſſa comme à vous la dignité royale;
Et par ſon teſtament qui doit ſervir de loi,
Me rendit une part de ce qu'il tint de moi.

(*a*) Que veut dire *en ſeconder les efforts?* Eſt-ce aux efforts des voix de Rome que cet *en* ſe rapporte? Sont-ce les efforts de l'amour de ce grand homme? Cet *en* eſt également vicieux dans l'un & l'autre ſens.

(*b*) *Ouvrir ſon cœur & ſes tréſors*, ſemble un jeu de mots. Tout ce qui a l'air de pointe eſt l'oppoſé du ſtyle ſérieux.

(*c*) *Nous eûmes de ſes feux les nerfs de la guerre.* Cette expreſſion n'eſt pas Françaiſe: qu'eſt-ce qu'un nerf qu'on a d'un feu? l'idée eſt plus répréhenſible que l'expreſſion. Une femme ne ſe vante point ainſi d'avoir un amant; cela n'eſt permis que dans les rôles comiques.

C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'est que justice;
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

(*a*) Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPATRE.

César viendra bientôt, & j'en ai lettre expresse (*b*),
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
De ce que votre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlois en reine.
Je n'ai reçu de vous que mépris & que haine (*c*),
(*d*) Et de ma part du sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur;

(*a*) *Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.*
. . . . *Et j'en ai lettre expresse.*

Ces vers sont de la pure comédie.

Cette scène eût été bien plus belle, si Cléopatre n'eût fait parler que sa fierté & sa vertu, & si elle ne se fût point vantée que César était amoureux d'elle.

(*b*) *J'en ai lettre expresse.* Style familier & bourgeois.

(*c*) On ne dit point, *Je n'ai reçu que haine.* On ne reçoit point haine. C'est un barbarisme.

(*d*) *Part du sceptre* est hasardé, parce qu'on ne coupe point un sceptre en deux. Mais cette figure qui ne représente rien de louche & d'obscur, est très-admissible.

Même pour éviter des effets plus ſiniſtres,
Il m'a fallu flatter vos inſolents miniſtres,
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer, ou le poiſon :
Mais Pompée ou Céſar m'en va faire raiſon ;
Et quoiqu'avec Photin, Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démêler
(*a*) Quel étoit l'intérêt qui me faiſoit parler.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuſe ?

PHOTIN.

(*b*) Sire, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe ;

(*a*) Elle ne *laiſſe* point *à démêler* ; elle le fait entendre trop nettement.

(*b*) *Sire, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe. Merveilleuſe*, pour *étonnante, ſurprenante*, eſt du ſtyle de la comédie ; l'on ne peut dire, *une ſurpriſe étonnante, merveilleuſe ;* ce n'eſt pas la *ſurpriſe* qui eſt *merveilleuſe*, c'eſt la choſe qui ſurprend.

Je n'en fais que penser (*a*) ; & mon cœur étonné
D'un fecret que jamais il n'auroit foupçonné,
(*b*) Inconftant & confus dans fon incertitude,
Ne fe réfout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

(*c*) Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions fauvé, pour conclure fa mort.
Cléopatre vous hait, elle eft fiere, elle eft belle ;
Et fi l'heureux Céfar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée eft l'unique préfent
Qui vous faffe contr'elle un rempart fuffifant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux efprit a beaucoup d'artifice.

(*a*) *Et mon cœur étonné. Mon cœur*, n'eft pas le mot propre ; on ne l'emploie que dans le fentiment. Le cœur n'a jamais de part aux réflexions politiques. Il fallait, *mon efprit.* De plus, quand on vient de dire qu'on eft furpris, il ne faut pas ajouter qu'on eft étonné.

(*b*) *Inconftant & confus, &c. Inconftant*, eft encor moins convenable. *Le cœur inconftant*, n'exprime point du tout un homme embarraffé.

(*c*) *Il faudrait faire effort pour conclure.* C'eft le contraire de ce que Photin veut dire. Il ne faudrait point d'effort pour conclure la mort de Pompée : on aurait une raifon de plus pour la conclure ; il faudrait s'efforcer de la hâter.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

PTOLOMÉE.

Mais ſi tout grand qu'il eſt, il cede à ſes appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas ;
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
(*a*) Conſultez-en encore Achillas & Septime.

PTOLOMÉE.

(*b*) Allons donc les voir faire, & montons à la tour ;
Et nous en réſoudrons enſemble à leur retour.

Fin du premier Acte.

(*a*) *Conſultez-en encore Achillas & Septime. En encore:* on doit éviter ce bâillement, ces *hiatus* de ſyllabes déſagréables à l'oreille.

Cet acte ne finit point avec la pompe & la nobleſſe qu'on attendait du commencement.

(*b*) *Allons donc les voir faire*, eſt du ton bourgeois, & l'acte a commencé dans un ſtyle emphatique. Il faut autant qu'on le peut, finir un acte par de beaux vers, qui faſſent naître l'impatience de voir l'acte ſuivant.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

(a) JE l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flamme,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'éblouit point mon ame,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur (b)
(c) Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur,
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute,
Pour ſouffrir ſeulement le ſoupçon d'une faute;

(a) *Je l'aime, mais l'éclat &c.* Ce ſentiment de Cléopatre eſt fort beau; mais on affaiblit toujours ſon propre ſentiment, quand on l'exprime par des maximes générales.

(b) Les héroïnes de Corneille parlent toujours de leur vertu.

(c) *Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.* Il ſemble par la conſtruction, que le vaincu brûle pour le vainqueur. Toutes ces négligences ſont pardonnables à Cornelle, mais ne le ſeraient pas à d'autres; c'eſt pour cette raiſon que je les remarque ſoigneuſement.

(*a*) Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aspirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez César, & si vous étiez crue,
L'Egypte pour Pompée armeroit à sa vue,
En prendroit la défense, & par un prompt secours
Du destin de Pharsale arrêteroit le cours!
L'amour, certes, sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPATRE.

(*b*) Les princes ont cela de leur haute naissance.
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui (*c*) dessous leur vertu rangent leurs passions.
(*d*) Leur générosité soumet tout à leur gloire :

(*a*) *Et je le traiterais avec indignité*, ne dit pas ce que Cléopatre veut dire. Son idée est qu'elle serait indigne de César, si elle ne pensait pas noblement. *Traiter avec indignité*, signifie *maltraiter, accabler d'opprobre.*

(*b*) *Les princes ont cela de leur haute naissance. Les princes ont cela*, gâte la noblesse de cette idée. C'est ici le lieu de rapporter le sentiment du marquis de Vauvenargue. *Les héros de Corneille*, dit-il, *parlent toujours trop, & pour se faire connaître. Ceux de Racine se font connaître, parce qu'ils parlent.* Cette réflexion est très-juste. Les vaines maximes, les lieux communs disent toujours peu de chose; & un mot qui échappe à propos, qui part du cœur, qui peint le caractère, en dit bien davantage.

(*c*) *Dessous leur vertu.* Cette expression n'est pas heureuse.

(*d*) *Leur générosité soumet tout à leur gloire*, a un sens trop vague, qui ôte à ce couplet sa précision, & lui dérobe par conséquent sa force.

(a) Tout eſt illuſtre en eux, quand ils oſent ſe croire;
Et ſi le peuple y voit quelques déréglements,
C'eſt quand l'avis d'autrui corrompt leurs ſentiments.
Ce malheur de Pompée acheve ſa ruine.
Le roi l'eût ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine:
Il croit cette ame baſſe & ce monſtre ſans foi;
Mais s'il croyoit la ſienne, il agiroit en roi (b).

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'amante & l'ennemie....

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien?

CLÉOPATRE.

Je crois le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſavez-vous bien?

(a) *Tout eſt illuſtre*, n'eſt pas le mot propre, c'eſt *noble* qu'il fallait.

(b) Ce dernier vers eſt beau, & ſemble demander grace pour les autres.

CLÉOPATRE.

Apprends qu'une princeſſe aimant ſa renommée,
(*a*) Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée;
(*b*) Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeroient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage:
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage;
Et depuis, juſqu'ici, chaque jour ſes couriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par-tout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La fortune le ſuit, & l'amour l'accompagne.

(*a*) *Quand elle dit qu'elle aime.* Il y avoit d'abord :
Quand elle avoue aimer, s'aſſure d'être aimée.

Voilà encor une maxime générale, qui a même le défaut de n'être pas vraie; car l'Infante du *Cid* avoue qu'elle aime, & n'en eſt pas plus aimée. Hermione eſt dans la même ſituation. Il eſt vrai que ſi une princeſſe diſait publiquement qu'elle aime & qu'elle n'eſt point aimée, elle pourrait être avilie; mais il n'eſt pas vrai qu'une princeſſe n'avoue à ſa confidente ſa paſſion, que quand elle eſt ſûre d'être aimée. En général il faut s'interdire ce ton didactique dans une tragédie. On doit le plus qu'on peut mettre les maximes en ſentiment. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'amour de Cléopatre eſt très-froid, & contre les loix de la tragédie; il n'inſpire ni terreur, ni pitié: ce n'eſt préciſément que de la galanterie, ſans aucun intérêt; & cette galanterie eſt des plus indécentes. C'eſt un très-grand défaut.

(*b*) *Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,*
N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.

Soit épris eſt un ſolécisme; mais *de beaux feux qui expoſent à des hontes*, ſont pis qu'un ſolécisme.

(a) Son bras ne dompte point de peuples, ni de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
(b) Il trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.

(a) *Son bras ne dompte point de peuples, ni de lieux. Lieux* après *peuples*, eſt inutile & languiſſant. *Un bras qui dompte des lieux*, révolte l'eſprit & l'oreille.

(b) *Il trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif.* Céſar qui *trace des ſoupirs d'un ſtyle plaintif*, n'eſt point Céſar; & ce ridicule augmente encor par celui de l'expreſſion. On ne parlerait pas autrement de Corydon dans une églogue. Eſt-il poſſible qu'on ait dit que Corneille a banni la galanterie de ſes piéces! Il ne l'a traitée que trop. Elle était alors la baſe de tous les ouvrages d'imagination. Horatius Coclès chante à l'écho dans *Clélie*, & fait des anagrammes. Tout héros eſt galant. Remarquons que Dacier, dans ſes notes ſur l'art poétique d'Horace, cenſura fortement la plupart de ces fautes où Corneille tombe trop ſouvent. Il rapporte pluſieurs vers dont il fait la critique. Le ſeul amour du bon goût le portait à cette juſte ſévérité, dans un tems où il ne ſemblait pas encor permis de cenſurer un homme preſqu'univerſellement applaudi. Boileau avait bien fait ſentir que Corneille péchait ſouvent par le ſtyle, par l'obſcurité des penſées, quelquefois par leur fauſſeté, par l'inégalité, par des termes bas, & par des expreſſions ampoulées; mais il le diſait avec ménagement, juſqu'à ce qu'enfin dans ſon art poétique il alla juſqu'à dire;

> Et ſi le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
> Traiter de viſigoths tous les vers de Corneille.

Il n'aurait jamais parlé ainſi de Racine, le ſeul qui eut toujours un ſtyle noble & pur.

(a) Oui,

(a) Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharsale ;
Et si sa diligence à ses feux est égale,
(b) Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux,
L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.
Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles,
Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,
M'offrir toute sa gloire, & soumettre à mes loix
Et le cœur & la main qui les donnent aux rois :
(c) Si bien que ma rigueur, ainsi que le tonnerre,
Peut faire un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

(d) J'oserois bien jurer que vos divins appas

(a) *Oui, tout victorieux.* Il faut dire ; *Oui, tout vainqueur qu'il est.*

(b) *Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux.* Cette opposition de la *mer* & des *feux* est un jeu de mots puérile, auquel l'auteur n'a peut-être pas pensé. Ce n'est pas assez de ne pas chercher ces petitesses, il faut prendre garde que le lecteur ne puisse les soupçonner.

(c) *Si bien que ma rigueur, ainsi que le tonnerre.* L'expression familière *si bien que*, est à peine tolérée dans la comédie. La rigueur d'une femme comparée au tonnerre, est d'un gigantesque puérile. Un *tonnerre* qui *fait un malheureux* est petit. Le tonnerre fait pis, il tue ; & les rigueurs de Cléopatre qui tueraient César comme le tonnerre, sont quelque chose de plus outré, de plus faux, & de plus choquant que les exagérations de tous nos romans. On ne peut trop s'élever contre ce faux goût.

(d) *J'oserais bien jurer que vos divins appas*, est un discours de soubrette. Mais Cléopatre qui espère avoir un enfant de César, s'exprime en femme abandonnée.

Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas ;
Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
(*a*) Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est votre attente, & que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux,
Et qu'avec Calphurnie, un paisible hyménée,
Par des liens sacrés, tient son ame enchaînée ?

CLÉOPATRE.

Le divorce aujourd'hui si commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :
César en fait l'usage & la cérémonie ;
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter ;

(*a*) *Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.* Toutes ces expressions sont fausses & alembiquées. Des rigueurs n'ont point de droit, elles n'en ont point sur la fortune de César, & ce César *qui n'a rien qui importune* est comique. J'avoue qu'on est étonné de tant de fautes, quand on y regarde de près. Remarquons-les, puisqu'il faut être utile ; mais songeons toujours que Corneille a des beautés admirables ; & que s'il a bronché dans la carrière, c'est lui qui l'a ouverte en quelque façon, puisqu'il a surpassé ses contemporains jusqu'à l'époque d'*Andromaque*.

(a) Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.
Mais laiſſons au haſard ce qui peut arriver ;
Achevons cet hymen, s'il ſe peut achever ;
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire eſt ſans ſeconde,
D'être du moins un jour la maîtreſſe du monde.
J'ai de l'ambition, & ſoit vice, ou vertu,
Mon cœur ſous ſon fardeau veut bien être abattu.
J'en aime la chaleur, & la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une princeſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs,
Qu'elle mene ſans honte au faîte des grandeurs ;
Et je la déſavoue alors que ſa manie
Nous préſente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée & ſuivre mon devoir ;

(a) *Peut-être mon amour aura quelque avantage*
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.

Son amour qui a un avantage, lequel ménagera mieux le courage de Céſar qu'elle-même, eſt une idée obſcure, exprimée obſcurément.

Il y avait auparavant :

Et ſi jamais le ciel favoriſait ma couche
De quelque rejeton de cette illuſtre ſouche,
Cette heureuſe union de mon ſang & du ſien
Unirait à jamais ſon deſtin & le mien.

L'auteur retrancha ces vers qui préſentaient une image révoltante.

(*a*) Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,
Dans mon ame en ſecret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrois qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ſes bourreaux.
Mais voici de retour le fidele Achorée,
Par qui j'en apprendrai (*b*) la nouvelle aſſurée.

SCENE II (*c*).

CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

En eſt-ce déjà fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déjà ſouillés d'un ſang ſi généreux ?

(*a*) *Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite.* Il ſemble par la phraſe qu'il s'agiſſe de la vertu ſéduite de Pompée; & c'eſt de la vertu ſéduite de l'ame de Cléopatre. *Je l'exhorte à la fuite dans mon ame*, cette expreſſion n'eſt pas heureuſe. Mais ſi Cléopatre veut ſecourir Pompée, que ne lui dépêche-t-elle un exprès pour l'avertir de ſon danger? Elle en dit trop, quand elle ne fait rien.

(*b*) *La nouvelle aſſurée.* On apprend des nouvelles ſûres, & non une nouvelle aſſurée. On dit bien, *cette nouvelle m'a été aſſurée par tels & tels.*

(*c*) Si Cléopatre, au-lieu de parler en femme galante, avait ſu donner de la nobleſſe à ſon amour pour Céſar, & montrer en même tems la plus grande reconnaiſſance pour Pompée, & une véritable crainte de ſa mort, le récit d'Achorée ferait bien un

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru, par votre ordre, au rivage;
J'ai vu la trahison (*a*), j'ai vu toute sa rage;
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort (*b*):
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort (*c*);
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez & plaignez son trépas (*d*).
Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voile bas;
Et voyant dans le port préparer nos galeres,
Il croyoit que le roi touché de ses miseres,
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute sa cour le venoit recevoir;

---

autre effet. Le cœur n'est point assez ému quand le récit des infortunes n'est fait qu'à des personnes indifférentes. Le nom de Pompée & de beaux vers, suppléent à l'intérêt qui manque. Cléopatre a montré assez d'envie de sauver Pompée, pour que le récit qu'on lui fait la touche; mais non pas pour que ce récit soit un coup de théatre, non pas pour qu'il fasse répandre des larmes.

(*a*) *La rage de la trahison!*

(*b*) On *tranche* la vie, on *tranche* la tête, on ne *trancche* point un *sort.*

(*c*) *La gloire d'une mort!* Et cette *gloire* deux fois répétée! quelle négligence!

(*d*) On n'*admire* point un *trépas*, mais la manière héroïque dont un homme est mort. Cependant cette expression est une beauté & non une faute. C'est une figure très-admissible.

* *Mais voyant que ce prince* (*a*), *ingrat à ses mérites*,
N'envoyoit qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne dès-lors (*b*) *son manquement de foi*,
Et le laisse surprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne soudain ces indignes alarmes,
Et pense seulement, dans ce pressant ennui,
A ne hasarder pas Cornélie avec lui:
** *N'exposons*, lui dit-il, *que cette seule tête*
A la réception que l'Egypte m'apprête;
Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.

* *Quippe fides si pura foret, &c.*
Venturum tota Pharium cum classe tyrannum.
** *. . . . . . Longeque à littore casus*
Expectate meos & in hac cervice tyranni
Explorate fidem.

(*a*) *Ingrat à ses mérites.* Nous disons, *ingrat envers quelqu'un*, & non pas *ingrat à quelqu'un*. Aujourd'hui que la langue semble commencer à se corrompre, & qu'on s'étudie à parler un jargon ridicule, on se sert du mot impropre *vis-à-vis*. Plusieurs gens de lettres ont été ingrats *vis-à-vis de moi*, au lieu d'*envers moi*. Cette compagnie s'est rendue difficile *vis-à-vis du roi*, au-lieu d'*envers le roi* ou *avec le roi*. Vous ne trouverez le mot *vis-à-vis* employé en ce sens dans aucun auteur classique du siecle de Louis XIV.

(*b*) *Son manquement de foi. Manquement*, n'est plus d'usage; nous disons, *manque*. Et ce *manque de foi* est une expression trop faible pour exprimer l'horrible perfidie que Pompée soupçonne.

Le roi Juba nous garde une foi plus ſincere ;
Chez lui tu trouveras & mes fils & ton pere ;
Mais quand tu les verrois deſcendre chez (a) Pluton,
Ne déſeſpere point du vivant de Caton.
Il dit, & cependant que leur amour conteſte,
Achillas à ſon bord joint ſon eſquif funeſte.
* *Septime ſe préſente, & lui tendant la main,*
Le ſalue empereur, en langage Romain,
Et comme député de ce jeune monarque ;
Paſſez, Seigneur, dit-il, *paſſez dans cette barque ;*
Les ſables & les bancs cachés deſſous les eaux,
Rendent l'accès mal ſûr à de plus grands vaiſſeaux.
Ce héros voit la fourbe, & (b) s'en moque dans l'ame.
Il reçoit les adieux des ſiens & de ſa femme,
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les États.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte,
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte ;

* *Romanus Pharia miles de puppe ſalutat Septimus.*

(a) Pompée ne ſe ſervit certainement pas de cette figure, *deſcendre chez Pluton.* Il ne faut pas faire parler un héros en poëte.

(b) *Il s'en moque dans l'ame. S'en moque*, eſt comique & trivial. Je ne ſais pourquoi Corneille feint que Pompée s'apperçoit du deſſein de Septime ; car s'il le devine, il ne doit pas quitter ſon vaiſſeau, dans lequel ſans doute il a des ſoldats. Il doit prendre le chemin de Carthage.

Sa vertu toute entiere à la mort le conduit :
Son affranchi Philippe eſt le ſeul qui le ſuit.
C'eſt de lui que j'ai ſu ce que je viens de dire ;
Mes yeux ont vu le reſte, & mon cœur en ſoupire,
Et croit que Céſar même à de ſi grands malheurs (a)
Ne pourra refuſer des ſoupirs & des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez pas les miens ; achevez, Achorée,
L'hiſtoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amene, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir :
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Enfin l'eſquif aborde, on l'invite à deſcendre ;
Il ſe leve, & ſoudain par derriere (b) Achillas,
Comme pour commencer, tirant ſon coutelas,
Septime & trois des ſiens, lâches enfants de Rome,
Percent à coups preſſés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
(c) De ces quatre enragés admire la fureur.

(a) *Un cœur qui croit.* Cela ne ferait pas ſouffert aujourd'hui.

(b) *Par derrière.* Cela eſt d'une proſe trop baſſe.

(c) *De ces quatre enragés admire la fureur. Ces quatre enragés* eſt aujourd'hui du bas comique ; il ne l'était pas alors. *Enragé* faiſait le même effet que l'*arrabiato* des Italiens, & l'*enragd'* des Anglais. *Admire* eſt inſoutenable.

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux diſcordes civiles,
Si vous vengez ſa mort, dieux, épargnez nos villes.
N'imputez rien aux lieux, reconnoiſſez les mains.
Le crime de l'Égypte eſt fait par des Romains.
Mais que fait & que dit ce généreux courage?

ACHORÉE.

* *D'un des pans de ſa robe il couvre ſon viſage,*
A ſon mauvais deſtin en aveugle obéit,
(*a*) *Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,*
De peur qu'il ne ſemblât contre une telle offenſe
Implorer d'un coup d'œil ſon aide & ſa vengeance.
** *Aucun gémiſſement à ſon cœur échappé,*
Ne le montre en mourant (*b*) *digne d'être frappé:*

* *Involvit vultus, atque indignatus apertum*
Fortunæ præbere caput, tunc lumina preſſit.
** . . . . . . *Nullo gemitu conſenſit ad ictum.*

(*a*) *Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit.* J'ai vu autrefois admirer ce vers : & depuis, j'ai vu tous les connaiſſeurs le condamner comme une exagération, comme un vain ornement, & même comme une penſée fauſſe. On peut dédaigner de regarder un ami perfide; mais dédaigner de regarder le ciel, parce qu'on ſe ſuppoſe trahi par le ciel, cela eſt d'un capitan plutôt que d'un héros.

(*b*) *Digne d'être frappé.* N'eſt-ce pas là encor une fauſſe

(a) Immobile en leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie & ce qu'on dira d'elle;
Et tient la trahison que le roi leur prescrit,
Trop au dessous de lui pour y prêter l'esprit (b).
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
* *Et (c) son dernier soupir est un soupir illustre,*
Qui de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.

* *Seque probat moriens.*

---

idée? Pourquoi Pompée aurait-il été *digne d'être frappé*, s'il eût gémi? Et que veut dire *digne d'être frappé?* Quelle enflure! quelle fausse grandeur!

(*a*) *Immobile en leurs coups, &c. Immobile* n'a & ne peut avoir de régime. Car en toute langue, on n'est immobile ni à quelque chose, ni en quelque chose.

(*b*) Quoi Pompée ne daigne pas songer qu'on l'assassine! Quoi! il ne daigne pas *prêter l'esprit* à vingt coups de poignard qu'il reçoit! il n'y a rien au monde de plus faux, de plus romanesque. Et *cette vertu qui augmente ainsi son lustre dans leur crime!* Quelles peines l'auteur se donne pour montrer de l'esprit faux & pour s'expliquer en énigmes!

(*c*) *Et son dernier soupir est un soupir illustre, &c.* Ce mot *illustre* ne peut convenir à un *soupir*; de plus, un *soupir* n'est-il pas une espèce de gémissement? Achorée vient de dire que Pompée n'a poussé aucun gémissement. Et comment un *soupir* peut-il *étaler tout Pompée?* Corneille a voulu traduire le *seque probat moriens* de *Lucain. Il prouve en mourant qu'il est Pompée.* Ce peu de mots est vrai, simple & noble; mais un *soupir illustre* n'est pas tolérable.

* *Sa tête ſur les bords de la barque penchée* (*a*),
Par le traître Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats:
Et pour combler enfin ſa tragique aventure,
** *On donne à ce héros la mer pour ſépulture,*
Et le tronc ſous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune & de l'onde & du vent.
A ce ſpectacle affreux, la triſte Cornélie...

CLÉOPATRE.

Dieux! en quels déplaiſirs eſt-elle enſevelie!

ACHORÉE.

Ayant toujours ſuivi ce cher époux des yeux,
Je l'ai vue élever ſes (*b*) triſtes mains aux cieux;

* *Septimius retegit ſciſſo velamine vultus*
Collaque in obliquo ponit languentia roſtro,
Tunc nervos venaſque ſecat. . . . . .
Vindicat hoc Pharius dextrâ geſtare ſatelles.
** *Littora Pompeium feriunt, truncuſque vadoſis*
Huc illuc jactatur aquis.

(*a*) Eſt-ce la barque ou la tête qui eſt penchée?

(*b*) On ſait bien que des *mains* ne ſont point *triſtes*. Cependant cette épithete peut être ſoufferte en poéſie, & ſur-tout dans cette occaſion.

* *Puis cédant aussitôt à la douleur plus forte,*
Tomber dans sa galere évanouie, ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent du rivage & regagnent la mer;
Mais sa fuite est mal sûre, & l'infâme Septime,
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port;
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au roi sa conquête:
Tout le peuple tremblant en détourne la tête.
Un effroi général offre à l'un, sous ses pas,
Des abymes ouverts pour venger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature;
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
Présente à leur terreur l'excès des châtiments.
Philippe d'autre part montrant sur le rivage,
Dans une ame servile, un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un soin curieux,
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
(*b*) Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,

* . . . . . *Interque suorum*
Lapsa manus, rapitur trepidâ fugiente carinâ.

(*a*) *Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre.* Le mot de *chétive* ne passerait pas aujourd'hui. Il me paraît qu'il fait ici un très-bel effet, par l'opposition d'une fin si déplorable, à la grandeur passée de Pompée.

Et d'un peu de pouffiere élever un tombeau
A celui qui du monde eut le fort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourfuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céfar venir de Theffalie.
Une flotte paroît qu'on a peine à compter...

CLÉOPATRE.

C'eft lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre:
(*a*) Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre.
Céfar vient, elle eft reine, & Pompée eft vengé;
La tyrannie eft bas, & le fort eft changé.
(*b*) Admirons cependant le deftin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous fommes.
Ce prince d'un fénat maître de l'univers,
De qui l'heur fembloit être au deffus du revers,
(*c*) Lui que fa Rome a vu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre;

(*a*) *Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre. Cléopatre a de quoi.* On évite aujourd'hui de tels hémiftiches. La fituation n'en eft pas moins intéreffante, rien n'eft plus grand que ce moment où Pompée périt, où Cornélie fuit, & où Céfar arrive.

On évite aujourd'hui ces lieux communs, *mettre en poudre*, qui n'étaient employés que pour rimer *à foudre*.

(*b*) *Admirons cependant.* Cela ferait froid en toute autre occafion. On eft peu touché quand on fe prépare ainfi, quand on s'arrange pour faire des réflexions. Il vaudrait mieux montrer plus de fentiment.

(*c*) *Plus craint que le tonnerre.* On voit bien là le miférable efclavage de la rime. Ce *tonnerre* n'eft mis que pour rimer à

Et qui voyoit encore en ces derniers hafards,
L'un & l'autre conful fuivre fes étendards;
Sitôt que d'un malheur fa fortune eft fuivie,
Les monftres de l'Égypte ordonnent de fa vie.
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres fouverains d'un fi noble deftin.
Un roi qui de fes mains a reçu la couronne,
A ces peftes de cour lâchement l'abandonne.
Ainfi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
(a) Céfar éprouvera même fort à fon tour.
Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,
Et fecondez par-tout & mes vœux & fes armes!

CHARMION.

Madame, le roi vient qui pourra vous ouir.

---

terre; on s'eft imaginé, grace à ces malheureufes rimes fi fouvent rebattues, qu'il n'y avait que tonnerre & guerre qui puffent rimer à terre, à caufe des deux *rr*, qui fe trouvent dans ces mots. On n'a pas fait réflexion que ce double *r* ne fe prononce pas. *Abhorre* qui a deux *r*, rime très-bien avec *adore* & *honore* qui n'en ont qu'un. L'ufage fait tout, mais c'eft un ufage bien condamnable de fe donner des entraves fi ridicules. La rime eft faite pour l'oreille. On prononce *terre* comme *père*, *mère*, & puifqu'*abhorre* rime avec *adore*, *terre* doit rimer avec *mère*.

(*a*) *Céfar éprouvera*. Cette idée eft fort belle, & d'autant plus convenable, que le jour même on confpire contre *Céfar*.



SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

SAVEZ-VOUS le bonheur dont nous allons jouir,
Ma sœur ?

CLÉOPATRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive.
Sous les loix de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidele sujet ?

CLÉOPATRE

(*a*) Non, mais en liberté je ris de son projet.

(*a*) Le spectateur est indigné qu'après la mort du grand Pompée, dont il est rempli, Ptolomée & Cléopatre s'amusent à parler de Photin, & que Cléopatre dise en vers de comédie, qu'elle *rit de son projet.*

Non, mais en liberté je ris de son projet. Il faut, autant qu'on le peut, fixer toujours l'attention du public sur les grands objets, & parler peu des petits, mais avec dignité.

Cette froide scène devient encor moins tragique par les petites ironies du frere & de la sœur.

PTOLOMÉE.

Quel projet faiſoit-il dont vous puſſiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE.

J'en ai ſouffert beaucoup, & j'avois plus à craindre.
Un ſi grand politique eſt capable de tout;
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il réſout.

PTOLOMÉE.

Si je ſuis ſes conſeils, j'en connois la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'État tout eſt juſte en un roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de juſtice eſt à craindre pour moi;
Après ma part du ſceptre à ce titre uſurpée,
Il en coûte la vie & la tête (*a*) à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris.
Le voulant ſecourir Céſar nous eût ſurpris.

(*a*) Quand on dit *la vie, la tête* eſt de trop.

Vous

Vous voyez sa vîtesse, & l'Egypte troublée,
Avant qu'être en défense, en seroit accablée:
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sureté mon trône & votre cœur.

CLÉOPATRE.

(a) Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encore, étant de même rang,
Étant rois l'un & l'autre; & toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma sœur, car l'état dont mon cœur est content,
Sur quelques bords du Nil bien à peine s'étend:
Mais César à vos loix soumettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange & le Tage.

(a) *Je ferai mes présens, n'ayez soin que des vôtres. Je ferai mes présens*, est de la dernière indécence, sur-tout dans la bouche d'une femme galante. *N'ayez soin que des vôtres*, paraît encor plus insupportable, quand il s'agit de la tête de Pompée.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la ſais régler;
Elle peut m'éblouir, & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange.
(*a*) Je connois ma portée, & ne prends point le change.

PTOLOMÉE.

L'occaſion vous rit, & vous en uſerez.

CLÉOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

PTOLOMÉE.

J'en eſpere beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

(*a*) *Je connais ma portée, & ne prends point le change....*
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous m'êtes bon frère....
Vous montrez cependant un peu bien du mépris, &c.

Tout cela eſt d'un comique ſi froid, que pluſieurs perſonnes ſont étonnées que Corneille ait pu paſſer ſi rapidement du pathétique & ſublime, à ce ſtyle bourgeois, & qu'il n'ait point eu quelque ami qui l'ait fait appercevoir de ces diſparates. On l'a déjà dit: Corneille n'était plus le même quand il n'était plus ſoutenu par la majeſté du ſujet; & il ne vivait pas dans un tems où l'on connût encor toutes les bienſéances du dialogue, la pureté du ſtyle, l'art, auſſi néceſſaire que difficile, de dire les petites choſes avec une nobleſſe élégante. On ne peut trop répéter que la plupart des défauts de Corneille ſont ceux de ſon ſiécle.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;
Je ne garde pour vous ni haine, ni colere ;
Et je suis bonne sœur, si vous m'êtes bon frere (*a*).

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris (*b*).

CLÉOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connoître.

CLÉOPATRE.

Le grand César arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le sien.

(*a*) Vers de comédie, *Vous m'êtes bon frère*, & mauvais vers.

(*b*) Vers de comédie, & qui n'est pas français. *Un peu bien du mépris !*

Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même ;
Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir ;
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'AI suivi tes conseils ; mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée (*a*) ;
Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,
(*b*) Je m'allois emporter dans les extrémités ;
Mon bras dont ses mépris forçoient la retenue,
N'eût plus considéré César, ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
De se plaindre à Pompée (*c*) auparavant qu'à lui.

(*a*) *Elle s'est emportée dans l'insolence*, est un barbarisme & un solécisme. Il faut, *jusqu'à l'insolence elle s'est emportée.*

(*b*) *Je m'allais emporter dans les extrémités.* On s'emporte à quelque extrémité, & non dans *les extrémités.* Ptolomée doit-il dire qu'il a été tenté de tuer sa sœur ? Il me semble qu'au théatre on ne doit parler de meurtre que dans les grandes passions, ou dans les grands intérêts, & non pas après une scène d'ironie & de picoterie.

(*c*) *Auparavant qu'à lui* n'est pas français. Cet adverbe absolu n'admet aucune relation, aucun régime. Il faut, *avant qu'à lui.*

L'arrogante ! à l'ouir elle eſt déjà ma reine ;
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frere & ſon roi je deviens ſon ſujet.
Non, non, prévenons-la, c'eſt foibleſſe d'attendre
Le mal qu'on voit venir ſans pouvoir s'en défendre.
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner ;
Otons-lui les moyens de plaire & de régner ;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon ſceptre ſoit le prix (*a*) d'une de ſes œillades.

PHOTIN.

Sire, ne donnez point de prétexte à Céſar
(*b*) Pour attacher l'Égypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire & des reſſentiments
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants (*c*),
Quoique vous ne rendiez que juſtice à vous-même,
Prendroit l'occaſion de venger ce qu'il aime ;
Et pour s'aſſujettir & vos États & vous,
Imputeroit à crime un ſi juſte courroux.

(*a*) *D'une de ſes œillades*, eſt du ſtyle comique. On peut trouver de telles obſervations minutieuſes ; mais elles ſont faites pour les étrangers. Il ne faut rien omettre.

(*b*) *Attacher l'Égypte à des pompes !*

(*c*) *Aux vrais amans !* Un miniſtre d'État & même un ſcélérat qui parle de *vrais amans*, & *des reſſentimens qu'une perte imprime aux vrais amans !*

PTOLOMÉE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

(a) Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLOMÉE.

Quoi! pour voir sur sa tête éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
(b) Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paroître,
Il partira bientôt, & vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur (c)
Qui ne cede aisément aux soins de leur grandeur.

(a) *Pour la perdre avec joie.* Cet *avec joie* est ridicule. Il devait dire pour la perdre sans vous nuire, pour vous venger avec sureté.

(b) *Passe, passe.* Il faut avoir l'attention d'éviter ces façons de parler employées dans le style bas : *passe passe* fait un effet ridicule.

(c) *L'amour* qui *donne* de *l'ardeur!*

Il voit encor l'Afrique & l'Efpagne occupées
Par Juba, Scipion & les jeunes Pompées;
Et le monde à fes loix n'eft point affujetti,
Tant qu'il verra durer ces reftes du parti.
Au fortir de Pharfale un fi grand capitaine
Sauroit mal fon métier, s'il laiffoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loifir à des cœurs fi hardis
(*a*) De relever du coup dont ils font étourdis.
(*b*) S'il les vainc, s'il parvient où fon défir afpire,
Il faut qu'il aille à Rome établir fon empire,
Jouir de fa fortune & de fon attentat,
Et changer à fon gré la forme de l'État.
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Sire, voyez Céfar, forcez-vous à lui plaire;
Et lui déférant tout, veuillez vous fouvenir
Que les événements régleront l'avenir.
Remettez en fes mains (*c*) trône, fceptre, couronne,
Et fans en murmurer fouffrez qu'il en ordonne.
Il en croira fans doute ordonner juftement,
En fuivant du feu roi l'ordre & le teftament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier fervice
Ne permet pas d'en craindre une entiere injuftice.

(*a*) *De relever.* On *rèelve* de maladie, on ne *relève* pas d'un *coup*.

(*b*) *S'il les vainc.* Evitez toujours ces fyllabes rudes & feches.

(*c*) *Trône, fceptre, couronne.* Ce ne font point trois chofes différentes, c'eft la même idée fous trois diverfes figures: c'eft un pléonafme, une négligence.

Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Louez son jugement, & le laissez partir.
Après, quand nous verrons le tems propre aux vengeances,
Nous aurons & la force & les intelligences.
Jusque-là réprimez ces transports violents
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents.
Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets, néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie, & le sceptre à la fois.
Un sage conseiller est le bonheur des rois.
Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,
Offrir tout à César, afin de tout reprendre;
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs (*a*) séduire son pouvoir.

Fin du second Acte.

(*a*) *Séduire son pouvoir.* Notre langue ne permet guère qu'on applique à des choses inanimées des verbes qui ne sont appropriés qu'à des choses animées. On *séduit* un homme; & par une métaphore très-juste, on *séduit* sa passion. Mais quand on *séduit* un homme puissant, ce n'est pas *son pouvoir* qu'on *séduit*. Cette impropriété de termes est souvent ce qui révolte le lecteur, sans qu'il s'apperçoive d'où naît son dégoût. Les poëtes, comme Boileau & Racine, qui n'emploient jamais que des métaphores justes, qui écrivent toujours purement, sont lus de tout le monde; & il n'y a pas un seul de leurs vers, que les amateurs ne relisent cent fois, & ne sachent par cœur: mais on ne lit des autres que quelques endroits de génie, dont la beauté supérieure s'élève au-dessus des règles de la syntaxe, & de la correction du style.

ACTE III.

SCENE PREMIERE (a).

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Oui, tandis que le roi va lui-même en perſonne
Juſqu'aux pieds de Céſar (b) proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon appartement,
Et ſans s'en émouvoir attend ſon compliment.

(a) Corneille dans l'examen de *Pompée*, dit qu'on a trouvé mauvais qu'Achorée faſſe le récit intéreſſant qui ſuit, à une ſimple ſuivante. Il donne pour réponſe que cette ſuivante tient lieu de la reine ; mais encor une fois, les récits intéreſſans ne doivent être faits qu'aux principaux perſonnages. On eſt mécontent de voir une ſuivante qui dit que ſa maîtreſſe, *dans ſon appartement, de Céſar attend le compliment ſans s'en émouvoir.* Ces ſcènes inutiles & par conſéquent froides prouvent que preſque toutes les tragédies françaiſes ſont trop longues. On les appelle des ſcènes de *rempliſſage.* Ce mot eſt leur condamnation.

(b) *Proſterner ſa couronne.* On ne *proſterne* point une *couronne ;* on ſe *proſterne*, on dépoſe une *couronne* ; on la dépoſe aux pieds, & non *juſqu'aux pieds.*

Comment nommerez-vous (*a*) une humeur si hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble & juste, & digne d'une reine,
Qui soutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de sa naissance & de sa dignité.
Lui pourrai-je parler?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie
Savoir à cet abord (*b*) ce qu'on a vu de joie,
Ce qu'à (*c*) ce beau présent César a témoigné,
S'il en a rendu grace, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il (*d*) traite avec empire;
Ce qu'à nos assassins enfin il a pu dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
(*e*) Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.

(*a*) *Une humeur si hautaine. Humeur* n'est pas plus noble que *beau présent.*

(*b*) *Ce qu'on a vu de joie*, ne peut se dire dans le style tragique, quoique ce soit une suivante qui parle.

(*c*) *Ce beau présent*, est comique.

(*d*) *Traite* exige un régime; ce verbe n'est neutre que lorsqu'on parle d'un traiteur.

(*e*) *Dont il n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.* Ce vers est un peu de comédie.

Je ne sais si César prendroit plaisir à feindre ;
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre :
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
Vous l'avez vu partir, & moi je l'ai suivi.
Ses vaisseaux en bon ordre (*a*) ont éloigné la ville,
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
(*b*) Il venoit à plein voile, & si dans les hasards
Il éprouva toujours la faveur de son Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune,
Avoit le vent (*c*) en poupe, ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'est plus souvenu de son front couronné,
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse ;
Toutes ses actions ont senti la bassesse.
J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moi,
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de roi :

(*a*) *Ont éloigné la ville* est un solécisme. Il fallait *se sont éloignés de*, ou plutôt une autre expression, un autre tour.

(*b*) *Il venait à plein voile*, est un solécisme ; *Voile* de vaisseau a toujours été féminin ; *Voile* qui couvre, masculin.

(*c*) *En poupe ainsi que sa fortune.* N'est-ce pas là une réflexion inutile, & en même tems trop recherchée ? Pourquoi dire que son *vaisseau avait le vent en poupe ?* Pourquoi comparer la fortune de César à ce vaisseau ? Quel rapport de ces idées avec la réception dont il s'agit ?

La peinture de l'humiliation de Ptolomée est admirable, parce qu'elle est vraie. Celle de la tête de Pompée qui semble s'apprêter à parler, n'est pas si vraie. Cela sent le poëte, & dès-lors on n'est plus si touché. Un mort n'a pas la vue égarée.

Et César qui lisoit sa peur sur son visage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tremblante offrant ce don fatal:
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival;*
Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie;
En voici déjà l'un, & pour l'autre elle fuit,
Mais avec six vaisseaux (a) un des miens la poursuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête;
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête;
* *Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur*
En sanglots mal formés exhale sa douleur.
Sa bouche encore ouverte & sa vue égarée
Rappellent sa grande ame à peine séparée;
** *Et son courroux mourant fait un dernier effort*
Pour reprocher aux dieux sa défaite & sa mort.
*** *César à cet aspect, comme frappé du foudre (b),*

* . . . . . *Atque os in murmura pulsant*
Singultus animæ.
** *Iratamque Deis faciem.*
*** *Non primo Cæsar damnavit munera vultu*
. . . . . *Vultus dum crederet, hæsit.*

(*a*) *Un des miens.* Il semble que ce soit un de ses vaisseaux, & Ptolomée entend un de ses officiers. Ces méprises sont assez communes dans notre langue; il faut y prendre garde soigneusement.

(*b*) Ce n'est pas un coup de foudre pour César que la mort de Pompée.

Et comme ne ſachant (a) que croire, ou que réſoudre,
Immobile, & les yeux ſur l'objet attachés,
Nous tient aſſez long-temps ſes ſentiments cachés :
Et je dirai, ſi j'oſe (b) en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
(c) Quelque maligne joie en ſon cœur s'élevoit,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvoit.
L'aiſe de voir la terre à ſon pouvoir ſoumiſe
Chatouilloit malgré lui ſon ame avec ſurpriſe,
Et de cette douceur ſon eſprit combattu
Avec un peu d'effort raſſuroit ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie ;
Il ſe juge en autrui, ſe tâte, s'étudie,
Conſulte à ſa raiſon ſa joie & ſes douleurs,
* *Examine, choiſit, laiſſe couler des pleurs,*
Et forçant ſa vertu d'être encor la maitreſſe,
Se montre généreux par un trait de foibleſſe.
** *Enſuite il fait ôter ce préſent de ſes yeux,*
Leve les mains enſemble & les regards aux cieux,

* *Lacrymas non ſponte cadentes*
Effudit.
** *Auffer ab aſpectu noſtro funeſta, ſatelles,*
Regis dona tui.

(a) *Que croire.* Il doit ſavoir certainement *que croire* en voyant la tête de *Pompée.*

(b) *En faire conjecture.* Expreſſion un peu triviale.

(c) *Quelque maligne joie.* Quelle peinture & quelle vérité ! que ces grands traits effacent de fautes ! rien n'eſt plus beau que cette tirade. Elle fait voir en même tems qu'il fallait mettre ce récit intéreſſant dans la bouche d'un perſonnage plus important qu'Achorée.

SCENE II.

CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ACHORÉE, soldats Romains, soldats Égyptiens.

PTOLOMÉE.

SEIGNEUR, montez au trône, & commandez ici.

CÉSAR.

(*a*) Connoissez-vous César, de lui parler ainsi?

(*a*) *Connaissez-vous César, de lui parler ainsi, &c.* Beaucoup de bons juges ont trouvé que César affecte ici un peu trop de rodomontade, que la véritable grandeur est plus simple, que les Romains ne regardaient point le trône comme une infamie, qu'ils avaient au contraire aboli chez eux le nom de roi, comme trop dangereux à Rome; que les Romains n'avaient aucun mépris pour un roi d'Égypte; que César joue un peu sur le mot; que quand Ptolomée lui dit, *Montez au trône*, il veut dire seulement, Soyez ici le maître, & non pas, Faites-vous couronner roi d'Égypte: qu'enfin César répond à un compliment très-raisonnable, par des hauteurs qui sentent plus la vanité que la grandeur. Ces critiques peuvent être fondées; mais peut-être est-il nécessaire d'enfler un peu la grandeur Romaine sur le théatre, comme on place des figures colossales dans de vastes enceintes. Il est bien certain que quand Ptolomée dit à César, *Commandez ici*, il ne lui dit pas, Prenez le titre de roi d'Égypte, au lieu de celui d'*Imperator*, de *Consul*, de *Triumvir;* mais César veut humilier Ptolomée. Le spectateur est charmé de voir ce roi abaissé & confondu, & les reproches sur la mort de Pompée sont admirables.

Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie (*b*) ?
Certes, Rome à ce coup pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang;
C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre.
(*a*) S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre;
Et le trône & le roi se feroient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire.
Votre chute eût valu la plus haute victoire;
Et si votre destin n'eût pu vous *en sauver,
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie.
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devoit son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains (*b*)?

(*a*) Jamais on n'a tenu *le trône égal à l'infamie*; il n'y a là qu'un faux air de grandeur, & tout faux air est puérile. César tenait si peu le trône égal à l'infamie, qu'il voulut depuis être reconnu roi. Les Romains craignaient chez eux la royauté, mais le trône ailleurs n'était point infame.

(*b*) *S'il en eût aime l'offre, il eût su s'en défendre.* Ce vers n'est pas trop intelligible, le reste fait un très-bel effet. Ptolomée joue là un indigne rôle; mais on aime à voir un roi abaissé

* *Ai-je*

* *Ai-je vaincu pour vous dans le champ de Pharsale ?*
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue & de vie & de mort ?
** *Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,*
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée !
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurois osé ?
De quel nom après tout pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome ;
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront (*a*),
Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?
*** *Pensez-vous que j'ignore, ou que je dissimule,*

* *Ergo in Thessalicis Pellæo fecimus arvis*
Jus gladio ?

** *Non tuleram Magnum mecum Romana regentem,*
Te, Ptolomæe, feram ?

*** . . . . . . *Nec fallere vos me*
Credite victorem, nobis quoque tale paratum
Litteris hospitium.

devant César. Lorsque Corneille fait parler Ptolomée, les vers sont faibles ; César s'exprime fortement ; tel était le génie de Corneille. Le sublime de César passe jusques dans l'ame du lecteur.

(*b*) Cela n'est pas vrai, puisque Ptolomée avait des chevaliers Romains à son service.

(*a*) Un *coup qui fait affront sur un chef*, n'est pas élégant.

(a) *Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule ;*
Et que s'il eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisoit de ma tête un semblable présent ?
* *Graces à ma victoire, on me rend des hommages,*
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur ;
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse, & redoutable zele,
Qui regle la fortune, & qui tourne avec elle !
Mais parlez ; c'est trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,
Et vous-même avoûrez que j'ai sujet de l'être.
Étant né souverain, je vois ici mon maître :
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où (b) je n'ai point encore agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour, sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris ;
Jugez si vos discours me rendent mes esprits ;

* . . . . . *Ne sic mea colla gerantur*
Thessaliæ fortuna facit.

(a) Cela est beau, parce que cela est vrai. Il n'y a là ni déclamation ni enflure.

(b) *Je n'ai point encore agi qu'en commandant* est un solécisme ; le *point* est de trop.

Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect, que la crainte redouble ;
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colere & tant de majesté.
Dans cet étonnement dont mon ame est frappée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dumes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la premiere ;
Tout ce qu'il fit après fut à votre priere.
Il émut le sénat pour des rois outragés,
Que sans cette priere il auroit négligés ;
Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances (*a*).
Par là de nos mutins le feu roi vint à bout ;
Et pour en bien parler, (*b*) nous vous devons le tout (*c*).
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
(*d*) Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;

(*a*) Le mot de ***finances*** n'est pas plus fait pour la tragédie que celui de *caissier*.

(*b*) *Nous vous devons le tout.* Expression trop faible, trop commune. Ne finissez jamais un vers par ces mots ***le tout*** : ils ne sont ni harmonieux, ni nobles.

(*c*) ***Le tout*** est du style de bureau.

(*d*) *Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre.* On ne peut trop remarquer avec quel soin pénible il faut éviter ce concours de syllabes dures, dont les auteurs ne s'apperçoivent pas dans la chaleur de la composition. *Jusqu'à ce qu'à* révolte l'oreille. ***Se prendre à quelqu'un*** est du discours familier ; &

(*a*) Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux;
Passer en tyrannie & s'armer contre vous...

CÉSAR.

(*b*) Tout beau, que votre haine en son sang assouvie,
N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie;
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans la calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous futes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités:
Que comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire;
(*c*) Et que sa haine injuste augmentant tous les jours,

---

s'en prendre est quelquefois fort noble. *Répondez du succès, ou je m'en prends à vous.* De plus, *se prendre*, ne signifie pas attaquer, comme Corneille le prétend ici; il signifie le contraire, chercher un appui, un secours. En tombant il se prit à un arbre qui le garantit. Dans le malheur *on se prend à tout;* c'est-à-dire, on se fait une ressource de tout ce qu'on trouve. Dans le malheur *on s'en prend à tout*, signifie on accuse tout, on se plaint de tout.

(*a*) Un *pouvoir jaloux d'un succès !*

(*b*) *Tout beau.* On a déjà remarqué ailleurs que ce mot familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

(*c*) *Et que sa haine injuste. Et que*, n'ayant point été précédé d'un autre *que* est une faute de grammaire, mais de ces fautes qui cessent de l'être dans la poésie animée.

(*a*) Jusque dans les enfers chercheroit du secours ;
Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous votre puissance,
Il nous falloit pour vous craindre votre clémence ;
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.
J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême,
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même ;
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
(*b*) Mon zele ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver ;
Vous pouvez en jouir & le désapprouver ;
Et j'ai plus fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire ;
Et que ce sacrifice offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

(*c*) Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses,
De mauvaises couleurs & de froides excuses.

(*a*) *Jusque dans les enfers. Les enfers* sont ici d'un déclamateur, & non pas d'un homme qui donne de bonnes raisons.

(*b*) *Mon zèle ardent la prise.* Il veut dire mon zèle ardent a pris cette occasion. Mais c'est une expression bien étrange. *J'ai pris cette occasion pour assassiner Pompée.*

(*c*) *Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses.* Les comédiens disent, *avec de faibles ruses. Avecque*, était trop dur.

Votre zele étoit faux, si seul il redoutoit
Ce que le monde entier (*a*) à pleins vœux souhaitoit;
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles,
* *Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,*
(*b*) *Où l'honneur seul m'engage, & que pour terminer*
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner,
Où mes plus dangereux, & plus grands adversaires,
Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes freres;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre & m'embrasser.
O combien d'allégresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé (*c*) dessus toute la terre,
Si l'on voyoit marcher (*c*) dessus un même char,
Vainqueurs de leur discorde, & Pompée & César!
Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zele.
O crainte ridicule autant que criminelle!

* . . . . *Unica belli*
Præmia civilis, victis donare salutem,
Perdidimus.

(*a*) *A pleins vœux* ne se dit plus.

(*b*) *Où l'honneur seul m'engage, & que pour terminer. Où l'honneur, & que*, cela n'est pas Français; il fallait, *guerres où l'honneur m'engage, où je ne veux que vaincre & pardonner, où mes plus grands ennemis, &c.*

(*c*) *Dessus toute la terre, dessus un même char*, Thomas Corneille, dans l'édition qu'il fit des œuvres de son frere, mit, *marcher en même char.* La correction n'est pas heureuse; ces minuties [on ne peu trop le dire] n'empêchent point un morceau sublime, d'être sublime. Il les faut regarder comme des fautes d'orthographe.

Vous craigniez ma clémence : ah ! n'ayez plus ce soin,
(*a*) Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'apaiserois Rome, avec votre supplice,
Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous en pût garantir.
Votre trône lui-même en seroit le théatre :
Mais voulant épargner le sang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentiments dont vous serez capable,
Je saurai vous tenir innocent, ou coupable.
* *Cependant à Pompée élevez des autels,*
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes ;
Et sur-tout, pensez bien au choix de vos victimes.
Allez-y donner ordre, & me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

* . . . . . . *Justo date thura sepulchro*
Et placate caput.

(*a*) *Souhaitez-la plutôt* est sublime ; & quoique les vers suivans étendent peut-être un peu trop cette pensée, ils ne la déparent pas ; tant on aime à voir le crime puni & un roi confondu par un Romain !



SCENE III.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

ANTOINE, avez-vous vu cette reine adorable?

ANTOINE.

Je l'ai vue, ô César (a) ! elle est incomparable ;
Le ciel n'a point encor, par (b) de si doux accords,
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps :
Une majesté douce épand sur son visage
De quoi s'assujettir le plus noble courage ;
Ses yeux savent ravir, son discours fait charmer ;
Et si j'étois César, je la voudrois aimer.

(a) *Elle est incomparable.* Après ce discours noble & vigoureux de César, le lecteur est indigné de voir Antoine faire le personnage d'entremetteur ; & de lui entendre dire, *que cette reine adorable est incomparable, que son corps est si beau qu'il la voudrait aimer :* ce n'est pas là César, ce n'est pas là Antoine, c'est un amoureux de comédie qui parle à un valet. On a substitué à ce demi-vers, *Je l'ai vue, ô César!* cet autre, *Oui, Seigneur, je l'ai vue.* *L'incomparable* exigeait plutôt une correction.

(b) *De si doux accords.* Hémistiche d'églogue, qui, joint aux *graces d'un beau corps*, rend tout ce morceau indigne de la tragédie.

CÉSAR.

(*a*) Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, & la croyant dans l'ame ;
Par un refus modeste & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit mériter (*b*).

CÉSAR.

(*c*) En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son diadême,
Qui n'espere qu'en vous ! (*d*) douter de ses ardeurs,
Vous qui la pouvez mettre au faîte des grandeurs !
Que votre amour sans crainte à son amour prétende ;
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende ;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois ;
Et sur-tout elle craint l'amour de Calphurnie :
Mais l'une & l'autre crainte à votre aspect bannie,

(*a*) *Comme a-t-elle reçu?* Au moins il fallait, *comment a-t-elle reçu ?*

(*b*) Madrigal de comédie.

(*c*) *En pourrai-je être aimé ?* est trop comique.

(*d*) *Douter des ardeurs* est au-dessous du style de la comédie.

(*a*) Vous ferez succéder un espoir assez doux,
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes.
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir.
Septime vous l'amene, orgueilleux de son crime,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime:
Sitôt qu'ils ont (*b*) pris port, vos chefs par vous instruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre (*c*). Ah! l'importune & fâcheuse nouvelle!
Qu'à mon impatience elle semble cruelle!
O ciel! & ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour?

(*a*) *Vous ferez succéder.* Il faut toujours un régime à *succéder.* On *succède à*, tout cet endroit est mal écrit.

(*b*) *Pris port.* Expression de marin, & non de poëte.

(*c*) *Ah! l'importune & fâcheuse nouvelle!* est un trait de comédie qui fait un grand tort à la belle scène de Cornélie. Tout ce que lui dit César de noble & de grand, est gâté par ce vers si déplacé. On voit qu'il voudrait être auprès de sa maîtresse, qu'il ne fera à Cornélie que de vains complimens; & cela seul

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEIGNEUR....

CÉSAR.

(*a*) Allez, Septime, allez vers votre maître;
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,
Après avoir servi sous Pompée & sous moi.

(*Septime rentre.*)

CORNÉLIE.

César, car le destin, qui m'outre & que je brave,

répand du froid sur la piéce. D'ailleurs, après la mort de Pompée, la tragédie ne roule plus que sur un rendez-vous de César avec Cléopatre, sur une bonne fortune; tout devient hors d'œuvre: il n'y a ni nœud, ni intrigue. Cornélie n'arrive que pour déplorer la mort de son mari; mais telle est la dignité de son rôle, qu'elle soutient presque seule la dignité de la piéce.

(*a*) *Allez, Septime, allez vers votre maître, &c.* Ces quatre vers de César à Septime, relèvent tout d'un coup le caractère de César, & le rendent digne d'écouter Cornélie.

(*a*) Me fait ta prisonniere, & non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur,
Jusqu'à te rendre hommage, & te nommer seigneur;
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au dessus;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, & ne l'ai pas suivi;
Et bien que le moyen m'en (*b*) aie été ravi,

(*a*) *Me fait ta prisonnière & non pas ton esclave.* Cornélie doit-elle dire à César qu'elle est sa prisonnière, & non pas son esclave; N'est-ce pas une chose assez reconnue par César? Jamais les Romains vaincus par des Romains ne furent mis dans l'esclavage. Elle se vante d'appeller César par son nom, & de ne point l'appeller *Seigneur*; mais le nom de *Seigneur* n'était donné à personne; c'est un terme dont nous nous servons au théatre français, & dont Cornélie abuse. Il vient du mot latin *Senior*, & nous l'avons adopté pour en faire un titre honorifique. Cornélie peut-elle s'excuser de ne pas donner à un Romain un titre français? Doit-elle enfin faire remarquer à César, qu'elle parle comme tout le monde parlait alors? N'est-ce pas une petite attention de Cornélie, à faire voir qu'elle veut mettre de la grandeur, où il n'y a rien que de très-ordinaire?

Cette affectation, dit le judicieux marquis de *Vauvenargue*, homme trop peu connu, & qui a trop peu vécu, cette affectation est le principal défaut de notre théatre & l'écueil ordinaire des poëtes.

(*a*) *Aie été* pour *ait été*. Cet *aie* à la troisieme personne est

Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes,
M'aie ôté le fecours & du fer & des ondes,
* *Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,*
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le deftin m'en prive
Pour croître mes malheurs, & me voir ta captive:
Encore ai-je fujet de rendre grace aux dieux,
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céfar y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas! & fous quel aftre, ô ciel! m'as-tu formée?
Si je dois grace aux dieux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux fon trône & fa province?
Céfar, de ta victoire écoute moins le bruit;
Elle n'eft que l'effet du malheur qui me fuit;
(*a*) Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Craffe.

* *Turpe mori poft te folo non poffe dolore.*

---

un folécifme très-commun. On a mis *ait* dans les dernières éditions. On doit furtout remarquer que Cornélie devrait commencer par remercier Céfar qui vient de chaffer ignominieufement de fa préfence *Septime*, l'un des affaffins de *Pompée.*

(*a*) *Je l'ai porté pour dot, &c.* Et ce *bis nocui mundo* n'eft-il pas un peu chargé d'oftentation? Pourquoi Cornélie a-t-elle fait le malheur du monde? elle n'entra jamais dans les affaires publiques. C'était une jeune veuve que Pompée fut blâmé d'avoir époufée. Elle eut deux maris malheureux, mais ne fut caufe du malheur d'aucun.

* *Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace ;*
** *Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti*
A chassé tous les dieux du plus juste parti :
*** *Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée,*
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée !
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison,
(*a*) *D'un astre envénimé l'invincible poison !*
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;

* *Bis nocui mundo.*
** . . . . . *Cunctosque fugavi*
A causâ meliore Deos.
*** *O utinam in thalamos invisi Cæsaris essem*
Infelix conjux, & nulli læta marito !

(*a*) *D'un astre envenimé l'invincible poison.* Ce souhait d'être la femme de César, pour lui *porter l'invincible poison d'un astre*, paraît trop recherché. Cela est imité de Lucain, & n'en paraît pas meilleur.

Il n'est point du tout naturel qu'elle pense être la cause des malheurs de Rome, puisqu'elle n'a point été la cause des guerres civiles. Elle rend grace aux dieux d'avoir trouvé César, elle lui demande la vengeance de la mort de son mari, & elle lui dit en même tems qu'elle voudrait l'épouser pour le rendre malheureux ! De pareils jeux d'esprit dégraderaient beaucoup le rôle de Cornélie, si quelque chose pouvait l'avilir. On pourrait dire que cette entrevue de Cornélie & de César est inutile à l'intrigue de la piéce. Cette tragédie [qui est en effet d'un genre particulier, qu'il serait très-dangereux d'imiter] se soutient par les beaux morceaux de détail. Il y a des choses admirables dans ce discours de Cornélie. Il serait à souhaiter qu'il y eût moins de cette enflure qui est contraire à la vraie dignité & à la vraie douleur.

Je te l'ai déjà dit, César, (*a*) je suis Romaine,
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

César.

O d'un illustre époux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le sort fait pitié!
Certes, vos sentiments font assez reconnoître,
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
(*b*) Où vous êtes entrée & de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse, & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions protecteur de nos dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux
Qu'Annibal eût bravé jadis sans vos aïeux,
Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare,
N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,

(*a*) *Je suis Romaine.* Pourquoi le répéter? parle-t-elle à un autre qu'à un Romain?

(*b*) *Où vous êtes entrée.* C'est une répétition du vers *Qui vous donna la main:* en général toute répétition affaiblit l'idée.

Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi!
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes!
Et qu'enfin m'attendant sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier!
* *Alors foulant aux pieds la discorde & l'envie*
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival,
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal:
J'eusse alors regagné son ame satisfaite,
Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite;
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde,
** *Le sort a dérobé cette allégresse au monde,*
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.
(*a*) Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere.
Seulement pour deux jours soyez ma prisonniere,

* *Ut te complexus, positis civilibus armis,*
Affectus abste veteres, vitamque rogarem,
Magne, tuam, dignâque satis mercede laborum
Contentus par esse tibi, tunc pace fideli
Fecissem ut victus posses ignoscere Divis,
Fecisses ut Roma mihi!
** *Læta dies rapta est populis.*

(*a*) *Prenez liberté* est trop familier, trop trivial, trop du style de la comédie. De plus, on ne prend point liberté.

Afin

Afin d'être témoin comme après nos débats,
Je chéris sa mémoire & venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même, (*a*) & vous quitte un moment.
(*b*) Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame Romaine,
C'est-à-dire, un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, & chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

(*c*) O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Fin du troisieme Acte.

(*a*) *Et vous quitte un moment.* Il est triste que César finisse une si belle scène par dire, *je vous quitte un moment*, surtout après l'avoir commencée en disant, que la visite de Cornélie était très-importune. On sent trop qu'il va voir sa maîtresse; & le détail du *digne appartement* achèverait d'affaiblir ce beau morceau, sans l'admirable vers de Cornélie qui termine l'acte.

(*b*) On pouvait se passer du *digne appartement.*

(*c*) *O ciel! que de vertus vous me faites haïr!*

Me sera-t-il permis de rapporter ici que Mlle. de *Lenclos*, pressée de se rendre aux offres d'un grand seigneur qu'elle n'aimait point, & dont on lui vantait la probité & le mérite, répondit:

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

C'est le privilège des beaux vers d'être cités en toute occasion, & c'est ce qui n'arrive jamais à la prose.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Quoi ! de la même main & de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

(*a*) Il est mort & mourant, Sire, il vous doit apprendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre:
Jugez César vous-même à ce courroux si lent.
Un moment pousse & rompt un transport violent;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le temps, & porte un coup plus rude:

(*a*) *Il est mort & mourant, &c.* Dans les éditions suivantes, au lieu de, *Il est mort & mourant, &c.* on a mis :

Oui, Seigneur, & sa mort a de quoi vous apprendre, &c.

Ainsi n'espérez pas de le voir modéré ;
Par adresse il se fâche après s'être assuré (*a*).
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire,
Il poursuivoit Pompée, & chérit sa mémoire ;
Et veut tirer à soi, (*b*) par un courroux accort,
L'honneur de sa vengeance & le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah ! si je t'avois cru, je n'aurois pas de maître ;
Je serois dans le trône où le ciel m'a fait naître :
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois,
D'écouter trop d'avis & se tromper au choix.
Le destin les aveugle au bord du précipice,
Ou si quelque lumiere en leur ame se glisse (*c*),
Cette fausse clarté dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre, & puis s'évanouit.

(*a*) *S'être assuré.* Il faut dire *de quoi.* *S'assurer* ne signifie rien quand il est régime. *Par adresse il se fâche*, est du style comique négligé.

(*b*) *Par un courroux accort.* *Accort* signifie *conciliant ;* il vient d'*accordre ;* il ne signifie pas *feint.* C'est d'ailleurs un mot qui n'est plus en usage dans le style noble, & on doit regretter qu'il n'y soit plus. *Tirer à soi* est bas.

(*c*) *Glisse* n'est pas heureux, mais il est si difficile de trouver des termes nobles & convenables, & de les accorder avec la rime, qu'on doit pardonner à ces petites fautes inséparables d'un art dans lequel on éprouve autant d'obstacles qu'on fait de pas.

PHOTIN.

J'ai mal connu César, (*a*) mais puifqu'en fon eftime
Un fi rare fervice eft un énorme crime,
Sire, il porte en fon flanc de quoi nous en laver,
C'eft là qu'eft notre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de fouffrir fans murmure,
D'attendre fon départ pour venger cette injure:
Je fais mieux conformer les remedes au mal:
* *Juftifions fur lui la mort de fon rival;*
Et notre main alors également trempée
Et du fang de Céfar & du fang de Pompée,
Rome, fans leur donner de titres différents,
Se croira par vous feul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, oui, fon fentiment eft véritable;
** (*b*) *C'eft trop craindre celui que j'ai fait redoutable.*

* . . . . . *Placemus cæde fecundâ*
Hefperias gentes; jugulus mihi Cæfaris hauftus
Hoc præftare poteft, Pompeii cæde nocentes
Ut populus Romanus amet.

** *Quid, miferande, times quem tu facis ipfe timendum?*

(*a*) *Mais puifqu'en fon eftime. Eftime* fignifie ici *opinion.* C'eft un terme qui n'eft en ufage que dans la marine. L'eftime du pilote veut dire le calcul préfumé.

(*b*) *Oui, oui, ton fentiment enfin eft véritable.* On a corrigé ce vers, & on a mis, *Oui, par là feulement ma perte eft évitable;*

Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains ;
Deux fois en même jour disposons des Romains ;
Faisons leur liberté comme leur esclavage.
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage ;
Considere les miens, tes yeux en sont témoins.
* *Pompée étoit mortel, & tu ne l'es pas moins.*
Il pouvoit plus que toi ; tu lui portois envie :
Tu n'as, non plus que lui, qu'une ame & qu'une vie (*a*) ;
Et son sort que tu plains, te doit faire penser
(*b*) Que ton cœur est sensible, & qu'on le peut percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice,
C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice ;
C'est à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur,
Et n'abandonner pas ma vie & ma puissance
(*c*) Au hasard de sa haine, ou de ton inconstance,

* *Quem metuis par hujus erat.*

pourquoi *évitable* n'est-il pas en usage, puisqu'*inévitable* est reçu ? C'est une grande bizarrerie des langues, d'admettre le mot composé & d'en rejetter la racine.

(*a*) *Qu'une ame & qu'une vie.* Jamais personne n'en a eu deux.

(*b*) *Que ton cœur est sensible.* C'est une équivoque. Le mot *sensible* est pris ici au physique. Ptolomée entend que César n'est pas invulnérable ; jamais le mot *sensible* ne souffre cette acception. De plus, cette pensée est trop répétée, trop délayée. Il ne faut jamais rien ajouter, quand on a dit assez.

(*c*) *Au hasard de sa haine.* Il veut dire, *au caprice*. *Hasard* n'est pas le mot propre.

Ni souffrir que demain tu puisses à ce prix
Récompenser sa flamme, ou punir ses mépris.
J'emploîrai contre toi de plus nobles maximes.
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
De bien penser au choix ; j'obéis, & je voi
Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,
Ni dont le sang offert, la fumée & la cendre
Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter :
Toute cette chaleur est peut-être inutile :
Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ;
Que pouvons-nous contr'eux, & pour les prévenir
Quel temps devons-nous prendre, & quel ordre tenir ?

ACHILLAS.

Nous pouvons beaucoup, Sire, (*a*) en l'état où nous sommes.
A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant des remûments,
Je faisois tenir prêts à tous événements.
Quelque soin qu'ait César, sa prudence est déçue.
Cette ville a sous terre une secrete issue,
Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusque dans le palais introduire sans bruit :

(*a*) *En l'état où nous sommes, vous avez six mille hommes.* Il ne faut jamais être empoulé, mais il faut éviter ces expressions de gazette, & ces tours languissans qui ne servent qu'à la rime, comme, *en l'état où nous sommes.*

(*a*) Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſeroit trop courir vous-même à votre perte.
* *Il nous le faut ſurprendre au milieu du feſtin,*
Enivré des douceurs (*b*) *de l'amour & du vin.*
** *Tout le peuple eſt pour nous. Tantôt à ſon entrée*
J'ai remarqué l'horreur qu'il a ſoudain montrée,
Lorſqu'avec tant de faſte il a vu ſes faiſceaux
Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage;
Je voyois ſa fureur à peine ſe dompter,
Et pour peu qu'on le pouſſe, il eſt prêt d'éclater.
Mais ſur-tout, les Romains que commandoit Septime,
Preſſés de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger, par un coup généreux,
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne?

* *Plenum epulis madidumque mero, venerique paratum*
Invenies.
** *Sed fremitu vulgi faſces & ſigna querentis*
Inferri Romana ſuis, diſcordia ſenſit
Pectora.

(*a*) *Car contre ſa fortune. Car contre* eſt trop rude. C'eſt une petite remarque, mais il ne faut rien négliger.

(*b*) *De l'amour & du vin.* Ces expreſſions ne ſont permiſes que dans une chanſon; il faut chercher des tours qui ennobliſſent ces idées: c'eſt là le grand mérite de Racine.

PHOTIN.

(*a*) Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déjà reconnu des freres, des germains,
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paroître
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître :
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de César porter les premiers coups :
Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera sans doute un assez libre accès,
(*b*) Pour de ce grand dessein assurer le succès.
Mais voici Cléopatre ; agissez avec feinte,
Sire (*c*), & ne lui montrez que foiblesse & que crainte.
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenseroit ses yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

(*a*) *Les gens de Cornélie.* Cette expression ne doit jamais entrer dans la tragédie.

(*b*) *Pour de ce grand dessein.* Cette inversion est trop rude, & il n'est pas permis de mettre ainsi une préposition à côté de l'article *de*. *Pour de lui me servir, à d'elle me défaire ;* cela n'est toléré tout au plus que dans le style plaisant qu'on appelle marotique.

(*c*) *Et ne lui montrez que faiblesse & que crainte.* Ce conseil achève d'avilir le roi.

SCENE II. (a)

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'AI vu César, mon frere,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colere.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse, & j'avois attendu
Cet office de sœur (b) que vous m'avez rendu ;

(a) Cette scène met le comble au caractere méprisable de Ptolomée. On ne s'intéresse ni à lui, ni à Cléopatre ; on se soucie peu que Ptolomée ait vécu dans la gloire *où vivaient ses pareils*, & qu'il demande la grace de Photin ; mais le plus grand défaut, c'est qu'à ce quatrième acte une nouvelle piéce commence. Il s'agissait d'abord de la mort de Pompée ; on veut actuellement assassiner César, parce qu'on craint qu'il ne fasse mettre en croix les ministres du roi. Le péril même de César n'est pas assez grand, pour que cette nouvelle tragédie intéresse. Ce n'est point comme dans *Cinna*, où les mesures des conjurés sont bien prises ; on ne craint ici pour personne, on ne s'intéresse à personne ; la bassesse du roi révolte l'esprit, les amours de Cléopatre glacent le cœur, & les ironies de Ptolomée dégoûtent.

(b) *Rendre un office de sœur*, & *cet illustre amant* qui l'a *bientôt quittée*. Est-ce de l'ironie ? Parle-t-il sérieusement ?

Mais cet illuste amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE.

(*a*) Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiser les (*b*) débats
Qu'avec nos citoyens ont pris quelques soldats;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous, ni votre empire;
Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques,
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques;
Ainsi que la naissance ils ont (*c*) les esprits bas.
En vain on les éleve à régir des États;
Un cœur né pour servir fait mal comme on commande;
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande;
Et sa main que le crime en vain fait redouter,
Laisse cheoir le fardeau qu'elle ne peut porter.

(*a*) *Sur quelque brouillerie, &c.* Ce mot trop familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

(*b*) *Débats qu'avec nos citoyens ont pris quelques soldats.* Cela n'est pas Français; on dit, *prendre querelle*, & non *prendre débat.*

(*c*) *Les esprits bas.* Le mot *esprit* en ce sens ne peut guère être employé au pluriel. Il fallait *le cœur bas* pour la régularité; & il faut un autre tour pour l'élégance. On pourrait dire, *il n'y eut jamais des cœurs plus durs & des esprits plus bas;* mais non, *ils ont les esprits bas.*

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, & ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.
Si j'avois écouté de plus nobles conseils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils.
Je mériterois mieux cette amitié si pure
Que pour un frere ingrat vous donne la nature :
César embrasseroit Pompée en ce palais ;
Notre Égypte à la terre auroit rendu la paix,
Et verroit son monarque encore à juste titre,
Ami de tous les deux, & peut-être l'arbitre.
Mais puisque le passé ne se peut révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
Je vous ai mal traitée, & (*a*) vous êtes si bonne,
Que vous me conservez la vie & la couronne.
(*b*) Vainquez-vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur est bien dûe ; ils vous ont offensée ;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée.
Si César les punit des crimes de leur roi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi ;

(*a*) *Vous êtes si bonne.* Est-ce de l'ironie ? Mais soit qu'il raille, soit qu'il parle sérieusement, il s'exprime en termes bien bas, ou du moins bien familiers.

(*b*) *Vainquez, gauchir, tourner le discours sur une autre matière.* Toutes expressions qu'on doit éviter ; elles sont trop familières, trop comiques.

Il me punit en eux, leur supplice est ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine.
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux
Le sang abject & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout: César cherche à vous plaire,
Vous pouvez d'un coup d'œil désarmer sa colere (*a*).

CLÉOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les méprise assez pour ne m'en venger pas;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose;
Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.
Je ne me vante pas de le pouvoir fléchir;
J'en ai déjà parlé, mais il a su (*) gauchir;
Et (*) tournant le discours sur une autre matiere,
Il n'a ni refusé, ni souffert ma priere.
Je veux bien toutefois encor m'y hasarder;
Mes efforts redoublés pourront mieux succéder;
Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient; souffrez que je l'évite;
Je crains que de nouveau ma présence l'irrite;
Elle pourroit l'aigrir au lieu de l'émouvoir;
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

(*a*) Rien n'est plus petit & plus désagréable au théatre, qu'un roi qui prie sa sœur d'intercéder auprès de son amant, pour qu'on ne perde pas ses ministres.

(*) Voyez la note (*b*) à la page précédente.

SCENE III. (a)

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

REINE, tout eſt paiſible, & la ville calmée,
Qu'un trouble aſſez léger avoit trop alarmée,

(*a*) L'amour régna toujours ſur le théatre de France dans les piéces qui précédèrent celles de Corneille, & dans les ſiennes. Mais ſi vous en exceptez les ſcènes de Chimène, il ne fut jamais traité comme il doit l'être. Ce ne fut point une paſſion violente, ſuivie de crimes & de remords, il ne déchira point le cœur, il n'arracha point de larmes. Ce ne fut guère que dans le cinquième acte d'*Andromaque*, & dans le rôle de Phèdre, que Racine apprit à l'Europe comment cette terrible paſſion, la plus théatrale de toutes, doit être traitée. On ne connut long-tems que de fades converſations amoureuſes, & jamais les fureurs de l'amour.

Cette ſcène de Céſar & de Cléopatre, eſt un des plus grands exemples du ridicule auquel les mauvais romans avaient accoutumé notre nation. Il n'y a preſque pas un vers dans cette ſcène de Céſar, qui ne faſſe ſouhaiter au lecteur que Corneille eût en effet ſecoué ce joug de l'habitude qui le forçait à faire parler d'amour tous ſes héros. *Ce moment qu'il l'a quittée — a d'un trouble plus grand ſon ame agitée — Que tout le tumulte & le trouble excité dans la ville. Mais il pardonne à ce tumulte en*

N'a plus à redouter (*a*) le divorce inteſtin
Du ſoldat inſolent & du peuple mutin.
Mais, ô dieux! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ſes ſoins importants qui m'arrachoient de vous,

ſaveur du ſimple ſouvenir du bonheur dont il a une haute eſpérance, qui le flatte d'une illuſtre apparence. Il n'eſt pas tout-à-fait indigne des feux de Cléopatre, & il en peut prétendre une haute conquête, n'ayant que les dieux au deſſus de ſa tête. Son bras ambitieux a combattu dans Pharſale, non pas pour vaincre Pompée, mais pour mériter Cléopatre. Ce ſont ſes divins appas qui enflaient le courage de Céſar; ce ſont ſes beaux yeux qui ont gagné la bataille.

La pureté de la langue eſt auſſi bleſſée que le bon goût dans toute cette tirade. Le reſte de la ſcène enchérit encor ſur ces défauts; il veut que cette *ingrate* de Rome prie Cléopatre de ſe livrer à lui, & d'en avoir des enfans. Il ne voit que ce chaſte amour; *mais las! contre ſon feu, ſon feu le ſollicite, &c.*

Ne perdons point de vue, que les héros ne parlaient point autrement dans ce tems-là; & même lorſque Racine donna ſon *Alexandre*, il fit tenir les mêmes diſcours à Cléophile; les vers étaient plus purs à la vérité, mais Alexandre n'en était pas moins avili. Pardonnons à Corneille de ne s'être pas toujours élevé au deſſus de ſon ſiècle. Imputons à nos romans ces défauts du théatre, & plaignons le plus beau génie qu'eut la France d'avoir été aſſervi aux plus ridicules uſages.

Gardez-vous de donner, ainſi que dans Clélie,
L'air & l'eſprit François à l'antique Italie;
Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Céſar dameret.

(*a*) *Le divorce inteſtin.* Expreſſion impropre & déſagréable.

Contre ma grandeur même allumoient mon courroux :
Je lui voulois du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
Mais je lui pardonnois au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance,
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il en peut prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les dieux au dessus de sa tête.
Oui, Reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il étoit quelque trône où vous dussiez paroître
Plus hautement assise en captivant son maître,
J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui disputer le droit de vous servir ;
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un si digne adversaire.
C'étoit pour acquérir un droit si précieux
Que combattoit par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, & le dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas ;
Ils conduisoient ma main, ils enfloient mon courage ;
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer ;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,

Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome & du monde.
C'est (*a*) ce glorieux titre à présent effectif
Que je viens ennoblir par celui de captif.
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre,
Qu'il en estime l'un & me permette l'autre!

CLÉOPATRE.

Je sais (*b*) ce que je dois au souverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur.
Je ne vous tiendrai plus (*c*) mes passions secretes.
Je sais ce que je suis, je sais ce que vous êtes.
Vous daignates m'aimer dès mes plus jeunes ans;
Le sceptre que je porte est un de vos présents.
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême.
J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais hélas! ce haut rang, cette illustre naissance,
Cet État de nouveau rangé sous ma puissance,

(*a*) *Ce glorieux titre à présent effectif, &c.* C'est un mauvais vers de comédie, & l'esprit de Cléopatre que César prie d'estimer le titre de premier du monde, & de permettre celui de captif, est une chose intolérable.

(*b*) *Ce que je dois au souverain bonheur, &c.* Elle doit à César & non au souverain bonheur cet excès d'honneur qui comble & accable.

(*c*) *Mes passions secrètes.* On ne dit point *passions* au pluriel, pour signifier *mon amour.*

Ce

Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,
(*a*) A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine ;
Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine ;
Et si Rome est encor (*b*) telle qu'auparavant,
Le trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant ;
Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes désirs un généreux espoir.
Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder par votre ordre à de plus justes loix.
Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles ;
Vous me l'avez promis, & j'attends ces miracles.
Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups (*c*),
Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

(*a*) *A mes vœux sont autant d'ennemis.* Cela n'est pas Français ; on n'est pas ennemi *à*, mais ennemi *de*.

(*b*) *Telle qu'auparavant.* Elle veut dire, *si Rome persévère dans son horreur pour le trône ;* mais *telle qu'auparavant* est trop prosaïque.

(*c*) *Un bras qui fait de grands coups !* Quelle expression ! Elle est digne du rôle de Cléopatre. Faut-il que le très-mauvais soit à tout moment à côté du très-bon ? Mais ce très-bon n'appartenait qu'à Corneille ; & le très-mauvais appartenait à tous les auteurs de son tems, jusqu'à ce que l'inimitable Racine parût.

CÉSAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire;
Et vos yeux la verront, (*a*) par un ſuperbe accueil,
Immoler à vos pieds ſa haine & ſon orgueil.
Encore une défaite, (*b*) & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie;
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards,
A votre chaſte amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes déſirs prétendent;
C'eſt le fruit (*c*) que j'attends des lauriers qui m'attendent.
Heureux, ſi mon deſtin encore un peu plus doux
Me les faiſoit cueillir ſans m'éloigner de vous!
Mais, las! contre mon feu mon feu me ſollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.

(*a*) *Par un ſuperbe accueil*, veut dire ici, *réception favorable; mais immoler ſon orgueil par un ſuperbe accueil*, n'eſt pas une expreſſion élégante & juſte.

(*b*) *Et dans Alexandrie. Cette ingrate de Rome qui prie dans Alexandrie! & dont un juſte reſpect conduit les regards!* On voit combien ce ſtyle eſt forcé.

(*c*) *Que j'attends des lauriers qui m'attendent.* Ce n'eſt pas là que la répétition a de l'énergie & de la grace.

En quelque lieu qu'on fuie, il me faut y courir
Pour achever de vaincre & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à (*a*) ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que (*b*) venir, voir & vaincre eſt même choſe en moi.

CLÉOPATRE.

C'eſt trop, c'eſt trop, Seigneur; ſouffrez que j'en abuſe;
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre & peut-être le jour.
Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor, par ſes plus puiſſants charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toujours vos armes,
Par tout ce que j'eſpere, & que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.

(*a*) *A ces douces amorces.* Céſar qui *prend un nouveau cœur à ces douces amorces!* Quelles expreſſions!

(*b*) *Venir, voir & vaincre eſt même choſe en moi.* Il faudrait *pour moi.* Mais ce qui eſt bien plus à obſerver, c'eſt qu'on fait dire à Céſar, par un orgueil révoltant, ce qu'il dit en effet par modeſtie dans la guerre contre Pharnace. *Veni, vidi, vici*, ne ſignifiait que le peu de peine qu'il avair eu contre un ennemi preſque ſans défenſe. Voyez les commentaires de Céſar. Jamais grand homme ne fut plus modeſte. La grandeur Romaine encor une fois ne conſiſta jamais dans de vaines paroles, dans les diſcours emphatiques; elle ne fut jamais bourſoufflée. Des actions fermes & des paroles ſimples, voilà le vrai caractère des anciens Romains. Nous y avons été ſouvent trompés. On a pris plus d'une fois des diſcours de capitan pour des diſcours de héros.

Faites grace, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse,
(*a*) Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.
Achillas & Photin (*b*) sont gens à dédaigner;
Ils sont assez punis en me voyant régner,
Et leur crime...

CÉSAR.

Ah! prenez d'autres marques de reine:
Dessus mes volontés vous êtes souveraine:
Mais si mes sentiments peuvent être écoutés,
Choisissez des sujets dignes de vos bontés.
(*c*) Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous (*d*) j'ose épargner le roi;
Et si mes feux n'étoient....

(*a*) *Et montre à tous par-là.* Jamais dans la poésie on ne doit employer *par-là, par ici,* si ce n'est dans le style comique.

(*b*) *Sont gens à dédaigner.* Ce mot *gens* ne doit jamais entrer dans le style noble. On voit par le grand nombre de ces expressions vicieuses, combien l'art de la poésie est difficile.

(*c*) *Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime.* Je reconnais là le véritable César, & c'était sur ce ton qu'il devait toujours parler.

(*d*) *Que j'ose épargner,* n'est pas le mot propre, c'est, *que je daigne épargner.*



SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, Romains.

CORNÉLIE.

(a) César, prends garde à toi,
Ta mort eſt réſolue, on la jure, on l'apprête:
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prends-y garde, Céſar; ou ton ſang répandu
Bientôt parmi le ſien ſe verra confondu.
Mes eſclaves en ſont, apprends de leurs indices,
L'auteur de l'attentat, & l'ordre & les complices.
Je te les abandonne.

(a) *Céſar, prends garde à toi.* Que cette ſcène répare bien la précédente! que cette généroſité de Cornélie élève l'ame! Ce n'eſt point de la terreur & de la pitié, mais c'eſt de l'admiration. Corneille eſt le premier de tous les tragiques du monde qui ait excité ce ſentiment, & qui en ait fait la baſe de la tragédie. Quand l'admiration ſe joint à la pitié & à la terreur, l'art eſt pouſſé alors au plus haut point où l'eſprit puiſſe atteindre. L'admiration ſeule paſſe trop vîte. Boileau dit:

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

Que ceux qui travaillent pour la ſcène tragique aient toujours ce précepte gravé dans leur mémoire.

CÉSAR.

O cœur vraiment Romain,
Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses mânes qui du ciel ont vu de quel courage
Je préparois la mienne à venger son outrage,
(*a*) Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il nous laissa de lui.
Quoique la perfidie (*b*) ait osé sur sa trame,
Il vit encore en vous, il agit dans votre ame;
Il la pousse, & l'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoissance:
Ne le présume plus; le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte;
Et je te chercherai par-tout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.

(*a*) *Mettant leur haine bas. Mettre bas* ne se dit plus, comme on l'a déjà observé, & n'a jamais été un terme noble.

(*b*) *Ait osé sur sa trame.* On dit bien, *la trame de la vie.* Cela est pris de la fable allégorique des parques. Mais comme on ne dirait pas *le fil de Pompée*, on ne doit point dire non plus *la trame de Pompée*, pour signifier sa vie.

(*a*) Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au devant du coup qui t'assassine,
Et forme des désirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison.
Qui la fait & la souffre, a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie,
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux;
Et qu'une digne main par moi-même animée
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement, & par un digne effort,
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance:
Ta perte la recule, & ton salut l'avance.

(*a*) *Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine.* Plusieurs critiques prétendent que Cornélie en dit trop, qu'elle ne doit point montrer tant de *soif* de la ruine d'un homme qui vient de venger son époux; qu'elle retourne ce sentiment en trop de manieres; que la grandeur vraie ou apparente de ce sentiment est affaiblie par trop de déclamation, & par trop de sentences; qu'elle ne devrait pas même dire à César, *Le sang de mon époux a rompu tout commerce entre nous*, parce qu'il semble par ces mots que *César ait tué Pompée.*

Je crois qu'il est important de remarquer, que si Cornélie s'était réduite, dans une pareille scène, à parler seulement avec la bienséance de la situation, c'est-à-dire, à ne pas ménager un homme tel que César, à ne se pas mettre au dessus de lui; en un mot, si elle n'eût dit que ce qu'elle devait dire, la scène eût été un peu froide. Il faut peut-être dans ces occasions aller un peu au delà de la vérité. Une critique très-juste, c'est que tous ces discours de vengeance sont inutiles à la piéce.

Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse (*a*) offrir,
Ma juste impatience auroit trop à souffrir.
La vengeance éloignée est à demi perdue ;
Quand il la faut attendre, elle est trop cher vendue.
Je n'irai point chercher sur les bords Africains
(*b*) Le foudre souhaité que je vois (*c*) en tes mains ;
La tête qu'il menace, en doit être frappée,
J'ai pu donner la tienne (*d*) au lieu d'elle à Pompée ;
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et me laisse encor voir qu'il y va de ma gloire
De punir son audace avant que ta victoire.
(*e*) Rome le veut ainsi, son adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront,

(*a*) *Un espoir qui ose offrir*, & cette alternative d'*ose* ou *puisse*, ne sont ni convenables, ni justes.

(*b*) *Le foudre souhaité.* Il y avait d'abord, *le foudre punisseur. Punisseur* était un beau terme qui manquait à notre langue. *Puni* doit fournir *punisseur*, comme *vengé* fournit *vengeur.* J'ose souhaiter, encor une fois, qu'on eût conservé la plupart de ces termes qui faisaient un si bel effet du tems de Corneille. Mais il a mis lui-même à la place, *le foudre souhaité*, épithète qui est bien plus faible.

(*c*) *En tes mains.* Comment ce foudre souhaité contre César est-il dans les mains de César ? quelques éditions portent, *en ses mains ;* mais *en ses mains* ne se rapporte à rien.

(*d*) *Au lieu d'elle.* On ne voit pas d'abord à quoi se rapporte cet *au lieu d'elle.* C'est à Ptolomée.

(*e*) *L'adorable front de Rome qui rougirait.* Est-ce ainsi que doit s'exprimer la noble douleur d'une femme profondément affligée ? cela n'est-il pas un peu trop recherché ?

De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois soumis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissoit le Tibre.
(*a*) Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici sans être sa victime;
* *Au lieu d'un châtiment ta mort seroit un crime;*
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois, périroit avec toi.
Venge-là de l'Égypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point le temps, il presse. Adieu, tu peux
(*b*) Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

* *In scelus it Pharium Romani pœna tyranni,*
Exemplumque perit.

(*a*) *Comme autre qu'un Romain.—Autre aussi qu'un Romain.* Cette antithèse, ce raisonnement, ces expressions ne sont-elles pas encor moins naturelles?

(*b*) *Te vanter qu'une fois j'ai pour toi fait des vœux.* Ces derniers vers que prononce Cornélie frappent d'admiration; & quand ce couplet est bien récité, il est toujours suivi d'applaudissemens. Quelques personnes ont prétendu que ces mots, *tu peux te vanter,* ne conviennent pas, qu'ils contiennent une espèce d'ironie, que c'est affecter sur César une supériorité qu'une femme ne peut avoir. On a remarqué que cette tirade, & toutes celles dans lesquelles la hauteur est poussée au delà des bornes,

(*a*) Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais parmi ces tranſports d'une juſte colere,
Je ne puis oublier que leur chef eſt mon frere.
Le ſaurez-vous, Seigneur, & pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir?

CÉSAR.

Oui, je me ſouviendrai que ce cœur magnanime
(*b*) Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu, ne craignez rien; Achillas & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin:
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des ſupplices,
Et pour ſoldats choiſis envoyer des bourreaux,
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*César rentre avec les Romains.*)

CLÉOPATRE.

Ne quittez pas Céſar, allez, cher Achorée,
Repouſſer avec lui ma mort qu'on a jurée:

(*a*) *Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.* Cléopatre ſonge ici plus à elle qu'au péril de Céſar. On ne cherche point *un paſſage au trépas, par un autre trépas.* Cette ſcène eſt ſans intérêt; il ne s'agit guère que d'Achillas & de Photin: il eſt triſte que l'acte finiſſe ſi froidement.

(*b*) *Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.* Ce vers eſt trop obſcur. Céſar veut dire que Ptolomée eſt heureux d'être frère de Cléopatre, & qu'il ſera épargné; mais *pardonner un crime au bonheur d'un ſang*, n'eſt pas intelligible.

Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.
Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zele & mes soins le peuvent secourir.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE. (a)

CORNÉLIE *tenant une petite urne en sa main*, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
(b) Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge?

(a) Par quel art une ſcène inutile eſt-elle ſi belle? Cornélie a déjà dit ſur la mort de Pompée tout ce qu'elle devait dire. Que les cendres de Pompée ſoient enſermées dans une urne, ou non, c'eſt une choſe abſolument indifférente à la conſtruction de la piéce; cette urne ne fait ni le nœud, ni le dénouement. Retranchez cette ſcène, la tragédie (ſi c'en eſt une) marche tout de même: mais Cornélie dit de ſi belles choſes, Philippe fait parler Céſar d'une manière ſi noble, le nom ſeul de Pompée fait une telle impreſſion, que cette ſcène même ſoutient le cinquième acte qui eſt aſſez languiſſant. Ce qui dans les règles ſévères de la tragédie eſt un veritable défaut, devient ici une beauté frappante par les détails, par les beaux vers.

(b) *Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge?* Il eſt triſte dans notre poéſie, que *ſonge* faſſe toujours attendre la rime de *menſonge*. Un *menſonge formé ſur des vœux* n'eſt pas intelligible, n'eſt pas Français.

Te revois-je, Philippe, & cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?
Cette urne que je tiens, contient-elle sa cendre ?
(*a*) O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié !
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même ;

(*a*) *O vous, à ma douleur objet terrible & tendre. Tendre à ma douleur*, ne peut se dire ; & cependant ce vers est beau ; c'est qu'il est plein de sentiment, c'est qu'il est composé comme les bons vers doivent l'être, d'un assemblage harmonieux de consonnes & de voyelles. Ce morceau qui est un peu de déclamation, serait déplacé dans le premier moment où Cornélie apprend la mort de son époux : mais après les premiers transports de la douleur, on peut donner plus de liberté à ses sentimens. Peut-être ne devrait-elle pas dire, *ma divinité seule, &c,* car est-ce à une femme vertueuse à blasphêmer les dieux ?

Garnier, du temps de Henri III fit paraître Cornélie tenant en main l'urne de Pompée. Elle dit :

O douce & chère cendre ! ô cendre déplorable !
Qu'avecque vous ne suis-je, ô femme misérable !

C'est la même idée, mais elle est grossiérement rendue dans Garnier, & admirablement dans Corneille. L'expression fait la poésie.

Car vous pouvez bien plus fur ce cœur affligé
Que le refpect des dieux qui l'ont mal protégé :
Je jure donc par vous, ô pitoyable refte !
Ma divinité feule après ce coup funefte,
Par vous qui feule ici pouvez me foulager ;
De n'éteindre jamais l'ardeur de vous venger.
Ptolomée à Céfar, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un facrifice ;
Et je n'entrerai point dans tes murs défolés,
(*a*) Que le prêtre & le dieu ne lui foient immolés.
Faites m'en fouvenir, & foutenez ma haine,
(*b*) O cendres, mon efpoir auffi bien que ma peine ;
Et pour m'aider un jour à perdre fon vainqueur,
Verfez dans tous les cœurs ce que reffent mon cœur.

(*a*) *Que le prêtre & le dieu ne lui foient immolés.* Peut-être, *le prêtre & le dieu*, font peu convenables à la vraie douleur. Elle a dit que la cendre de Pompée eft fon feul *dieu*, & puis elle dit que Céfar eft le *dieu*, & Ptolomée le *prêtre*. Tout cela eft-il bien conféquent ? Peut-être encor ce fentiment ferait plus digne de Cornélie, fi elle ignorait avec quelle grandeur d'ame Céfar a promis de venger la mort de Pompée. N'eft-on pas un peu fâché que Cornélie ne parle que de faire tuer Céfar ? Ce font des nuances délicates que les connaiffeurs apperçoivent fans en approuver moins la force & la fierté du pinceau de l'auteur.

(*b*) *O cendres, mon efpoir auffi-bien que ma peine.* C'eft la répétition de ce vers, *Objet terrible & tendre.* Mais *auffi-bien que ma peine* affaiblit encor cette répétition ; & *des cendres qui verfent ce qu'un cœur reffent*, ne font pas une image naturelle.

Toi qui l'as honoré ſur cette infâme rive,
(*a*) D'une flamme pieuſe autant comme chétive,
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funebre devoir?

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang, & plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, je portai mes pas & mes ſanglots
Du côté que le vent pouſſoit encor les flots.
Je cours long-temps en vain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un ſable aſſez proche,
Où la vague en courroux ſembloit prendre plaiſir
A feindre de le rendre, & puis s'en reſſaiſir.

(*a*) *D'une flamme pieuſe autant comme chétive*, n'eſt ni Français, ni noble. On ne dit point, *autant comme*, mais, *autant que*. Ce mot de *chétive* a été heureuſement employé au ſecond acte; *Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre*. Le même terme peut faire un bon & un mauvais effet, ſelon la place où il eſt. Une urne chétive qui contient la cendre du grand Pompée, préſente à l'eſprit un contraſte attendriſſant: mais une flamme n'eſt point chétive. Ces deux vers que Philippe met dans la bouche de Céſar,

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

ſont d'un ſublime ſi touchant, qu'on dit avec raiſon que Corneille, dans ſes bonnes piéces, faiſait quelquefois parler les Romains mieux qu'ils ne parlaient eux-mêmes.

Je

Je m'y jette, & l'embrasse, & le pousse au rivage;
Et ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte & sans art,
Tel que je pus sur l'heure, & qu'il plut au hasard.
A peine brûloit-il, que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office.
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux;
* *Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,*
A cette triste marque il reconnoit Pompée.
Soudain la larme à l'œil: *O toi qui que tu sois,*
A qui le ciel permet de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, *autre que tu ne penses;*
Tu crains des châtiments, attends des récompenses.
César est en Egypte, & venge hautement
Celui pour qui ton zele a tant de sentiment.
Tu peux même à sa veuve en rapporter la cendre;
Dans ces murs que tu vois bâtis par Alexandre:
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
Qu'un dieu pourroit ici trouver à son aspect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

O que sa piété mérite de louanges!

* *Una nota est Magno capitis jactura revulsi.*

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.
Tout un grand peuple armé fuyoit devers le port,
Où le roi, disoit-on, s'étoit fait le plus fort:
Les Romains poursuivoient, & César dans la place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montroit de sa justice un exemple assez beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connoître;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître:
Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
De vos traitres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des autels, recevez ces victimes;
Bien d'autres vont les suivre; & toi, cours au palais
Porter à sa moitié ce don que je lui fais;
Porte à ses déplaisirs cette foible allégeance,
Et lui dis que je cours achever sa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

(*a*) O soupirs! ô respect! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

(*a*) *O soupirs! ô respect! &c.* Ces beaux vers font un très-grand effet, parce que la maxime est courte, & qu'elle est en sentiment. Peut-être Cornélie est toujours trop occupée de

Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Quand on s'y voit forcé par son propre danger;
Et quand cet intérêt, qu'on prend pour sa mémoire,
Fait notre sureté comme il croît notre gloire!
César est généreux, j'en veux être d'accord,
Mais le roi le veut perdre, & son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie,
De ce qu'elle feroit s'il le voyoit en vie:
(*a*) Pour grand qu'en soit le prix (*b*), son péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre, en affoiblit l'éclat:
L'amour même s'y mêle & le force à combattre.
Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,

---

rabaisser le mérite de César. Elle doit savoir que César a parlé de punir le meurtre de Pompée en arrivant en Égypte, & avant que Ptolomée conspirât contre lui; mais que ne pardonne-t-on point à la veuve de Pompée gémissante!

Les curieux ne seront pas fachés de savoir que Garnier avait donné les mêmes sentimens à Cornélie. Philippe lui dit,

> César plora sa mort.

Cornélie répond:

> Il plora mort celui
> Qu'il n'eût voulu souffrir être vif comme lui.

(*a*) *Pour grand* ne se dit plus.

(*b*) *Son péril en rabat* est trop familier.

Je n'aimois mieux juger sa vertu (*a*) par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au (*b*) point qu'il est, j'en voudrois faire autant.

SCENE II. (c)

CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop (*d*) juste à la douleur dont vous êtes atteinte;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros
Qu'un fidele affranchi vient d'arracher aux flots,

(*a*) *Par la nôtre* gâte un peu ce dernier vers. On ne dit, *nous & notre*, en parlant de soi, que dans un édit; & si Cornélie juge César si vertueux, si généreux, il semble qu'elle aurait dû souhaiter un peu moins sa mort. Elle ne paraît pas toujours d'accord avec elle-même.

(*b*) *Au point qu'il est* ne se dit plus.

(*c*) Après cette scène de Cornélie, qui est un chef-d'œuvre de génie, on est fâché de voir celle-ci. Quand le sujet baisse, l'auteur baisse nécessairement; & Cléopatre n'est pas digne de parler à Cornélie. Ces scènes d'ailleurs ne servent ni au nœud ni au dénouement. Ce sont des entretiens, & non pas des scènes.

(*d*) *Juste à la douleur* n'est pas Français; il fallait, *permise à la douleur.*

Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame;
Que j'aurois conservé ce maître de votre ame,
Si le ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.
Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoie
Vos douleurs laissoient place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avoit de quoi vous soulager,
Je vous dirois aussi qu'on vient de vous venger;
Que le traître Photin.... vous le savez, peut-être?

CORNÉLIE.

Oui, Princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils esperent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts nos sentiments different.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite (*a*), & je ne la suis pas.

(*a*) *Et je ne la suis pas.* On sait aujourd'hui qu'il faut, *je ne le suis pas*; ce *le* est neutre. Etes-vous satisfaites? nous *le* sommes, & non pas, nous *les* sommes.

Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande ;
La victime est trop basse, & l'injure est trop grande ;
Et ce n'est pas un sang que pour la réparer
Son ombre & ma douleur daignent considérer.
(*a*) L'ardeur de le venger dans mon ame allumée,
(*b*) En attendant César demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il est de vivre & de régner,
Je sais bien que César se force à l'épargner ;
Mais quoique son amour ait osé vous promettre,
Le ciel plus juste enfin n'osera le permettre ;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
(*c*) Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, si le ciel me l'envoie,
Oublîra ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;
Mais si ce grand souhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel ! perdez le roi.

(*a*) *L'ardeur de le venger* ne se rapporte à rien ; elle veut dire Pompée : mais ce régime est trop éloigné.

(*b*) *En attendant César.* Pourquoi tant répéter qu'elle veut la tête de César le vengeur de son mari ? que dirait-elle de plus s'il en était l'assassin ? Pompée lui-même eût-il demandé la tête de César ? Est-ce ainsi qu'on doit traiter le plus généreux des vainqueurs ? Ce sentiment eût été lâche dans Pompée. Pourquoi serait-il beau dans Cornélie ?

(*c*) *Par la main l'un de l'autre.* Encor des souhaits pour la mort de César ! Qu'un sentiment contraire serait plus noble !

CLÉOPATRE.

Le ciel ſur nos ſouhaits (*a*) ne regle pas les choſes.

CORNÉLIE.

Le ciel regle ſouvent (*a*) les effets ſur les cauſes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE.

Comme de la juſtice, il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oüi, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit, & non pas ſa clémence.

CLÉOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en ſœur.
Chacune a (*b*) ſon ſujet d'aigreur ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du roi juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu,
A quels ſouhaits le ciel aura mieux répondu.
Voici votre Achorée.

(*a*) *Ne régle pas les choſes*, trop proſaïque. *Les effets ſur les cauſes*, trop didactique; & tous ces diſcours ſont de plus très-inutiles.

(*b*) *Son ſujet d'aigreur* eſt trop du ſtyle de la comédie.

SCENE III.

CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas! ſur ſon viſage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flatter;
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE.

Auſſitôt que Céſar (a) eut ſu la perfidie....

CLÉOPATRE.

(b) Ah! ce n'eſt pas ſes ſoins que je veux qu'on me die;
(c) Je ſais qu'il fit trancher & clorre ce conduit
Par où ce grand ſecours devoit être introduit;

(a) *Eut ſu la perfidie.* Il faut, *a ſu la perfidie.*

(b) *Ah! ce n'eſt pas ſes ſoins que je veux qu'on me die.* *Die* était en uſage; mais on ne dit pas *des ſoins*, cela n'eſt pas Français.

(c) *Je ſais qu'il fit trancher.* Il faut, *qu'il a fait trancher*, parce que la choſe s'eſt paſſée aujourd'hui.

Si Ptolomée avait pu intéreſſer, ce qui était preſqu'impoſſible, le récit de ſa mort pourrait émouvoir; mais ce récit eſt

Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçu le prix de ſon audace ;
Que d'un ſi prompt ſupplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du port abandonné ;
Que le roi l'a ſuivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux reſtoit de gens de guerre ;
Que Céſar l'a rejoint ; & je ne doute pas
Qu'il n'ait ſu vaincre encore & punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, Madame, on a vu ſon bonheur ordinaire....

CLÉOPATRE.

Dites-moi ſeulement s'il a ſauvé mon frere,
S'il m'a tenu promeſſe.

ACHORÉE.

Oui, de tout ſon pouvoir.

CLÉOPATRE.

C'eſt là l'unique point que je voulois ſavoir.
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

---

auſſi froid que ſon rôle. La piéce d'ailleurs eſt finie, quand Ptolomée eſt mort ; tout le reſte n'eſt qu'une *ſuperſtructure* inutile à l'édifice.

Toute la petite diſpute entre Cornélie & Cléopatre eſt très-froide, par cette raiſon-là même que Ptolomée n'intéreſſe point du tout.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPATRE.

Vous la vouliez fur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

(*a*) Du moins Céfar l'eût fait, s'il l'avoit confenti.

CLÉOPATRE.

Que difiez-vous n'aguere, & que viens-je d'entendre ?
Accordez ces difcours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Ni vos vœux, ni nos foins n'ont pu le fecourir ;
Malgré Céfar & nous il a voulu périr :
(*b*) Mais il eft mort, Madame, avec toutes les marques
Dont éclatent les morts des plus dignes monarques.

(*a*) *Du moins Céfar l'eût fait, s'il l'avait confenti.* Ce verbe alors gouvernait l'accufatif, comme le datif. On confent aujourd'hui à une chofe, on ne la confent pas. Corneille mit depuis :

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux confenti.

(*b*) *Mourir avec toutes les marques dont les morts des plus dignes monarques éclatent !*

Sa vertu rappellée a soutenu son rang,
Et sa perte aux Romains a bien coûté du sang.
Il combattoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déjà sur lui quelque avantage;
Mais l'abord de César a changé le destin;
Aussitôt Achillas suit le sort de Photin;
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant son maître:
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi,
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi;
Son esprit alarmé les croit un artifice
(*a*) Pour réserver sa tête aux hontes d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir;
Et son cœur indigné, que cette erreur abuse,
Cherche par-tout la mort que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque,
Il s'y jette, & les siens qui suivent leur monarque,
D'un tel nombre à la foule accablent ce vaisseau,
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à César la victoire.

(*a*) On ne dit point *les hontes*. Et il n'est pas trop vraisemblable que Ptolomée craignît que l'amant de sa sœur le fît mourir par la main du bourreau. Il fallait donner un plus noble motif à son courage.

Il vous proclame reine, & quoique ses Romains
Au sang que vous pleurez n'aient point trempé leurs mains,
Il montre toutefois un déplaisir extrême,
Il soupire, il gémit: mais le voici lui-même,
Qui pourra mieux que moi vous dire la douleur
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

CÉSAR, tiens-moi parole, (*a*) & me rends mes galeres.
Achillas & Photin ont reçu leurs salaires.
(*b*) Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,
(*c*) Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

(*a*) *Et me rends mes galères.* Il est évident que Cornélie qui redemande ses galères, est absolument inutile. La piéce est finie, & ces galères ne sont point le sujet de la tragedie.

(*b*) *Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci.* Elle veut dire, *n'a pu profiter de la clémence de César*; mais *jouir du cœur de César* est une expression impropre.

(*c*) *Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.* N'est-ce pas dommage que cette expression ait entiérement vieilli? On dirait

Je n'y puis plus rien voir qu'un funeste rivage,
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & (*a*) le bruit éclatant
Qu'aux changements du roi pousse un peuple inconstant;
Et de tous les objets celui qui plus m'afflige,
J'y vois toujours en toi l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
(*b*) Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'ajoute une requête :
(*c*) Vois l'urne de Pompée, il y manque sa tête ;
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, & César est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre :

---

aujourd'hui, *autant qu'il peut l'être ;* mais *ce qu'il peut l'être* n'est-il pas plus énergique ?

(*a*) . . . . *Le bruit éclatant*
Qu'aux changemens du roi pousse un peuple inconstant.

C'est sans doute une faute d'impression ; on doit lire, *aux changemens des rois.* Mais *un peuple qui pousse un bruit*, est un barbarisme.

(*b*) *Ma haine.* Elle parle toujours de sa *haine*, quand elle ne devrait parler que de sa reconnaissance.

(*c*) *Vois l'urne de Pompée, il y manque sa tête.* La tête pour rejoindre à l'urne, est un accessoire qui ne pouvant être refusé, ne mérite peut-être pas d'être demandé ; c'est une cir-

Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots,
A ſes mânes errants nous rendions le repos,
Qu'un bûcher allumé par ma main & la vôtre
Le venge pleinement (*a*) de la honte de l'autre,
Que ſon ombre s'apaiſe en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,
Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu,
Il verra des autels dreſſés à ſa vertu :
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Et ne recevra point (*b*) d'honneurs que légitimes.
Pour ces pieux devoirs je ne veux que demain;
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain.
(*c*) Faites un peu de force à votre impatience;
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un ſi digne tréſor,
Portez...

CORNÉLIE.

Non pas, Céſar, non pas à Rome encor.

---

conſtance étrangère, & les complimens de Céſar paraiſſent ſuperflus quand l'action eſt entiérement finie.

(*a*) *De la honte de l'autre.* On ne voit pas à quoi ſe rapporte cet *autre.* Il veut dire apparemment *l'autre bûcher.*

(*b*) *D'honneurs que légitimes*, eſt trop dur & trop négligé.

(*c*) *Faites un peu de force à votre impatience*, n'eſt pas Français. Il faut, ou, *modérez votre impatience*, ou, *mettez un frein à votre impatience*, ou quelqu'autre tour.

Il faut que ta défaite & que tes funérailles (*a*)
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;
(*b*) Et quoiqu'elle la tienne aussi chere que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, & c'est là que j'espere
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon pere,
Secondés des efforts d'un roi plus généreux,
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est là que tu verras sur la terre & sur l'onde
Les débris de Pharsale armer un autre monde ;
Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux (*c*) que de ma haine ils reçoivent des regles,

(*a*) On se lasse à la fin d'entendre Cornélie qui demande toujours les *funérailles de César*, & qui le lui dit en face. *Quid deceat, quid non.*

(*b*) *Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,*
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.

Ces vers déparent la beauté & l'harmonie des autres ; c'est à quoi il faut toujours prendre garde. Voyez que ces deux *elle* font un mauvais effet, parce que l'une se rapporte à Rome, & l'autre à la cendre de Pompée, sans que la construction indique ces rapports nécessaires. Voyez combien ce vers est rude, *Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que.*

Tout vers qui n'est pas aussi harmonieux qu'exact & correct, doit être banni de la poésie ; voilà pourquoi il est si prodigieusement difficile d'en faire de bons dans toutes les langues, & sur-tout dans la nôtre.

(*c*) *Que de ma haine ils reçoivent des règles.* Cela est trop impropre & trop vicieux. Qu'est-ce qu'une *haine qui donne des*

Qu'ils ſuivent au combat des urnes au lieu d'aigles ;
Et que ce triſte objet porte à leur ſouvenir
Les ſoins de le venger, & ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir ſuprême ;
L'honneur que tu lui rends rejaillit ſur toi-même ;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur ;
(*a*) Mais ne préſume pas toucher par là mon cœur.
La perte que j'ai faite eſt trop irréparable ;
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable ;
A l'égal de mes jours je la ferai durer ;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
(*b*) Je t'avoûrai pourtant, comme vraiment Romaine,
Que pour toi mon eſtime eſt égale à ma haine ;
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir,
(*c*) L'une de la vertu, l'autre de mon devoir :

---

règles à des aigles ? Que ce vers affaiblit le précédent qui eſt admirable ! De plus, faut-il que Cornélie parle toujours à Céſar de ſa haine pour lui ? il ſerait bien plus beau, à mon gré, de lui dire, qu'elle ſera toujours ſon ennemie ſans pouvoir haïr un ſi grand homme.

(*a*) *Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.* Cela ſerait bon ſi Céſar avait tâché de l'engager à ſuivre ſon parti ; mais il n'y a jamais penſé, il n'a pas dit à Cornélie un ſeul mot qui pût lui donner cette préſomption.

(*b*) *Je t'avoûrai pourtant, comme vraiment Romaine.* Elle a déjà dit pluſieurs fois qu'elle eſt Romaine, & cette affectation diminue beaucoup de la vraie grandeur.

(*c*) *L'une de la vertu, l'autre de mon devoir ; l'une généreuſe l'autre intéreſſée ; l'une & l'autre forcée.* Toutes ces antithèſes,

Que

Que l'une eſt généreuſe, & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée :
Et comme ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr,
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie (*a*),
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes & les dieux ;
Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée,
Ces dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger,
Ils connoîtront leur faute, & le voudront venger (*b*).
Mon zele, à leur refus aidé de ſa mémoire,
Te ſaura bien ſans eux arracher la victoire ;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu (*c*),
Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.
Je ſais quelle eſt ta flamme & quelles ſont ſes forces (*d*),

& cette petite diſſertation, dégradent la nobleſſe de ce rôle ; & les répétitions continuelles affaibliſſent le ſentiment.

(*a*) *Un devoir qui la lie à la haine !* & toujours la haine !

(*b*) *Cet dieux qui connaîtront leur faute, & ce zèle qui ſaura bien ſans eux arracher la victoire*, ſont une déclamation ſi ampoulée & ſi puérile, qu'on ne peut s'empêcher de s'élever avec force contre ce faux goût. On admirait autrefois ce galimatias, tant le bon goût eſt rare, tant l'eſprit des nations ſeptentrionales de l'Europe eſt difficile à former !

(*c*) *Un effort qui ſe trouve rompu !*

(*d*) *Les forces de ſa flamme !* & on a pu applaudir à tous ces faux ſentimens exprimés en ſolécifmes & en barbariſmes !

Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouser
Rome n'a point de loix que tu n'oses briser :
Mais sache aussi qu'alors la jeunesse Romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une reine ;
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
(*a*) J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.
Adieu, j'attends demain l'effet de tes promesses.

(*a*) *J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.* Ce vers péche à la fois contre l'harmonie, contre la langue, contre les convenances, & contre la vérité. Il ne convient point à Cornélie de parler des caresses que César peut faire à Cléopatre ; elle n'empêche point ses caresses, elle ne peut les empêcher ; elle pourrait seulement dire à César, que l'amour d'une Égyptienne peut lui être fatal ; mais il serait encor plus décent de ne lui en point parler. De quoi se méle-t-elle ? Est-ce l'affaire de la veuve de Pompée pour qui César a eu tant d'égards, tant de générosité ? Cela n'est ni convenable, ni intéressant. Il est ridicule que Cornélie prononce ces paroles, que César les entende & que Cléopatre les souffre.



SCENE DERNIERE.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

PLUTÔT qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer;
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre;
Le mien sera trop grand, & je n'en veux point d'autre (*a*),
Indigne que je suis d'un César pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CÉSAR.

(*b*) Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage:
Comme il a peu de force, (*c*) il a beaucoup de soins;
Et s'il pouvoit plus faire, il souhaiteroit moins.

(*a*) Cléopatre parle aussi mal que César a parlé. Elle ne veut point d'autre bonheur que d'être tuée par César, parce que Cornélie a manqué à toute bienséance, à toute honnêteté devant elle.

(*b*) *Des vains projets qui sont le seul avantage qu'on ait du ciel en partage!* César vise au galimatias aussi bien que Cornélie.

(*c*) *Il a beaucoup de soins.* Ce n'est pas là le mot propre.

Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en feront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne fur vos douleurs (*a*),
Qu'en faveur de Céfar vous tariffiez vos pleurs,
Et que votre bonté fenfible à ma priere,
Pour un fidele amant oublie un mauvais frere.
On aura pu vous dire avec quel déplaifir
(*b*) J'ai vu le défefpoir qu'il a voulu choifir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pu furprendre.
Il s'eft de mes bontés jufqu'au bout défendu,
Et de peur de fe perdre il s'eft enfin perdu.
O honte pour Céfar, qu'avec tant de puiffance,
(*c*) Tant de foins pour vous rendre entiere obéiffance,
Il n'ait pu toutefois, en ces événements,
Obéir au premier de vos commandements!

Céfar veut dire que Cornélie ne menace beaucoup, que parce qu'elle a peu de pouvoir; mais le mot de *foins* ne remplit point du tout cette idée.

(*a*) Un *amour qui gagne fur des douleurs!*

(*b*) *J'ai vu le défefpoir qu'il a voulu choifir.* On ne choifit point un défefpoir; au contraire, le défefpoir ôte la liberté du choix; ou fi l'on veut, le défefpoir force à choifir mal.

(*c*) *Tant de foins pour vous rendre entière obéiffance.* Ces termes fignifient la fujétion d'un vaffal. Céfar veut dire qu'il a fait ce qu'il a pu pour obéir à la volonté de Cléopatre. Ce n'eft pas là rendre obéiffance. Cette expreffion ne lui convient pas; *tant de foins pour* ne fe dit pas.

Prenez-vous en au ciel, dont (*a*) les ordres ſublimes,
Malgré tous nos efforts ſavent punir les crimes;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Égypte eſt toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je ſais que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuſer que les dieux, & lui-même;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité,
(*b*) Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens me coûte un peu de larmes;
Et ſi voyant ſa mort due à ſa trahiſon,
Je donne à la nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſitôt à mon cœur mon ſang ne le reproche;
J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et n'oſe remonter au trône ſans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, Seigneur, (*c*) dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublés demande à voir ſa reine;

(*a*) *Les ordres ſublimes* ne ſe dit plus; on ſe ſert des épithètes, *ſuprêmes*, *ſouverains*, *inévitables*, *immuables*. *Sublime* eſt affecté aux grandes idées, aux grands ſentimens.

(*b*) *Que l'aigreur.* Le mot propre ſerait *amertume.*

(*c*) *Dont cette cour eſt pleine.* Il importe peu que le peuple ſoit ou non dans la cout pour voir Cléopatre. La piéce s'appelle *Pompée* : les aſſaſſins ſont punis. Tous les complimens de Céſar

Et tout impatient déjà se plaint aux cieux ,
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire ;
Princesse , allons par là commencer votre empire.
Fasse le juste ciel, propice à mes désirs ,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs ,
Et puissent ne laisser dedans votre pensée
Que (*a*) l'image des traits dont mon ame est blessée !

& de Cléopatre sont peut-être plus inutiles que le dernier discours de Cornélie , dans lequel du moins il y a toujours de la grandeur. Cette dernière scène est la plus froide de toutes ; dans une tragédie , elle doit être , s'il se peut, la plus touchante. Mais *Pompée* n'est point une vraie tragédie, c'est une tentative que fit Corneille, pour mettre sur la scène des morceaux excellens, qui ne faisaient point un tout ; c'est un ouvrage d'un genre unique , qu'il ne faudrait pas imiter, & que son génie, animé par la grandeur Romaine, pouvait seul faire réussir. Telle est la force de ce génie, que cette piéce l'emporte encor sur mille piéces régulières , que leur froideur a fait oublier. Trente beaux vers de Cornélie valent beaucoup mieux qu'une piéce médiocre.

(*a*) *L'image des traits dont mon ame est blessée*. Voilà de ces métaphores qui ne paraissent pas naturelles. Comment peut-on avoir dans sa pensée l'image d'un trait qui a blessé une ame ? Ces figures forcees expriment toujours mal le sentiment. César veut dire , puissiez-vous ne vous occuper que de mon amour ! Il pouvait y ajouter encor , *de sa gloire*. Ces sentimens doivent être toujours exprimés noblement , mais jamais d'une manière recherchée.

Cependant, qu'à l'envi ma fuite & votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée,
Couronne Cléopatre, & m'apaiſe Pompée;
Éleve à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels (*a*).

Fin de la Mort de Pompée du grand Corneille.

(*a*) Il eſt important de faire ici quelque réflexions ſur le ſtyle de la tragédie. On a accuſé Corneille de ſe méprendre un peu à cette pompe des vers, & à cette prédilection qu'il témoigne pour le ſtyle de Lucain, il faut que cette pompe n'aille jamais juſqu'à l'enflure & à l'exagération : on n'eſtime point dans Lucain *Bella per Emathios plus quam civilia campos.* On eſtime, *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum.*

De même, les connaiſſeurs ont toujours condamné dans *Pompée, Les fleuves rendus rapides par le débordement des parricides*, & tout ce qui eſt dans ce goût. Mais ils ont admiré,

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

. . . .

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Voilà le véritable ſtyle de la tragédie ; il doit être toujours d'une ſimplicité noble, qui convient aux perſonnes du premier rang ; jamais rien d'ampoulé, ni de bas ; jamais d'affectation ni d'obſcurité. La pureté du langage doit être rigoureuſement obſervée ; tous les vers doivent être harmonieux, ſans que cette harmonie dérobe rien à la force des ſentimens. Il ne faut pas que les vers marchent toujours de deux en deux,

mais que tantôt une pensée soit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un seul hémistiche; on peut étendre une image dans une phrase de cinq ou six vers, ensuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut souvent finir un sens par une rime, & commencer un autre sens par la rime correspondante.

Ce sont toutes ces règles, très-difficiles à observer, qui donnent aux vers la grace, l'énergie, l'harmonie, dont la prose ne peut jamais approcher. C'est ce qui fait qu'on retient par cœur, même malgré soi, les beaux vers. Il y en a beaucoup de cette espèce dans les belles tragédies de Corneille. Le lecteur judicieux fait aisément la comparaison de ces vers harmonieux, naturels, & énergiques, avec ceux qui ont les défauts contraires; & c'est par cette comparaison que le goût des jeunes gens pourra se former aisément. Ce goût juste est bien plus rare qu'on ne pense; peu de personnes savent bien leur langue; peu distinguent au théatre l'enflure de la dignité; peu démêlent les convenances. On a applaudi pendant plusieurs années à des pensées fausses & révoltantes. On battoit des mains lorsque Baron prononçait ce vers,

Il est, comme à la vie, un terme à la vertu.

On s'est récrié quelquefois d'admiration à des maximes non moins fausses. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un peuple qui a pour modèle de style les piéces de Racine, ait pu applaudir long-tems des ouvrages où la langue & la raison sont également blessées d'un bout à l'autre.

BÉLISAIRE,

TRAGÉDIE

DE ROTROU.

Google

L'ANNÉE 1642 ne fournissant à notre Recueil aucune tragédie digne de nos regards, nous lierons l'Histoire de la scene Françoise, à cette époque, avec celle de l'année suivante, & nous ferons précéder ce tableau, du. Bélisaire *de Rotrou, piece de 1643, qui, malgré la foiblesse de son architecture, offre de temps en temps des détails dignes de l'auteur de* Venceslas *& du maître de Corneille.*



ACTEURS.

CÉSAR, Empereur de Conſtantinople.

THÉODORE, Impératrice.

BÉLISAIRE, Général d'armée.

NARCÈS, PHILIPPE, LÉONCE, } Confidents de Céſar.

ALVARE, FABRICE, } Confidents de Béliſaire.

ANTONIE, Maîtreſſe de Béliſaire.

CAMILLE, Suivante de l'Impératrice.

TROUPE DE SOLDATS.

GARDES.

La ſcene eſt à Conſtantinople.



BÉLISAIRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BÉLISAIRE, *entrant dans Constantinople*, ALVARE, FABRICE, Suite de Soldats.

ALVARE.

COMME votre courage a franchi des hasards
A mettre la frayeur au sein même de Mars,
Et rendant sa valeur aux Parques redoutables,
A lassé de moissons leurs faux inévitables;
Toute la ville en foule a couru pour vous voir,
Le peuple impatient s'empresse en ce devoir;
En hommes, plus qu'en grains, la campagne est fertile,
La ville est un désert, & les champs une ville;

Chacun veut voir l'auteur de tant d'illustres faits,
Les arbres pleins de monde, en courbent sous le faix;
Et ces hauts monts, chargés des pieds jusques aux faîtes,
Paroissent des géants tout de bras & de têtes,
Qui n'ont du mouvement, ni des yeux que pour vous,
Seul la butte, l'objet & l'estime de tous.

BÉLISAIRE.

Si quelque marque, Alvare, est due à mes victoires,
Laissons faire le peuple, & parler les histoires;
Mais de souffrir ma gloire en la bouche des miens,
C'est en ôter le prix au ciel dont je la tiens.
Il combattoit pour nous, il livroit les alarmes,
Il adressoit mes coups, il soutenoit mes armes,
Et mon bras n'est du sien qu'un chétif instrument,
Qui ne meut & n'agit que par son mouvement.

SCENE II.

LÉONCE, *en habit de pélerin ;* BÉLISAIRE, ALVARE, FABRICE

LÉONCE *à part.*

LE sort tout à propos me l'offre à ce passage,
Outre mon intérêt, ma parole m'engage;
Et l'ordre que je suis, part d'une autorité
Qui promet un asile à ma témérité;

Puis la peur de la mort sied mal au misérable:
Mourons ou vengeons-nous, l'endroit est favorable.

(*Il l'aborde.*)

Vous dont le bras vainqueur, du Gange révéré,
Vient d'étendre nos bords sur son sable doré,
Et de teindre de sang le crystal de son onde,
Glorieux conquérant de la moitié du monde,
Ce soldat misérable en sa nécessité,
Demande une assistance à votre piété.

BÉLISAIRE.

Quand je reviens vainqueur, quand tout m'est favorable,
Puis-je entendre un soldat se dire misérable?
Mon courage y répugne, & ma compassion
Ne se peut refuser à ma profession.
Quel chef t'a commandé?

LÉONCE.

Léonce dans l'Asie.

(*à part.*)

De quel trouble importun est mon ame saisie?
Prends, mon bras, prends le temps d'accomplir ton dessein,
Et porte au dépourvu ce poignard dans son sein.

BÉLISAIRE.

Il a servi l'empire, & fut grand capitaine.

LÉONCE.

Sa valeur, toutefois, lui fut ingrate & vaine,

Puiſqu'elle n'a rien pu contre ſes envieux,
Dont les ſourds attentats l'ont banni de ces lieux,
Et ne lui laiſſant rien qu'une ennuieuſe vie,
Lui font tenir ſa mort pour un objet d'envie.
Son ſort étoit le mien, & je fus renverſé
Du coup qui lui vint d'eux, & qui l'a terraſſé :

(*à part.*)

Lâche, que tardes-tu ? l'occaſion eſt belle.

BÉLISAIRE.

L'empire eut en Léonce un miniſtre fidele.
J'ai toujours vu ſon zele égaler ſa valeur,
Et n'y crois point de crime autre que ſon malheur.
Soldat, ſi mon crédit peut obtenir ſa grace,
N'en déſeſpere point, c'eſt un ſoin que j'embraſſe ;
Je ferai ſon pardon du prix de mes exploits,
J'accroîtrai s'il ſe peut ſon rang & ſes emplois,
Et tiendrai pour un digne & glorieux trophée,
Sa vertu reconnue, & l'envie étouffée.
Le temps m'a de l'eſprit ſon portrait effacé,
Mais toujours ſon mérite en mon ame eſt tracé,
Et ſi le ciel ſeconde un deſſein légitime,
Mes ſoins lui produiront des fruits de mon eſtime.
Toi, pour ne pas ſouffrir qu'il me ſoit reproché
Qu'un ſoldat indigent ſans fruit m'ait approché,

(*Il lui donne une chaîne d'or.*)

Tiens, & par ce préſent ſoulage ta miſere.

LÉONCE.

LÉONCE.

O libéralité digne de Bélisaire !

(*à part.*)

Que résous-tu, mon cœur, mon bras qu'entreprends-tu ?
Quelle rage tiendroit contre tant de vertu ?
Qu'un autre, Théodore, assouvisse ta haine,
Il m'a lié les bras avecque cette chaîne.

(*Il jette son poignard aux pieds de Bélisaire, & dit à genoux.*)

Le ciel, grand conquérant, éternise tes jours !
Je venois à dessein d'en terminer le cours,
On te cherche un meurtrier, j'avois promis de l'être,
Punis-en l'attentat, je te livre le traître ;
Venge-toi du forfait que tu fais avorter,
Et donne-moi la mort que je t'allois porter.
Tu m'as fais des leçons contre la violence,
Tu désarme ce bras avecque ta clémence ;
Mais laisse enfin tenir l'empire à la raison ;
L'indulgence aujourd'hui seroit hors de saison :
Qui souffre un attentat, s'expose & l'autorise ;
Punis-en la pensée, & non pas l'entreprise :
Car les dieux n'ont jamais établi de tourment,
Qui ne fût pour ce crime un trop doux châtiment.

ALVARE, *tirant l'épée.*

Quel respect nous retient ?

FABRICE.

Qu'il meure, le perfide.

BÉLISAIRE.

Arrêtez, ou ce bras en punit l'homicide ;
En voulant à ma vie, il méritoit la mort ;
Mais son prompt repentir vous défend ce transport ;
Si m'étant redevable il le fait reconnoître,
Vous m'ôtez un ami, pensant tuer un traître ;
Votre zele m'efface une obligation,
Et me prive du fruit d'une bonne action.

LÉONCE.

Votre bonté m'outrage, en m'étant trop humaine,
Et je sentirois moins une mort plus soudaine,
Que la honteuse mort qu'un remords éternel
Va livrer sans relâche à ce sein criminel.

BÉLISAIRE.

Cet heureux repentir répare assez ton crime,
Et je me venge assez si j'acquiers ton estime ;
Payes-en mes bienfaits, si je t'en ai rendu,
Et ne me retiens point le fruit qui m'en est dû.
Dis-moi, qui t'obligeoit à conspirer ma perte ?

LÉONCE.

Outre l'indignité que Léonce a soufferte,
Dont je connois qu'à tort on te faisoit l'auteur,
D'un ordre exprès encor j'étois l'exécuteur.

BÉLISAIRE.

Quelle prospérité s'offense de la mienne ?

LÉONCE.

J'ai promis le secret, souffrez que je le tienne :
En exigeant de moi cette confession,
Vous me sollicitez d'une lâche action ;
Et je vous ferois tort, de plus passer pour traître,
Passant pour votre ami que vous m'obligez d'être.

BÉLISAIRE.

Qui me voit en péril & sait mes ennemis,
S'il se dit mon ami, m'en doit donner avis.

LÉONCE.

Mon serment violé souffrant cette contrainte,
Ne vous libéreroit, ni de soin, ni de crainte :
Il suffit que ce bras s'offre à votre secours,
Et se charge du soin de défendre vos jours ;
Enfin, que sous ma garde & sous ma vigilance,
Vous soyez à couvert de cette violence.

ALVARE.

Par force ou par douceur, si c'est votre dessein,
Nous tirerons bientôt ce secret de son sein.

BÉLISAIRE.

Non, je tiendrois ma vie encor moins assurée,
En devant l'assurance à sa foi violée ;
Tendant au seul objet de vivre toujours bien,
Et ma sincérité ne me reprochant rien,

Le ciel en ma faveur fera crever l'envie,
Et comme d'un dépôt aura soin de ma vie.

LÉONCE.

L'envie en vous heurtant, heurteroit trop l'État,
Elle ne trempe point en ce noir attentat;
Mais craignez une femme & redoutez sa haine.

BÉLISAIRE.

Une femme! ah, ce mot accroît encor ma peine!
Ce sexe en la vengeance est le plus obstiné,
Et pouvant l'accomplir, n'a jamais pardonné.
Mais quelle femme encor puis-je avoir outragée,
Que ce bras sur moi-même à l'instant n'eût vengée?

ALVARE.

Vous en voulant, sans doute elle est d'autorité.

BÉLISAIRE.

Toute femme est puissante avecque la beauté.
Mais par ce compte exact que me rend ma pensée,
Nulle ne se plaindra que je l'aie offensée;
Et je ne trouve rien à me rendre suspect,
Ni dedans mon amour, ni dedans mon respect.
O toi! de qui le bras prend toujours ma défense,
Puissant appui des bons, tu sais mon innocence;
Et puisque sa candeur a tes yeux pour témoins,
Je repose sans crainte à l'ombre de tes soins.

SCENE III.

CAMILLE, THÉODORE.

CAMILLE.

Oui, votre majesté, s'il lui plaît, me pardonne ;
Je ne lui puis nier que ce dessein m'étonne ;
Puisqu'en effet sa chûte ébranle vos États,
Qu'en vous en défaisant vous vous ôtez un bras,
Et que de tous les maux que doit craindre l'empire,
La mort de ce héros est, ce semble, le pire.
Vous avez commencé de m'ouvrir votre sein ;
Madame, achevez donc ; quel est votre dessein ?
Sont-ce là les lauriers qu'on doit à Bélisaire,
D'avoir à vos États fait le Nil tributaire,
Assujetti le Tibre, & récemment encor,
De l'Euphrate & du Gange acquis les sables d'or ?

THÉODORE.

Mais enfin je le hais, cette louange est vaine,
Louer ce que j'abhorre est accroître ma haine.
Je connois son mérite & l'ai trop estimé,
Le mal que je lui veux vient de l'avoir aimé ;
Ma haine est un effet d'une amour irritée,
Dont il étoit indigne & qu'il a rebutée.

Avant que l'empereur eût porté l'œil ſur moi,
Et daigné m'honorer des offres de ſa foi,
Par une liberté depuis déſavouée,
A ce préſomptueux mes yeux m'avoient vouée;
Mais il n'écouta point la voix de mes regards,
Il parut inſenſible aux chaînes des Céſars;
Ma bouche, après mes yeux, lui parla de ma peine,
Et comme les regards la parole fut vaine;
Tant que cet orgueilleux régna ſur mes eſprits,
Pour tout prix de mes vœux je n'eus que des mépris;
Je verſai mes faveurs dedans une ame ingrate;
Et puiſque j'ai tout dit, & qu'il faut que j'éclate,
Antonie, à ma honte, acquit l'autorité,
Que je me promettois deſſus ſa liberté.
Cette honte depuis ſi lâchement ſoufferte,
Croiſſant avec mon rang, me fit jurer ſa perte,
Quand le ſort favorable à mon reſſentiment,
Me l'acquit pour ſujet, n'ayant pu pour amant;
Et m'offrant en Céſar, ce qu'il refuſa d'être,
Fit voir ſon mauvais goût par le choix de ſon maître.

CAMILLE.

Quand le temps à changé votre condition,
Il a dû diſſiper cette indignation.
Il ſied mal de venger l'affront de Théodore
A celle qui régit le couchant & l'aurore;
Ce front auguſte enfin, quoique le même front,
N'étoit pas couronné quand il reçut l'affront.
D'un généreux oubli tirez votre allégeance.

THÉODORE.

Je suis femme, & je hais, laisse agir ma vengeance.
Ne vois-tu pas qu'encor, pour comble de l'horreur
Que m'en a pu produire une juste fureur,
Il s'acquiert un pouvoir si près de l'insolence,
Qu'il tient seul de l'État le glaive & la balance.
Je ne puis avancer Philippe mon parent,
Que par le vil tribut des devoirs qu'il lui rend;
Si je le veux bien mettre en l'esprit d'Antonie,
Cet orgueilleux y regne avecque tyrannie;
Sans son crédit enfin le mien est imparfait;
Je suis reine de nom, & lui regne en effet.
Cette confession a passé ta louange,
C'est d'où provient ma haine, & de quoi je me venge.

SCENE IV.

ANTONIE, THÉODORE.

ANTONIE.

MADAME, Bélisaire, en superbe appareil,
De retour d'où le peuple adore le soleil,
Dedans la basse-cour vient de faire paroître,
Ce port grave & charmant qui le fait reconnoître;
Et l'empereur qui passe à votre appartement,
Vient vous y faire part de son ravissement.

THÉODORE.

L'insolente n'a pu dissimuler sa joie.

(à part.)

D'invisibles vautours de mon cœur font leur proie ;
Sa louange en sa bouche est un trait enflammé,
Qui vient accroître un feu déjà trop allumé.
Ah ! perfide Léonce, ame vile & traîtresse,
Est-ce, lâche, est-ce ainsi que tu tiens ta promesse ?
Votre joie, Antonie, a paru clairement.
Mais je jure le ciel, écoutez ce serment,
Et le jour qui m'éclaire & que César respire,
Pour l'honneur de la terre & le bien de l'empire,
Que si par quelque signe, ou public ou secret,
Par quelque mouvement de joie ou de regret,
Vous rendez votre amour visible à Bélisaire,
Si par un geste seul vous tâchez de lui plaire,
Si par un seul regard vous rallumez ses feux,
Et si d'un mot enfin vous obligez ses vœux....

ANTONIE.

Qu'entends-je, juste ciel !

THÉODORE.

Il n'a pas plus de vie
Qu'il ne lui faut de temps pour se la voir ravie ;
Vos regards lui feront des traits envenimés,
Et vous l'assassinez, enfin, si vous l'aimez.

ANTONIE.

Faites que dessus moi cette tempête éclate,
Et ne m'ordonnez point la qualité d'ingrate.

THÉODORE.

Philippe est le parti dont je vous ai fait choix;
Votre goût doit du mien se prescrire des loix.

ANTONIE.

La haine d'une femme est un mal sans remede.
(*à part.*)
Ne lui répliquons point. Cieux, j'implore votre aide!
Ne pouvoir, cher amant, répondre à ton amour!
J'en reçois la défense & conserve le jour!

SCENE V.

L'EMPEREUR, NARSÈS, PHILIPPE, ANTONIE, CAMILLE, Gardes.

L'EMPEREUR.

Madame, à nos transports joignez votre allégresse.
Bélisaire suivi d'une nombreuse presse,
Environné de gloire & chargé de lauriers,
Vient recevoir le prix de ses gestes guerriers;
Honorons son retour d'un accueil favorable,
Et révérons son nom à jamais mémorable.

THÉODORE.

(*à part.*)

Dissimulez, mes yeux; contiens-toi, mon courroux.

(*à l'Empereur.*)

J'estime trop, Seigneur, ce qu'il a fait pour nous,
Pour n'être pas sensible à sa bonne fortune,
Et ne partager pas l'allégresse commune.

(*à part.*)

Le voici : ma vengeance attends l'occasion,
Et ne te produis pas à ta confusion.

SCENE VI.

BÉLISAIRE, ALVARE, FABRICE, L'EMPEREUR, NARSÈS, PHILIPPE, THÉODORE, ANTONIE, CAMILLE, LÉONCE, Gardes, troupes de Soldats.

L'EMPEREUR.

VIENS posséder la paix que par toi je respire,
Soutien de mes États, ferme appui de l'empire,
Qui par tant de succès viens de te signaler,
Jusqu'où notre aigle encor n'avoit osé voler;
Ouvre pour m'embrasser ces deux foudres de guerre,

Ces bras qui m'acquérant presque toute la terre,
Et me faisant régner sur toutes les deux mers,
M'ont avec le soleil partagé l'univers.

THÉODORE.

En ce commun tribut de souhaits & d'estime,
Aussi bien que nos vœux votre heur est légitime;
Possédez le repos comme vous le donnez,
Et prenez part aux fruits que vous nous moissonnez.

LÉONCE.

(*à l'écart, en pélerin.*)

Voyons, sous cet habit qui me fait méconnoître,
S'il m'est aussi courtois qu'il m'a promis de l'être.
O rare, ô divin homme! on te doit des autels,
Si ta bonté répond à tes faits immortels.

BÉLISAIRE, *embrassé par l'Empereur, lui dit*:

De ces faveurs, Seigneur, un vassal est indigne.

L'EMPEREUR.

Je dois bien davantage à ton mérite insigne.
Crois que rien ne l'égale, & qu'il n'est point de roi
Qui vaille, en mon estime, un vassal comme toi.
Que voir à sa grandeur l'univers tributaire,
Est moins à souhaiter, que d'être Bélisaire;
Puisque gagner la terre, afin de la donner,
Est bien plus glorieux que de la gouverner.

Sans beſoin de mes biens, tu tiens tout de toi-même ;
Moi, je dois ma puiſſance à ta valeur extrême.
Tu rétablis, accrois, & ſoutiens mes États,
Et pour régner enfin, j'ai beſoin de ton bras.
N'as-tu pas devant moi mes droits & mes couronnes,
Si tu me les acquiers, & ſi tu me les donnes ;
Ton bras peut-il manquer ce que ton cœur réſout,
Et ta ſeule valeur comprend-elle pas tout ?

THÉODORE *à Antonie.*

Tiens, inſolente, tiens cette vue abaiſſée,
Et réſerve ta joie à ta ſeule penſée,
Ou ce zele indiſcret te coûtera le jour.

ANTONIE *à part.*

Fais-moi juſtice, ô ciel! contiens-toi, mon amour.

BÉLISAIRE.

Sur vos ſujets, Seigneur, vos raiſons refleuriſſent,
Et leur font mépriſer les dangers qu'ils franchiſſent.
Votre auguſte génie, auſſi puiſſant que doux,
Lorſque nous vous ſervons, ſe communique à nous,
Nous ouvre le paſſage aux lieux inacceſſibles,
Nous fait tout vaincre, enfin il nous rend invincibles ;
Par lui toute l'Aſie a tremblé ſous nos pas.

L'EMPEREUR.

La Perſe, encore un coup accroît donc mes États ?

BÉLISAIRE.

Oui, Seigneur, ſous vos loix tout l'Orient reſpire,
Le jour baiſe en naiſſant les pieds de votre-empire;
Et certes, je m'étonne, avec juſte raiſon,
Qu'avecque tant d'audace, & ſi hors de ſaiſon,
Lorſque Juſtinien tient les rênes du monde,
La Perſe ait oſé rompre une paix ſi profonde,
Heurtant l'aigle fatale à tant de régions,
Qui cent fois de l'Afrique a dompté les lions,
Et cent fois affronté les tigres de l'Aſie,
Quand l'orgueil l'a portée à cette frénéſie;
Mais enfin nous avons, dans ce ſuperbe État,
Laiſſé des châtiments dignes de l'attentat.
Et ſi jamais, Seigneur, vous avez vu la foudre
Ruiner une maiſon & la réduire en poudre,
Les ravages d'un fleuve en ſon débordement,
Et les triſtes effets d'un prompt embraſement,
Marchant pour ruiner cette fatale trame,
Nous étions ce torrent, ce foudre & cette flamme;
Le bruit ſeul de nos faits domptoit vos ennemis,
Et nul ne s'eſt ſauvé qui ne ſe ſoit ſoumis.
En vain leurs éléphants & leurs tranchants ivoires,
Ont voulu retarder le cours de nos victoires;
Et de leurs tours en vain, quand leurs rangs approchoient,
Ils ont caché le ciel des traits qu'ils décochoient;
J'ai, malgré leurs efforts, ſoumis à votre regne
Ce que le Tibre lave & que le Gange baigne;
Et l'Euphrate ravi d'un ſervage ſi doux

Ne reconnoît plus rien que le soleil & vous.
La prise de deux rois de Perse & de Médie,
De cette guerre, enfin, ferme la tragédie;
Et tous deux plus chargés d'opprobres, que de fers,
Vous viennent témoigner de quel bras je vous sers.

L'EMPEREUR.

Comme rien n'est égal à ta valeur extrême,
Je ne la puis payer que du prix de moi-même,
Et je répondrois mal à tant d'illustres faits,
T'offrant moins que celui pour qui tu les as faits.
Donne donc à tes vœux, quoi que ton cœur aspire,
Possédant l'empereur tu possede l'empire,
Il est tien, & je puis le ranger sous ta loi,
Te rendant seulement ce que je tiens de toi;

(Il tire deux bagues de son doigt.)

Ces deux anneaux, marqués de l'aigle impériale,
Marqueront entre nous une puissance égale,
Que l'un approuvera ce que l'autre aura fait,
Et comme même marque, ils auront même effet;
Tiens avec celui-ci comme un second moi-même,
Prends dessus mes sujets un empire suprême,
Et nouons entre nous de si parfaits accords,
Que nous n'ayons qu'un cœur & qu'une ame en deux corps.

THÉODORE *à part.*

Dieux! peux-tu, ma raison, conserver ton usage,
Et sans y renoncer entendre ce langage!

BÉLISAIRE.

Ah ! Seigneur, ces effets de votre affection
Paſſent & mon mérite & mon ambition.

(*à genoux.*)

Une moindre faveur qu'à vos pieds je réclame....

L'EMPEREUR *le relevant.*

Leve-toi, que fais-tu ? me peut-on voir ſans blâme
D'un auſſi rare ami que glorieux vainqueur,
L'original aux pieds, & le portrait au cœur,
Fléchir où tu peux tout, prier où tu commandes ?
Non, non, accorde-toi ce que tu me demandes,
Permets tout à tes vœux, ne te refuſe rien,
Et puiſe en ton pouvoir ce que tu veux du mien.

BÉLISAIRE.

La grace de Léonce eſt celle que j'implore.

LÉONCE *à part.*

O vertu ſans exemple, & digne qu'on t'adore !

L'EMPEREUR.

Qui peut de ta faveur fournir en ſon beſoin,
Eſt digne de pardon, puiſqu'il eſt de ton ſoin ;
Et Léonce doit être incapable de crime,
Puiſqu'il a mérité l'honneur de ton eſtime ;
L'envie à ſa fortune a fait ce mauvais tour,
Mais rétabliſſons-la ; je conſens ſon retour.

LÉONCE, *aux pieds de l'Empereur.*

A vos pieds prosterné, je reçois cette grace.

THÉODORE.

Après le coup manqué, le traître a cette audace,
Et Bélisaire même implore son pardon?
On te vend, malheureuse! O lâche trahison!
Il m'aura découverte, & la trame est connue.

L'EMPEREUR.

Cet habit suspendoit le rapport de ma vue.
Puisqu'un second moi-même ordonne ton retour,
Oui, rentre dans les rangs que tu tiens en ma cour,
Et n'en reconnois point d'auteur que Bélisaire.

LÉONCE *aux pieds de Bélisaire.*

Par quel humble devoir te puis-je satisfaire,
Qui ne me laisse encor la qualité d'ingrat!
Prodige de vertu! gloire de cet État!

BÉLISAIRE *l'embrassant.*

Cet habit de ton rang m'obscurcissant la gloire,
M'avoit trompé la vue, & surpris la mémoire.
Pardonne, cher Léonce, & malgré nos jaloux,
Jurons une amitié qui dure autant que nous.

THÉODORE *bas à Léonce.*

Lâche, est-ce là l'ardeur que tu faisois paroître,
De servir ma vengeance & de perdre ce traître?

LÉONCE.

LÉONCE.

M'obtenant le pardon que vous m'avez promis,
Le puis-je réputer entre mes ennemis,
Et sans ingratitude attenter sur sa vie?

THÉODORE *bas.*

Je te pourrai servir comme tu m'as servie.

BÉLISAIRE *à Antonie.*

Enfin, chere beauté, nous voyons l'heureux jour.
Mais que tant de froideur reçoit mal mon amour!
Il semble qu'avec peine elle souffre ma vue.
O doute qui me trouble! ô soupçon qui me tue!
Mais je lui fais injure; imputons sa froideur
A sa discrétion, plutôt qu'à sa rigueur.

ANTONIE *à part.*

S'il faut souffrir, mes yeux, un si sensible outrage,
Qu'on m'ôte la puissance aussi bien que l'usage,
Vous aurez moins de peine en cet aveuglement.

L'EMPEREUR *à Théodore.*

Madame, je l'emmene en son appartement,
Pour ne lui pas ravir le repos qu'il nous donne,
Quand avec tant de zele il sert notre couronne;
Laissons-lui quelque trêve avecque ses travaux.

BÉLISAIRE.

Ce ſoin paſſe leur prix & le peu que je vaux.

(*Voyant Antonie qui ne le regarde pas.*)

O dieux ! d'un ſeul regard ne pas flatter ma peine !
Son mépris paroît trop, ma crainte n'eſt point vaine.

THÉODORE.

Narſès.

NARSÈS.

Madame.

THÉODORE.

Un mot important pour ton bien,
Et qui peut établir mon repos & le tien.

Fin du premier Acte.



by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTONIE *seule.*

Quel secret intérêt de colere & de haine,
A mes yeux innocents impose cette peine?
Puis-je observer, hélas! cette barbare loi,
Au mépris de ses vœux, aux depens de ma foi?
Mais m'en puis-je défendre au mépris d'une femme,
Qui porte une couronne & que la haine enflamme?
D'où nous vient à tous trois un si prompt changement?
Théodore commande, & hait sans fondement;
Bélisaire languit, & sert sans récompense;
Moi, j'aime sans espoir & sans reconnoissance.
Je ne le puis souffrir, sans le priver du jour.
O triste labyrinthe & de peine & d'amour!



SCENE II.

PHILIPPE, ANTONIE.

PHILIPPE.

ENFIN, puis-je espérer que ma douleur vous touche?

ANTONIE.

Non. Qu'avecque ce mot je vous ferme la bouche.
Philippe, au nom d'amour, s'il porte ici vos pas,
Croyez qu'en m'honorant vous ne m'obligez pas;
Que votre affection me cause plus de peine,
Que vous ne m'accusez de vous être inhumaine;
Et qu'en me haïssant vous avanceriez plus,
Que par ces vains respects, & ces vœux superflus.
D'un tyrannique objet déchargez votre estime,
Rangez-vous sous les loix d'un regne légitime;
Faut-il d'autres efforts que ceux de la raison,
A changer de liens & rompre une prison?
Tuez ce qui vous tue, armez-vous de constance,
Et tâchez de trouver en votre résistance,
Le généreux moyen d'étouffer votre ennui,
Que vous cherchez sans fruit en la pitié d'autrui.

PHILIPPE.

Bélisaire a plus d'heur, comme plus de mérite.

ANTONIE.

Ou quittez-moi la place, ou que je vous la quitte;
L'heure où vous me trouvez, moins que tout autre temps,
Pouvoit de quelque espoir satisfaire vos sens;
Comme ce que je hais, j'évite ce que j'aime,
A peine, en ce chagrin, je me souffre moi-même;
Je supporte à regret la lumiere du jour;
Enfin, soit par pitié, par haine ou par amour,
Aujourd'hui, pour le moins, souffrez ma solitude,
Et m'abandonnez toute à mon inquiétude.

PHILIPPE.

S'il fut jamais amant interdit & confus.....

ANTONIE.

Laissez-moi donc; adieu, je ne vous entends plus.



SCENE III.

THÉODORE, ANTONIE.

ANTONIE.

O DIEUX ! de tous côtés, ce que je fuis m'approche,
Je m'éloigne d'un fable, & rencontre une roche.

THÉODORE *à part.*

C'eft ainfi qu'un grand cœur enfante un grand fouhait,
Qu'une reine fe venge, & qu'une femme hait.

(*à Antonie.*)

J'apperçois Bélifaire : oppofez, Antonie,
A fes vœux infinis, une force infinie ;
Préférez conftamment au plaifir de le voir,
L'intérêt de ma haine & de votre devoir,
Ou craignez la fureur dont mon ame eft faifie :
Je vous écouterai par cette jaloufie.

ANTONIE.

O rigoureux empire ! ô tyrannique arrêt !
Injurieux devoir, & cruel intérêt !
Quelle trifteffe, hélas ! eft peinte en fon vifage !
Contenez-vous, mes yeux, fufpendez votre ufage ;
Couvrons des vœux ardents d'une fauffe rigueur,
Et refufons de bouche en promettant du cœur.

SCENE IV.

BÉLISAIRE, ANTONIE, THÉODORE.

BÉLISAIRE *sans voir Théodore.*

Sensiblement atteint d'un ſoin qui me traverſe,
Et plus votre vaincu que vainqueur de la Perſe,
Je viens prendre à vos pieds les ordres de mon ſort,
Pour aſſurer ma vie, ou réſoudre ma mort;
J'ai comme un cher dépôt conſervé la premiere,
Tant que j'ai pu juger qu'elle vous étoit chere;
J'ai ſi bien ménagé tous mes geſtes guerriers,
Que fort peu de mon ſang a taché mes lauriers.
Il s'en verſoit des mers, s'il m'en coûtoit des gouttes,
Mes veines, peu s'en faut, vous les rapportent toutes;
Et de mes jours, enfin, j'ai prolongé le cours,
Comme de votre bien, non comme de mes jours.
Mais je crains bien qu'au lieu de vous avoir ſervie,
Comme j'ai cru le faire en conſervant ma vie,
Ce ſoin ne vous déplaiſe, & ne vous ait été
Un office ennuyeux, & fort peu ſouhaité;
Puiſqu'en vous mon retour, contre mon eſpérance,
Trouve tant de froideur & tant d'indifférence;
Et que vous ſemblez voir d'un eſprit irrité
La gloire de l'empire & ma proſpérité.

Peut-être croyez-vous que deſſous mes trophées ;
L'abſence ait de mes feux les ardeurs étouffées,
Que Mars ôte aux beautés les tributs qu'on leur rend,
Et que l'on ne puiſſe être eſclave & conquérant.
Mais comme aſſez de gloire, aſſez d'amour me preſſe,
Pour ſervir à la fois mon maître & ma maîtreſſe,
J'ai ſervi l'Empereur du cœur dont je vous ſers ;
Mais deſſous mes lauriers je rapporte mes fers ;
Si c'eſt qu'abſolument ma mort ſoit réſolue,
Dites-moi ſeulement que vous l'avez conclue ;
Elle me ſera chere, & pour ne rien penſer
Qui vous doive déplaire ou vous puiſſe offenſer ;
Je veux être inventif à me forger des crimes,
Qui rendent votre haine & ſa fin légitimes ;
J'en préviendrai le coup, ou, ſans le rejeter,
Quand il m'arrivera croirai le mériter.

ANTONIE.

Sans me faire expliquer, que ce mot vous contente :
Que ma froideur vous ſert & vous eſt importante ;
Que ſi vous vous aimez, vous me devez haïr,
Et que vous mieux traiter eût été vous trahir ;
Ou ſans vous ordonner, ni d'amour, ni de haine,
Tirez d'un triſte oubli la fin de votre peine ;
Et ſachez-moi bon gré de ne vous ſouffrir plus,
Puiſque votre ſalut dépend de ce refus.
Adieu.

BÉLISAIRE.

Cruelle, attends, ma mort te va ſur l'heure.....

ANTONIE *s'en allant.*

Dissuader d'aimer n'est pas vouloir qu'on meure,
Et vous recevez mal le bien que je vous veux.

THÉODORE *à la fenêtre.*

Voilà me satisfaire & répondre à mes vœux.

SCENE V.

BÉLISAIRE *seul.*

DANS un calme si doux, jamais un tel orage
A-t-il aux matelots fait craindre le naufrage ?
Et dans un si beau temps jamais l'air en fureur,
A-t-il sitôt ravi l'espoir du laboureur ?
Que le rude renvoi que ce mépris m'envoie,
En cet état prospere à tôt détruit ma joie !
O sort capricieux, qui me fais en un jour,
Recevoir tant de gloire & perdre tant d'amour,
Et qui jusques au ciel veut graver ma mémoire,
Laisse-moi cet amour, & retient cette gloire !
L'empire florissant que tu veux m'asservir,
Vaut moins que l'amoureux que tu me veux ravir ;
De mon malheur, enfin, la trame est découverte ;
C'est elle à qui Léonce avoit juré ma perte.
Mais dieux ! qu'ai-je commis à me coûter le jour,
Et que peut-elle en moi punir que mon amour ?

Il n'eſt pas inoui qu'une femme ſe change;
Mais de ce changement le genre eſt bien étrange.
Paſſer de la douceur d'un amoureux tranſport,
Au violent deſſein de me donner la mort,
Et de détruire en moi ſon autel & ſon temple:
Cette infidélité n'a jamais eu d'exemple.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, BÉLISAIRE, Gardes.

L'EMPEREUR.

L'AMITIÉ qui nous lie, & qui doit rendre égaux
Et le vaſſal au prince, & le prince aux vaſſaux;
(Puiſqu'il ne peut ailleurs choiſir d'objet qu'il aime,
Ni d'un égal à ſoi, faire un autre ſoi-même,)
Cette étroite amitié qui me ravalle à toi,
Ou plutôt qui t'égale & qui t'éleve à moi,
M'oblige à faire voir à toute la nature,
Qu'elle eſt, comme tes faits, ſans borne & ſans meſure;
Et qu'auſſi digne ami que glorieux vainqueur,
Tu partages mon trône auſſi bien que mon cœur.

(*Il lui donne trois mémoires.*)

Remplis pour commencer l'une de ces requêtes,
Pour le gouvernement de tes propres conquêtes;
Tiens, donne à l'Italie un ſecond ſouverain,
Et comme en l'acquérant je la tins de ta main,

Ordonne qui des trois tu veux qui la régisse,
Et de ta même main rends-lui ce bon office.

BÉLISAIRE *un genou en terre.*

Cet honneur, grand monarque, est sans proportion
Avec l'indigne état de ma condition.

L'EMPEREUR.

Si mes sens en sont crus d'équitables arbitres,
Tu mérites un nom par dessus tous les titres.
Je sors pour te laisser la liberté du choix,
Et t'ôter le sujet d'y souhaiter ma voix.

SCENE VII.

BÉLISAIRE *seul.*

SANS ta faveur, amour, toute autre m'importune,
Un peu plus de la tienne & moins de la fortune;
Tu m'obligeras plus d'un trait de ta pitié,
Qu'elle de son crédit, & de son amitié.

(*Il lit les requêtes.*)

Par celle-ci, Narsès prétend la préférence,
Par celle-ci, Philippe en conçoit l'espérance,
Par cette autre, Léonce : en qui puis-je des trois,
Pour ce rang éminent, faire un plus juste choix?

De tous trois la vertu, pareille & ſans ſeconde,
Mérite le timon de la barque du monde ;
Et tous trois ſignalés par d'illuſtres effets,
Savent ſervir en guerre & commander en paix.
Ma voix, de chacun d'eux juſtement prétendue,
Par cette égalité demeure ſuſpendue.
Laiſſons ce choix au ſort, dont rarement le ſoin
Permet que je m'abuſe & me manque au beſoin,
Et qui plus que mon bras, travaillant pour ma gloire,
Semble avoir à mon char enchaîné la victoire.
Jamais ſon changement n'a trahi ma valeur,
Et celui d'Antonie eſt mon premier malheur.

(Il mêle les mémoires, & en tire un.)

Rome, voici celui que le ſort te deſtine.
Voyons : C'eſt pour Narſès que la faveur incline ;
Cet heur injuſtement lui ſeroit débattu,
Et le grade éminent eſt peu pour ſa vertu.

(Il écrit ſur le memoire.)

Confirmons ſon bonheur, & d'une voix commune
Souſcrivons à l'arrêt qu'a rendu la fortune.

(Il s'endort.)

Que tu viens à propos, ſommeil officieux,
Donner trêve à mon cœur, en me fermant les yeux,
Et m'offrir le repos qu'une ingrate me nie !
Je m'abandonne à toi, toute crainte bannie.
Le ciel, deſſus les ſiens veille ſoigneuſement,
Et qui fait bien à tous peut dormir ſurement.

SCENE VIII.

NARSÈS, BÉLISAIRE *endormi.*

NARSÈS.

VICE commun des cours, de tous le plus extrême,
Insatiable ardeur, supplice de toi-même,
Avide faim d'honneur, fatal poison des cœurs,
Maudite ambition ! jusqu'où vont tes rigueurs ?
Mais pourquoi consulter des choses résolues,
Et ne poursuivre pas comme on les a conclues ?
A tout prix un grand cœur achete un grand crédit ;
Et tout crime est permis quand il nous agrandit ;
Qui ne s'est obligé qu'à la perte d'un homme,
Acquiert à peu de frais la régence de Rome.
Puis, les devoirs qu'on rend à des fronts couronnés,
Doivent s'exécuter sans être examinés.

(*Il tire un poignard, voyant Bélisaire.*)

Le voici qu'à propos, sans suite & sans défense,
Le sommeil m'abandonne & livre en ma puissance ;
En ce facile accès que ses gens m'ont permis,
Leur feignant un secret que César m'a commis,
Et dont il me défend de verser les merveilles,
Ni devant d'autres yeux, ni dans d'autres oreilles,
La mort prévient mon bras, & ce repos fatal
N'est pas tant son portrait que son original.

O triſte & vrai tableau des miſeres humaines!
Combien de grands deſſeins, que d'eſpérances vaines,
La parque qui tournoit ce précieux fuſeau,
Eſt p ête de trancher d'un ſeul coup de ciſeau!
Mais ſouvent un inſtant ruine une entrepriſe;
Nul ne nous apperçoit, & tout nous favoriſe.
Donnons tôt : mon courage & ma condition
Ont peine a conſentir cette lâche action.
Voyons auparavant comment ſur ces mémoires,
Il aura diſpoſé du fruit de ſes victoires,
Et qui ſera pourvu des charges de l'État.

(Il lit.)

J'y reconnois le mien. O mille fois ingrat!
Quand de ſa propre main ma requête remplie,
Me nomme à l'Empereur, gouverneur d'Italie,
La mienne de ſes jours éteindra le flambeau,
Et de mon bienfaiteur je ſerai le bourreau!

(Il lit.)

C'eſt Narſès que je nomme. O preuve non commune
Du grand ſoin qu'ont de lui ſon aſtre & ſa fortune!
Puis-je après ce bienfait être méconnoiſſant,
Juſqu'à plonger ce fer en ſon ſang innocent?
Non, Théodore, non; & de quelque diſgrace
Que pour ce coup manqué, ta fureur me menace,

(Il écrit ſur le mémoire.)

Par cette même main qui t'offrit ſon ſecours,
Il ſaura le péril qui menaçoit ſes jours;

Sa vertu le mérite, & le ciel me l'ordonne.

(*Il pique le poignard ſur le mémoire de Narſès.*)

Ce fer juſtifira l'avis que je lui donne.
Qui ſe plait à bien faire, & ſait l'art d'obliger,
Repoſe ſans péril au milieu du danger.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

BÉLISAIRE *s'éveillant.*

L'AMOUR ne m'a pas ſeul ſoumis à ſa puiſſance;
Le ſommeil comme lui m'a trouvé ſans défenſe;
Tous deux ſans grand travail ſe rendent nos vainqueurs,
L'un en fermant nos yeux, l'autre en ouvrant nos cœurs:
Et de quelque vigueur qu'une ame ſoit pourvue....

(*Voyant le poignard.*)

Mais quel funeſte objet ſe préſente à ma vue?
Ce fer ſi près de moi ſur l'écrit de Narſès,
De ma juſte frayeur renouvelle l'accès.
Ce tragique inſtrument ou de haine ou d'envie,
Pour la ſeconde fois entreprend ſur ma vie,
Et menace en ma tête un des chefs de l'État.
Me préſerve le ciel du troiſieme attentat!
Au bas de ce papier, cette fraîche écriture
Nous pourra de l'énigme expliquer l'aventure.

Ces damnables complots sont des gens de la cour.
Voyons. *Avoir bien fait t'a conservé le jour.*
Et plus bas : *Garde-toi du courroux d'une femme.*
Quoi ! tant de haine, ingrate, à ma perte t'enflamme,
Que deux fois pour un jour elle ait d'un vain effort,
Au mépris de mes vœux sollicité ma mort !
Je vois par cet acier planté sur ce mémoire,
Que le péril, sans doute, est proche de la gloire ;
L'alliance d'une arme & d'un gouvernement,
N'est pas une union digne d'étonnement ;
Le sort donne aux plus grands, par d'infinis exemples,
De sa légéreté des marques assez amples.
Mais puisque qui fait bien, n'a rien à redouter,
Quel trouble, ou quel effroi me peut inquiéter ?
Ne craignons point d'injure en n'en faisant aucune,
Et par notre vertu désarmons la fortune.

SCENE X.

L'EMPEREUR, BÉLISAIRE, Gardes.

L'EMPEREUR.

ROME, enfin, de ton choix tient-elle un lieutenant ?

BÉLISAIRE.

Le sort pourvoit Narsès de ce grade éminent.
Les estimant tous deux capables de ce titre,
J'en ai cru le hasard, & l'en ai fait l'arbitre,

En

En faveur de Narsès son dessein déclaré
M'a pendant un sommeil cet avis procuré.

(*Lui montrant ce qui est écrit au bas du mémoire.*)

Voyez qu'une bonne ame est une sure garde.
On ôte du mérite aux bienfaits qu'on retarde,
Puisque me le remettre étoit le consentir.
Accordez-moi, Seigneur, l'heur de l'en avertir.

(*En se retirant, il dit, bas.*)

Ainsi je me défends, trop aimable inhumaine,
De la nécessité de révéler ta haine,
Et prends l'occasion d'aller à tes genoux,
Immoler sans regret ma vie à ton courroux.

SCENE XI.

L'EMPEREUR *seul, lisant l'écrit de Narsès.*

En vouloir à ses jours ! aux jours de Bélisaire !
Il se trouve une femme à ce point téméraire,
Et ce noir attentat s'est conçu dans ma cour !
O ciel ! *Avoir bien fait t'a conservé le jour.*
Et dessous : *Garde-toi du courroux d'une femme !*
C'est à moi de trancher cette fatale trame ;
Son salut est le mien ; & ce traître attentat,
Regarde, autant que lui, le corps de mon État.

Théodore ne peut, s'il est vrai qu'elle m'aime,
Avoir d'aversion pour un autre moi-même,
Oter à mon pouvoir son plus fidele appui,
Et m'adorant en moi, m'assassiner en lui :
Antonie est l'objet pour qui son cœur soupire,
Et le faisant périr détruiroit son empire.
Qui donc à pu former ce projet inhumain ?
Narsès nous l'apprendra, l'avis est de sa main.

SCENE XII.

NARSES, L'EMPEREUR, Gardes.

NARSÈS.

Tout fraîchement, Seigneur, j'apprends de Bélisaire,
Le choix qu'en ma faveur sa main a daigné faire,
Et que par votre aveu vous avez arrêté ;
J'en venois rendre grace à votre majesté.

L'EMPEREUR.

Ayant des qualités dignes de son estime,
Le choix qu'il fait de toi sans doute est légitime ;
Mais ne sois pas ingrat à qui te fait du bien.
Connois-tu cet écrit ?

NARSÈS.

Oui, Seigneur ; c'est le mien.

L'EMPEREUR.

Dis-nous donc quelle femme attente sur sa vie.

NARSÈS.

Souffrez, grand empereur, qu'elle me soit ravie,
Plutôt que de tirer ce secret de mon sein.

L'EMPEREUR.

Non, parle; ton refus m'en accroît le dessein.

NARSÈS.

Faites-moi d'un bourreau voir la main toute prête,
Je souffrirai plutôt qu'elle m'ôte la tête.

(*Il s'en va.*)

L'EMPEREUR *seul.*

J'en viendrois bien à bout, & pourrois à la fois,
De son rebelle sein tirer l'ame & la voix;
Mais la juste frayeur que le respect lui donne,
Nomme assez Théodore en ne nommant personne;
Et j'ai peine d'ouir qu'un nom qui m'est si cher,
D'un si lâche projet se soit voulu tacher.



SCENE XIII.

THÉODORE, L'EMPEREUR, Gardes.

THÉODORE.

QUEL souci trouble l'air de ce visage auguste ?

L'EMPEREUR.

Une colere aveugle, & toutefois bien juste ;
Puisque ne sachant point l'objet de mon courroux,
L'outrage nous regarde & rejaillit sur nous.

(Lui montrant l'écrit de Narsès.)

Cet avis, en un mot, s'adresse à Bélisaire.

THÉODORE *l'ayant lu.*

Il n'a pas à combattre une forte adversaire,

(bas.)

S'il ne craint qu'une femme. O perfide Narsès !
Tu porte ma frayeur à son dernier excès.

L'EMPEREUR.

C'est un fort ennemi qu'une méchante femme,
Que la rage domine & que la haine enflamme ;
Mais contre quelque assaut que lui livre le sort,
Son innocence en moi trouve un puissant support ;
Et mon État perdant un vassal si fidele,
Je vengerois sa mort par une si cruelle,
Qu'on reconnoîtroit mieux en sa mort qu'en ses jours ;

A quel point il m'eſt cher d'en conſerver le cours.
Sans privilege aucun de ſang, ni de nature,
Mon plus proche parent m'ayant fait cette injure,
Le laveroit du ſien, & ne ſurvivroit pas
D'un inſtant ſeulement celle de ſon trépas;
J'immolerois mon fils à ma fureur extrême,
Moi-même je voudrois m'en venger ſur moi-même;
Ma propre femme, enfin, trempant en ce délit,
Perdroit ſa part au jour, & ſa place en mon lit.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

THÉODORE *ſeule.*

AINSI, chétive, ainſi, ton époux te préfere
Un ſujet, un vaſſal, l'objet de ta colere,
Et malgré le ſaint nœud qui t'engage ſa foi,
Un ſimple homme en ſon cœur a plus de part que toi.
Arriere tout reſpect, forçons toute contrainte,
Sa menace accroît plus ma fureur que ma crainte;
C'eſt en vain que je porte un diadême au front,
S'il ne m'eſt pas permis de venger un affront.
Soyons reine une fois, & ſi le ciel l'ordonne
Qu'avec ſes jours, enfin, tombe notre couronne.
Régner dans l'impuiſſance eſt un malheur plus grand,
Et le trépas eſt doux à qui tue en mourant.

SCENE XV.

PHILIPPE, THÉODORE.

THÉODORE.

JOINS, cher Philippe, joins ta fureur à la mienne,
Son sujet te regarde & ma cause est la tienne;
Tandis que ton rival respirera le jour,
Ne crois pas qu'Antonie écoute ton amour.
Leurs vœux sont mutuels, renonce à ton attente
Si tu ne perds l'amant pour acquérir l'amante.

PHILIPPE.

L'entreprise en est grande, & l'ennemi puissant;
Mais j'acquiers Antonie en vous obéissant,
Et c'est me menacer d'un aimable supplice,



Google

SCENE XVI.

LÉONCE, NARSÈS *voulant entrer voient* THÉODORE & PHILIPPE.

NARSÈS.

Arrête, n'entrons pas, voici l'Impératrice.
(*Ils écoutent.*)

THÉODORE.

Ne crains rien, si ton bras me promet son secours,
Mon crédit te répond & d'elle & de tes jours.

PHILIPPE.

Sous cette sureté, je ne puis, grande reine,
Refuser mon amour, non plus que votre haine;
Et puisque toutes deux me demandent sa mort,
Et ce cœur & ce bras en tenteront l'effort:
Oui, Madame.

LÉONCE.

O cruel! encore un coup ta rage,
Sur sa tête innocente excite cet orage!

THÉODORE.

Vois ce que tu promets: Léonce, comme toi,
Et le traître Narsès m'avoient donné leur foi;
Mais tous deux m'ont manqué de cœur & de parole.

PHILIPPE.

Vous n'en concevrez point une attente frivole ;
Et s'il faut de tous deux vous faire encor raison,
Commandez, j'ai le cœur & le bras assez bon.

NARSÈS *bas.*

A la faveur de l'heure & d'un lieu solitaire,
Nous pouvons nous venger & servir Bélisaire.

LÉONCE.

En effet, la vertu qui nous oblige à lui,
Contre cet attentat exige notre appui ;
Épions sa sortie, allons l'attendre, écoute.

THÉODORE.

Ton cœur trop reconnu ne souffre plus de doute ;
Mais en cas de vengeance, où rien n'est défendu,
Tu peux sans trahison le prendre au dépourvu.

PHILIPPE.

Je vous rendrai, Madame, une preuve certaine
Que je fais de votre ordre une loi souveraine.



SCENE XVII.

THÉODORE *seule.*

Fais-moi, César, fais-moi perdre pour ce délit,
Ma part en la lumiere & ma place en ton lit;
Que l'amour ni l'hymen, que rien ne te retienne,
Prépare ta vengeance, on travaille à la mienne.
Qui se voulant venger pense à l'événement,
N'a pas ou grand courage, ou grand ressentiment.
Périssons ou perdons ce qui nous importune,
Laissons-en le succès au soin de la fortune;
Je mourrai satisfaite après cet orgueilleux,
Qui restreint mon pouvoir, qui rebuta mes vœux,
Sous qui César m'abaisse à force de l'accroître,
Et souffrirai la mort plus volontiers qu'un maître,
Après que j'aurai vu trébucher son orgueil,
Du char de son triomphe en l'horreur d'un cercueil.

(*On entend un bruit d'épées.*)



SCENE XVIII.

PHILIPPE, BÉLISAIRE *l'épée à la main.*

PHILIPPE.

LE ciel joigne à tes ans l'heur d'une longue suite,
Je dois à ta valeur mon salut & leur fuite,
Je n'ai pu les connoître en cette obscurité.

BÉLISAIRE, *le visage dans son manteau.*

Tout autre eût partagé leur propre lâcheté.
Qui d'un seul contre deux, sans autre connoissance
Que du nombre inégal, n'eût pas pris la défense?

PHILIPPE.

Joins de grace au bienfait que j'ai reçu de toi,
La faveur de m'apprendre à quel bras je le dois.

BÉLISAIRE.

Je sers sans intérêt; ce mot te doit suffire,
Et n'en veux autre fruit que de ne t'en rien dire:
De soi-même un bon acte est l'objet & le prix.

PHILIPPE.

Ta vertu me surprend plus qu'ils ne m'ont surpris.

(*Il lui donne une bague.*)

En cette bague au moins reçois de mon hommage
Et de ma passion un véritable gage.

BÉLISAIRE.

Je ne m'en puis défendre avec civilité.

PHILIPPE.

Adieu, le ciel te soit tel que tu m'as été!

(Il sort.)

SCENE XIX.

BÉLISAIRE *seul.*

J'AI si bien feint ma voix que nul ne l'a connue:
Une bonne action se produit toute nue,
J'agis sans intérêt que de bien faire à tous.
Mais je crains de passer l'heure du rendez-vous;
Ce seroit mal répondre à la grace infinie,
Qu'Olinde m'a promis d'obtenir d'Antonie,
De me souffrir ce soir un moment d'entretien,
D'où j'attends tout mon mal, ou prétends tout mon bien.
Le front à qui le cœur ne fait point de reproche,
Souffre aisément son juge & n'en craint point l'approche;
J'ai pour mes partisans la justice & l'amour.
Mets, favorable nuit, mon innocence au jour!

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALVARE, BÉLISAIRE.

ALVARE.

LE rendez-vous, enfin, vous fut donc favorable ?

BÉLISAIRE.

Autant que je l'adore & qu'elle eſt adorable.
Oui, ſans doute, & jamais plus juſte étonnement,
Ni plus heureuſe erreur ne ſurprit un amant.
Où je ne croyois voir que fureur & que haine,
Où mon cœur interdit ſe rendoit avec peine,
Où mon timide pied refuſoit d'avancer,
Je rencontrai deux bras ouverts pour m'embraſſer,
Des careſſes ſans prix, des bontés ſans exemple,
Les graces dans leur trône, & l'amour dans ſon temple :
C'eſt Théodore, enfin, qui par un ordre exprès
L'oblige à me tenir ſes ſentiments ſecrets.

ALVARE.

O dieux ! quel intérêt, ou plutôt quel caprice,
Peut à vous traverſer porter l'Impératrice ?

BÉLISAIRE.

L'intérêt de Philippe, à qui sa majesté
Dessous le joug d'hymen promet cette beauté.
Et je ne doute point, puisque m'ôter la vie
Seroit, certes, bien moins que me l'avoir ravie,
Que l'injuste attentat qui menace mon sein,
Ne me soit un effet de son mauvais dessein.
Mais j'espere au bon œil dont le ciel me regarde;
La bonne conscience est une sûre garde.
Ma vertu m'appuyant, rien ne peut m'émouvoir,
Et les rois contre Dieu, sont des dieux sans pouvoir.
Pour nous parler, enfin, toute crainte bannie,
Ma priere m'a fait obtenir d'Antonie,
Que dans un mot d'écrit nos pensers amoureux,
Nous portant chaque jour & rapportant nos vœux,
Charment aucunement l'ennui de notre absence.
Laisse-moi de ce mot méditer la substance,
Et m'acquitter par lui du soin que je lui dois,
De tenter le premier cette muette voix.

(*Belisaire entre en son cabinet, & Alvare sort.*)



SCENE II.

PHILIPPE, BÉLISAIRE *en son cabinet ;* Gardes.

PHILIPPE *dit à un garde qui le suit.*

GARDE, adieu, ce secret regarde la couronne,
L'ordre de l'empereur n'admet ici personne,
Et ma commission n'y souffre que nous deux ;
L'occasion est belle, & m'offre les cheveux.

(Il dit étant seul.)

Plus je me plains, ingrate, & moins tu m'es humaine ;
Autant que mon amour, le temps accroît ta haine.
Si cette cruauté ne rebute un amant,
Il a beaucoup d'ardeur, ou peu de sentiment.
Rends-moi, mon bras, rends-moi digne de lui déplaire :
N'écoutons plus l'amour, écoutons la colere,
Notre foi nous l'ordonne ; & qui s'engage aux rois,
Se fait de leurs desseins d'inviolables loix.
Outre son insolence & l'affront qui m'anime ;
Une reine m'engage à cet illustre crime,
Comme j'ai le courage, elle a l'autorité,
Elle est intéressée, & je suis irrité.
C'est peu pour la fureur qui tous deux nous consomme,
Qu'une seule vengeance, & le sang d'un seul homme :
Je m'y suis obligé, je l'ai fait espérer,
L'œuvre perd de son prix à trop délibérer.

BÉLISAIRE *sortant de son cabinet, & baisant sa lettre.*

Va, porte-lui, mon cœur, & force la contrainte
Qui traverse une amour si parfaite & si sainte.

PHILIPPE *à part.*

Le voici; mon génie à propos me conduit,
Ses gens sont demeurés, & pas un ne me suit;
Mais à l'occasion, encor qu'assez propice,
De peur de la manquer ajoutons l'artifice;
Incliné, sous couleur de lui baiser la main,
Lui retenant le bras, traversons-lui le sein.

(*haut.*)

Donne, grand conquérant, cette main triomphante;
Du trône des César la colonne & l'attente,
Et souffre que je baise en ce foudre vivant,
La gloire de l'empire & l'honneur du Levant,
Ce miracle animé par tant d'exploits insignes.

BÉLISAIRE *le voulant embrasser.*

Réservez ces devoirs; ma main en est indigne,
Et vos embrassements me combleront d'honneur.

PHILIPPE.

Je ne me leve point qu'obtenant ce bonheur.

BÉLISAIRE.

Si c'est pour nous unir d'une étroite concorde;
Comme j'en ai dessein; tenez, je vous l'accorde.

PHILIPPE *tirant son poignard.*

Ne perdons point de temps. Que vois-je ? justes cieux !
Cette bague en son doigt déçoit-elle mes yeux ?
Ou seroit-ce de lui que je tiendrois la vie ?

BÉLISAIRE.

De quel transport, Philippe, est votre ame ravie ?
Et que marque à mes pieds ce muet entretien ?

PHILIPPE.

J'y proposois un mal, & j'y médite un bien;
Le dessein d'un affront à des vœux y fait place ;
J'y tentois un outrage, & j'y cherche une grace ;
Ma cruauté s'y rend, & ma fureur s'y perd,
Mon bras vous y menace & mon œil vous y sert ;
J'y peche & m'y repens, je m'y souille & m'y lave,
J'y viens votre ennemi, j'y deviens votre esclave,
Et parmi ces douteux & divers mouvements,
J'y suis ce qu'un acier est entre deux aimants.

BÉLISAIRE.

Expliquez-moi ce trouble, & me tirez de peine.

PHILIPPE.

Vous produisez l'amour dans le sein de la haine.
Où je suis la fureur, je cede à la raison,
Et je vous suis loyal dedans la trahison ;
Pour achever, enfin, par un bonheur extrême,
Je vous redonne un bien que je tiens de vous-même ;

Et

Et mon remords fait voir, par un utile effet,
Que jamais on ne perd l'intérêt d'un bienfait.

BÉLISAIRE.

Je vous comprends enfin; si ma doute n'est vaine,
Le dessein de ma mort peut-être vous amene,
Et cet heureux anneau, que vous reconnoissez,
Vous épargne des jours tant de fois menacés.

PHILIPPE.

Oui, Seigneur, je l'avoue, & qu'il est de justice
Que ce bras qu'au besoin j'eus hier si propice,
Et qui sauva mes jours par un pieux effort,
Soit aujourd'hui celui qui me donne la mort.
Ce seul point vous pourroit faire excuser mon crime,
Que son impunité m'accroîtroit votre estime,
Et de votre vertu conserveroit le prix
En un cœur qu'elle oblige & qui vous est acquis.
Malgré tous les desseins où l'amour me convie,
Je serai, si je vis, l'argus de votre vie.
Je renonce au mépris & du sort & du jour,
A tous les intérêts & de haine & d'amour,
Et ne servirai point le courroux d'une femme,
Contre un à qui le corps devra deux fois son ame.

BÉLISAIRE.

Quelle est cette inhumaine à qui mon mauvais sort
Fait tant prendre, sans fruits, d'intérêts en ma mort?

PHILIPPE.

Je ne la puis nommer, j'ai promis le ſilence ;
Mais qui ſoupçonnez-vous de cette violence ?

BÉLISAIRE.

Eſt-ce Camille ?

PHILIPPE.

Non ; pour tenter ce deſſein,
Son crédit eſt trop foible, & ſon eſprit trop ſain.

BÉLISAIRE.

Murcie ?

PHILIPPE.

Encore moins ; ſa jeuneſſe innocente
Ne lui pourroit fournir qu'une haine impuiſſante.

BÉLISAIRE.

Olinde ?

PHILIPPE.

Elle eſt trop ſage, & n'entreprendroit point
Un homme comme vous, à qui le ſang la joint.

BÉLISAIRE.

De croire qu'Antonie ?

PHILIPPE.

Elle qui vous adore.

Bélisaire, *l'embrassant.*

Le ciel te soit propice! Et qui donc, Théodore?

Philippe.

Adieu.

Bélisaire.

Tu ne dis mot.

Philippe.

J'ai tout dit.

Bélisaire.

M'aimes-tu?

Philippe.

N'aurois-je pas d'amour pour la même vertu?

Bélisaire.

Tu dois donc m'avouer.....

Philippe.

Je n'ai plus rien à dire.

(Il sort.)



SCENE III.

BÉLISAIRE, *seul.*

Ni moi, rien à douter; ce mot me doit suffire,
Ce silence forcé parle trop clairement.
Qu'une femme est à craindre & hait obstinément!
Me plaindre à l'empereur feroit croître ma peine,
Ou me flatter au moins d'une espérance vaine,
Que de croire en son cœur égaler le crédit
D'un miracle animé qui partage son lit;
Quelque rang qu'un ami s'acquiert en notre grace;
Une femme toujours tient la premiere place.
Le voici; sous couleur d'un moment de repos,
Je puis, comme en rêvant, lui toucher ce propos,
Et comme, sans dessein, nommant mon ennemie,
L'engager, sans me plaindre, à protéger ma vie.

(*Il fait semblant de dormir.*)



SCENE IV.

NARSÈS, L'EMPEREUR, BÉLISAIRE, ALVARE, Gardes.

NARSÈS.

La révolte, Seigneur, renouvellant son cours,
Le salut d'un État dépend d'un prompt secours;
Le bruit trop confirmé de ces tristes nouvelles,
Doit obliger votre aigle à déployer ses ailes,
Pour fondre au pied des monts où ces peuples mutins,
D'une grêle d'acier battent les champs Latins.
L'emploi que votre choix me donne en Italie,
Joint à mon zele ardent, à ce soin me convie:
J'attends pour ce sujet l'ordre de mon départ,
Et crains que mon secours ne leur vienne trop tard.
C'est à vous....

L'EMPEREUR.

Parle bas, Bélisaire repose;
Et puisque deux amis sont une même chose,
Et qu'il est de mes soins & le charme & l'appui,
Par ce même sommeil je repose avec lui.
Tandis que sa valeur soutiendra cet empire,
Que contre ma grandeur tout l'univers conspire,
Tous ses peuples soumis fléchiront sous ma loi,
Et n'en remporteront que la honte & l'effroi.

Prépare pour demain l'appareil magnifique
Du triomphe ordonné pour ce cœur héroïque,
Et de ses ennemis réprimons l'attentat;
Après, nous pourvoirons aux besoins de l'État.

(Narsès sort.)

Gloire de la nature & du siecle où nous sommes,
Tu serois le premier des rois comme des hommes,
Si les biens & les rangs que le sort nous départ,
Se donnoient au mérite, aussi bien qu'au hasard.
Quelque lieu d'où ton sang tire son origine,
Tu dois être un rayon de l'essence divine,
Puisque ce port céleste & ce divin aspect
Impriment à la fois l'amour & le respect.

BÉLISAIRE, *feignant de rêver.*

Si je vous ai soumis, cruelle Théodore!
Et le golfe du Gange & le rivage More,
Et si je n'ai jamais d'effet ni de penser,
Rien ni fait, ni conçu qui vous pût offenser,
Quel fruit espérez-vous de m'ôter une vie,
Bien plus vôtre que mienne, & qui vous a servie?

L'EMPEREUR.

Il rêve, écoutons-le.

BÉLISAIRE.

Si ma fidélité
A secoué le joug de votre autorité,

Votre courroux eſt juſte & ma mort légitime ;
Mais au moins, grande Reine, apprenez-moi mon crime,
Et ma main auſſitôt s'offre à vous dégager
Du beſoin d'implorer un ſecours étranger.

L'EMPEREUR.

Le ſonge eſt un tableau des paſſions humaines,
Qui dedans le repos repréſente nos peines ;
Un confident peu ſûr, un parleur peu diſcret,
Qui des plus retenus évente le ſecret ;
La vérité veillante en ſa bouche endormie,
Malgré lui-même, enfin, m'apprend ſon ennemie ;
Mais puiſqu'il m'eſt aiſé d'en réprimer l'effort,
Je ferai, par mes ſoins, un ſonge de ſa mort,
Ou qui l'effectuera m'ôtera la lumiere.
Craignant de l'éveiller, tirons-nous plus arriere,
D'où nous puiſſions ouir s'il n'ajoutera rien
Qu'il nous ſoit important d'apprendre pour ſon bien.

(*Il ſe met, lui, Alvare & les Gardes derriere la tapiſſerie.*)



SCENE V.

THÉODORE, PHILIPPE.

THÉODORE.

INFAME ! cœur ſans cœur, homme indigne de l'être !
Après ta lâcheté, tu peux encor paroître ?
Quand d'un coup de ta main Antonie eſt le prix,
La peur plus que l'eſpoir peut toucher tes eſprits ?

PHILIPPE.

Voici le fer encor deſtiné pour ſa perte,
Mais la commodité ne s'en eſt pas offerte.

THÉODORE.

Jamais l'occaſion....

L'EMPEREUR.

Dieu ! qu'eſt-ce que je voi ?

THÉODORE.

Ne s'offre aſſez commode aux poltrons comme toi.
Donne-moi ce poignard.

PHILIPPE.

Laiſſez, grande Princeſſe,
Dompter à la raiſon le tranſport qui vous preſſe.

THÉODORE.

Ne me conſeille point.

PHILIPPE.

Voilà mon bras tout prêt
Pour l'exécution de ce funeſte arrêt.

THÉODORE.

Va, je ne te crois plus.

PHILIPPE.

Épargnez-vous le blâme
D'un coup peu convenable à la main d'une femme.

THÉODORE, *lui arrachant le poignard.*

N'oſant pas l'entreprendre, & me manquant de foi,
La tienne en a fait un bien moins digne de toi.

PHILIPPE.

Ne puis-je l'éveiller ? Si j'oſe vous le dire,
Madame, Béliſaire eſt utile à l'Empire,
Il ſoutient votre trône, & vous tentez un coup.

THÉODORE.

Tais-toi, lâche.

BÉLISAIRE *bas.*

Qui veille & ſe tait, voit beaucoup.

THÉODORE.

N'entre pas plus avant, & garde cette porte,
Tandis que je l'immole au courroux qui m'emporte.

PHILIPPE.

Dieu! tant de bruit est vain & ne l'éveille pas;
Je n'ose plus parler, mais feignons un faux pas.

(Il fait du bruit du pied.)

THÉODORE.

Contiens-toi, traître.

PHILIPPE.

O Dieu! ce sommeil léthargique
Fera, malgré mes soins, l'aventure tragique.

THÉODORE *près de Bélisaire, le poignard à la main.*

Ce qu'aux plus résolus en vain j'ai proposé,
Et ce qu'en ma faveur trois hommes n'ont osé,
Va satisfaire enfin la fureur qui m'enflamme,
Et s'exécutera par la main d'une femme.

L'EMPEREUR, *sortant avec Alvare & lui retenant le bras.*

Arrête, malheureuse!

THÉODORE.

O ciel!

L'EMPEREUR.

Ne sais-tu pas
Que ce jeune héros m'a toujours sur ses pas ?
Qu'une inclination rare au point qu'est la nôtre,
Fait qu'au besoin toujours l'un est l'argus de l'autre ;
Et qu'outre le bon œil dont il est vu des cieux,
Quand il repose encore, il veille par mes yeux ?
Ses intérêts sont miens, & qui lui fait outrage,
S'il ne s'adresse à moi, s'adresse à mon image,
Et qui sur le portrait porte aujourd'hui la main,
Contre l'original la peut porter demain ;
Ainsi quand ta fureur contre lui t'intéresse,
C'est à moi-même, à moi que l'attentat s'adresse.

THÉODORE.

A vous, Seigneur ?

L'EMPEREUR.

Tais-toi, que par ce vain propos
Tu ne me fasse tort en rompant son repos,
Et son corps & le mien n'étant que même chose,
Dont une moitié dort, & dont l'autre repose ;
Ne me réplique point de peur de m'éveiller,
En la moitié de moi que tu vois sommeiller.

THÉODORE.

L'équité toutefois vous doit....

L'EMPEREUR.

Tais-toi, te dis-je.
Je fais bien les devoirs où l'équité m'oblige,
Et que le fondement d'un si noir attentat,
Et de tel préjudice à celui de l'état,
N'est que le déplaisir qu'il fait que sa gloire
Des plus grands de ma cour efface la mémoire;
Et que malgré tes soins Philippe ton parent,
Voie au dessus de lui ce fameux conquérant,
Posséder un objet pour qui son cœur soupire,
Et m'aider à porter les rênes d'un empire.
Mais ne puis-je pas dire, avec juste raison,
Que ton ingratitude est sans comparaison,
De souhaiter sa perte, & voir d'un œil d'envie,
L'éclat d'une fortune & le cours d'une vie,
Par qui l'empire a fait de si fameux progrès,
Et de qui tout l'emploi passe en nos intérêts?
A-t-il à sa valeur permis jamais de treve?
N'est-ce pas plus son bras que le mien qui l'éleve?
Et ne s'est-il pas fait, & tracé de son sang,
Un chemin pour monter à cet illustre rang?
Il a si loin d'ici sa valeur signalée,
Que l'aigle pour le suivre a forcé sa volée,
Et que jamais Trajan n'a vu nos bords si loin,
Qu'on les voit de mon regne étendus par son soin;
Ses célebres exploits ont étonné les Parques,
Ils ont à mon pouvoir soumis douze monarques,
Et ce grand cœur, l'effroi des peuples & des rois,

Triomphera demain pour la quinzieme fois.
Tous les jours, pour ma gloire, il court la terre & l'onde,
Et rival du soleil en l'empire du monde,
Fait briller sa valeur presque en autant de lieux
Que brillent les rayons de ce flambeau des cieux.
Tu veux, désespérée, ôter par ta furie,
Un ministre à l'État, un pere à la patrie,
Au trône une colonne, au prince un favori,
Aux hommes un chef-d'œuvre où le ciel s'est tari,
Un miracle à la paix, un prodige à la guerre,
Et l'ornement enfin d'un héros à la terre.
Mais ta haine entreprend en ce dessein pervers,
Un lion Africain qui dort les yeux ouverts;
Celui dort surement qui dort dans l'innocence,
Et tous les yeux du ciel veillent pour sa défense.
C'est pour le garantir & t'arrêter le bras,
Que son soin provident adresse ici mes pas.
Et je jure le ciel & cette même vie,
A qui tant de vertu procura tant d'envie,
Depuis que sur ses soins mon trône se soutient,
Que sans quelque respect dont l'honneur me retient,
Ce fer.... Mais modérons l'ardeur qui nous emporte,
Je suis prince & chrétien, de qui l'exemple importe;
Mais pour ne faire pas qu'il me soit imputé,
Que recueillant le droit je manque d'équité,
Et réduisant les loix dans l'ordre où je les range,
Je sois impunément le premier qui les change;
Je dois, les yeux bandés, peser d'un poids égal,
Comme le prix du bien, l'importance du mal,

Et punir le dernier, comme le droit l'ordonne ;
Fût-ce, au lieu de ma femme, en ma propre personne.
Holà, quelqu'un.

BÉLISAIRE, *feignant de s'éveiller en sursaut.*

Seigneur.

NARSÈS *vient, & dit.*

Seigneur.

BÉLISAIRE.

Que vois-je ? ô cieux !
Quel importun sommeil s'est glissé sous mes yeux ?

SCENE VI.

NARSÈS, BÉLISAIRE, L'EMPEREUR, THÉODORE, PHILIPPE, LÉONCE, Gardes.

L'EMPEREUR.

CERTAIN chagrin conçu dans l'esprit de la reine,
Dont j'ignore la cause & partage la peine,
M'a fait, entr'autre avis, estimer à propos,
Autant pour sa santé comme pour mon repos,
De l'envoyer attendre au logis de son pere,
Et des lieux & du temps l'effet que j'en espere ;
Et dedans la douceur de son natal séjour,
Se remettre l'esprit des troubles de la cour.

Je vous charge, Narsès, du soin de sa conduite,
Avec deux seulement des filles de sa suite;
Et pour lui faire voir la faveur que je dois
Au bras qui fait si loin reconnoître mes loix,
Et me rend si serein le jour que je respire,
Léonce, apporte ici les marques de l'empire.

(*Léonce sort.*)

THÉODORE.

Passe, mon désespoir, passe au dernier effort,
Et préviens cet affront par le coup de ma mort.

L'EMPEREUR.

Les rois, comme rayons de la divine essence,
En leur gouvernement imitent sa puissance,
Font d'un mont élevé des abîmes profonds,
Élevent des vallons à la hauteur des monts,
Et tenant pour chacun la balance commune,
Au prix de la vertu mesurent la fortune.
Je te mettrai si haut, que la faux du trépas
Sans te pouvoir toucher passera sous tes pas,
Et que le peu de fruit d'attenter sur ta vie,
Fera crever la haine & lassera l'envie.



SCENE VII.

LÉONCE, *tenant un bassin d'argent dans lequel il y a une couronne & un sceptre;* L'EMPEREUR, THÉODORE, NARSÈS, PHILIPPE, BÉLISAIRE, Gardes.

L'EMPEREUR, *prenant le sceptre.*

PARTAGEANT avec toi ma puissance & mes biens,
J'estime encor t'ôter la part que j'en retiens,
Puisque m'étant acquis par ta valeur insigne,
Ils viennent de toi seul, & toi seul en es digne.
César doit sa fortune à ses bras indomptés,
Possedes-en le nom comme les qualités,
Et digne successeur du rang de ce grand homme,
Regne sur l'Occident & sois maître de Rome.

(*Il rompt le sceptre en deux morceaux.*)

Tiens, en cette moitié du sceptre impérial,
A mon autorité prends un pouvoir égal.
Tiens, te dis-je.

BÉLISAIRE, *s'en défendant.*

Seigneur!

L'EMPEREUR.

Ce refus m'importune,
Ta main l'honore plus qu'il n'accroît ta fortune;

Je

Je te rends en effet moins que je ne te doi,
Et te faisant justice, il seroit tout à toi.

(Il prend la couronne & la divise en deux.)

Ce front grave & charmant, digne front d'un monarque,
Aussi bien que ton bras, en doit porter la marque,
Ce laurier partagé, le ceignant, fera voir
Que je t'ai, comme lui, partagé mon pouvoir.

BÉLISAIRE.

Pour un vassal, Seigneur, une gloire si rare!

L'EMPEREUR.

Quoi que le sort te donne, il t'est encore avare,
S'il pese ton mérite & mon affection.
Pour marque maintenant de ta possession,
Et du rang souverain que tu tiens en l'Empire,
Ordonne sur le champ ce que ton cœur désire;
Et fût-ce au détriment de mon propre intérêt,
Moi-même je m'en fais un immuable arrêt.

BÉLISAIRE.

Si, sans le mériter, ma fortune est si grande,
J'ose prier, Seigneur....

L'EMPEREUR.

Que dis-tu?

BÉLISAIRE.

Je commande.

Mais en votre préſence....

L'EMPEREUR.

Acheve.

THÉODORE.

A cette fois,

L'effroi me ſaiſit l'ame & m'interdit la voix.

BÉLISAIRE.

Que Madame....

THÉODORE.

Ah, cruel!

BÉLISAIRE.

Ma reine & ma maîtreſſe,

Quelque ſecret ennui que marque ſa triſteſſe,
Par ſon éloignement ne prive point la cour
De ces vivants ſoleils dont elle tient le jour,
Et remettre à vos pieds ces marques ſouveraines
De l'empire ſacré dont vous tenez les rênes;
Puiſqu'enfin par les droits du mérite & du ſang,
Vous ſeul êtes pourvu de cet auguſte rang,
Et que de votre éclat & de votre lumiere,
Je ne ſuis qu'une ébauche imparfaite & groſſiere,

Sans avantage aucun sur les autres humains,
Que d'être seulement l'ouvrage de vos mains.

(*Il remet sa couronne & son sceptre aux pieds de l'Empereur.*)

L'EMPEREUR.

Quoique mon cœur répugne à cette obéissance,
M'en étant fait la loi, je n'ai point de défense.
Il suffit que ce bras, si comme je prétends
Il accomplit en toi l'œuvre que j'en attends,
T'élévera si haut, qu'en ce rang magnifique
Les souhaits manqueront à ce cœur héroïque,
Et que la passion des plus ambitieux
Ne peut monter plus haut, sans s'attaquer aux cieux.

LÉONCE.

Qui jamais entendit une telle aventure?

PHILIPPE.

Qui jamais pour son prince eut une fois si pure?

NARSÈS.

Quelle rage tiendroit contre tant de bonté?

BÉLISAIRE.

Quel vassal à ce lieu s'est jamais vu monté?
Toi, qui pour m'y placer m'as tiré de la boue,
Arrête ici, Fortune, arrête ici ta roue.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, CAMILLE.

THÉODORE.

Non, non, Camille, non, je ne renonce pas
A la prétention d'un si juste trépas;
Une ardeur raisonnable autant que véhémente,
Ne peut pas s'alentir, quand la cause en augmente,
Et le mal qui redouble est loin de s'alléger.
Je n'avois ce matin qu'un mépris à venger,
Et ce soir d'un exil l'outrageuse sentence,
Quoiqu'enfin révoquée, appelle ma vengeance;
Si je ne suis sans cœur, de quel œil, de quel front
Puis-je souffrir l'auteur d'un si sensible affront?

CAMILLE.

Si la grace vous vient d'où l'affront vous procede,
Si la source du mal l'est aussi du remede,
Même l'un arrivant contre sa volonté,
Et l'autre vous naissant de sa pure bonté,
Pouvez-vous conserver contre l'ombre d'un crime,
Au mépris d'un service, un courroux légitime,

Et loin de lui payer l'intérêt d'un bienfait,
Le châtier d'un mal qu'il ne vous a pas fait?

THÉODORE.

Quelque part d'où l'injure, ou la grace procede,
Tout en est criminel, le mal & le remede,
Et ce qui m'est venu contre sa volonté,
Et ce qui m'est produit de sa pure bonté.
Faire rougir un front couvert d'un diadême
Ne peut être qu'un crime à l'innocence même.
Mais avoir dessus moi pris des droits absolus,
Jusqu'à me pardonner, m'offense encore plus;
Je possede à regret le fruit de son audace,
Mon exil m'affligeoit bien moins que cette grace;
Et c'est à ma grandeur un reproche fatal,
Que d'avoir eu besoin des faveurs d'un vassal.
Il ne suffisoit pas à cet esprit superbe,
Que sous moi la fortune a mis plus bas que l'herbe,
Qu'autrefois mon amour ait dépendu de lui,
Il veut que mon sort même en dépende aujourd'hui;
Et faisant peu d'état de m'avoir outragée,
Prétend m'avoir rendue encor son obligée.
Payons d'un même prix l'une & l'autre action,
Et l'injure reçue, & l'obligation;
Punissons son pardon autant que son offense:
Mon repos souffre en l'une, en l'autre ma puissance;
Et s'oser ingérer de faire grace aux rois,
Est d'un sourd attentat les soumettre à ses loix.

M'a touchant ce deſſein promis ſon aſſiſtance ;
L'offre de tel parti qu'elle voudra choiſir ,
Joint à quelques préſents , la range à mon déſir :
S'il ne m'aima ſujette , il a l'ame aſſez vaine ,*
Pour donner dans le piege , & m'aimer ſouveraine ;
Et la couronne a joint au peu que j'ai d'appas
De nouvelles ſplendeurs qu'alors je n'avois pas.
Quand au lieu de ſa perte , où tend mon entrepriſe ,
Je n'obtiendrois que l'heur d'engager ſa franchiſe ,
Pour punir cet eſprit autrefois ſi glacé ,
Par mes dédains préſents de ſon mépris paſſé ,
Je l'en verrois peut-être avecque moins de peine ,
Et ſa confuſion diſſiperoit ma haine ;
Mon courroux ſatisfait pourroit ſouffrir ſes jours ,
Et ma juſte vengeance arrête là ſon cours.
Le voilà ; ſouviens-toi que cette confidence ,
Commet ma propre vie au ſoin de ta prudence ;
Adieu. Faites , mes yeux , mieux que n'a fait ma main.

CAMILLE *ſe retirant.*

Que d'inhumanité dedans un cœur humain !



SCENE II.

BÉLISAIRE, THÉODORE.

BÉLIRAIRE *voulant se retirer.*

DIEU!

THÉODORE.

Bélisaire, un mot. Le sort m'est bien contraire,
De m'affliger au point de toujours vous déplaire,
De rebuter si fort qu'on ne me souffre pas,
Et vous être un sujet de détourner vos pas!

BÉLISAIRE.

Qui fait valoir beaucoup, librement se méprise:
Le respect me chassoit, & non pas la surprise.

THÉODORE.

Comme le ciel sur nous répand avec le jour
Les secrets mouvements & de haine & d'amour,
Nous semblons l'un pour l'autre en tenir de naissance,
Moi l'inclination, & vous l'indifférence.
Vous souvient-il du temps qu'en pareil entretien,
Je ne vous pus nier de vous vouloir du bien?

BÉLISAIRE.

Comme vous présentiez l'éclatante couronne,
Qu'autant que votre hymen, votre vertu vous donne;
Comme futur vassal de votre majesté,
Je méritai dès-lors des traits de sa bonté.

THÉODORE.

S'il vous souvient aussi, dès-lors un trait de flamme,
Des yeux de ma cousine avoient blessé votre ame ;
Et ce fut le sujet qui fit qu'avec froideur
Vous prêtates l'oreille à ma naissante ardeur.

BÉLISAIRE.

(*à part.*)

Qu'entends-je, juste ciel ! veut-elle, l'inhumaine,
Me perdre par l'amour, n'ayant pu par la haine ?

(*haut.*)

Et votre rang, Madame, & cet auguste aspect,
Restreignirent mes vœux aux termes du respect ;
J'eusse eu tort de tenter un espoir impossible ;
Je fus respectueux, & non pas insensible ;
Je sus qu'à m'approcher du céleste flambeau,
Je ne pouvois gagner qu'un illustre tombeau,
Et qu'en vain un mortel à cet honneur aspire,
A moins que d'y voler sur l'aigle de l'empire ;
Sur lui, Justinien, mon maître & votre époux,
Mérita cette gloire, & s'approcha de vous ;
Et du sacré bandeau qu'il vous mit sur la tête,
Acheta de vos vœux la superbe conquête :
Mais moi, quel diadême avois-je à vous offrir ?
Que pouvois-je pour vous, qu'adorer & souffrir ?
Et sous quel front, hélas ! eussé-je osé paroître,
Amant de ma maîtresse, & rival de mon maître ?
Le ciel devant les temps avoit marqué pour lui,

Ce trésor amoureux qu'il possede aujourd'hui ;
Et tout autre tendant vers un objet si digne,
N'eût en un vol si haut fait qu'une chute insigne.

THÉODORE.

Si l'amour inégal ne produit des effets,
Il oblige toujours & n'offense jamais ;
S'il ne plaît, il honore ; & si votre service
N'est reçu pour amour, il l'est pour sacrifice.
De quelque étroit respect qu'un amour soit contraint,
N'osant pas demander, pour le moins il se plaint ;
Même sans ressentir de véritable atteinte,
Qui ne veut pas déplaire, oblige par la feinte ;
Et l'art, quoique trompeur, d'un cœur indifférent,
Est bien moins offensif qu'un mépris apparent.
Mais il vous importoit pour l'amour d'Antonie,
Que de vos procédés la feinte fût bannie,
Et vous ne vouliez pas perdre une occasion,
Qui la put rendre vaine à ma confusion.
Ce rebut de mes vœux, ce mépris, cette glace,
Vous étoient des degrés pour monter à sa grace ;
Si cette indignité dut me désobliger,
Je ne vous le dis point, vous le pouvez juger.
Pour marque seulement que j'étois généreuse,
J'étois noble, il suffit, & de plus, amoureuse.
Le sort m'ayant aussi fait naître la saison
D'essayer cette injure & d'en tirer raison,
J'ai cherché, je l'avoue, en ma juste colere,
Des moyens de vous perdre & de me satisfaire ;

Mais depuis, vos bontés rétabliſſant vos loix....

(*Un peu bas.*)

Achevez, mes ſoupirs, qui me coupez la voix;
Puiſque vouloir forcer cette ardeur obſtinée,
Eſt lutter vainement contre ma deſtinée,
Témoignons-lui.... Mais lâche, à quoi te réſous-tu?

BÉLISAIRE *à part.*

Sois-moi propice, ô ciel! & ſoutiens ma vertu!
J'ai d'un cœur invincible affronté la fortune,
J'ai vu d'un œil conſtant le courroux de Neptune,
J'ai franchi ſans trembler les plus ſanglants haſards,
Et rendu ſans effet les menaces de Mars;
Rien n'a pu m'étonner, & cette force d'ame
Se rend ſans réſiſtance à la voix d'une femme!
Sa fureur s'apaiſant en obtient mieux ſes fins,
Et fait plus par trois mots, que par trois aſſaſſins!
Le trouble me ſaiſit, la frayeur me poſſede;
Mais ma foi tient toujours, ſi ma conſtance cede.
On peut, grand Empereur, mon ſeigneur & mon roi,
On peut m'ôter le jour, mais non m'ôter la foi;
Et l'on me fait grand tort de me croire aſſez traître,
Pour devoir attenter ſur l'honneur de mon maître.

THÉODORE.

Il ſe trouble, eſpérons, c'eſt déjà quelque effet:
L'adverſaire en déſordre eſt à moitié défait.
Acheve, ô feinte amour! d'établir ton empire
Par l'adroite faveur qu'un heureux ſort m'inſpire.

Quand il se baissera, nous retirant soudain,
Sortons, & lui laissons cette écharpe à la main.

(*Elle laisse tomber son écharpe.*)

BÉLISAIRE.

Je cherchois l'Empereur, qui m'attend pour la chasse,
L'heure en presse ; Madame, accordez-m'en la grace.

THÉODORE.

Je m'y rends avec vous, l'ébat m'en sera cher ;
(*à part.*)
Il ne l'apperçoit pas, ou ne l'ose toucher.

BÉLISAIRE *à part.*

Sous cette écharpe, encor quelque embûche est tendue.

THÉODORE *laissant tomber un de ses gants sur l'écharpe, à part.*

Ce gant dessus l'écharpe adressera sa vue.

BÉLISAIRE *à part.*

Défendez-vous, mes yeux, de ce second appas,
Et quoique vous voyez, feignez de ne voir pas.

THÉODORE *à part.*

Ou ma faveur le trouble, ou l'amour qui l'engage,
Des yeux comme des mains lui dérobe l'usage.

(*Elle lui dit.*)

Mon gant vient de tomber, & pour le ramasser,
Vous ne m'obligez pas du soin de vous baisser?

Digitized by Google

BÉLISAIRE.

Madame, je l'ai vu, mais en cette occurence,
J'aurois cru d'un devoir faire une irrévérence;
C'eſt un gage divin, & le ſoin qu'en eût pris
Une profane main, eût profané ſon prix,
Et vous eût fait injure en vous faiſant ſervice;
Une plus belle main vous rendra cet office.

(*Il appelle Antonie.*)

Antonie.

THÉODORE.

Ah, cruel! cœur inſenſible & fier!

BÉLISAIRE *tenant ſa lettre, la donne à Antonie.*

Dans la main, en paſſant, coulons-lui ce papier.

SCENE III.

ANTONIE, BÉLISAIRE, THÉODORE.

THÉODORE, *à part.*

Quoi! ni vœux, ni faveurs, rien ne touche ſon ame!

BÉLISAIRE.

Cette écharpe & ce gant ſont tombés à Madame;
Ce devoir vous regarde.

ANTONIE.

Quel?

THÉODORE *prenant la lettre de Bélisaire.*

Que vous me cachez.

ANTONIE.

Madame....

THÉODORE.

Je suis femme, & l'obstacle m'anime;
Aux esprits curieux un refus est un crime:
N'irritez point le mien.

ANTONIE.

La curiosité
N'est pas la passion dont il est agité.

THÉODORE.

Et quelle donc?

ANTONIE.

L'envie. O dure servitude,
Que tu m'es importune, & que ton joug est rude!

(*Elle sort en colere.*)



SCENE V.

THÉODORE *seule.*

JE vous ferai laiſſer ſur votre liberté
L'honneur d'une abſolue & pleine autorité.
Enfin, tu reconnois, chétive ſouveraine,
Qu'auſſi bien que l'effet, la feinte encor t'eſt vaine;
Que ſans fruit le menſonge entreprend aujourd'hui,
Ce que la vérité n'a pu gagner ſur lui;
Que de ce fier rocher toute approche eſt bannie,
Et que ſans différence, hors celui d'Antonie,
Il foule tous les cœurs à ſes pieds abattus,
Et tient de grands mépris pour de grandes vertus.
Eſſayons toutefois un moyen qui ſuccede :
A nouvel accident trouvons nouveau remede;
Aſſurons, en vengeant un amour irrité,
Et notre bonne eſtime & notre autorité;
Nuiſons ſans répugnance à qui nous pourroit nuire;
Détruiſons un géant qui nous pourroit détruire;
J'ai de quoi triompher de ce ſuperbe eſprit.

(*Elle lit la lettre de Béliſaire.*)

Le ſort m'offre à propos, une arme en cet écrit,
Leurs plus ſecrets penſers, leur propre intelligence,
Quand je perds tout eſpoir, s'offrent à ma vengeance.
Voici de quoi détruire & de quoi renverſer
Ce coloſſe orgueilleux, ſi fort à terraſſer;

Contre

Contre qui la fureur n'a que de vaines armes,
Et pour qui l'amour même a d'inutiles charmes.
Commençons donc l'ouvrage : ô mes justes douleurs !
Fournissez-moi des cris, des sanglots & des pleurs ;
Intéressez mon sein, & mes yeux & ma bouche,
Autrefois si courtois à cet esprit farouche,
A venger les soupirs, les regards & les vœux,
Qui le purent laisser insensible à mes feux.
Ah !....

SCENE VI.

THÉODORE, L'EMPEREUR, Gardes.

L'EMPEREUR.

Que vois-je, Madame ? à quel torrent de larmes
Laissez-vous effacer la splendeur de vos charmes ?
Un si doux ennemi par ses abaissements,
N'a-t-il pas étouffé tous vos ressentiments ?

THÉODORE.

Je ne sais, dans l'ennui dont je me sens confondre,
Ni comment respirer, ni comment vous répondre.
Ordonnez que d'un fer le sein me soit ouvert,
Exposez à vos yeux mon cœur à découvert,
Il vous dira bien mieux que ne fera ma bouche,
Et l'ennui qui me tue, & l'affront qui vous touche.

O dieux! avoir pour lui témoigné tant d'horreur,
Fait voir tant de mépris, conçu tant de fureur!
Avoir par tant de gens sa perte poursuivie,
Et de ma propre main attenté sur sa vie!
Tant abhorré son nom, perdu tant de repos,
Tant pleuré, tant gémi, tant poussé de sanglots,
N'a pu vous faire ouir des oreilles de l'ame,
Que ce traître!....

L'EMPEREUR.

Attendez, n'achevez pas, Madame;
Pesez auparavant que de rien intenter,
La juste occasion qui vous y doit porter;
Songez quel intérêt m'attache à Bélisaire;
Qu'il m'est également & cher & nécessaire,
Et que les qualités & de femme & d'époux,
Prenant votre querelle & me parlant pour vous;
L'éclat où sa valeur maintient mon diadême,
Parlera d'autre part pour cet autre moi-même;
Qu'étant de mon État le plus solide appui,
On ne me peut heurter, qu'on ne me choque en lui;
Qu'autant que votre amour son amitié m'enflamme,
Et qu'il est mon ami, si vous êtes ma femme.

THÉODORE.

Quel ami, juste ciel! & quel solide appui,
Et vous & votre État rencontrez-vous en lui!
Hélas! souhaitez-vous le débris de l'empire,
Et, s'il se peut encor, quelque chose de pire?

Procurez-vous ſa haine & ſon hoſtilité,
Plutôt qu'une amitié de cette qualité;
Croyez qu'il ne vous a, depuis quinze ans de guerre,
Subjugué d'ennemis, ni ſur mer, ni ſur terre,
Qui vous aient fait le tort qu'il vous fait aujourd'hui,
Et ne vous aient été moins ennemis que lui.
L'enfer ne peut former de ſi noire pratique,
Il n'eſt tigre d'Aſie, il n'eſt lion d'Afrique,
Ni monſtre ſi funeſte & ſi fort à dompter,
Qu'au prix de cet ami vous deviez redouter.
J'ai trop long-temps, hélas! ſous la clef du ſilence,
De cet audacieux retenu l'inſolence;
Et ne pouvant enfin en divertir le cours,
J'en faiſois à l'effet précéder le diſcours,
Croyant qu'aux attentats qui vont à votre couche;
La main, impunément, pût dénoncer la bouche,
Et l'exécution, en prévenir l'arrêt.
Vous m'avez vu le bras & le poignard tout prêt;
Mais vous l'avez ſouſtrait à ma fureur extrême,
Et pris ſon intérêt contre le vôtre même.
J'ai reçu pour le moins, ce fruit de mon malheur;
De connoître à quel prix vous mettez ma valeur;
De ſavoir quel degré j'occupe en votre grace,
Et de quel avantage un vaſſal m'y ſurpaſſe.
Contre toute juſtice & contre toutes loix,
Quand j'ai voulu parler on m'a tranché la voix,
Et l'on m'a refuſé ce que ſans tyrannie,
Aux plus noirs de forfaits jamais on ne dénie;
J'euſſe reçu d'un Scythe un traitement plus doux;

Et j'avois toutefois mon juge en mon époux.
Votre seul intérêt me rendoit criminelle,
Je n'avois pris le fer que pour votre querelle,
Et l'arrêt d'un exil, des blâmes, des mépris,
Ont d'une foi sincere été le juste prix.

(*Elle lui donne la lettre de Bélisaire, & feint de s'évanouir.*)

Ce papier vous peut dire au défaut de ma bouche,
Si je suis véritable & si l'affront vous touche.
Nise encor, que ce traître a voulu suborner,
Et par qui l'insolent a cru me gouverner,
Peut, si vous l'enquérez, joindre à ce témoignage,
Combien, pour vous celer un si sensible outrage,
Contre mes sentiments j'ai long-temps combattu.
Et le ciel cependant va payer ma vertu !
Il veut par mon trépas vous en ravir la gloire,
Et lui seul a des prix dignes de ma victoire.

L'EMPEREUR.

Que dites-vous, Madame ? Il ne demeure, ô cieux !
Ni roses à son teint, ni lumiere à ses yeux !
O funeste cahos de désordre & de trouble !
Quand tout semble apaisé, c'est quand le mal redouble ;
Et quand je crois jouir d'un repos apparent,
La querelle d'autrui devient mon différent.
Mais avant toute chose, arrêtons sa foiblesse.
A moi, quelqu'un.

SCENE VII.

CAMILLE, L'EMPEREUR, Pages.

CAMILLE.

SEIGNEUR.

L'EMPEREUR.

Secourez la Princeſſe,
Qu'un accident ſubit prive de mouvement.

CAMILLE.

Madame !

L'EMPEREUR.

Paſſez-la dans ſon appartement.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR *ſeul.*

O REVERS de fortune ! ô mon repos contraire !
J'en connois l'écriture, elle eſt de Béliſaire ;
Et le défaut d'adreſſe en marque le ſecret !
Je répugne à l'apprendre, & m'inſtruits à regret.

(Il lit la lettre de Bélisaire.)

Quand j'ai cru que ma mort vous devoit être chere,
Et que vos belles mains s'en propoſoient l'effort,
Tout ce que je poſſede & tout ce que j'eſpere,
Me ſatisfaiſoit moins qu'une ſi belle mort.
Qu'importoit à mon cœur languiſſant dans vos chaînes,
De mourir par les coups, ou des yeux, ou des mains,
Si vos mains en effet étoient mes ſouveraines,
Auſſi bien que vos yeux étoient mes ſouverains.

BÉLISAIRE.

(Il continue.)

Le foudre, ce vengeur des querelles des cieux,
Grondant à mon oreille, & tombant à mes yeux,
Ni le commun débris de toute la nature,
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure.
Quoi ! celui que jamais grandeur n'a pu tenter,
Que le reſpect d'un trône empêche d'y monter;
Qui content de s'en voir la plus ferme colonne,
Et ſoutenir du bras le faix de ma couronne,
Se défend par reſpect de s'en charger le front,
T'a voulu, mon honneur, couvrir de cet affront !
Libre d'ambition permet qu'amour le touche,
Et refuſant mon trône entreprend ſur ma couche !
Je dois être immortel, ſi de mes triſtes jours
Ce ſenſible accident ne termine le cours.
Les devoirs qu'il lui rend, & ſa paix qu'il réclame,
Aſſez viſiblement manifeſtent ſa flamme.

Cette soumiſſion, ce pardon généreux,
Eſt moins une pitié, qu'un effet amoureux.
L'amour ſeul, dont le joug tient ſon ame aſſervie,
Pardonne aux attentats qui vont juſqu'à la vie;
Lui ſeul en eſt capable, & la compaſſion
N'étend pas ſes effets juſqu'à cette action!
Par quel caprice, hélas! le ſort a-t-il pu faire
De mon plus grand ami, mon plus grand adverſaire;
De l'objet de mes vœux, celui de mon horreur,
Et d'un bras de l'État, le fleau de l'empereur?
Que de ce même cœur, ſi jaloux de ma gloire,
Il ait pu propoſer de flétrir ma mémoire?
Inutile douleur, aveugle affection!
Injuſtes conſeillers d'une lâche indulgence,
Je n'ouvre qu'aux avis qui vont à la vengeance;
Je vous ferme l'oreille, & de peur de pancher
Du côté du coupable, à ſon juge ſi cher,
Et croire la pitié qui me pourroit ſurprendre,
J'éviterai ſa vue & ne veut point l'entendre;
Je douterois d'un crime amplement avéré,
Et qu'aſſez, ſans ſa voix, ſa main a déclaré.
Mais il vient. Que mon cœur ſouffre de violence!
Impoſe, mon honneur, impoſe-moi ſilence!
Tiens ferme, ma conſtance, agis ſans t'émouvoir;
Ma raiſon, ma vertu, faites votre devoir;
Ne m'abandonnez pas en ce combat extrême,
Où j'ai ſi grand beſoin de moi contre moi-même,
Où d'un ſi fort inſtinct je me ſens incliner,
Pour le fatal parti que je dois condamner.

SCENE IX.

BÉLISAIRE, L'EMPEREUR.

BÉLISAIRE.

L'ON attendoit, Seigneur ; mais l'heure qui se passe
Prive pour aujourd'hui de l'espoir de la chasse.

L'EMPEREUR *bas, se promenant sans le regarder.*

L'ouvrage de mes mains ! l'effort de ma grandeur !
De ma plus chere estime attaquer la splendeur !
Quoi ! l'indigne ruisseau qui tient de moi sa course,
Cherchoit impunément à corrompre la source,
Et le plus cher des miens diffame ma maison !
O noire ingratitude ! ô lâche trahison !

BÉLISAIRE.

Prince ! honneur des Césars ! mon seigneur & mon maître !
Hélas ! quelle froideur me faites-vous paroître ?

L'EMPEREUR *bas.*

En vain tu m'attendris, inutile pitié,
L'intérêt de l'honneur va devant l'amitié.

BÉLISAIRE.

Qui m'altere, Seigneur, une amitié si tendre ?
Quoi ! vous, sans me parler, sans me voir, sans m'entendre,

En vous tant de froideur ou tant d'averſion?

L'EMPEREUR.

Vous avez mal uſé de mon affection.

BÉLISAIRE.

Si de ce ſentiment mon eſprit eſt capable,
Prononcez mon arrêt, Seigneur, je ſuis coupable;
Mais le ciel m'eſt témoin d'une fidélité
Incapable, ou d'atteinte, ou d'inégalité,
Et qui ſe maintiendroit inviolable & pure,
Dans le commun débris de toute la nature.
O terre, tu le ſais! je vous atteſte, ô cieux!

L'EMPEREUR, *s'en allant.*

Les yeux répareront le mal qu'ont fait les yeux.

SCENE X.

BÉLISAIRE *ſeul.*

ACHEVE ton ouvrage, ô diſgrace inhumaine!
Je deviens importun, on me ſouffre avec peine,
Et je reſpire encore où je ſuis odieux!
Les yeux répareront le mal qu'ont fait les yeux!
Quel myſtere eſt caché deſſous cette menace?
Mais quel, ſinon qu'enfin la fortune ſe laſſe?

Qu'elle eſt femme, & qu'il eſt de ſon ordre inconſtant
De rebuter enfin ce qu'elle obligea tant,
Et n'élever perſonne au plus haut de la roue,
Que la fin de ſon tour ne jette dans la boue?
Ce n'eſt point ce revers, quoique ſi rigoureux,
Qui cauſe mon déſaſtre & me rend malheureux;
Et puiſqu'on ne peut voir la changeante déeſſe,
Élever jamais rien qu'après elle n'abaiſſe,
Et que c'eſt un inſtinct qu'elle ne peut dompter;
Notre malheur n'eſt pas de cheoir, mais de monter.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BÉLISAIRE *seul.*

PLUS je rentre en moi-même, & plus je m'examine,
Moins j'y puis de mon mal rencontrer l'origine,
Et moins j'y puis juger l'ombre d'une action
En quoi j'aie abusé de son affection.
D'oser de quelqu'embûche ou de quelqu'artifice,
Connoissant l'empereur, taxer l'impératrice,
C'est contre l'apparence & le raisonnement,
Douter de ses bontés & de son jugement;
Et lui-même ayant pris & le temps & la peine
De retenir son bras & réprimer sa haine,
Il est hors de soupçon qu'elle ait pu m'imposer
Rien d'assez vraisemblable à pouvoir l'abuser.
Cet heur me reste au moins, en ce malheur extrême,
Que la plus forte preuve est celle de soi-même;
Que j'ai mille témoins en m'ayant pour témoin,
Et que tout me manquant, je me reste au besoin.
Dans l'affiette où la Parque, en sa plus forte rage,
Au milieu des combats a trouvé mon courage,

Attendons, ma raison, le coup de ce malheur,
Puisque mon innocence égale ma valeur;
Que par elle, à couvert du bras de la justice,
Je puis craindre l'outrage, & non pas le supplice;
Et que dans la candeur où j'ai toujours vécu,
Je puis être accusé, mais non pas convaincu.

SCENE II.

LÉONCE, BÉLISAIRE.

LÉONCE.

JE vous suis trop acquis, pour vous pouvoir sans peine,
Faire savoir, Seigneur, le sujet qui m'amene.
J'ai de sa majesté reçu l'ordre fatal
De retirer le sceau de l'aigle impérial,
Et m'acquitte à regret de ce mauvais office.

BÉLISAIRE *tirant de son doigt l'anneau que l'empereur lui avoit donné.*

Rends, chétif, rends au sort ton premier sacrifice!
Quelque part qu'il nous donne en la faveur des rois,
Nous sommes tous mortels & sujets à ses loix;
Le plus cher favori n'est rien qu'un peu de boue,
Dont l'inconstant fait montre, & puis après s'en joue,
Et ses honneurs ne sont que des sables mouvants,
Qui servent de jouets aux haleines des vents;

Il n'eſt ſi haut crédit que le temps ne conſomme,
Puiſque l'homme eſt mortel, & qu'il provient de l'homme,
Ce qui nous vient de Dieu, ſeul exempt de la mort,
Eſt ſeul indépendant & du temps & du ſort.
Tenez, & profitez de ce funeſte exemple,
Qui vous en peut ſervir d'une preuve aſſez ample.

LÉONCE.

Le ciel ſait de quel œil je vois votre malheur,
Mais je ne vous en puis témoigner ma douleur.

(*Il ſort.*)

BÉLISAIRE.

Le ſort n'en veut qu'à moi; n'attirez point ſa haine,
Que vous n'éteindriez pas pour partager ma peine.

SCENE III.

NARSÈS, BÉLISAIRE.

NARSÈS.

COMMIS à retirer les brevets des emplois
Qui vous ont fait l'envie & la terreur des rois,
L'amitié qui nous joint d'une ſi forte chaîne,
Me fait premier que vous reſſentir votre peine;
Mais une charge expreſſe adreſſe ici mes pas.

BÉLISAIRE.

J'ai bien prévu mon mal, il ne me ſurprend pas.
L'empereur m'honorant de ſes magnificences,
Je ne les reçus pas comme des récompenſes,
Mais, ou comme des biens que j'empruntois de lui,
Ou comme des dépôts que je rends aujourd'hui.
Devant ce changement, j'ai connu la fortune.

(Il lui donne les clefs de ſon cabinet.)

NARSÈS *y entre, & prends ſes papiers.*

Croyez que ſa diſgrace avec vous m'eſt commune.

BÉLISAIRE.

Trop de monde y prend part, & me voyant périr,
Je vois chacun me plaindre, & nul me ſecourir.

SCENE IV.

PHILIPPE, BÉLISAIRE, Archers.

PHILIPPE.

JE viens, le cœur atteint d'une douleur mortelle,
Vous annoncer, Seigneur, une triſte nouvelle,
Dont je ne puis porter, ſans reſſentir les coups,
Céſar m'a commandé de me ſaiſir de vous.

Digitized by Google

BÉLISAIRE.

Avec quelle furie, avec quelle vîteſſe
Détruis-tu ton ouvrage, inconſtante déeſſe ?
Que ton faſte eſt trompeur ! & quoi qu'il ait de beau,
Que le chemin eſt court d'un palais au tombeau !
Vous voilà, vains honneurs, qui m'enfliez le courage,
Écoulés en un jour comme l'eau d'un orage,
Sans que de mes penſers le ſecret entretien,
Me propoſe un ſcrupule, & me reproche rien !

PHILIPPE.

Mon ordre porte encor de ſaiſir votre épée.

BÉLISAIRE.

Elle que ſon ſervice a toujours occupée ;
Elle par qui l'aurore eſt ſujette à ſes loix ;
Elle qui fume encor du ſang de tant de rois ;
Que de mes ennemis ſi long-temps redoutée,
Par mes amis, enfin, elle me ſoit ôtée !
Je ne la rends qu'à lui, ſon bras ſeul ou le mien,
D'un ſi noble fardeau ſont le digne ſoutien.
Je la veux bien placer, s'il faut que je la rende.



SCENE V.

L'EMPEREUR, Suite de Gardes; PHILIPPE, BÉLISAIRE, Archers.

L'EMPEREUR.

C'EST moi qui vous arrête, & qui vous la demande.

BÉLISAIRE.

Tenez, elle ne peut mieux tomber de mes mains,
Qu'aux pieds du plus puissant & plus grand des humains,
Et de qui la valeur, comme elle, est sans pareille.
Tenez, foulez aux pieds la huitieme merveille,
De tant de légions l'heur & l'étonnement,
Et de votre grandeur le plus digne instrument;
Et s'il vous servit mal, reprochez-m'en la honte.

L'EMPEREUR *s'en allant, dit à Philippe, à qui il donne un papier.*

Exécutez cet ordre, & m'en rendez bon compte.

BÉLISAIRE *s'arrêtant, & se jetant à ses pieds.*

Prince! l'espoir des bons & l'effroi des pervers,
Vive image de Dieu, roi du bas univers,
Arbitre souverain des fortunes humaines!
Si pour distribuer & le prix & les peines,

Et

Et discuter le droit avec un juste soin,
De l'une & l'autre oreille un monarque a besoin.
Après avoir oui ma mauvaise fortune,
L'équité vous oblige à m'en accorder une,
Pour vous justifier la plus sincere foi
Qu'un fidele vassal eut jamais pour son roi.
Quand le Tigre effrayé, de ses grottes profondes
Jusqu'aux monts d'alentour fit dégorger ses ondes,
A dessein d'éloigner où d'engloutir en vous
Le sujet de l'effroi d'où naissoit son courroux;
Lors, s'il vous en souvient, hors de courre & d'haleine,
Votre cheval bronchant vous laissoit dans la plaine,
Et ce débordement à l'empire fatal
Vous menaçoit tout vif d'un tombeau de cristal;
Quand pour rendre sa rage & ses menaces vaines,
Guidé de ces deux bras, ces deux rames humaines,
Ce corps que l'amitié fit servir de vaisseau,
S'alla charger du vôtre, & vous tira de l'eau;
Et lorsque du côteau qui faisoit le rivage,
Je vous fis contempler le péril du naufrage;
Avecque vos esprits, votre voix de retour,
Reconnut qu'en effet vous me deviez le jour.
S'il vous souvient encor du combat où les Perses,
Après tant de refus & de fuites diverses,
En un lieu favorable, enfin venus aux mains,
Eurent sitôt rompu les escadrons Romains,
Vous suivant de la vue, au plus fort de la presse,
Où vous précipita votre ardente jeunesse,
Je vis votre cheval, percé de mille coups,

Vous manquer comme l'autre, & se coucher sous vous;
Et presque en même temps, dans le fort des alarmes,
En mille éclats d'acier cheoir & voler vos armes.
Mon cœur à cet objet saisi d'une chaleur,
Dont les bouillants effets passerent ma valeur,
Me fit fendre les rangs, & sans toucher à terre,
Sur ceux qui vous pressoient, fondre comme un tonnerre.
Là, de tous mes efforts dont je n'espérois rien,
De votre cheval mort, je vous mis sur le mien,
Vous rendis la vigueur qui vous étoit ravie,
Et vous fis un chemin de la mort à la vie.
Je crois bien que le sort, bien plus que ma valeur,
D'un si triste accident divertit le malheur,
Et que vous destinant à ce degré suprême,
Et devant à ce front l'éclat d'un diadême,
Il ne put s'oublier dedans vos intérêts,
Sans faire préjudice à ses propres décrets.
Mais à ses soins, enfin, c'étoit joindre mon zele,
Comme il vous étoit bon, je vous étois fidele,
Si je ne vous causai, je vous voulus du bien,
Et mon dessein vous fut un instrument du sien.
Depuis, comme à votre heur toute chose conspire,
Votre oncle encor vivant vous résigna l'empire;
Et j'étendis ses bords jusqu'aux fameux déserts
Qu'arrose le grand fleuve émulateur des mers,
Qui dedans son sépulcre entre avec violence,
Et dedans son berceau garde un si doux silence,
Que le lieu de sa source est encore douteux,
Le Nil qui meurt si vain & qui naît si honteux.

Sur combien de climats & sur combien de terres,
N'ai-je à l'aigle Romain fait étendre ses serres?
Ne l'ai-je pas rendu, depuis que je vous sers,
Monarque de la terre aussi bien que des airs?
Je l'ai conduit si loin, que j'en ai fait dépendre
Presque tous les pays ignorés d'Alexandre.
Le Gange, dont le jour voit la source en naissant,
Par l'heur de mes travaux vous est obéissant;
Par moi l'une & l'autre Inde est sujette à l'Empire;
Par moi dessous vos loix tout l'Occident respire;
Et, si je l'ose dire à votre majesté,
Elle a par ma valeur plus acquis qu'hérité.
Mais outre tant d'éclat joint à votre couronne,
Combien ai-je servi votre propre personne?
Combien ai-je arrêté, par un heureux effort,
De bras déjà levés pour vous porter la mort?
S'il ne vous en souvient, nul que vous ne l'ignore,
Et du traître Archilas la cendre en fume encore.
Accroître vos États & vous sauver le jour,
Sont-ce d'indignes fruits du plus sincere amour?
Je sais qu'avec excès vos mains impériales,
Des charges de l'État m'ont été libérales;
Mais vous n'aviez dessein, en m'élevant si haut,
Que de me faire après cheoir d'un plus rude saut,
Et m'abaisser autant que l'on m'avoit en butte,
Chaque pas de ma gloire en est un de ma chute;
Et le seul souvenir, restant de vos présents,
Fait de mes biens passés autant de maux présents.
Le médiocre état d'une fortune basse,

M'eût bien été, sans doute, une plus chere grace,
Que celle des grandeurs qui me coûtent si cher,
Et du rang éminent dont il faut trébucher.
En me faisant du bien, vous me fûtes barbare;
En m'obligeant, cruel; en me donnant, avare.
Le crocodile ainsi tue en versant des pleurs,
La sirene en chantant, & l'aspic sous les fleurs.
Si par quelque rapport ma foi vous est suspecte,
Est-il rien que l'envie ou n'attaque ou n'infecte?
Ce monstre si cruel, sous un front si courtois,
N'a-t-il pas l'accès libre en la maison des rois?
Quels siecles & quels temps n'ont pas porté des traîtres?
En ont-ils exempté les cours de vos ancêtres?
Et l'œil d'un empereur, non plus que d'un sujet,
Peut-il lire en un cœur, ni savoir son projet?
Dieu seul de nos esprits pénetre les abîmes;
Si j'avois pu faillir, j'aurois pu de beaux crimes.
J'ai su m'assujettir cent lieux où vous régnez,
Retenant les États que je vous ai gagnés.
Mais je vous ai gardé cette vertu sincere,
Que le fils, pour régner, ne garde pas au pere;
Et faisant tout pour vous, n'ai souhaité pour moi
Que la gloire & le bruit d'une immuable foi.
Les rois ne sont plus rois, depuis que leur puissance
Laisse à la calomnie opprimer l'innocence.
Vous dépouillerez-vous de cette qualité,
Et pour moi seul, hélas! n'est-il point d'équité?
(à genoux.)
En quel lieu qu'à vos pieds faut-il que je l'attende?

Vous m'y voyez, Seigneur, & je vous la demande.
Apprenez-moi le crime, auparavant l'arrêt;
Ma conſervation eſt de votre intérêt;
Admettez l'innocence à réprimer l'outrage,
Et ne vous hâtez pas d'effacer votre image.

(*L'empereur lui tourne le dos, & ſort.*)

PHILIPPE *pleurant.*

Ceſſe, vaine pitié, dont mon cœur eſt tranſi!

BÉLISAIRE.

Ainſi, mon maître, hélas! vous me quittez ainſi,
Et votre dureté rend ma plainte inutile!
A qui donc me plaindrai-je? où ſera mon aſile?
Ah! puiſqu'ici mes cris & mes ſoupirs ſont vains,
C'eſt à vous, juſtes cieux! à vous que je me plains;
Voyez mon innocence, & rendez témoignage
De l'injuſte rigueur dont la terre m'outrage,
Et du prix dont Céſar reconnoît mon amour!
J'ai fait aller ſes loix par-tout où va le jour;
Du levant au couchant j'ai porté ſa lumiere,
Et je trouve la mort au bout de ma carriere.
Son pouvoir n'ayant plus à s'étendre plus loin,
Il briſe l'inſtrument dont il n'a plus beſoin.
Philippe, à quelle fin deſtine-t-on ma vie?
A quoi l'ont condamnée, ou la haine, ou l'envie?
Allons, s'il faut mourir, il eſt temps de partir;
La mort qui frappe tôt, s'en fait moins reſſentir.

(*Il ſort.*)

PHILIPPE, *bas.*

J'ai regret que le ſort m'emploie à la ruine
De la plus éclatante & ſuperbe machine ;
Mais Céſar me l'ordonne, & les ordres des rois
Levent toute défenſe, & paſſent toutes loix.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LÉONCE, NARSÈS.

L'EMPEREUR.

JE ſouffre, je l'avoue, en cette inquiétude,
Un reproche ſecret de mon ingratitude.
Quand je penſe aux États que ſon bras m'a ſoumis,
Qu'il a fait mes ſujets de tous mes ennemis ;
Qu'il a mis, par ſes ſoins en délices fertiles,
L'abondance en mes champs, & la paix en mes villes ;
Et que je puis fermer, par l'heur de ſes exploits,
Le temple qu'un même heur n'a fermé qu'une fois,
Ma raiſon juſtement condamne ma colere ;
Sa perte eſt de ſes faits un indigne ſalaire ;
Je les reconnois mal, & laiſſe à ſes rivaux
De tiédes paſſions d'égaler ſes travaux.
Mais l'affront, d'autre part, ſenſiblement me touche,
De voir en un vaſſal des penſers pour ma couche ;
Et repaſſant des yeux ce que j'ai fait pour lui,
Que je l'avois élu pour mon plus ferme appui ;

Que je lui partageois l'éclat qui m'environne,
Et qu'ayant avec lui partagé ma couronne,
Il a voulu souiller l'honneur de ma maison;
Ma colere avec droit condamne ma raison.
Ce crime de mes vœux est un prix bien indigne.
Nise m'a confirmé cette insolence insigne,
Et le souffrant, je laisse, en cette impunité,
Un exemple fatal à mon autorité.

LÉONCE.

Sans prétendre, Seigneur, taxer l'impératrice;
La haine d'une femme a beaucoup d'artifice.

NARSÈS.

Et son art redoutable aux esprits les plus forts,
Pour produire un dessein, meut de puissants ressorts.

L'EMPEREUR.

Sa perte est à l'État de trop grand préjudice,
Pour ne lui rendre pas raison de ma justice.
C'est pour cet intérêt que je vous ai fait voir
A quel point son amour a trahi son devoir;
Et comme par des traits, moins d'encre que de flamme,
Sur ce fatal papier sa main produit son ame;
Joint qu'au moindre attentat contre un front couronné,
C'est être criminel que d'être soupçonné.



SCENE VII.

CAMILLE, L'EMPEREUR, LÉONCE, NARSÈS, Gardes.

CAMILLE.

SUSPENDEZ votre arrêt, Seigneur; l'impératrice,
Au bruit que l'on menoit Bélisaire au supplice,
Surprise tout-à-coup d'un funeste accident,
D'un jugement du ciel, effet trop évident,
Et comme de son bras visiblement touchée,
S'est à force du sein la parole arrachée,
Pour s'écrier d'un triste & pitoyable accent,
Qu'on sauve Bélisaire, & qu'il est innocent;
Qu'elle doit sa décharge au remords qui la presse,
Et qu'Antonie est celle à qui l'écrit s'adresse.
Là, son teint est pâli, son œil s'est égaré,
J'ai cru voir de son corps son esprit séparé;
Et laissant Lise, Olinde & Murcie auprès d'elle,
Vous en viens, par son ordre, apporter la nouvelle.
Antonie, à ce bruit si funeste à ses vœux,
Se meurtrissant le sein, s'arrachant les cheveux,
Et nommant son amour de son malheur coupable,
Passe à tous les excès dont la rage est capable;
Nise, que ce malheur afflige également,
S'accuse à haute voix d'en être l'instrument;

D'avoir d'un faux rapport ſurpris votre juſtice,
Et par ſon déſeſpoir commence ſon ſupplice.

L'EMPEREUR.

Cours, Narſès, courez tous, du pas le plus preſſé,
Dont on puiſſe arrêter le trait que j'ai lancé;
Sauvez de mes États la plus vive lumiere,
Et de ce clair flambeau prolongez la carriere.
Empêchez que Philippe....



Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

PHILIPPE, Archers, L'EMPEREUR, NARSÈS, LÉONCE, GAMILLE, Gardes.

L'EMPEREUR *continue.*

O FUNESTE retour !
Au soleil de l'Empire a-t-on ravi le jour ?
Avez-vous satisfait au jugement inique,
D'aveugler sans flambeau la fortune publique,
Éteignant de ses yeux l'immortelle clarté ?

PHILIPPE.

Votre ordre le portoit, il est exécuté ;
Et l'exécution a passé l'ordre même,
Car au ressentiment de la douleur extrême,
Que le fer imprimoit en un endroit si pur,
Ces globes animés d'argent vif & d'azur,
Ont parmi quelque sang, dans une main infâme,
De ce jeune héros versé le sang & l'ame.
Quand vous l'avez banni, le ciel l'a retiré ;
Jusqu'à l'exécuteur, nous l'avons tous pleuré.
Nous avons de sa mort partagé les atteintes ;
S'il en souffroit le mal, nous en poussions les plaintes ;

Et ſans que la rigueur de ſes ſanglants efforts
Ait pu faire à l'eſprit ſuivre la loi du corps,
De ce cœur généreux démentir la nobleſſe,
Ni ſouiller ſa vertu d'aucun trait de foibleſſe,
Son ame s'envolant par la brêche des yeux,
D'un inviſible effort a pris ſa route aux cieux.

L'EMPEREUR.

O funeſte diſgrace! ô douleur non prévue!
De quel aveuglement deſſillez-vous ma vue?
Béliſaire n'eſt plus! Hélas! il paroît bien
Que mon aveuglement a précédé le ſien,
Et qu'il faut que l'enfer d'un étrange nuage,
De ma raiſon charmée ait offuſqué l'uſage,
Pour m'avoir fait trouver dedans ſa pureté,
Quelque ombre de foibleſſe & d'infidélité.
Lourd & groſſier abus, croyance ridicule,
Incroyable à moi-même, aujourd'hui ſi crédule!
Hélas! quel eſt le gouffre où vous m'avez plongé?
Ai-je appris ce trépas, ou ſi je l'ai ſongé?
Ai-je, méchante femme, aſſez ſervi ta haine?
O ciel! il paroît bien que la prudence humaine,
Qui fait gloire ici bas des efforts les plus hauts,
Tombe quand il te plaît en d'inſignes défauts.
Cherche, indigne ſujet de mes feux légitimes,
Barbare! cherche ailleurs l'inſtrument de tes crimes,
Et ne te promets plus, objet de mon horreur,
Ni de part en mon lit, ni d'accès en mon cœur!

Ah ! s'il m'étoit permis, après cette aventure,
De répandre mon ſang deſſus ta ſépulture,
Et prévenir du ciel l'inviolable arrêt,
Agréable ennemi, que tu m'y verrois prêt !
Du pied du tribunal où tu vas rendre compte,
D'une ſi belle vie & d'une mort ſi prompte,
Chere ame ! obtiens-moi l'heur d'expier ton trépas,
Par celui de te joindre, & de ſuivre tes pas.
Auſſi bien, après toi, quelle attente me reſte ?
Ta mort eſt un malheur à tout l'Etat funeſte,
Et dont le coup fatal ſaignera trop long-temps,
Pour fruſtrer mon eſpoir de celle que j'attends.

Fin du Bélisaire de Rotrou.

Digitized by Google

BÉLISAIRE,

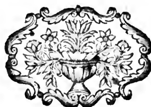
TRAGÉDIE

D'UN ANONYME,

Publiée cette année 1781.

Digitized by Google

Il m'a paru piquant de mettre en regard deux Béliſaires, qui ont vécu à cent quarante ans de diſtance l'un de l'autre. Ce dernier Ouvrage eſt d'un Étranger, ſans doute ; on s'en apperçoit à quelques fautes de verſification, & même de François, qui ont échappé à ſa plume. Mais je n'ai point cherché à les faire diſparoître ; il faut laiſſer dans toute ſon intégrité le bel eſprit moderne qui lutte contre le génie du vieux Rotrou.



Digitized by Google

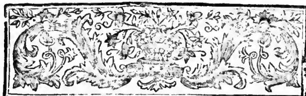


PERSONNAGES.

JUSTINIEN, Empereur de Bisance.
BÉLISAIRE, Général d'Armée.
TIBERE, Courtisan vertueux.
ZOPHIRE, Gouverneur de Bisance.
EUDOXE, Fille de Bélisaire.
RUFFIN, Confident de l'Empereur.
PHORBAS, Suivant de Tibere.
GARDES.

La scene est dans le Palais de Tibere, près de Bisance.

Digitized by Google



BÉLISAIRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BÉLISAIRE *seul.*

OBJET infortuné des caprices du sort,
Mes malheurs n'auront-ils de terme que la mort?
Hélas! qui l'eût pensé, qu'au comble de la gloire,
Couronné tant de fois des mains de la victoire,
Quand je ne songeois plus, dans le sein du repos,
Qu'à recueillir les fruits de mes nobles travaux,
Par ses lâches noirceurs, l'affreuse calomnie
Viendroit empoisonner les restes de ma vie?
Que l'on ne vante plus le bonheur des humains,
Avant que le trépas ait fixé leurs destins.

Des jeux de l'infortune exemple mémorable,
Nul ne fut plus heureux, nul n'est plus misérable.
L'empire, en cinquante ans, n'a point eu d'ennemis,
Au bout de l'univers que mon bras n'ait soumis;
Et pour tant de bienfaits, chassé de ma patrie,
J'ai vu mes biens proscrits, & ma gloire flétrie.
Que dis-je? un fer cruel, appliqué sur mes yeux,
M'a privé pour jamais de la clarté des cieux,
Et cette même main qui renversa des trônes,
Et qui plus d'une fois refusa des couronnes,
Chez d'ingrats citoyens humblement tous les jours
Est contrainte d'aller mandier des secours.
Souvent leur barbarie, à mes destins contraire,
Par de nouveaux affronts augmente ma misere.
Je crains que le seigneur du palais où je suis,
N'aille encor dans l'instant irriter mes ennuis.
Ma fille ne vient point... quel accident l'arrête?
A quels nouveaux chagrin faut-il que je m'apprête?
Grand Dieu! qui fus toujours si juste en ton courroux,
Quel crime ai-je commis pour mériter tes coups?
N'as-tu donc point assez éprouvé ma constance?
Ne feras-tu jamais triompher l'innocence?
Mais sans approfondir tes plus justes décrets,
Puisque tu l'as voulu, j'adore & me soumets;
Et loin de murmurer contre un si long supplice,
Même dans tes rigueurs je bénis ta justice...
Mais j'entends quelque bruit.....



SCENE II.

BÉLISAIRE, EUDOXE.

BÉLISAIRE.

O MA fille ! est-ce toi?
Que je te désirois !

EUDOXE.

Oui, mon pere, c'est moi.
Le désir curieux d'apprendre toute chose,
De mon retardement étoit la seule cause ;
Mais lorsque de mes soins vous saurez le succès,
Vous ne manquerez pas d'approuver ce délais.

BÉLISAIRE.

Quel est le possesseur de ce palais ?

EUDOXE.

Tibere.
J'ai demandé sur-tout quel est son caractere.
Ce seigneur, m'a-t-on dit, chéri de l'empereur,
N'a jamais démenti cette haute faveur.
L'esprit plein de fierté, le cœur plein de droiture,
Il aime les honneurs, mais il hait l'imposture.
Il ose à Justinien dire la vérité,
Et l'empereur pardonne à sa sincérité.

Comme il excuſe en lui ce qu'ailleurs il condamne,
L'équité peut encor parler par ſon organe.
Altier & repouſſant, mais tendre & généreux,
Il fut dans tous les temps l'appui des malheureux.
Que ſon charmant portrait rend mon ame contente!
Mon pere, s'il eſt tel qu'on nous le repréſente,
Allons ſans différer paroître devant lui;
Peut-être que nos maux finiront aujourd'hui.
Ce noble défenſeur de la foible innocence,
Peut-être avec chaleur prendra notre défenſe;
L'excès de nos revers nous rendra ſes amis,
Et les cœurs vertueux ſont bientôt réunis.

BÉLISAIRE.

Retiré de la cour, infirme & ſolitaire,
Je n'ai pu fréquenter ni connoître Tibere.
Son nom, malgré cela, ne m'eſt point inconnu,
Et quel qu'il ſoit enfin, j'eſtime ſa vertu.
Mais qui retient Tibere en ce ſéjour champêtre?
Pourquoi s'éloigne-t-il de la cour de ſon maître?

EUDOXE.

J'ai voulu, comme vous, m'éclaircir ſur ce point.
Enfermé dans ces murs, il ne les quitte point.
Le trépas imprévu d'un ami qu'il regrette,
Lui fait fuir le tumulte, & chercher la retraite.
On dit que Juſtinien, touché de ſon malheur,
Daigne venir ſouvent partager ſa douleur.
Car ce château, mon pere, eſt voiſin de Biſance.
Mais le voici, je crois, lui-même qui s'avance.

SCENE III.

TIBERE, BÉLISAIRE, EUDOXE, PHORBAS.

TIBERE.

J'ATTENDOIS l'empereur; eſt-ce lui que je voi?
Quel eſt cet étranger qui pénetre chez moi?

BÉLISAIRE.

Un malheux qui vient vous demander aſile.

TIBERE.

Vous entrez ſans aveu juſqu'en mon domicile?

BÉLISAIRE.

Seigneur, eſt-ce choquer le maître du palais,
Que lui fournir moyen d'épandre ſes bienfaits?

TIBERE.

Mais vous le demandez d'une façon bien fiere.
Eh! qui donc êtes-vous? répondez.

BÉLISAIRE.

Béliſaire.

TIBERE.

Vous? ce fameux héros que l'on vit autrefois
Attacher à ſon char les princes & les rois,

Le soutien de l'empire, & l'appui de son maître;
Hélas! en cet état comment vous reconnoître?
Quel affreux changement! me trompé-je? vos yeux
Ne sont-ils pas fermés à la clarté des cieux?
Qui vous en a privé? Parlez.

BÉLISAIRE.

La calomnie,
La noire trahison, l'imposture & l'envie.
Des citoyens pervers, ennemis du repos,
Ont contre l'empereur formé d'affreux complots.
Le crime est éventé; presque tous les complices
Périrent aussitôt par de justes supplices.
Mais au fort des tourments, de perfides sujets
Refusent de nommer l'auteur de leurs projets.
Alors mes ennemis, des flatteurs, un Zophire,
M'accusent hautement d'aspirer à l'empire.
C'est lui, Prince, ont-ils dit, c'est lui, n'en doutez pas,
Qui met le fer en main à tant de scélérats.
Et sur moi de concert déchargeant leur furie,
Ont cru me faire grace en m'accordant la vie.

TIBERE.

Mais comment l'empereur, après tant de hauts faits,
Avoit-il pu vous croire auteur de ces forfaits?
Déjà de ses soupçons il m'a fait confidence.
Connoissant, disoit-il, mon zele & ma prudence,
Il m'apprit le rapport d'un de ses favoris.
Je le jugeai frivole, & je le combattis.
A-t-il trouvé depuis quelque preuve plus claire?

BÉLISAIRE.

Hélas! comment prouver un crime imaginaire?
Si l'on m'eût convaincu de pareils attentats,
Cher Tibere, croyez que je ne vivrois pas.
Il n'est point de tourment assez grand pour l'offense:
Mais punir foiblement, c'est prouver l'innocence.

TIBERE.

Vous êtes innocent, oui, j'en suis convaincu.
Le cruel Justinien a flétri la vertu.

BÉLISAIRE.

Ah! ne l'accusez pas, il n'en est point la cause.
Gémissez des malheurs où sa place l'expose.
Parmi tant de méchants, adroits à la cacher,
Comment la vérité peut-elle l'approcher?

TIBERE.

Objet infortuné d'une injuste vengeance!
Quoi! c'est vous-même ici qui prenez sa défense?
Ah! je dissiperai le nuage trompeur,
Qui cache la lumiere aux yeux de l'empereur!
J'alarmerai son ame, & lui ferai connoître
Qu'il n'a pas distingué le grand-homme du traître.
Va, je saurai, Zophire, éclaircir tes forfaits.
En attendant, Seigneur, acceptez ce palais:
Songez qu'il est à vous tout autant qu'à moi-même.

EUDOXE.

Vous protégez mon pere? O ciel! que je vous aime!

TIBERE.

Mais, c'est trop différer. Après tant de travaux,
Vous désirez sans doute un moment de repos.
Je vais donner d'abord les ordres nécessaires,
Et tâcher, s'il se peut, d'adoucir vos miseres.
Fille de ce héros, accompagnez mes pas;
Vous, Seigneur, suivez-nous à l'aide de Phorbas.

SCENE IV.

BÉLISAIRE, PHORBAS.

PHORBAS.

JE veux vous faire part d'une affaire secrete;
Écoutez-moi, Seigneur, un moment.

BÉLISAIRE.

Qui m'arrête?

PHORBAS.

Seigneur, le plus zélé de tous vos serviteurs.
De vos derniers exploits partageant les honneurs,
J'ai suivi constamment vos campagnes diverses;
J'ai triomphé sous vous & des Huns & des Perses.

BÉLISAIRE.

Comment te nommes-tu?

PHORBAS.

Phorbas.

BÉLISAIRE.

Qu'avec plaiſir
Je retrouve un ſoldat cher à mon ſouvenir!
Non, tu ne fus jamais de ces hommes vulgaires,
Qui portent aux combats des ames mercenaires.
Dès long-temps ta valeur, tes belles actions,
Ont ſu te diſtinguer parmi tes compagnons.

PHORBAS.

Dès qu'on vous eut ôté la conduite des armes,
La milice auſſitôt n'eut plus pour moi de charmes,
Et forcé de quitter un héros généreux,
Je ne voulus ſervir qu'un maître vertueux.

BÉLISAIRE.

Tu l'as trouvé; ton choix ne fut pas téméraire.

PHORBAS.

Ah! que je ſuis touché, quand je vous conſidere!
Grand Dieu! de quels remords mon cœur eſt agité!

BÉLISAIRE.

Ami, je ſuis ſenſible à ton humanité.

PHORBAS.

Non content de verser des larmes inutiles,
Mes douleurs aujourd'hui ne seront point stériles.
L'état où je vous vois excite ma fureur,
Et je cours vous venger...

BÉLISAIRE.

De qui?

PHORBAS.

De l'empereur.
Il est de nos malheurs la véritable cause.
Abusant du pouvoir, dont le cruel dispose,
C'est lui seul qui guida ces sacrileges mains,
Qui priverent du jour le meilleur des humains.
Lui seul est criminel, n'accusez point Zophire.
L'ingrat! il vous doit tout, & la vie, & l'empire.
Combien n'avez-vous pas étouffé de complots?
Combien n'avez-vous point supporté de travaux?
Vous avez subjugué plus d'États, plus de princes,
Que Justinien sans vous n'auroit eu de Provinces,
Et s'il veut supputer vos triomphes divers,
Qu'il compte les climats, les terres & les mers.
Pour toute récompense, après tant de services,
Le barbare, Seigneur, vous garde des supplices!
Ah! sans doute accablé du poids de vos bienfaits,
Il a désespéré de s'acquitter jamais.
Il veut, en protêstant une cruelle offense,
S'exempter du fardeau de la reconnoissance.

Que dis-je ? il a senti quelque secret ennui,
En voyant un sujet plus glorieux que lui ;
Et s'est imaginé que votre ignominie
Releveroit son nom & sa gloire ternie.
Ah ! je ne puis souffrir ses lâches trahisons,
Et je vais dans son sang laver tous vos affronts.

BÉLISAIRE.

Arrête, malheureux, que prétends-tu donc faire ?
Quelque injuste qu'il soit, l'empereur est un pere.
S'il punit ses enfants avec trop de rigueur,
Respectons son pouvoir, & plaignons son erreur.
De ce pouvoir sacré jamais rien ne dégage.
Si tu crains l'Éternel, le prince est son image.
Dans son juste courroux, quelquefois l'Éternel
A frappé l'innocent avec le criminel.
O toi ! que la vertu, que la piété guide,
Garde-toi de commettre un lâche parricide ;
Et par le plus affreux de tous les attentats,
De voir compter ton nom parmi les scélérats.

PHORBAS.

Ah ! laissez Justinien employer l'artifice,
Pour se justifier cet excès d'injustice !
Vous parlez vainement pour vos persécuteurs,
Rien ne peut arrêter mes trop justes fureurs,
Rien ne peut garantir des traits de ma colere,
L'inhumain qui ferma les yeux de Bélisaire.
Seigneur, dès qu'il s'agit de venger votre sang,
Je ne regarde plus les titres, ni le rang ;

Et qui l'ose noircir d'un crime si funeste,
N'est qu'un tyran cruel que mon ame déteste.

BÉLISAIRE.

Malheureux ! que d'horreurs tu viens de prononcer !
J'en frémis, & je sens tout mon sang se glacer.
Par d'indignes raisons, par de noires maximes,
Crois-tu justifier le plus affreux des crimes ?
Eh ! qui t'a donc chargé de me venger ainsi ?
Quitte, quitte au plutôt cet odieux souci.
Ta sinistre fureur, ton courroux détestable,
Quand j'étois innocent, vont me rendre coupable ;
Et bientôt l'on va voir mes lâches ennemis
M'imputer un forfait qu'un autre aura commis.
Mais arrêtons l'effet d'une horrible colere,
Et courons de ce pas en informer Tibere.

PHORBAS.

Hélas ! pourquoi faut-il que vous me reteniez ?
Heureux vos ennemis que vous les souteniez !
Sans l'héroïque effort d'une rare clémence,
Rien n'eût pu les soustraire à ma juste vengeance.
Mais Tibere a promis, Seigneur, de vous venger :
Sa parole est sacrée, il va la dégager,
Et s'il ne peut enfin réparer ces désordres,
Bientôt ce bras....

BÉLISAIRE.

Tais-toi, songe à remplir mes ordres.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JUSTINIEN, TIBERE, RUFFIN.

TIBERE.

QU'AVEZ-VOUS fait, Seigneur? Ehquoi! votre colere
N'a pas même épargné l'illuſtre Béliſaire!
Avez-vous oublié que ſes rares exploits,
Sur la moitié du monde ont étendu vos droits;
Et que ſon bras enfin, ſecondé par Bellone,
A beaucoup rehauſſé l'éclat de votre trône.

JUSTINIEN.

Mais, ſi je me ſouviens qu'il l'a pu rehauſſer,
Je vois que l'orgueilleux s'occupe à s'y placer;
Que ſon cœur peu jaloux de ma reconnoiſſance,
Afin de l'occuper étendoit ma puiſſance;
Qu'enfin ſi de ſon bras il m'accordoit l'appui,
Il ne croyoit combattre & vaincre que pour lui.

TIBERE.

Qui peut vous inſpirer ces funeſtes penſées?
Eh! croyez-vous, Seigneur, qu'en un jour éclipſées,

Ces vertus, dont l'empire admiroit la grandeur,
Aient pu de soixante ans démentir la splendeur?

JUSTINIEN.

Je t'ai dit qu'un soupçon, hélas! trop légitime,
Accusoit ce guerrier d'être l'auteur du crime.
Des scélérats absents, sans aveu, sans appui,
S'ils ont frappé le coup, sont guidés par autrui.
Quel appas, que celui d'un indigne salaire,
Peut armer contre moi leur troupe mercenaire?
Mais ce chef, dont l'orgueil a dirigé leurs bras,
Je le cherche en ma cour, & ne le trouve pas.
De tous ces courtisans dont l'essaim m'environne,
Aucun n'est assez grand pour aspirer au trône.
Quand leur zele éprouvé me seroit moins connu,
Leur foiblesse en répond autant que leur vertu;
Et je ne vois enfin que le seul Bélisaire,
Qu'on puisse soupçonner d'un vœu si téméraire.

TIBERE.

Est-ce d'être trop grand que vous le punissez?

JUSTINIEN.

Non, & le souvenir de ses travaux passés,
De mes soupçons encor combattoit la justice,
Quand Zophire m'apprend, qu'au milieu du supplice;
Un de ces malheureux, forcé par la douleur,
A prononcé deux fois le nom de ce seigneur;
Alors trop convaincu qu'il vouloit me détruire,
J'ai cru devoir le mettre hors d'état de me nuire.

TIBERE.

Je fais que votre cœur aime la vérité,
Souffrez que je vous parle avec fincérité.
Parmi tant de raifons dont le poids vous entraîne,
Il n'en eft point, Seigneur, qui ne me femble vaine.
Je veux qu'on vous ait fait un fidele rapport;
Qu'un de ces malheureux, prêt à finir fon fort,
Au milieu des accès d'une rage farouche,
Ait prononcé ce nom échappé de fa bouche:
Faut-il donc qu'on puniffe un héros vertueux,
Qu'il tombe fous les coups d'un monftre furieux;
Que d'un forfait obfcur on le faffe complice,
Et que fans autre preuve on le traîne au fupplice?
Je crains bien qu'un récit, trop plein de fauffeté,
N'ait peut-être, Seigneur, furpris votre équité.
Songez que ce Zophire a vu toute fa vie
La gloire d'un rival avec des yeux d'envie;
Croyez que cette ardeur à le rendre fufpect,
N'eft pas le pur effet du zele & du refpect.
Malheureux courtifans, tel eft notre partage,
Nous confacrons aux rois le plus beau de notre âge;
Et lorfque nous ceffons de ramper dans les cours,
Nous volons au combats, prodigues de nos jours:
Mais, tandis qu'en héros nous fervons la patrie,
Le foupçon effronté, la noire calomnie,
Près du trône féduit nous menent fourdement,
Et fous nos pas vainqueurs creufent un monument.

JUSTINIEN.

C'en eſt trop. Reſpectez un ſerviteur que j'aime,
Dont je fus toujours ſûr autant que de moi-même,
Et craignez de tomber, par un faux préjugé,
Dans les mêmes noirceurs dont vous l'avez chargé.
Mais, quel preſſant motif, & quel étrange zele
Peut armer votre voix en faveur d'un rebelle ?
Vous, qu'on ne vit jamais prompt à le rechercher,
Comment, depuis ſon crime, a-t-il pu vous toucher ?
On diroit qu'entre vous la diſgrace eſt commune.
Parlez, l'avez-vous vu depuis ſon infortune ?

TIBERE.

Je l'ai vu : ſa franchiſe & ſa noble candeur
Qui, mieux que mes raiſons, parlent en ſa faveur ;
Cet air de dignité, ce généreux courage,
Qui bravant les revers brillent ſur ſon viſage,
Dans mon ame interdite, à ce touchant aſpect,
Ont produit la pitié, l'eſtime & le reſpect.
Ah ! ſi j'oſois, Seigneur, vous le faire paroître,
Ce ſpectacle impoſant vous toucheroit peut-être ?

JUSTINIEN.

Mais où le prendriez-vous enfin ?

TIBERE.

Ici tout près.
Il eſt caché, Seigneur, au fond de ce palais,

Où,

Où, fuyant un féjour, d'où votre ordre l'exile,
Il eſt venu tantôt demander un aſile.
Ordonnez, & ma main va diriger ſes pas.

JUSTINIEN.

Attendez ; j'y consens ; mais ne me nommez pas.
De peur que vos déſirs n'aillent me compromettre,
Cachez à ce guerrier qu'il eſt devant ſon maître.
Allez ; en lui parlant ſous un nom emprunté,
Nous pourrons aiſément ſauver la majeſté.

TIBERE.

Je vais vous annoncer ſous le nom de mon pere.

SCENE II.

JUSTITIEN, RUFFIN.

RUFFIN.

Je ne m'étonne plus maintenant, ſi Tibere,
D'un guerrier qui l'implore aux jours de ſon malheur,
Embraſſe l'intérêt avec tant de chaleur.
Mais je crains qu'au milieu d'une ſcene touchante,
Votre reſſentiment, Seigneur, ne vous démente.
Prenez, prenez de grace un ton plus radouci,
Que ne ſemble exiger le crime.... Ah! le voici :
Grand Dieu! en quel état j'apperçois Béliſaire!

SCENE III.

JUSTINIEN, TIBERE, BÉLISAIRE, RUFFIN.

TIBERE.

Illustre malheureux, approchez, c'eſt mon pere.

BÉLISAIRE.

Que j'embraſſe au plutôt ce pere trop heureux,
D'avoir reçu du ciel un fils ſi généreux!

JUSTINIEN.

Arrêtez... & d'abord apprenez-moi de grace,
Si c'eſt un ennemi du prince que j'embraſſe.

BÉLISAIRE.

C'eſt me faire un affront de vouloir en douter.
On n'a point vu, Seigneur, votre fils héſiter;
Mais la ſimple candeur ſuit l'aimable jeuneſſe,
Les ſoupçons défiants aigriſſent la vieilleſſe;
L'image de mes maux, des crimes qu'il a vus,
L'autoriſe à penſer qu'il n'eſt plus de vertus.

JUSTINIEN.

Juſtinien de tout temps abhorra l'injuſtice.

BÉLISAIRE.

Ah! que ne peuvent point la fraude & l'artifice ?
Tous les rois sont trompés; le plus juste empereur,
Malgré sa vigilance est sujet à l'erreur.

JUSTINIEN.

Mais, ce qu'on vous impute, est-il sans vraisemblance?
On voit d'un œil jaloux la suprême puissance.
Un cœur qu'enfle à la fois son mérite & son sang,
Toujours, quoiqu'en secret, aspire à ce haut rang;
Et quelquefois il cede à l'ardeur qui l'embrase.
C'est ainsi qu'on a vu Basilique, Anastase,
Enflammés tour à tour de cette ambition,
Usurper le pouvoir du malheureux Zénon.
On compte sur ce trône, illustré par les crimes,
Autant d'usurpateurs que de rois legitimes.

BÉLISAIRE.

Cessez de m'outrager par d'odieux portraits,
Dont mon cœur innocent ne connoît point les traits.
S'il est des scélérats dont la rage est funeste,
Loin de leur ressembler, mon ame les déteste.

JUSTINIEN.

Mais pourquoi de tout temps vous a-t-on soupçonné,
De nourrir pour le trône un désir effréné?

BÉLISAIRE.

Pourquoi dans tous les temps les poiſons de l'envie
Se ſont-ils répandus ſur la plus pure vie ?
Je crois que votre cœur cherche à m'humilier ;
Faut-il que je m'abaiſſe à me juſtifier ?
Ah ! ſi j'étois épris de ces honneurs ſuprêmes,
J'aurois deſſous mes pieds foulé les diadêmes,
Lorſqu'attachant des rois à mon char triomphant,
Je parcourus l'Afrique à pas de conquérant ;
Quand du peu de valeur, dont l'univers me loue,
Et qui m'élevant trop, il faut que je l'avoue ;
Jaloux de me compter au nombre de ſes rois,
Me prioit à genoux de lui donner des loix.
Ah ! lorſque tout livroit ma bouillante jeuneſſe
Au tranſport ſéduiſant d'une brillante ivreſſe ;
Mon ame mépriſant une vaine grandeur,
Renonce à commander pour ſervir l'empereur ;
Et l'on veut que courbé ſur les bords de la tombe,
A ce déſir frivole aujourd'hui je ſuccombe ?
Que mon cœur vainement de remords combattu,
Terniſſe en un inſtant ſoixante ans de vertu ?
L'oſeriez-vous penſer ? Qui pourroit le comprendre ?
Hélas ! ſi l'empereur, trop facile à ſurprendre,
Eût conſulté les mœurs d'un fidele ſujet,
Il eût été moins prompt à dicter ſon arrêt.
Ce n'eſt pas qu'indigné d'un barbare ſupplice,
J'oſe accuſer ici mon maître d'injuſtice ;
Je ſais que Juſtinien, ami de l'équité,

Sitôt qu'il la connoît, chérit la vérité;
Mais les flatteurs ont soin de l'écarter du trône.
Nos ennemis jaloux, dont l'essaim l'environne,
Sous le voile emprunté d'une louable ardeur,
Marquant adroitement leur haine, leur fureur,
A ses yeux fascinés cachant mon innocence,
Ont armé contre moi sa cruelle vengeance.
Ah! si malgré leur rage, & ses cruels soupçons,
Il vouloit m'écouter, & peser mes raisons;
Peut-être en remarquant l'état où sa colere
A plongé sans retour l'innocent Bélisaire,
Regrettant, mais trop tard, un injuste décret,
Il seroit pénétré d'un sincere regret;
Peut-être sa grande ame, aux vertus consacrée,
A de cuisants remords seroit bientôt livrée;
Et ses yeux attendris, en voyant mes malheurs,
Vengeroient un sujet, en versant quelques pleurs.



SCENE IV.

JUSTINIEN, TIBERE, BÉLISAIRE, RUFFIN, PHORBAS.

PHORBAS *à Tibere.*

SEIGNEUR, un inconnu chargé de quelque affaire,
Demande à vous parler ainsi qu'à Bélisaire;
Le sujet qui l'amene, est, dit-il, important,
Et ne doit éprouver aucun retardement.

JUSTINIEN.

Allez, je vous attends; voyez ce qu'on désire.

SCENE V.

JUSTINIEN, RUFFIN.

RUFFIN.

EST-CE-LA, juste Dieu! l'ennemi de l'empire?
Eh! comment discerner l'austere probité,
Si cet air, si ce front cachent la fausseté?
N'êtes-vous pas frappé de ce noble courage?
Je vous ai vu pâlir, & changer de visage;

En vain vous affectiez un regard sourcilleux,
Les larmes, malgré vous, s'échappoient de vos yeux;
De vos sens ébranlés la foible résistance
Sembloit céder enfin aux cris de l'innocence.
Ce que je dis, Seigneur, doit-il vous irriter?
D'une telle vertu je ne puis plus douter.
Je plains son infortune, & mon cœur en soupire.
Ah! laissez-vous fléchir. Mais que vous veut Zophire?
Sa démarche égarée, & son teint allumé,
Annoncent les transports dont il est enflammé.

SCENE VI.

JUSTINIEN, ZOPHIRE, RUFFIN.

ZOPHIRE.

SEIGNEUR, le trouble regne au milieu de Bisance.
Profitant à l'envi de votre courte absence,
Les partisans secrets de ce fameux proscrit,
D'un peuple trop crédule ont soulevé l'esprit;
Ont dépeint ce guerrier en victime innocente,
Sous le fer d'un bourreau tristement gémissante;
Et marquant leur vengeance & leur ambition,
Sous les dehors trompeurs de la compassion,
Ont su gagner le cœur d'une foule insensée,
Contre vos jugements hautement courroucée.
Déjà, de toutes parts, entourant le palais,

Elle fait éclater ses insolents regrets;
Et sans plus respecter l'autorité suprême,
Redemande à grands cris le perfide qu'elle aime.

JUSTINIEN.

O fâcheux contre-temps! ô coup inattendu!

ZOPHIRE.

Il ne me surprend pas, & je l'avois prévu.
En conservant le chef de ce complot funeste,
En vain vous esperiez en extirper le reste.
Combien de fois, Seigneur, ne vous l'ai-je pas dit?
Que vous sert d'émonder un rejeton maudit?
Si vous ne le coupez jusques à la racine,
Il renaîtra sans cesse, & pour votre ruine.
Il vaut mieux pardonner que punir à demi;
Le plus doux châtiment irrite un ennemi.
Bien loin de reconnoître une telle indulgence,
Dès qu'il peut s'échapper, il court à la vengeance.

JUSTINIEN.

Que l'homme, cher Zophire, est sujet à l'erreur!
Helas! en ce moment déjà mon foible cœur
S'accusoit en secret d'un ordre trop févere.
Dans ce pressant danger, parlez; que faut-il faire?

ZOPHIRE.

Il faut, puisque toujours assuré de ma foi,
Mon empereur veut bien s'en rapporter à moi,

Découvrir au plutôt la demeure ſecrete
Où ce fameux coupable a choiſi ſa retraite.

JUSTINIEN.

S'il ne faut que cela, tes vœux ſont ſatisfaits ;
Il habite, Zophire, au fond de ce palais.

ZOPHIRE.

Ah ! Seigneur, rendez grace à la bonté céleſte,
Qui veut vous garantir d'un revers plus funeſte ;
Et du ſéditieux prévenant les deſſeins,
L'arrête dans le piege, ou le livre en vos mains.

JUSTINIEN.

Mais, qu'ordonner enfin ?

ZOPHIRE.

Vous délivrer d'un traître ;
Immoler un ſujet qui fait trembler ſon maître.

JUSTINIEN.

L'immoler... Ah, cruel ! que me conſeilles-tu ?

ZOPHIRE.

Quoi ! toujours de regrets votre cœur combattu,
Craint de s'abandonner à ſa juſte colere ?
Songez qu'un peuple entier réclame Béliſaire ;
Et que pour apaiſer ſon dangereux tranſport,
Il faut à ſes regards le montrer vif ou mort.
S'il ſe montre vivant à cette populace,

Sentez-vous à quel point montera ſon audace ?
Avec quel air touchant il peindra ſes malheurs ?
Comme il ſaura bientôt ranimer tous les cœurs,
Les aigrir, les armer contre vos injuſtices,
Et de tous vos ſujets ſe faire des complices ?
S'il parle, c'en eſt fait, votre regne eſt fini.
Mais qu'à l'inſtant, Seigneur, le lâche ſoit puni,
Et qu'avec dignité, bravant cette tempête,
Au peuple mutiné vous envoyez ſa tête,
Bientôt ſes partiſans, privés de leur eſpoir,
Vont tous à petit bruit rentrer dans le devoir;
Et les autres frappés comme d'un coup de foudre,
Croiront vous voir tout prêt à les réduire en poudre.
Ah! ne différez pas, ordonnez que ma main
Aille au plutôt, Seigneur, vous venger d'un mutin.

JUSTINIEN.

Arrête: n'eſt-il pas enfin quelqu'autre voie ?

ZOPHIRE.

Eh quoi! lorſque le ciel tout exprès vous l'envoie
Pour punir des forfaits, & garantir vos jours,
Votre eſprit incertain balancera toujours ?
Eh bien! Seigneur, eh bien! n'en croyez point Zophire;
Perdez-vous, avec vous ſacrifiez l'empire;
Pour ſauver un méchant, haï de tous les cœurs,
Livrez vos jours ſacrés à ſes noires fureurs;
Attendez que pour fruit d'une lâche clémence,
Il aille ſoulever le peuple de Biſance;

Ou que lui-même en foule accourant en ces lieux,
Vienne de ce palais l'arracher à vos yeux,
Et d'un air insolent renversant votre trône,
Orner son front proscrit d'une telle couronne.
Avec vous, s'il le faut, je suis prêt à périr,
Et je ne combats plus votre injuste désir.
Mais déjà votre cœur forme un dessein plus sage,
Et comprend comme il faut conjurer cet orage.
Vous voyez que le ciel attache votre sort
A celui d'un pervers qui mérite la mort;
Qu'on ne peut, sans danger, retarder son supplice,
Et qu'il vous faut tomber à moins qu'il ne périsse.
C'en est fait, son arrêt est écrit dans vos yeux,
Je cours vous délivrer d'un sujet odieux;
Dans son cœur sacrilege éteindre la furie,
Et venger d'un seul coup mon prince, & ma patrie.

SCENE VII.

JUSTINIEN, RUFFIN.

RUFFIN.

Vous le laissez partir, & l'arrêt est dicté?

JUSTINIEN.

Que veux-tu que je fasse en cette extrémité?

RUFFIN.

Pour la feconde fois aux foupçons de Zophire,
Vous allez immoler le héros de l'empire.
Seigneur, en attendant que tout fût éclairci,
Vous pouviez fans danger le retenir ici.
Mais les moments font chers; permettez que j'arrête
Le coup trop inhumain qui menace fa tête.
J'y vole... Mais hélas! mes foins font fuperflus:
Zophire eft de retour, Bélifaire n'eft plus.

SCENE VIII.

JUSTINIEN, ZOPHIRE, RUFFIN.

ZOPHIRE.

SEIGNEUR, tout eft perdu. C'en eft fait, la victime
Échappe au châtiment que mérite fon crime.
Vous avez confumé des inftants précieux,
Et cependant ce traître abandonne ces lieux.
Le voilà maintenant qui vole vers Bifance;
Que de maux va caufer fa funefte préfence!
Bientôt, n'en doutez pas, excités par fa voix,
Bravant votre puiffance, & foumis à fes loix,
Vos fujets, animés du dépit qui l'enflamme,
Vont porter en ces murs & le fer & la flamme.
Je l'avois bien prévu.

JUSTINIEN.

Grand Dieu ! que me dis-tu ?
Ah ! que j'ai de regrets de ne t'avoir pas cru !
Tu m'aimes, je le vois : mais que fait donc Tibere ?
Et pourquoi n'a-t-il pas arrêté Bélifaire ?
Vole-t-il après lui ?

ZOPHIRE.

Tibere m'eft fufpect,
Il vous trompe, Seigneur, fous ombre de refpect ;
Et bien loin de vouloir courir à fa pourfuite,
Lui-même en ce moment favorife fa fuite.
Dans ce palais fatal tout fert votre ennemi :
On s'agite, on fe tait, & vous êtes trahi

JUSTINIEN.

Ciel ! à qui fe fier maintenant fur la terre ?
Grand Dieu ! fur les méchants fais gronder ton tonnerre;
Ne permets pas qu'un traître, achevant fes forfaits,
Renverfe mon empire au gré de fes fouhaits;
Confonds fes noirs deffeins, & fa rage funefte ;
Venge-moi, ton fecours eft tout ce qui me refte.
Pour nous, du Tout-Puiffant fecondant les projets,
Hâtons-nous de montrer le prince à fes fujets.
Ainfi du fouverain la majefté facrée,
Toujours par les mortels en fecret révérée,
Ramenera peut-être un peuple révolté
Aux bornes du devoir dont il s'eft écarté.

ZOPHIRE.

Souffrez qu'encore ici j'ose vous contredire.
Gardez-vous d'exposer le salut de l'empire,
Notre seule espérance, & vos jours précieux,
Aux funestes transports d'un peuple furieux,
Qui, poussé par la rage, aveuglé par un traître,
Sans doute en ce moment méconnoîtroit son maître:
Mais bien plutôt, Seigneur, confiez en nos mains
Le soin de réprimer le projet des mutins.
Courons donc l'un & l'autre arrêter ces désordres.
Pour vous, Prince, aussitôt que munis de vos ordres,
Loin des séditieux, à l'abri de leurs traits,
Des gardes vigilants entourent ce palais,
Qui, des brusques fureur d'une troupe indocile,
Pourra vous garantir comme un dernier asile.

RUFFIN.

Oui; des cris insolents de ce peuple ameuté,
Il faut de l'empereur sauver la majesté.
Vos zélés serviteurs, en ce péril extrême,
Armés de vos décrets, feront plus que vous-même.

JUSTINIEN.

J'y consens, & cédant à vos sages avis,
Je veux bien m'en remettre aux soins de mes amis.
O mes dignes soutiens! courez en diligence.

(*à Zophire.*)

Toi, rassemble au plutôt les gardes de Bisance,

Cours sur les revoltés, & que tes coups certains,
En dissipant le gros, frappe les plus mutins.

(*à Ruffin.*)

Toi, je vais te charger d'un autre ministere;
Découvre adroitement ce qu'a fait Bélisaire;
Mêle-toi dans la foule, observe tous ses pas,
Viens m'avertir de tout, & ne differe pas.

RUFFIN.

Vous serez obéi.

ZOPHIRE.

Soyez sûr de Zophire...

SCENE V.

JUSTINIEN *aux Gardes*

A MOI, Gardes.

UN GARDE.

Seigneur, qu'avez-vous à prescrire?

JUSTINIEN.

Veillez soigneusement autour de ce palais,
Tenez le glaive en main, & préparez vos traits.
De ce lieu solitaire écartant les alarmes,
Sacrifiez quiconque y portera des armes.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JUSTINIEN, TIBERE.

TIBERE.

SANS m'entendre, Seigneur, m'avez-vous condamné,
Et ne rompez-vous pas ce silence obstiné?

JUSTINIEN.

Tu devrois bien plutôt m'engager à me taire;
Perfide! qu'as-tu fait du traître Bélisaire?

TIBERE.

Calmez de votre esprit la vive émotion,
Et daignez m'honorer de quelque attention.
Je vous voyois, Seigneur, déja prêt à vous rendre,
Lorsqu'un ami fidele est venu nous apprendre,
Qu'instruit de sa disgrace, & sensible à ses maux,
Tout le peuple à grands cris demandoit le héros.
Cette étrange nouvelle, alarmant l'un & l'autre,
A troublé notre cœur tout autant que le vôtre.
Lui, sur-tout, se livrant aux plus vives douleurs,

Sur

Sur cet événement a répandu des pleurs :
» Quoi ! disoit-il, le nom d'un serviteur fidele
» Servira de signal à ce peuple rebelle !
» Sa funeste pitié, son criminel effort,
» Loin de me soulager, aggraveront mon sort !
» Et l'on verra bientôt la sombre calomnie
» M'imputer hautement les maux de ma patrie !
» Puissé-je détourner tout ce que je prévoi !
» Puissent tous ces malheurs ne tomber que sur moi !
Quand j'ai vu la vertu de cette ame héroïque
Ne point se démentir dans ce moment critique,
J'ai cru que ce guerrier pourroit bien apaiser
Le trouble que son nom y venoit d'exciter ;
Que ramenant la paix dans les murs de Bisance
Il sauroit à vos yeux prouver son innocence.
Je l'avouerai pourtant, quelque crainte en secret
Combattant mon désir, arrêtoit mon projet.
Je balançois encor, lorsque j'ai vu Zophire
Apporter en ces lieux la fureur qui l'inspire.
J'ai compris ses desseins, & mon cœur éperdu,
Tremblant pour Bélisaire, & le croyant perdu,
Pour garantir ses jours d'une injuste poursuite,
Au courageux Phorbas j'ai confié sa fuite.

JUSTINIEN.

Ainsi, pour un proscrit digne de ma fureur,
Tu trahis, sans trembler, les jours de l'empereur.
Triste condition de la grandeur suprême !
C'est moins le souverain que le sceptre qu'on aime.

Dès que le courtisan ne craint plus son pouvoir,
Il oublie à la fois le prince & son devoir.
O ciel ! de mes bienfaits est-ce donc le salaire ?
Ose-tu garantir, insensé, téméraire,
Que cette ambition, objet de son amour,
N'a pas su près de toi se déguiser un jour ?
Qu'alarmé justement du coup qui le menace,
Il ne va pas du peuple encourager l'audace ?
Abuser contre toi de tes propres bienfaits,
Consommer la vengeance en comblant ses forfaits,
Et bientôt sur ces murs attirer la tempête ?
Mais enfin qui pourra m'en répondre ?

TIBERE.

Ma tête....

Si par quelque revers mon espoir est déçu ;
Tibere s'est trompé, croyant à la vertu.
Qu'aussitôt votre main s'arme pour me détruire.
Mais j'apperçois Phorbas qui pourra nous instruire.



Google

SCENE II.

JUSTINIEN, TIBERE, PHORBAS.

TIBERE.

Quoi! tout seul de retour? qu'as-tu fait du guerrier?

PHORBAS.

A peine a-t-il paru, que le peuple en entier
S'empressant à l'entour du héros qu'il revere,
Malgré tous mes efforts m'arrache Bélisaire;
Enchanté de le voir, touché de ses malheurs,
Pousse des cris de joie, & répandant des pleurs,
Vers la place publique on le guide, on l'entraîne,
Et je prends pour l'attendre une inutile peine.
Mille voix répétoient de leur sincère ardeur:
« Vive notre héros, & notre bienfaiteur; »
Quand, suivi d'une escorte, on voit venir Zophire,
S'écriant: meurs plutôt, l'ennemi de l'empire.
Excités par sa voix, ses barbares soldats
Portent de tous côtés la mort & le trépas.
Aussitôt la fureur fournit à tous des armes;
A l'aspect du guerrier, ignorant les alarmes,
Chacun veut lui fournir un rempart de son corps;
Pour conserver sa vie, on brave mille morts:
Mais malgré leurs efforts, avide de carnage,
Zophire alloit bientôt l'immoler à sa rage.

J'ai vu briller le fer, j'ai vu lever la main,
J'ai volé, j'ai tranché les jours de l'inhumain.
Tout fuit, & moi, charmé d'une action si belle,
Je viens vous en porter la premiere nouvelle.

JUSTINIEN.

Quoi! tu viens à mes yeux exalter ton forfait?
Ta bouche, malheureux, a dicté ton arrêt;
Tu vas périr. A moi, Gardes, qu'on le saisisse.
Je vais dans un moment ordonner ton supplice.

SCENE III.

JUSTINIEN, TIBERE.

JUSTINIEN.

Ainsi dans ta maison tout s'arme contre moi,
Ton perfide Phorbas, tes protégés & toi.
Déjà de vos projets, enfantés par le crime,
Un de mes serviteurs vient d'être la victime;
Et bientôt, sans pâlir, votre aveugle fureur
Va lever le poignard jusque sur l'empereur.
Est-ce-là, malheureux, la digne récompense,
Que j'eus lieu d'espérer de ta reconnoissance?
Qui l'eût cru que l'ingrat formeroit le dessein
D'aider mes ennemis à me percer le sein,
Et que lorsque je viens partager sa tristesse,
Il m'assassineroit pour prix de ma tendresse?

Vois l'abîme où ta main précipite mes pas.
Je n'ai plus de ſujets, & bientôt plus d'États.
Le rebelle triomphe, il ſe rit de ma rage,
Il ſouleve mon peuple, il l'excite au carnage;
Et dans peu ſa fureur, conduite par l'enfer,
Va porter en ces lieux & la flamme & le fer.
Je n'eſſuîrai pas ſeul les coups de la tempête,
Traître, tu périras, la foudre eſt toute prête.

TIBERE.

De ce triſte accident, interdit, conſterné,
Je me vois, il eſt vrai, juſtement condamné.
Hélas! votre courroux n'eſt que trop légitime!
Si le ſang a coulé, je reconnois mon crime.
C'eſt moi qui l'ai verſé, vengez-le, vengez-vous,
Répandez tout le mien: loin d'éviter vos coups,
Vous me verrez périr ſans plainte & ſans murmure.
J'avoûrai toutefois que mon ame étoit pure,
Que dans mes actions, comme dans mes projets,
Je cherchois votre gloire, & le bien des ſujets.
Que dis-je? en cette étrange & triſte circonſtance,
Mon cœur n'a point encor perdu toute eſpérance:
Si Zophire eſt péri, trop digne de ſon ſort,
Peut-on à Béliſaire imputer cette mort?
Doit-on croire auſſitôt qu'il viſe au rang ſuprême;
Qu'il prétende?.... Seigneur, je l'apperçois lui-même.



SCENE IV.

JUSTINIEN, TIBERE, BÉLISAIRE, EUDOXE.

BÉLISAIRE.

ENFIN le juste ciel seconde mon désir.
Que je vais en ces lieux apporter de plaisir !

JUSTINIEN.

Crois-tu que le ciel t'aide à consommer le crime !

BÉLISAIRE.

Je chéris la vertu, ma joie est légitime.
Que parlez-vous ici de crimes, de forfaits :
Je vous dis que les dieux ont comblé mes souhaits.

JUSTINIEN.

Eh ! c'est pour mieux punir ton orgueil téméraire.

BÉLISAIRE.

Quoi ! ne parlé-je pas au pere de Tibere ?

JUSTINIEN.

Non ; c'est à l'empereur, à ton maître irrité,
Prêt à réduire en poudre un sujet révolté.

BÉLISAIRE.

L'empereur en ces lieux, me jugeant sans m'entendre,
Cet étrange discours a lieu de me surprendre.

JUSTINIEN.

Eh quoi! perfide, encor tu prétends te cacher?
N'est-ce pas l'empereur que tu venois chercher?
Où sont tes conjurés, tes lâches satellites?
Quelles sont les horreurs que tu leur as prescrites?
Ah! malheureux, le ciel qui veut te prévenir,
Dans tes propres filets a su te retenir.
Tu n'as que trop long-temps bravé mon indulgence:
C'en est fait, mon courroux seconde ma vengeance.
Mon bras lent à punir, mais toujours assuré,
Te livre au châtiment qu'il t'avoit préparé;
Et montre à l'univers, en immolant un traître,
Qu'on arme le tonnerre, en trahissant son maître.
A moi, Gardes.

EUDOXE.

O ciel! quel est donc votre erreur!

(*aux Gardes.*)

Arrêtez, Prince. Et vous, calmez votre fureur.
A cet affreux courroux je ne puis rien comprendre.
Quel cœur, en notre absence, aura su vous surprendre?
Mon pere n'a rien fait qui pût vous irriter;
Un moment, s'il vous plaît, daignez nous écouter.

JUSTINIEN.

Écartez cette enfant, dont la voix m'importune.

EUDOXE.

Quoi! vous me rejetez! quel excès d'infortune!

(*Elle les embrasse.*)

Je ne vous quitte pas, j'embrasse vos genoux;
Voyez couler mes pleurs; de grace écoutez-nous.

JUSTINIEN.

Retire-toi d'ici. Gardes, qu'on m'obéisse.

(*En montrant Bélisaire.*)

Conduisez au plutôt ce rebelle au supplice.



SCENE V.

JUSTINIEN, TIBERE, BÉLISAIRE, EUDOXE, RUFFIN.

RUFFIN.

SEIGNEUR, que faites-vous de votre défenseur?
Voulez-vous devenir son cruel oppresseur?

JUSTINIEN.

Pourquoi viens-tu troubler ma trop juste vengeance?
Est-ce en me poursuivant qu'il a pris ma défense?

RUFFIN.

Non, Prince; son grand cœur, à vos ordres soumis,
Ne conspira jamais avec vos ennemis.

JUSTINIEN.

Et l'émeute du peuple, & la mort de Zophire?

RUFFIN.

Il n'en est point l'auteur, & son cœur en soupire.
Au moment que ce chef alloit trancher ses jours,
Le généreux Phorbas, volant à son secours,
En frappant le barbare, a garanti sa vie;
De mille cris joyeux son audace est suivie.

Le guerrier que le coup a sauvé du trépas,
Bélisaire, est le seul qui ne l'approuve pas;
Il veut, pour éviter votre juste vengeance,
Que Phorbas au plutôt s'éloigne de Bisance:
Puis, avec la candeur qui convient aux héros,
Au peuple qui l'entoure, il adresse ces mots:
» Compagnons, c'est assez; c'est même trop, peut-être.
» Voulez-vous plus long-temps irriter votre maître,
» Briser le joug sacré de la soumission,
» Et consommer enfin votre rebellion?
» Déjà, vous le voyez, votre pitié fatale
» A fait couler le sang dans votre capitale;
» Et je crains que vos cœurs, enflés de ces succès,
» Ne se portent bientôt à de plus grand accès.
» Vous deviez, ditez-vous, venger mon innocence:
» Qui vous a confié le glaive & la balance?
» Si le prince en colere a voulu me punir,
» C'est au ciel de juger, mais à moi d'obéir.
» Ah! je suis trop vengé par la mort de Zophire;
» Allez, ne troublez plus le repos de l'Empire;
» Que votre prompt retour répare votre erreur,
» Et ramenant le calme, apaise l'empereur.
» Laissez-moi regagner ma paisible retraite.
» Votre compassion, hélas! trop indiscrete,
» Ne pourra qu'aggraver le poids de mes malheurs.
Alors de tous les yeux on vit couler des pleurs.
Bélisaire marchoit aux portes de Bisance,
Tout le peuple suivant dans un morne silence.
Enfin donnant à tous le plus touchant adieu,

Le guerrier à grands pas s'avance vers ce lieu ;
Et chacun consterné, mais soumis & tranquille,
Le quitte en gémissant, & rentre dans la ville.
Voilà ce que j'ai vu ; mon fidele rapport
Peut vous mettre en état de décider son sort.

TIBERE.

Eh bien, a-t-il trompé ma noble confiance ?

EUDOXE.

Connoissez-vous enfin quelle est son innocence ?

BÉLISAIRE.

Me croyez-vous encore un traître, un factieux ?

JUSTINIEN.

C'en est fait ; le bandeau s'écarte de mes yeux.
Hélas ! un peu trop tard la vérité m'éclaire.....

(*Voulant tomber aux genoux de Bélisaire.*)

Héros infortuné.....

BÉLISAIRE.

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

JUSTINIEN.

Plaise à Dieu que ton prince, embrassant tes genoux ;
Répare tes affronts, & ses soupçons jaloux !
O ciel ! de quels remords mon ame est déchirée !

BÉLISAIRE.

Puiſque vous gémiſſez, l'injure eſt réparée.
Pour adoucir les maux dont je ſuis affligé,
C'eſt aſſez d'un remords, & je ſuis trop vengé.

JUSTINIEN.

Non ; malgré mes déſirs & toute ma puiſſance,
Je ne pourrai jamais réparer cette offenſe.
Aux yeux de l'univers je ſerai criminel ;
Ainſi que tes malheurs l'opprobre eſt éternel.
Que ne puis-je changer ta triſte deſtinée !
Mais puiſque ſans retour aux ennuis condamnée,
L'ame de Béliſaire échappe à mes bienfaits,
Du bonheur de ſa fille occupé déſormais,
Mon cœur la comblera de bontés, de tendreſſe ;
J'emploîrai tous mes ſoins à former ſa jeuneſſe ;
Je lui témoignerai le plus vif ſentiment,
Et je la chérirai comme mon propre enfant.

EUDOXE.

Seigneur, auparavant votre face irritée
Sembloit anéantir mon ame épouvantée ;
Maintenant votre front, où ſe peint la bonté,
Me paroît un rayon de la divinité.
Je vais vous reſpecter comme un dieu tutélaire,
Et je vous aimerai comme mon propre pere.

BÉLISAIRE.

L'amour dont votre cœur honore mon enfant,
Malgré tous mes revers, me fait mourir content.

J'oublie, en ce moment, mes chagrins, mes offenses;
Oui, Seigneur, vos bienfaits surpassent vos vengeances.
Bélisaire, enchanté d'un changement si beau,
Sans regret, sans douleur, va descendre au tombeau.
Trop heureux, s'il pouvoit encor vous être utile!
Mais, que peut un vieillard languissant & débile?

JUSTINIEN.

Il peut, par ses conseils pleins de solidité,
Faire à mes yeux séduits briller la vérité.
Viens, quoique un fer cruel ait fermé ta paupiere,
Sois désormais mon œil, mon guide & ma lumiere;
A travers tant d'écueils & de sentiers glissants,
Raffermis ma foiblesse & mes pas chancellants;
Écarte loin de moi l'imposture & le crime;
Sauve-moi des erreurs dont tu fus la victime.....
Surmonte tes langueurs, & malgré tes revers,
Rends encor ton génie utile à l'univers.

BÉLISAIRE.

Je souscris aux projets où votre cœur aspire,
Tout prêt de m'immoler au bonheur de l'empire.

JUSTINIEN, *à Tibere.*

Ah, je triomphe! Et toi, fidele serviteur,
D'un héros malheureux illustre protecteur;
Dont l'effort généreux, des mains de l'imposture,
A sauvé, malgré moi, la vertu la plus pure;
O toi, qui me chéris, sans jamais me flatter,
Je veux que pour exemple on te puisse citer;

Qu'on s'écrie, en lisant les fastes de l'Empire :
» Tibere, aimant son prince, osa le contredire ;
» De la vertu trahie il fut le défenseur ;
» Et son prince charmé le fit son succeur.
De la pourpre, à l'instant, je veux qu'on le décore,
Et du nom de César que le peuple l'honore.

TIBERE.

Seigneur, comment répondre à de si grands bienfaits ?
Votre reconnoissance a passé mes souhaits.
Mais du triste Phorbas que voulez-vous qu'on fasse ?

JUSTINIEN.

Malgré ses attentats, je lui donne sa grace.
Empêchons, quand le ciel met fin à nos malheurs,
Que ce jour fortuné soit marqué par des pleurs ;
Bannissons loin de nous le trouble & les alarmes.
D'un peuple trop sensible allons tarir les larmes,
Qu'il voie enfin régner, sous la plus juste loi,
Avec moi Bélisaire, & Tibere après moi.

RUFFIN.

Quoique nous t'outragions, divine Providence !
Tu fais donc à la fin triompher l'innocence !

Fin du BÉLISAIRE d'un Anonyme,
& du Tome septieme.

656382



TABLE
DES PIECES

Contenues dans le Tome feptieme.

DES BLASPHÊMES DRAMATIQUES, Pag. 5

HISTOIRE DU THÉATRE FRANÇOIS, *pour l'année 1640*, 11

PRÉFACE *de* Polyeucte, *par Voltaire*, 29

POLYEUCTE, *Tragédie du Grand Corneille, avec les Commentaires de Voltaire*, 33

PRÉLIMINAIRES *de la* Caffandre *de l'Abbé de Boifrobert*, 185

CASSANDRE *ou* LA COMTESSE DE BARCELONNE, *Tragi-Comédie de l'Abbé de Boifrobert*, 193

HISTOIRE DU THÉATRE FRANÇOIS, *pour l'année 1641*, 305

TABLE.

La Mort de Pompée, *Tragédie du Grand Corneille, avec les Commentaires de Voltaire*, 317

Bélisaire, *Tragédie de Rotrou*, 461

Bélisaire, *Tragédie d'un Anonyme, publiée en 1781*, 577

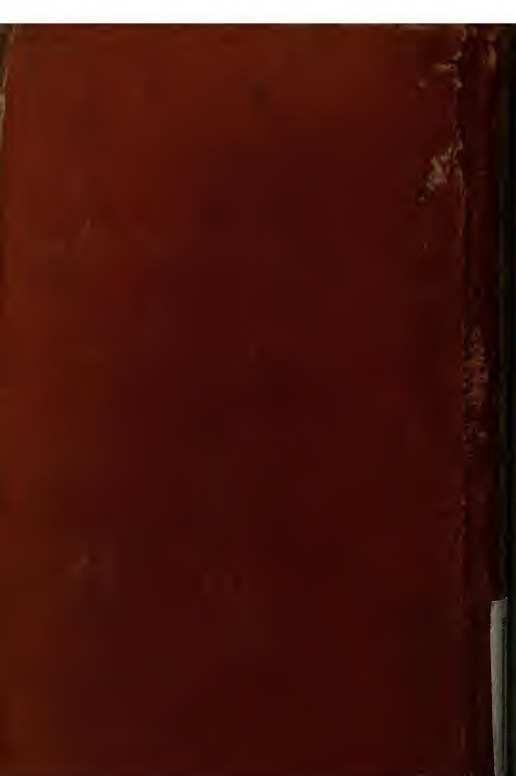
Fin de la Table du Tome ſeptieme.

A LYON ; de l'Imprimerie de FAUCHEUX, quai & maiſon des Céleſtins.





Digitized by Google



Digitized by Google